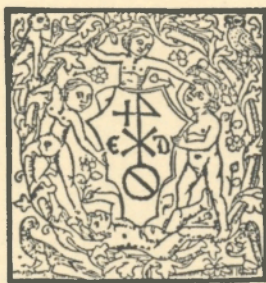


Cahiers Ferdinand de Saussure

59
2006



Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot
2007

Cahiers

Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

59
2006

Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot
2007

ARTICLES

Ecaterina Bulea

LA NATURE DYNAMIQUE DES FAITS LANGAGIERS,
OU DE LA «VIE» CHEZ FERDINAND DE SAUSSURE

«Il n'y a aucun moment où la genèse diffère caractéristiquement de la *viè* du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la *vie*.»

(Saussure, CLG/E1, p. 30, N 12, n° 147)¹

En regard de la détermination bien connue avec laquelle Saussure s'était opposé à toute approche organiciste des langues², en récusant par là aussi bien l'épistémologie naturaliste que la pertinence de la terminologie biologique pour l'étude des faits langagiers, la présence du terme de «vie» dans ses écrits peut paraître

¹ Les documents auxquels nous ferons référence dans cet article sont les suivants : *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tomes 1 (1968/1989) et 2 (1974/1990), cités désormais CLG/E1 et CLG/E2; *Cours de linguistique générale*, édition De Mauro, cité CLG/M; R. Godel, *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure* (1957), cité SM; pour les notes de Saussure découvertes en 1996: *Ecrits de linguistique générale* (2002), S. Bouquet et R. Engler (éd.), cité ELG.

Lorsque des italiques apparaissent dans les extraits cités, elles sont du texte d'origine. Nos soulèvements dans ces mêmes extraits seront en gras.

² Les critiques de la conception de Schleicher, de Max Müller, ou celles de l'ouvrage de Hovelacque formulées dans la *Première conférence à l'Université de Genève* de 1891 (cf. CLG/E2, p. 7, N 1.1, n° 3283), témoignent de la fermeté de sa position sur ce sujet.

paradoxe, ou du moins intrigante. Saussure n'a jamais, semble-t-il, explicité l'acception de ce terme, et encore moins les raisons de son maintien³; celui-ci se trouve donc exploité lors même de l'élaboration d'une œuvre en opposition radicale à toute tentative de concevoir la linguistique comme une science naturelle.

Cette réfutation du naturalisme est fondée sur l'observation et l'étude des faits linguistiques concrets, dans leur histoire et leur fonctionnement. Supposer qu'une langue puisse naître, cela revient d'abord à admettre qu'il y ait ou qu'il y ait eu genèse; cette genèse étant ainsi un acte originel, attestable, *spatio-temporellement délimité*. En outre, assimiler les langues à des organismes implique surtout qu'elles seraient *naturellement* individuées; ou encore que, selon leur «étape de développement» (enfance, jeunesse, vieillesse), les langues seraient pourvues ou dépourvues de certaines propriétés, et qu'elles finiraient inéluctablement dans une sorte d'«épuisement intérieur» (CLG/E2, p. 7, N 1.1, n° 3283), synonyme de mort.

Or, selon Saussure, rien de tout cela ne les caractérise. Les langues n'ont ni naissance, ni mort, et le principe organique de la procréation leur est étranger. Ce qui les caractérise, c'est l'absolue *continuité*, conjointement à leur perpétuelle *transformation* dans le temps. Transformation qui consiste en un mouvement lent, mais incessant:

«Ainsi nous nions – non seulement qu'une langue puisse naître sans être précédée d'une autre, – non seulement en second lieu qu'une langue puisse subitement naître d'une autre, mais troisièmement même nous nions qu'une langue déterminée naisse graduellement d'une autre, car il n'y a aucun instant où la langue soit moins déterminée ni plus déterminée qu'à un autre; il n'y a jamais de caractères permanents, mais seulement transitoires et de plus délimités dans le temps; il n'y a que des états de langue qui sont perpétuellement la transition entre l'état de la veille et celui du lendemain» (CLG/E2, p.11, N 1.3, n° 3285).

Etant donné cette contestation de toute épistémologie relevant de la «science de la vie», si le terme même de «vie» subsiste dans la théorie saussurienne, c'est en réalité pour désigner la *socio-histoire du langage*, envisagée sous l'angle de «ce qui se passe tous les jours dans la langue» (CLG/E1, p. 30, II R 20, n° 148), et pour mettre en évidence le mouvement intarissable des faits langagiers ou leur perpétuel devenir.

Fondamentalement opposée non plus à la mort, mais à «l'immobilité absolue» (CLG/E2, p. 318, N 23.1, n° 2205), et posée comme une sorte d'évidence immanente aux faits de langage, la «vie sémiologique» n'est pas pour autant un objet

³ Ce terme n'a guère été commenté non plus dans l'exégèse saussurienne. Relevons cependant l'étude de Fehr (1992), qui aborde cette question au niveau de la langue, et les remarques de Puech (1992) dans sa *Présentation* du numéro 107 de *Langages*.

donné d'avance. Elle sous-tend un véritable projet épistémologique prenant la forme d'une (en)quête permanente.

L'objectif de cet article est dès lors de tenter de clarifier le statut de la «vie» dans l'œuvre saussurienne. Sans sous-estimer l'intérêt des approches historiques et/ou philologiques de la question, centrées sur l'évolution des acceptions de ce terme au fur et à mesure de l'évolution de la pensée de Saussure, nous adopterons pour notre part une perspective épistémologique: il s'agira de saisir les enjeux et les implications théoriques de l'attribution d'une «vie» aux phénomènes sémiologiques.

Ce type d'approche nous semble être d'un intérêt fondamental pour plusieurs raisons. En premier lieu, parce que la «vie» est concernée autant par la définition de la discipline sémiologique que par celle de ses objets centraux (le langage, la langue, le système, le signe):

«On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale*; [...] nous la nommerons *sémiologie*.» (CLG/E1, p. 47-48, n° 283-286; CLG/M, p. 33)

«On peut entendre par *vie du langage* premièrement le fait que le langage vit à travers le temps, c'est-à-dire est susceptible de se transmettre.» (ELG, pp. 53-54)

«Passé le premier moment, la **langue** entrera très probablement dans sa **vie sémiologique**; elle se transmettra par des lois qui n'ont rien de commun avec celles de la création réfléchie, et l'on ne pourra plus revenir en arrière.» (CLG/E1, p. 169, n° 1274; CLG/M, p. 111)

«C'est seulement le **système de signes** devenu chose de la collectivité qui mérite le nom de, qui *est* un système de signes: parce que l'ensemble de **ses conditions de vie** est tellement distinct depuis ce moment de tout ce qu'il peut constituer hors de cela que le reste apparaît comme inimportant.» (ELG, p. 289)

«Le contrat est conventionnel entre [], mais c'est un contrat qui ne peut plus être brisé, à moins de supprimer **la vie du signe**, puisque cette vie du signe repose sur le contrat.» (CLG/E2, p. 35, N 3310.1, *Item*)

«Ce qu'il y a de particulier dans le signe *conventionnel*, c'est que les disciplines qui pouvaient avoir à s'en occuper ne se sont pas doutées que ce signe était 2°) *transmissible*, et par là **doté d'une seconde vie** [...]» (CLG/E2, p. 28, N 12, n° 3299)

En deuxième lieu, parce que la «vie» est impliquée dans plusieurs problématiques qui constituent autant de points nodaux de l'œuvre et que nous analyserons dans ce qui suit: l'essence double et le fondement de l'identité (§ 1); l'arbitraire et la transmission des signes (§ 2).

En troisième lieu, parce que l'usage de ce terme révèle une trame heuristique, un «motif souterrain du texte» (Fehr, *op. cit.*, p. 75), qui laisse présager l'existence d'une propriété fondamentale commune aux faits langagiers. Cette propriété, et c'est la thèse principale que nous défendrons ici (§ 3), relève d'une *processualité*

dynamique spécifiquement humaine en ce que la spécificité de la «vie sémiologique» est indissociable de la spécificité de «l'entité qui vit». Autrement dit, la «vie» des signes langagiers, en tant que mode de leur existence même, n'est ni le reflet d'une autre dynamique (du monde ou de la pensée), ni déterminée par elle, mais procède d'une permanente *interaction* entre les systèmes sémiotique, psychologique et social.

1. *De l'essence double, ou le signe comme activité psychique*

«notre point de vue constant sera de dire que non seulement la signification mais aussi le signe est un fait de conscience pur.» (ELG, p. 19)

L'originalité souvent notée de la théorie saussurienne consiste en un déplacement décisif quant à la nature des deux éléments qui se trouvent reliés en un signe. La dualité du signe ne renvoie pas au rapport entre mots et choses, comme elle ne repose pas davantage sur le rapport entre sons et idées, mais c'est une dualité *interne* à «l'ordre spirituel»⁴. Le signe procède d'une double saisie psychologique des phénomènes physiques sonores d'une part et des «objets» d'autre part, et ce sont les produits de cette saisie psychologique qui sont mis en correspondance. Il apparaît donc, de prime abord, comme une «entité psychique à deux faces» (CLG/E1, p. 150, n° 1106; CLG/M, p. 99); comme «association de deux éléments également immatériels, mais absolument différents» (SM, p. 190), «dualité incessante», «point de jonction de deux domaines», «*accouplement d'objets hétérogènes*» (ELG, pp. 17-20).

Même si cela peut paraître paradoxal, la problématisation de la dualité vise en fait la conceptualisation d'une unité, d'une entité cohérente bien que non simple, d'une sorte d'«être total» bien que sans pareil car fondé sur une hétérogénéité irréductible. L'insistance de Saussure sur l'indissociabilité des deux domaines, en tant que constitutive et constituante du fait langagier est récurrente, même obstinée, ce qui exige de penser l'essence duale en termes de synthèse et non pas d'addition⁵. L'étude du fait langagier requiert un véritable renversement de perspective, à savoir poser comme base de départ l'union associative pour en (re-)saisir les deux domaines qui s'associent, et non pas les deux domaines disjoints pour en analyser les conditions d'association.

Posant entre les domaines physique et psychique un rapport non antinomique, exprimé en termes *d'intériorité – extériorité eu égard à la nature du signe*, la

⁴ Voir à ce sujet l'analyse de la «dé-ontologie» saussurienne que propose Rastier (2003).

⁵ La comparaison de l'entité linguistique avec l'eau (SM, p.190) nous semble de ce point de vue fondamentale: «Mais si on décompose l'eau linguistique en prenant l'H. ou l'O., on n'a plus d'entité linguistique».

position épistémologique formulée consiste à rompre avec une double tradition dualiste. Saussure rompt d'abord avec le dualisme « primaire » qui sépare radicalement le physique et le psychique, le son matériel et l'idée, et qui est en soi une « façon facile et pernicieuse » (ELG, p. 20) de concevoir l'essence double. Il récuse ensuite le dualisme « dérivé » qui consiste à admettre (implicitement) la disjonction radicale entre pensée et langage et qui s'exprime à travers la thèse de la prééminence d'une pensée pré-organisée dont le langage ne serait qu'une traduction ou un reflet :

« Ce qui est faux, c'est de penser qu'il y ait quelque part des formes (existant par elles-mêmes hors de leur emploi) ou quelque part des idées (existant par elles-mêmes hors de leur représentation). » (ELG, p. 31)

Puisque l'essence double ne réside pas en un mécanisme de conversion (des sons en pensées ou des pensées en sons), ni ne relève du remplacement (d'un domaine par l'autre), sa nature dyadique apparaît d'emblée comme un « *parallélisme de dégagement* » au travers de la fusion ; autrement dit, comme création ou émergence d'un nouvel ordre, qui est une *forme autonome* de ré-exploitation conjointe des deux domaines, un « accouplement » de ceux-ci par-delà leur hétérogénéité constitutive. La coexistence immatérielle des deux domaines en une essence autonome est *active*. Elle se réalise et se manifeste fondamentalement sous forme processuelle, idée qui sous-tend, selon nous, l'ensemble de la théorie saussurienne, et qui se retrouve dans certaines occurrences du terme « action » :

« Comme le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une *substance* mais seulement des *actions* combinées ou isolées de forces physiologiques, physiques, mentales, et comme néanmoins toutes nos distinctions, toute notre terminologie, toutes nos façons de parler sont moulées sur cette supposition involontaire d'une substance, on ne peut se refuser, avant tout, à reconnaître que la théorie du langage aura pour plus essentielle tâche de démêler ce qu'il en est de nos distinctions premières. » (CLG/E1, p. 276, N 9.1, n° 1976-1977)

Habituellement, c'est bien la « forme » qui est opposée à la substance. Et c'est précisément pour cette raison que l'« action » comme terme substitutif de cette opposition⁶ nous semble significatif, car il désigne une combinatoire de forces et induit de la sorte une saisie dynamique de la forme. Ceci implique qualitativement que le mode d'existence de la forme coïncide avec sa perpétuelle (re)production ; ce qui implique structurellement, puisque la « 'pensée-son' implique des divisions » qui brisent la continuité amorphe, que le processus de discrétisation même est illimité et potentiellement reproductible à l'infini.

⁶ Quelle que soit par ailleurs l'acception « précise » du terme *action* (et pour autant qu'il y en ait une), la dimension dynamique de cette notion préserve sa pertinence (voir Engler, 1988).

Signes ou langage, l'essence double est donc une *réalité formelle active*; et c'est en tant que telle qu'elle sous-tend et «affecte» *de l'intérieur* le fonctionnement de ses propres modes de réalisation (langues et discours).

En raison de la nature duale du signe, la recherche de ce qui peut constituer une identité linguistique devient centrale, dans la mesure où c'est l'identité qui garantit la continuité du signe dans le temps, ainsi que l'objectivité d'une unité linguistique. Puisque l'objet d'étude est précisément «le point de jonction des deux domaines» (ELG, p. 18), cette identité ne saurait être fondée exclusivement par l'un de ces deux domaines, car ceci reviendrait à quitter «l'espace» de jonction et à attribuer à l'identité un fondement unilatéral, par conséquent externe au signe.

Dans le prolongement de la nature active de la forme duale, l'identité du signe est *praxéologique*, c'est-à-dire consiste en l'identité de ses exécutions. Son véritable fondement, tel qu'envisagé par Saussure, se trouve dans l'usage et à l'intérieur du système, dont la principale caractéristique est d'instaurer des relations entre les signes, ces derniers n'existant et ne circulant que les uns à côté des autres. Les signes sont des grandeurs co-dépendantes et, en raison de leur structuration radicalement arbitraire, dépourvus de toute possibilité de détermination absolue et isolée. Leur identité est avant tout le produit de leur différence, appréhendable dans l'usage, ratifiée par la convention et instaurée par le système, ce qui conduira Saussure à affirmer que la réalité d'un signe consiste en sa valeur.

La théorie de la valeur est complexe pour deux raisons. La première concerne la *pluralité de rapports différentiels* que la valeur subsume et rassemble: le rapport entre un signifiant et un signifié; les rapports des signifiés entre eux; les rapports des signifiants entre eux; enfin les rapports des signes entre eux:

«Il n'y a pas *la* forme et une idée correspondante; il n'y a pas davantage *la* signification et un signe correspondant. Il y a *des* formes et *des* significations possibles (nullement correspondantes); il y a même seulement en réalité des *différences* de formes et des *différences* de significations; d'autre part chacun de ces ordres de *différences* (par conséquent de choses déjà négatives en elles-mêmes) n'existe comme différences que grâce à l'union avec l'autre.» (ELG, pp. 42-43)

Tous ces rapports différentiels co-existent, co-fonctionnent et convergent dans la mise en œuvre d'un processus permanent, à savoir le processus sémiotique conçu comme *production* de signification.

La deuxième raison tient à ce que la notion de valeur contrevient à la façon naturelle, c'est-à-dire positive, voire statique, de penser ontologiquement l'«être». L'unité sémiotique est une forme qui ne peut pas être définie par ce qu'elle est, mais seulement «négativement»: par ce qu'elle n'est pas, ou par ce qu'elle vaut vis-à-vis des autres unités. Du point de vue théorique, la valeur conceptualise donc un

mode d'individuation corrélative et instable des formes linguistiques: parce qu'elle n'est qu'un jeu incessant de redistribution différentielle, le signe apparaît comme une entité éminemment dynamique, dont «l'être» coïncide à sa «capacité pour la valeur». Cette dernière se dérobe en outre à toute logique additive et rend compte d'un «contenant» dont «l'intérieur» est mouvant et illimité, imprévisible et (potentiellement) infini :

«Aucun signe n'est donc limité dans la somme d'idées positives qu'il est au même moment appelé à concentrer en lui seul; [...] et il est donc vain de chercher quelle est la somme des significations d'un mot.» (ELG, p. 78)

2. Le signe comme activité (psycho-)sociale

2.1. L'arbitraire comme principe social de structuration

Le langage ne se manifeste qu'au moyen des langues naturelles – qui elles-mêmes n'ont pas de «corps [...] en dehors des individus parlants» (ELG, p. 129) –, les signes n'existent effectivement qu'en vertu du système qui les structure perpétuellement; ceci revient à dire que l'essence double n'est ontologiquement ni antérieure ni extérieure à sa réalisation sociale dans le cadre d'une langue naturelle. Autrement dit, son mode d'existence «naturel» est autant (doublement) psychologique que social, car la potentialité structurante de l'essence duale se réalise en acte à travers un principe social de structuration : le contrat, la convention ou le consentement collectif. Issu de la vie sociale et trouvant ses origines dans l'activité collective, le caractère conventionnel de la structuration concerne d'abord le lien sémiotique ou la «vie interne» du signe :

«Le contrat est conventionnel entre [], mais c'est un contrat qui ne peut plus être brisé, à moins de supprimer la vie du signe, puisque cette vie du signe repose sur le contrat.» (CLG/E2, p. 35, N 3310.1, *Item*)

L'arbitraire du signe désigne d'abord, comme chez les conventionnalistes, l'absence d'affinité naturelle entre la face «contenu» et la face «expression», mais il subit chez Saussure un déplacement qui lui fait acquérir une dimension nouvelle, due principalement à la *localisation* du lien sémiotique dans l'ordre du «spirituel». Ce qui est *immotivé* n'est donc plus (seulement) le rapport entre mots et objets – ce qui reviendrait d'ailleurs à les considérer comme préformés – mais «l'appel» réciproque entre deux sortes de produits psychiques, respectivement entre un concept et une image acoustique :

«il n'y a point d'image vocale qui **réponde plus qu'une autre** à ce qu'elle est chargée de dire» (CLG/E1, p. 265, N 10, n° 1907).

Cela signifie que, bien que les concepts et les images acoustiques soient élaborés au niveau psychologique, ce niveau n'assure pas *de manière autarcique* leur mise en correspondance : l'association génératrice d'unités sémiotiques se réalise nécessairement sous forme sociale, faute de quoi les unités (pour autant qu'elles puissent se constituer, ou que l'humain en éprouve le besoin) demeureraient des produits idiosyncrasiques et la communication serait impossible. Or, – et c'est là la subtilité de la conjonction opérée – *le lien sémiotique conventionnel gère socialement le rapport psychologiquement immotivé entre concepts et images acoustiques*. Il en découle que « immotivé » et « nécessaire » ne sont pas ici dans un rapport antinomique parce qu'ils ne se situent pas au même niveau : le lien est non motivé psychologiquement dans le sens où l'appartenance des deux éléments à l'ordre spirituel ne conditionne ni n'impose *une certaine* mise en rapport, directe et univoque. Cependant, le lien est tout aussi nécessaire [« c'est un contrat qui ne peut plus être brisé »] car c'est en vertu de ce lien que les unités-signes existent [« cette vie du signe repose sur le contrat »], et que l'ordre langagier émerge et fonctionne comme ordre de faits *distinct* de l'ordre psychique même, ayant donc une certaine autonomie par rapport à ce dernier. L'immotivation d'appel psychologique n'est donc en rien contradictoire avec la nécessité d'appel sémiotique⁷.

Dès lors qu'il s'instaure entre des produits de nature psychique, le « contrat collectif » institue l'(inter)action sociale comme facteur *interne* du processus de réorganisation psychologique à travers l'élaboration d'unités sémiotiques (voir Bronckart, 2003) ; ce qui revient à admettre dès le départ et par principe le versant social de la structuration sémiotique individuelle, conjointement à l'irréductible travail psychologique individuel d'élaboration effective d'unités sémiotiques.

Le caractère conventionnel de la structuration concerne ensuite la vie du système dans son ensemble et les « limites » configurantes des signes, en ce que chaque langue naturelle « découpe » et réorganise les images ou les représentations d'une manière *radicalement* arbitraire, qui n'obéit nullement à l'organisation des objets dans le monde :

« Enfin, il est à peine besoin de dire que **la différence des termes qui fait le système** d'une langue ne correspond nulle part, fût-ce dans la langue la plus parfaite, aux rapports véritables entre les choses ; et que par conséquent il n'y a aucune raison d'attendre que les termes s'appliquent complètement ou même très incomplètement à des objets définis, matériels ou autres. » (ELG, p. 76)

Cette contingence de structuration fonde d'une part l'autonomie de chaque langue, dans la mesure où chaque système s'organise primordialement sous forme

⁷ Pour cette raison, la fameuse critique de Benveniste à Saussure nous semble injustifiée (voir Benveniste, 1966).

de co-dépendance socialement gérée des signes *entre eux*; d'autre part l'autonomie des signes eu égard aux objets référés et à leur propre organisation dans le monde, ainsi qu'au fonctionnement psycho-logique à strictement parler. Il en découle que ce n'est que relativement au système d'une langue que les notions de signifiant et de signifié prennent leur véritable sens, en ce qu'ils sont chacun des produits socialement organisés (et donc non superposables aux images acoustiques, respectivement aux concepts, qui demeurent des produits psychologiques), n'ayant ce statut qu'en vertu de l'unité-signe dans sa totalité.

Comme union de deux instances de nature psychique mais façonnées socialement, le signe est par nature l'arène d'une incessante tension entre individuel et collectif, un organisateur social de l'élaboration psychique individuelle en même temps que le moyen par lequel cette dernière est en permanence confrontée à celle d'autrui⁸:

«un système de signes proprement fait que pour la collectivité comme le vaisseau pour la mer. **Il n'est fait que pour s'entendre entre plusieurs ou beaucoup et non pour s'entendre à soi seul.** C'est pourquoi à aucun moment, contrairement à l'apparence, **le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale**: la collectivité sociale et ses lois est un de ses éléments *internes* et non *externes*, tel est notre point de vue.» (ELG, p. 290)

S'il est bien une unité linguistique résultant du processus de structuration tel qu'il est réalisé par une langue, le signe est en même temps le perpétuel véhicule de ce même processus, en ce qu'il porte en lui l'arbitraire, c'est-à-dire le principe même de sa (re)structuration. Dès lors, il ne peut avoir de stabilité intrinsèque: sa stabilisation n'est que produite à son tour par l'usage, ressentie par le locuteur ou la communauté, temporaire par rapport au système, et relative vis-à-vis d'autres signes.

2.2. La transmission des signes

Bien que présente dans le CLG, la notion de transmission n'y a pas le même statut que celui qui lui est accordé dans les notes saussuriennes⁹. Certains des aspects qu'elle recouvre sont, certes, implicites et déductibles du *Cours*, à condition toutefois de concevoir comme un «tout» temporalisé et fonctionnel, signe, arbitraire, immutabilité et mutabilité. Cependant, dans une telle perspective ambiguë, la transmission apparaît tantôt comme un processus historique (les langues se transmettent d'une génération à l'autre), tantôt comme l'«épreuve» du

⁸ Voir les conceptions développées par Pagliaro et par De Mauro dans *La forma linguistica*, qui construisent un «dialogue» entre subjectivité et historicité de l'activité langagière.

⁹ Voir à ce sujet l'éclairante analyse de Fehr (2000).

temps advenant au signe de l'extérieur, ou encore comme un attribut fonctionnel post-élaboré eu égard à l'élaboration des signes eux-mêmes, vision partiellement réductrice et partiellement inexacte de ce que Saussure semble vouloir conceptualiser à travers cette notion. Dans les notes, la transmission prend un tout autre statut : rattachée à la nature du signe, elle s'y révèle comme une véritable propriété de celui-ci. La transmission ne désigne pas un mouvement qui s'exercerait *sur* le signe de l'extérieur et provoqué *par* une force externe, ni une éventualité fonctionnelle indépendante de sa structure, mais bien un processus permanent situé *dans* le signe et qui a trait à sa mission ou à sa « destinée » interactive en tant qu' *intrinsèque à sa propre constitution*.

« Ce sera la réaction capitale de l'étude du langage sur la théorie des signes, ce sera l'horizon à jamais nouveau qu'elle aura ouvert [], que de lui avoir appris et révélé *tout un côté nouveau du signe*, à savoir que celui-ci ne commence à être réellement connu que quand on a vu qu'il est une chose non seulement transmissible, mais **de sa nature destiné à être transmis**, 2° **modifiable**. Seulement pour celui qui veut faire la théorie du langage, c'est la complication centuplée [] » (CLG/E1, p. 169, N10, n° 1267)

Comme il ressort des analyses qui précèdent, l'identité du signe n'est autre que l'identité *de ses exécutions*. Il en découle que son seul ancrage est non seulement *socio-praxéologique*, mais inéluctablement et dès le départ *pluriel et interactif*. L'exécution est toujours autre, en regard de celle des autres et donc adressée aux autres. Puisque le signe n'est pas une entité naturellement donnée, ni « adamiquement » créée pour qu'elle soit reprise et propagée (voire dégradée) par la suite, son unique « unité » repose d'emblée sur la diversité, sur une pluralité d'actes¹⁰. Mais pas plus que le signe n'a de souche unique, la convention ne relève à son tour d'un moment fixe et originaire (celui de l'établissement de l'accord), et qui serait différent et antécédent à la circulation des signes : « le contrat primitif se confond avec ce qui se passe tous les jours dans la langue » (CLG/E1, p. 30, II R 20, n° 148). C'est précisément cet aspect fondamental qui est visé par la transmission du signe : outre sa qualité sociale, la convention qui le constitue est une véritable « permanence sociale en circulation », en vertu de laquelle les signes sont reconstruits et ressentis comme identiques parce que congruents ou différents des autres, au-delà de leur irréductible non-coïncidence.

Dans cette perspective, convention et circulation des signes ne se succèdent pas, elles se superposent, car en même temps que les signes sont dotés d'une valeur *déclarative* (Bronckart, 2001), ils sont dotés également d'une valeur *interactive*. Et en cela, la transmission annule, selon nous, le décalage entre structuration du signe

¹⁰ Pour reprendre la jolie formule de Fehr (2000), il n'y a pas un original donné en soi et des copies de cet original, mais une série de versions distinctes.

et communication: les signes n'émergent et ne se réalisent que dans l'interaction, et en tant que permanente confrontation/négociation de leur propre production.

Cet aspect est indissolublement lié au fait que le signe n'a de réalité et ne se transmet qu'en tant que valeur. La transmission « du signe » est de fait une *mise en circulation de différences entre signes*, malgré le sentiment « positif » ou d'« unité » que le locuteur peut avoir eu égard aux mots :

« Comme il n'y a aucune unité (de quelque ordre et de quelque nature qu'on imagine) qui repose sur autre chose que des différences, en réalité l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe. » (ELG, p. 83)

Ce qui signifie que toute transmission relève à son tour d'une processualité d'ordre qualitatif qui sous-tend autant la constitution du signe que son devenir. Et c'est sa nature d'être « destiné à être transmis » qui enlève au signe toute possibilité de déploiement atemporel et qui relie effectivement et concrètement son instabilité à la temporalité :

« ... constatons tout de suite l'entière insignifiance d'un point de vue qui part de la relation d'une idée et d'un signe hors du temps, hors de la transmission, qui seule nous enseigne (expérimentalement) ce que vaut le signe. » (CLG/E1, p. 273, N 12, n°1956)

3. « ... et l'essentiel est d'avoir compris la vie »

Telles qu'elles ont été mises en évidence par Saussure, la nature et les propriétés de l'unité sémiotique font de celle-ci une entité « vivante » en tant qu'elle est totalement réfractaire tant à l'immobilité qu'à la fermeture. Complexe de par sa nature, le signe est en soi *activité incessante*, émergeant comme il fonctionne, c'est-à-dire comme une « entité » toujours et à plusieurs égards en tension, reposant sur un ensemble de non-concordances constitutives: immotivation du rapport entre concepts et images acoustiques; non-coïncidence entre ce couple et le couple signifié – signifiant; pluralité et diversité d'exécutions à l'intérieur même de son identité. Le signe en est tributaire et il les perpétue lors de sa transmission et de sa transformation dans le temps. Mais ces non-concordances constituent en fait un faisceau de *rapports interactifs* qui annulent la logique dualiste disjonctive, que ce soit entre les deux faces du signe, ou entre les signes et la pensée, et qui annulent aussi le rapport homologique et atemporel, que ce soit entre la face « contenu » et la face « expression » du signe, ou entre l'ordre langagier et le monde auquel il s'adresse. Nous commenterons brièvement ces aspects, en procédant à une relecture en trois strates de ce qui a été exposé jusqu'ici, afin de faire ressortir synthétiquement les raisons pour lesquelles le signe saussurien relève, selon nous, de la processualité dynamique: à savoir son inter-activité, son caractère ouvert et sa temporalité irréversible.

La première strate concerne le rejet du dualisme et sa substitution par la dualité d'essence, cette dernière ne se manifestant que sous forme de *rapports différentiels corrélatifs*. Que l'on conduise la réflexion à partir de l'arbitraire, de la valeur ou de la transmission, il apparaît que *le lien sémiotique demeure nécessairement de l'ordre de l'interaction*, étant indissociablement lié aux processus permanents de différenciation des signifiants entre eux, des signifiés entre eux, des signes entre eux. Tout signe n'est dès lors signe que processuellement : parce qu'il ne repose que sur des rapports de différence et de différenciation ne conduisant jamais et à aucun niveau à une quelconque harmonisation (autre que la stabilisation relative ou le sentiment de stabilité que l'on peut avoir à son égard), « l'ordre langagier » est en soi une inter-activité intarissable, infinie et autonome.

Superposée à la première, la deuxième strate a trait précisément au statut de cette autonomie, et notamment au fait qu'elle n'est nullement synonyme de fermeture. Il ressort de l'examen du principe de l'arbitraire que le fondement socio-praxéologique de la constitution du signe le dérobe à toute structuration homologique : pas plus qu'il n'est à l'image d'un objet, le signe n'est « appelé » à exprimer un concept préexistant. De même, le système qui configure et relie les signes entre eux ne reflète ni « les rapports véritables entre les choses », ni la logique ou la raison humaine. Mais en même temps, puisque l'action sociale se superpose de manière non coïncidente à l'élaboration individuelle de concepts et d'images acoustiques, la structuration sémiotique relève de fait « d'un dédoublement par intervention externe » (Bronckart, 2003) de l'ordre spirituel, qui érige le signe en « espace » ouvert aux limites provisoires, ou en arène d'interaction permanente entre élaborations individuelle et collective. Et puisque le signe est de sa nature « destiné à être transmis » et que cette transmission est à son tour un processus de (re)construction de valeur, il s'alimente – en même temps qu'il « s'altère » – de l'interaction sociale, autant que des rapports que les signes entretiennent entre eux. Si le signe est une « entité » différentielle et toujours en cours de devenir, cela témoigne de sa triple ouverture : *ouverture systémique*, vers le système sémiotique lui-même, à travers les rapports entre signes et le processus de redistribution différentielle de valeurs ; *ouverture praxéo-sociale*, vers et dans l'interaction verbale elle-même à travers sa transmission ; *ouverture référentielle*, en ce que les signes abordent « obliquement » le monde et les objets (matériels ou idéels), précisément parce qu'ils ne s'appliquent pas analogiquement à ceux-ci. Triple ouverture qui non seulement sous-tend sa dynamique, mais la rend possible en tant que processus proprement humain, consistant en la production de significations.

Enfin, la troisième strate concerne le rapport du signe au temps. La théorie saussurienne établit une mise en rapport entre *transformation qualitative* (non mécanique) du signe dans l'usage et *temporalité irréversible*. Ce rapport apparaît au cœur de la vie du signe et il est étroitement lié à son caractère conventionnel : pour

que le signe existe, le contrat conventionnel «ne peut plus être brisé, à moins de supprimer la vie du signe». N'étant aucunement figé non plus, le contrat est inéluctablement et exclusivement déplacé de manière imprévisible. Ce qui signifie d'un côté que toute évolution/altération du signe dans le temps est un processus qualitatif de re-production de valeurs, qui reproduit l'hétérogénéité et l'interaction de ses deux faces, ne conduisant ainsi jamais à un ordre simple et homogène ; et de l'autre côté, puisque la co-dépendance entre les signes est arbitrairement fondée, la redistribution des valeurs n'est aucunement prédéterminée, ni par des facteurs externes, ni par les états antérieurs du système. L'altération des signes dans le temps se soustrait à toute logique causale et/ou déterministe :

« Mais nous n'avons pas dit, je le reconnais, pourquoi ils [les signes] *doivent* s'altérer. Et il m'est facile d'indiquer la raison de cette abstention. Dès l'abord, j'ai indiqué qu'il y avait des facteurs d'altération distincts, mais *tellement mélangés dans leur effet* qu'il n'est pas prudent de vouloir à l'instant même les séparer. J'ai dit que le fait total ne pouvait se traduire avec sûreté que par le mot de *déplacement du rapport* total entre signifiant et signifié, soit que l'altération soit dans le signifiant, soit qu'elle soit dans le signifié.

Donc nous prenons l'altération sans séparer ses causes ni ses formes, parce qu'il y a quelque danger à vouloir le faire sans autre forme de procès. » (CLG/E1, p. 170, N 23.6, n° 1278)

Parce que le terme de «vie» n'est que parsemé tout au long des notes et des enseignements de Saussure, la notion correspondante demande à être construite. Elle n'est en quelque sorte saisissable qu'en mobilisant la théorie saussurienne du signe elle-même : accepter d'abord une appréhension «négative» et différentielle (la vie sémiologique n'est pas la vie biologique), et, en usant du même signifiant (vie), se prêter au jeu de ses associations syntagmatiques et paradigmatisées (vie sémiologique, vie des signes, vie de ce système, vie du langage, seconde vie, etc.), enfin construire sa valeur, et donc, (ré)générer conjointement la valeur des signes auxquels la vie se trouve être associée.

La vie saisit le fait langagier comme un «être en perpétuel mouvement», et l'enjeu de cette notion semble être non seulement de placer le mouvement à l'intérieur du fait langagier, mais de concevoir l'existence de ce dernier comme indissociable de son propre devenir : une indissociabilité ontologique entre «être» et «devenir de l'être». De ce point de vue, la notion saussurienne de «vie» rappelle étrangement la Nature en perpétuelle activité de Spinoza (voir *L'Éthique*, 1954/1677), ou l'*energeia* aristotélicienne, réinvestie par Humboldt (1974), ensuite par Coseriu (2001), et semble (re)pousser ainsi le questionnement sur le langage aux confins de la philosophie, voire de la métaphysique. Cette «bizarrie» n'est pourtant qu'apparente, et le syntagme «vie sémiologique» en est, à nos yeux, l'illustration, d'une part en ce que la permanence du mouvement prend appui

sur le constat empirique du changement des langues, d'autre part en ce qu'il transforme ce constat en projet scientifique : la sémiologie. Le refus de toute naturalisation de la sémiologie et de la linguistique, comme l'affirmation selon laquelle ces sciences, tout en n'étant pas elles-mêmes histoire ou sociologie, sont néanmoins profondément ancrées dans la socio-histoire, débouchent implicitement sur une sérieuse question épistémologique : comment faire d'un problème « à vocation métaphysique » une science humaine ?

Et même si Saussure ne l'explicite pas en ces termes, nous soutiendrons, pour notre part, que la direction épistémologique que la vie sémiologique nous invite à prendre est de l'ordre d'une véritable praxéologie : la linguistique saussurienne est une *science de l'action langagière*, intégrant de manière systémique et non déterministe les aspects sociaux, historiques et psychologiques de celle-ci. C'est en ce sens que nous comprenons la remise en question saussurienne des frontières disciplinaires entre les sciences de l'homme (linguistique, psychologie sociale ou psychologie tout court) ; et c'est en ce sens que nous interprétons certaines notes de ses étudiants, ayant trait à la définition de la nouvelle science, dont l'objet serait « la vie des signes au sein de la vie sociale » :

« Ainsi quel que soit au juste le cercle à tracer autour de la langue, il est évident que nous avons là devant nous une action sociale de l'homme assez particulière pour constituer une discipline. » (note de Riedlinger, in CLG/E1, p. 48, n° 284)

« La langue est un genre de l'activité sociale. Peut-être la sémiologie est-elle une branche se rattachant à la psychologie ; » (note de Gautier, in CLG/E1, p. 48, n° 284)

« Nous avons donc devant nous une sorte d'action de l'homme assez particulière pour constituer une discipline. » (note de Bouchardy, in CLG/E1, p. 48, n° 284)

Cela semble avoir été le défi de Saussure ; et c'est encore le nôtre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aristote (1991). *Métaphysique*. Paris : Vrin.
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris : Gallimard.
- Bronckart, J.-P. (2001). S'entendre pour agir et agir pour s'entendre, in J.-M. Baudouin et J. Friedrich (éd.), *Théories de l'action et éducation*. Bruxelles, De Boeck.
- Bronckart, J.-P. (2003). L'analyse du signe et la genèse de la pensée consciente, *Cahiers de l'Herne : Saussure*, 94-107.
- Coseriu, E. (2001). *L'homme et son langage*. Louvain-Paris : Peeters.

- Engler, R. (1988). 'Attività', 'atto', 'azione': considerazioni su una voce « marginale » dell'indice saussuriano, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 42, 167-174.
- Fehr, J. (1992). «La vie sémiologique de la langue»: esquisse d'une lecture des *Notes Manuscrites* de Saussure, *Langages*, 107, 73-83.
- Fehr, J. (2000). *Saussure entre linguistique et sémiologie*. Paris: PUF.
- Godel, R. (1957). *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève: Droz.
- Humboldt, W. (von) (1974). *Introduction à l'œuvre sur le kavi*. Paris: Seuil.
- Pagliari, A. et De Mauro, T. (1973). *La forma linguistica*. Milano: Rizzoli Editore.
- Puech, C. (1992). Présentation: la «vie sémiologique», *Langages*, 107, 5.
- Rastier, F. (2003). Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée, *Cahiers de l'Herne: Saussure*, 23-51.
- Saussure, F. (de) (1916/ 1995). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- Saussure, F. (de) (1989; 1990). *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- Saussure, F. (de) (2002). *Ecrits de linguistique générale*, édité par S. Bouquet et R. Engler. Paris: Gallimard.
- Spinoza, B. (de) (1954/1677). *L'Ethique*. In *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, La Pléiade.

Ecaterina Bulea
Université de Genève
Ecaterina.Bulea@pse.unige.ch

Robert de Dardel

UNE APPROCHE DU PRÉPROTOROMAN

1. Préambule

Beaucoup de brumes entourent, aujourd'hui encore, l'époque de la haute Antiquité où se rencontrent les trois ensembles de données linguistiques que sont le vieux latin, écrit et parlé, dans ses rapports éventuels avec les dialectes italiques, le latin de l'époque classique sous sa forme écrite et la protolangue, forcément parlée, des parlers romans. Nous n'avons en effet que des réponses fragmentaires et provisoires aux questions fondamentales suivantes : De quelle manière ces ensembles sont-ils historiquement liés ? Y a-t-il uniquement une tradition du vieux latin au latin de l'époque classique que représentent les textes et de celui-ci à la protolangue des parlers romans ? Ou bien y a-t-il des traits de la protolangue des parlers romans qui remontent directement au vieux latin et que le latin de la tradition écrite de l'époque classique n'a pas incorporés à son système ? Enfin, où et comment s'est produite l'importante différence typologique qui oppose le latin transmis par l'écrit à celui, transmis oralement, qui fait surface dans les parlers romans, et quelles étaient les relations sociolinguistiques de ces deux types de latin ?

Le présent essai vise à disperser quelque peu ces brumes en mettant au point, dans une perspective interdisciplinaire, à partir des études romanes et de leur problématique, qui seules me sont familières, un petit instrument théorique et terminologique sommairement illustré¹.

¹ Pour les autres disciplines, j'ai bénéficié de l'aide amicale de M. Claude Sandoz (Neuchâtel

2. *Théorie*

SIGLES	LC	latin classique
	LE	latin écrit
	LEL	latin écrit littéraire
	LENL	latin écrit non littéraire
	LG	latin global
	LL	latin littéraire
	LNL	latin non littéraire
	LP	latin parlé
	PR	protoroman
	PPR	préprotoroman
	VL	vieux latin
SYMBOLES	[a]	parler ou structure essentiellement analytique
	[→ a]	parler ou structure tendanciellement analytique
	[s]	parler ou structure essentiellement synthétique
	[s/a]	parler ou structure non marqués en termes de l'opposition [s]/[a]
	~	relie deux (ensembles de) formes équivalentes en relation diastratique

2.1. Inventaire et agencement des ensembles

2.1.1. La bipartition typologique [s] / [→ a]

Appelons « latin global » l'ensemble formé par le latin sous toutes ses formes, depuis le vieux latin, dans l'Antiquité, jusqu'à l'apparition des parlers romans, dès la fin du premier millénaire. Tout au long de cette période, le latin global s'exprime, selon la « dimension diamédiale », par les deux « médias » que sont le « latin parlé » et le « latin écrit ».

Nous connaissons le latin écrit, en tant que fait de parole, au sens saussurien du terme, par les textes, dont les premières manifestations littéraires remontent au III^e siècle avant J.-Chr. Le latin parlé, en revanche, n'est accessible à l'observateur moderne (mis à part les témoignages des grammairiens de l'époque) que par l'application de la méthode comparative historique aux parlers romans et la reconstruction extrapolée, dans l'abstrait et par hypothèse, mais en tant que fait de langue, de leur protolangue, le « protoroman », lequel, ainsi défini, n'est qu'un sous-ensemble du latin parlé historique.

et Lausanne), que je décharge de toute responsabilité pour d'éventuelles erreurs qui se seraient glissées dans la version finale de cet essai.

La confrontation, en synchronie, du latin écrit et du protoroman met au jour, parmi d'autres différences linguistiques, des écarts grammaticaux résultant de ce qu'on peut qualifier de « bifurcation typologique », à savoir entre le type essentiellement synthétique du latin écrit et le type tendanciellement analytique du protoroman en tant que latin parlé, avec toutefois la différence que c'est le protoroman qui innove, tandis que le latin écrit prolonge sous ce rapport le vieux latin et l'héritage italique. Ces écarts, qui, il faut le souligner, n'affectent pas le système protoroman dans sa totalité, remontent à l'antiquité, perdurent, sous la forme d'une « bipartition typologique » solidement établie jusqu'à la fin du latin global, après quoi ils se reflètent encore d'une part dans le latin écrit des savants et de l'Eglise, d'autre part dans les parlers romans. – Comme, dans le monde romain, latin écrit et latin parlé, les deux pôles de la dimension diamédiale, sont liés à des besoins sociaux et culturels en partie différents, on doit admettre que les écarts grammaticaux auxquels ils donnent lieu, en vertu de la bipartition, peuvent refléter des circonstances sociales elles aussi différenciées, qui s'expriment par des « styles » distincts, selon ce que j'appellerai la « dimension diastylique », et se matérialisent *grosso modo* dans le « latin littéraire », dont le « latin classique », plus limité dans le temps, et le « latin non littéraire ». Les données diamédiales et diastyliques forment un ensemble constant, selon une dimension commune que j'appellerai la « dimension diastratique », dimension qu'illustrent des « écarts diastratiques », comme celui entre le latin écrit *maior*, marqué [s], et le protoroman ou, plus généralement, le latin parlé PLUS MAGNUS ou MAGIS MAGNUS, marqués [a]. La « dimension diaphasique » est incluse dans la dimension diastratique et en dépend, puisqu'un latino-phoné peut se trouver dans une situation où il utilise, oralement ou par écrit, en fonction de son interlocuteur, tantôt la structure [s], tantôt la structure [a].

Les deux variables, le médium et le style, ne sont probablement jamais coextensives, le latin écrit pouvant être littéraire (LEL [s]) ou non littéraire (LENL [→ a], par exemple à Pompéi), et le latin parlé également (LP [s], par exemple dans un discours officiel, ~ LP [→ a]). De ce fait, les écarts diastratiques, du moins pour l'observateur moderne, qui n'a pas accès à toutes les données, se manifestent théoriquement sous une forme graduelle, dans une structure multiple :

$$\text{LEL [s]} \sim \text{LP [s]} \sim \text{LENL [}\rightarrow \text{a]} \sim \text{LP [}\rightarrow \text{a]}$$

La bipartition typologique du latin global ne signifie pas que nous avons affaire à deux langues sœurs, comme on l'a parfois soutenu. Le latin global peut être considéré comme une seule langue, ce que confirment (j'y reviendrai en 4.3) un certain degré d'intercompréhension entre latino-phonés dans la dimension diastratique et les nombreux traits, notamment lexicaux, mais aussi grammaticaux, que le latin écrit et le protoroman ont malgré tout en commun.

La bifurcation typologique, dont les effets se manifestent déjà dans l'antiquité, semble remonter à la période où, à partir de dialectes italiques, se forme la langue du Latium, le latin, et où son domaine commence à s'étendre au monde antique romanisé. Mais, sur ce point, l'enquête linguistique, qu'elle soit philologique ou comparative, est entravée. En effet, d'une part, au-delà du III^e siècle avant notre ère, les textes latins sont rares et d'une utilité limitée. D'autre part, l'analyse du latin parlé se heurte à un problème lié au comparatisme historique : en vertu de sa définition (à savoir la langue mère reconstruite des parlers romans), le protoroman, le seul témoin direct du latin parlé, ne remonte pas au-delà de l'état où il se trouvait au moment où s'est isolée linguistiquement de la métropole l'aire qui conserve aujourd'hui le parler roman le plus archaïque, qui est le sarde ; or, selon une évaluation récente (Dardel 1985), cet isolement se situe approximativement au I^{er} siècle avant notre ère. Mais, à cette époque, si l'on en juge par le sarde, le système de type tendancielle analytique est déjà fortement ancré dans le latin parlé, de sorte qu'il remonte vraisemblablement bien au-delà du I^{er} siècle, non seulement à l'époque des premiers textes littéraires (III^e siècle), où ce type est attesté, mais peut-être aussi à une période du vieux latin, presque sans textes ni repères chronologiques, au sein de laquelle se situent les débuts de Rome. Cette tranche du latin parlé, pour autant qu'elle préfigure par le trait [→ a] les parlers romans, sera appelée « préprotoroman », terme qui figure dans le titre du présent essai.

2.1.2. Traits indépendants de la bipartition typologique

Comme je l'ai dit, tout dans les parlers romans ne ressortit pas à la structure [→ a] issue de la bifurcation typologique et qu'illustre la tendance à passer de *maior* à PLUS / MAGIS MAGNUS. La structure [s] s'y maintient au contraire en bonne partie. En outre, il faut compter avec l'existence éventuelle – j'insiste sur cette nuance-ci – d'un petit ensemble de traits indépendants de la bifurcation typologique et sous ce rapport non marqués ; il s'agit de traits dérivant apparemment en ligne directe du vieux latin, sans passer, pour autant qu'on le sache, par la norme du latin écrit de la période classique. Finalement, il existe un « ensemble vide », parce qu'irré récupérable, pour les traits du latin parlé qui ne sont pas pris en compte par le préprotoroman ; on verra que ce qui s'y trouve peut seulement être induit indirectement d'autres données. Je laisse de côté, dans ce modèle, d'éventuels emprunts à des parlers extérieurs à la tradition latine.

2.1.3. Classement

L'inventaire des ensembles pertinents à la description de la situation linguistique à l'époque du préprotoroman comporte par conséquent les items suivants (dont les numéros renvoient au tableau 1) :

I = LE

Ia = LEL [s]

Ib = LENL [-> a]

II = LP

IIa = LP [s] / LP [-> a] (ensemble vide [-PPR])

IIb = LP [-> a] / LP [s/a] (ensemble aboutissant au PPR)

IIba = -VL [-> a]

IIbb = +VL [s/a]

Tableau 1

LATIN GLOBAL			
I LATIN ÉCRIT		II LATIN PARLÉ	
Ia LEL [s]	Ib LENL [-> a]	IIa LP [s] LP [-> a]	IIb LP [-> a] LP [s/a]
		-PPR ensemble vide (cf. 4.3)	+PRÉPROTOROMAN
			IIba -VL [-> a]
			IIbb +VL [s/a]
LATIN DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE LATIN TARDIF		(cf. le tableau 3)	PROTOROMAN
LATIN MÉDIÉVAL ET MODERNE (SCIENCES, CULTTE)			PARLERS ROMANS

2.2. Exploration des traits linguistiques

Quels sont les moyens d'explorer les traits linguistiques caractérisant les divers ensembles ?

L'ensemble I, attesté par les textes, ne pose pas de problèmes à l'observateur, sinon celui de n'offrir que des faits de parole. L'ensemble IIba bénéficie des acquis de la grammaire comparée historique des langues romanes en général. L'ensemble IIbb bénéficie plus spécifiquement des acquis de recherches sur les traits du vieux latin qui ne se prolongent directement que dans le préprotoroman; il occupe une position marginale dans la constellation des ensembles à l'étude.

L'ensemble IIba, qui constitue à lui seul presque tout le préprotoroman et dont l'existence, en tant que langue, me paraît assurée, est encore en grande partie une inconnue en ce qui concerne sa structure linguistique. On peut l'explorer de deux

façons : (1) en tant qu'ancêtre des parlers romans, à partir du fait que le protoroman le plus ancien, tel qu'il se reflète notamment dans le sarde, c'est-à-dire typologiquement différent du latin écrit littéraire, est déjà l'aboutissement d'une évolution antérieure au sein du latin global; (2) par référence prudente aux témoignages littéraires ou épigraphiques du latin écrit de la même époque.

Du moment que, comme on l'a vu en 2.1, le latin écrit et le protoroman ont des traits en commun, il n'y a pas de raisons pour penser qu'il en soit autrement quelques siècles plus tôt, au niveau du latin, écrit ou parlé, et du préprotoroman. En d'autres mots, dans cette étape précoce de la genèse des parlers romans, ceux-ci puisent leurs caractéristiques grammaticales à deux sources: au préprotoroman dans la mesure où la structure [a] s'y réalise, par exemple dans la flexion casuelle, qui apparaît fortement réduite dans les parlers romans, et au préprotoroman dans la mesure où il conserve, en commun avec le latin écrit, le type [s], par exemple dans une portion importante de la conjugaison. Le préprotoroman peut donc être décrit par une interpolation entre le protoroman le plus ancien (attesté par le sarde) et le vieux latin, avec l'appui éventuel de données latines écrites intermédiaires. La tâche du linguiste consiste à reconnaître et circonscrire ces sources dans la reconstruction, ainsi qu'à identifier les traits préprotoromans issus directement du vieux latin (Ibb). – Les lexèmes, indépendants de l'opposition typologique évoquée, se répartissent entre ces sources en fonction de facteurs sociaux qui ne nous intéressent pas ici.

Ce que j'appelle l'époque du préprotoroman est, pour les recherches linguistiques, une sorte de *no man's land*. On ne sait pas au juste ce qui s'y passe, car les trois disciplines qui s'y rencontrent, l'indo-européanistique, la philologie latine et le comparatisme roman, ne s'en sont que peu occupées de façon spécifique. La première prend en considération le latin et les langues romanes, mais n'a pas de raison particulière de se pencher sur le préprotoroman; la seconde dispose de textes de cette époque, dont les particularités linguistiques sont exploitées dans l'histoire du latin écrit ou bien mises en rapport avec les parlers romans (notamment par Väänänen 1981), mais le plus souvent sans référence explicite à l'étape du préprotoroman, ni même à celle du protoroman; la troisième discipline en lice, le comparatisme roman, s'est jusqu'à présent trop peu intéressée au protoroman pour être à même d'en reconnaître les antécédents en préprotoroman. – De toute évidence, il se profile là, mais en pointillé seulement, un carrefour important, dont les tenants et aboutissants demanderaient à être étudiés, confirmés et mis en évidence.

3. *Essai de reconstruction*

3.1. Traits préprotoromans issus de la norme du latin écrit par la bifurcation typologique (IIba)

3.1.1. Présentation schématique

La majorité des traits romans sont issus de la norme que reflète le latin écrit. Et c'est dans cette norme que se produit la bifurcation typologique, comme le montre schématiquement, dans le tableau 1, le rapprochement des ensembles Ib, pour le latin écrit non littéraire, et IIba, pour le latin parlé, tous les deux marqués [→ a].

3.1.2. Un exemple emblématique

3.1.2.1. Description

Voici un exemple destiné à clarifier d'emblée le processus de la bifurcation (Dardel 1995). La norme du latin écrit littéraire exprime l'adverbe de manière par une suffixation de l'adjectif correspondant (*fortis / fortiter*), par une modification de la désinence (*longus / longe*) ou par une alternance de son thème (*bonus / bene*). L'ensemble IIba du latin parlé préprotoroman présente sur ce point une structure grammaticale différente, à savoir un adjectif-adverbe ayant la forme de l'accusatif (FORTEM, LONGUM, BONUM), variable en cas, nombre et genre comme adjectif (complément adnominal) et invariable comme adverbe (complément adverbial), type encore régulier en roumain, mais qu'on trouve anciennement dans toute la Romania et qu'illustrent le français *Cette femme est forte / Cette femme parle fort* ou le calabrais *càntanu biellu* 'cantano bene' (Rohlf's 1966-1969: 2, § 887). Ce type existe non seulement en protoroman, où il est productif, mais se forme forcément avant, en préprotoroman, comme dérivé analytique de la norme du latin écrit littéraire. Il est attesté aussi dans l'ensemble Ib, en latin écrit non littéraire. Dans la formation de l'adjectif-adverbe roman, le processus à l'œuvre est une «réduction morphologique» (un lien avec les dialectes italiques, envisagé dans Dardel 1995, me paraît maintenant improbable). L'écart diastratique se résume donc comme suit:

(Ia) *fortis / fortiter* ~ (Ib) *fortis / fortiter* et *fortem* ~ (IIba) FORTEM

Ce qui n'appert pas de cet exemple, mais a son importance, est le fait que, pour certains des couples préprotoromans formés par l'adjectif et l'adverbe correspondant, la forme adverbiale classique subsiste à côté de la forme produite par la réduction morphologique. C'est le cas du couple latin *bonum / bene*, dont l'adverbe, BENE, est resté fidèle à la structure [s] en préprotoroman, d'un bout à l'autre de la Romania, comme «résidu fonctionnel», marqué [s], du système classique, à côté de BONUM adverbe [→ a], également panroman (REW 1208).

3.1.2.2. Explication

3.1.2.2.1 Cause de la bifurcation typologique : la semi-créolisation

Dans diverses études (Dardel / Wüest 1993, Dardel 1999b, 2005, Wüest 1997, 1998), J. Wüest et moi-même avons constaté, à l'aube du protoroman, l'existence de nombreuses structures [→ a] exprimant ce que la norme classique exprime par des structures [s] et résultant d'une réduction morphologique conformément au processus qu'illustre l'exemple en 3.1.2.1. Nous sommes arrivés à la conclusion que la seule cause plausible de cet état de choses doit être d'ordre sociolinguistique, à savoir l'adoption du latin de Rome ainsi que son adaptation simplifiée de la part des populations non latinophones dont les Romains ont occupé les territoires au cours de leurs conquêtes. Certaines analogies avec les observations des créolistes nous ont incité à voir dans le cas du latin parlé issu de la bifurcation un semi-créole.

3.1.2.2.2 Critère de la bifurcation typologique : le résidu

Un des arguments à l'appui de cette manière de voir est d'ordre économique. Tout transfert de langue implique une minimalisation de la langue cible, permettant d'en faciliter l'apprentissage. Aussi, en vertu de l'économie du langage, s'établit-il un équilibre entre le besoin de simplifier la grammaire par une réduction, en l'occurrence morphologique, et celui de conserver les structures les plus rentables pour une transmission réussie du message. C'est dans cette perspective qu'il faut voir d'une part la tendance à remplacer, dans une catégorie grammaticale, la structure [s] par une structure [→ a], d'autre part le maintien, dans ladite catégorie, de termes [s] particulièrement fréquents ou importants, qui sont les résidus fonctionnels mentionnés en 3.1.2.1 et dont l'adverbe BENE est un exemple. C'est donc aussi à ces résidus qu'on peut reconnaître les structures préprotoromanes qui dérivent de la norme du latin écrit par réduction morphologique. Il ne faudrait toutefois pas exclure le rôle que peuvent jouer, dans la conservation de structures [s], d'autres facteurs, comme le resserrement ou la condensation invoqués parfois par Bally (1950; cf. ces termes dans l'index des notions, 371-421), ou une fonction distinctive. Du reste, la notion de résidu est relative; peuvent revendiquer ce statut une ou plusieurs formes qui ne se sont pas nettement imposées comme résidus et ont disparu de bonne heure.

3.1.2.2.3 Date de la bifurcation typologique : l'expansion romaine

Si tel est le déroulement qu'il convient de supposer en latin global, il devient possible de préciser l'hypothèse, déjà évoquée en 2.1.1, sur la date de la bifurcation. L'histoire externe implique que des contacts des Romains avec les populations non latinophones se produisent dès que commencent les conquêtes de la

péninsule italienne, avec ses substrats italique (osque, ombrien, vénète, etc.), grec, étrusque, ligure et celte, c'est-à-dire dès le IV^e siècle avant notre ère.

3.1.3. Généralité et extension du processus

Le processus de la réduction morphologique, à l'œuvre dans l'exemple ci-dessus, affecte en réalité *mutatis mutandis* une série d'autres structures (Dardel 2005). Pour simplifier l'exposé, je présente les résultats de la reconstruction des données relatives à l'époque du préprotoroman par approximations successives (en 3.1.3.1 et 3.1.3.2).

3.1.3.1. Première approximation

En première approximation, renonçant provisoirement à prendre en considération le latin parlé extérieur au préprotoroman, c'est-à-dire l'ensemble IIa, qu'il est impossible de reconstruire comparativement, je traite sur un mode binaire l'ensemble I comme ayant le trait [s] et l'ensemble IIb comme ayant, le résidu mis à part, le trait [-> a]. Le tableau 2 donne un aperçu de quelques exemples.

Tableau 2

	I LE	IIb LP [+PPR]	
	[s], [-> a]	[-> a]	[s] (résidu)
1. système casuel nominal	N/G/D/Acc/Abl	Acc	G
2. pronom personnel tonique 3e personne	<i>ille/illius/illi/illum</i>	ILLUM	ILLE
3. pronom relatif-interrogatif	<i>qui/cuius/cui/quem/quid/quo</i>	QUI/QUEM/ QUID/QUO	CUIUS
4. adverbe de manière	<i>clamare fortiter/bene</i>	CLAMARE FORTEM	CLAMARE BENE
5. futur	<i>amabo/erit</i>	AMARE HABEO	ERIT
6. gradation des adjectifs	<i>magnus/maior</i>	MAGIS/ PLUS MAGNUS	MAIOR
7. subordonnants temporels	<i>quando/antequam/ postquam/quo</i>	QUANDO	QUO
8. reformation	<i>de-cídere re-clúdere</i>	DE-CADÉRE RE-CLÁUDERE	RE-CLÚDERE

La deuxième colonne (latin écrit) comporte tout ou partie des paradigmes morphologiques présentés comme exemples et numérotés dans la première colonne.

Pour chaque exemple, la troisième colonne donne le résultat de la réduction morphologique, la quatrième colonne, le résidu.

Voici quelques explications. – Exemple 1. Au niveau morphologique, les cinq cas nominaux du latin écrit subissent une réduction, qui les ramène au seul accusatif, avec lequel les cas écartés sont exprimés dorénavant au niveau syntaxique, par des prépositions et la position des termes (Dardel / Wüest 1993). Le génitif morphologique forme un résidu fonctionnel, utilisé surtout dans des toponymes; il s'explique peut-être moins par sa fréquence d'emploi que par le fait général que des locutions se forment et se fixent plus facilement lorsqu'elles se composent de deux noms que lorsqu'elles se composent d'un verbe et d'un nom (Dardel 1999a, où mon explication par la fréquence ne me convainc plus). – Exemple 2. Le pronom personnel tonique de la troisième personne, *ille*, subit la même réduction que les noms, aboutissant à ILLUM; le résidu fonctionnel est ici le nominatif ILLE, probablement en raison de sa grande fréquence. – Exemple 3. Les six cas morphologiques du pronom relatif du latin écrit sont ramenés à quatre, où QUO ne conserve que le sens local (Dardel 1983: exemples p. 279). Le génitif *cuius* subsiste un temps comme résidu fonctionnel (CUIA CASA), peut-être pour la même raison que le génitif substantival de l'exemple 1. – Exemple 4. Je ne reviens pas sur le sort de l'adverbe de manière, décrit plus haut de façon détaillée. – Exemple 5. Le futur synthétique du latin écrit fait place, en préprotoroman, à plusieurs locutions, dont celle du type AMARE HABEO ou HABEO AMARE, dont la spécialisation comme forme du futur protoroman intervient probablement plus tard. Le résidu fonctionnel est limité, en vertu de leur fréquence, à quelques formes du verbe ESSE (Dardel 1998). – Exemple 6. La gradation de l'adjectif au moyen de suffixes, selon les normes du latin écrit, se transforme par réduction morphologique en une locution adjectivale construite, selon le contexte syntaxique, avec PLUS ou MAGIS (Dardel 1986). MAIOR illustre, avec quelques autres adjectifs fréquents, la conservation de la structure morphologique en tant que résidu fonctionnel. – Exemple 7. Le système des conjonctions temporelles du latin écrit se ramène, par réduction morphologique, au seul QUANDO de simultanéité, auquel s'associe en distribution complémentaire QUOMODO; l'antériorité et la postériorité sont exprimées uniquement par le jeu des temps verbaux et d'adverbes (Dardel 1983: 144). Un résidu fonctionnel éventuel se présente dans QUO, l'ablatif de *quod*, conjonction temporelle de simultanéité (roumain *că*, Dardel 1983, exemples p. 268-269). – Exemple 8. La reformation, qui est aussi un effet de la réduction morphologique, affecte de nombreux lexèmes à travers le rétablissement du vocalisme radical du verbe non préfixé (DE-CADĒRE > français *déchoir*), mais, pour une raison encore difficile à saisir, en épargne certains (RE-CLŪDERE > français *reclure*).

3.1.3.2. Seconde approximation

En seconde approximation, un examen attentif révèle, à l'époque du préprotoroman, une situation plus complexe. Le schéma binaire opposant le latin écrit considéré comme marqué [s] ou [→ a] et le préprotoroman considéré comme marqué [→ a], décrit et illustré ci-dessus en 3.1.3.1, ne recouvre pas tous les faits pertinents à notre enquête. Entre ces extrêmes, il paraît y avoir des variantes résultant de ce que la dichotomie LE ~ PPR (parlé) n'est en principe pas coextensive avec la dichotomie [s] ~ [→ a] et que, si l'on veut tenir compte simultanément de ces deux variables, il faut introduire des subdivisions dans la dimension diastratique.

En voici deux exemples, dont le premier, l'exemple 1a, illustre le latin écrit [→ a], dans l'ensemble Ib, et le second, l'exemple 6a, le latin parlé [-PPR] [s], dans l'ensemble IIa. Il n'est pas tenu compte ici du résidu. Cf. le tableau 3.

Tableau 3

	I LE [s]	Ib LE [→ a]	IIa LP [-PPR] [s], [→ a]	IIb LP [+PPR] [→ a]
1a. système casuel nominal	N,G,D,Ac,Abl	objet d'attribution avec <i>ad</i> , Acc en fonction de N		objet d'attribution avec AD Acc en fonction de N
6a. gradation de GRANDIS	<i>gran-dis / gran-dior</i>		(PR tardif GRANDIOR, fr. <i>graindre</i>)	MAGIS GRANDIS PLUS GRANDIS

La structure [→ a] n'est pas étrangère au latin écrit, ni même au latin écrit littéraire ; toutefois, elle est plus fréquente, et cela dès la période du préprotoroman, dans le latin écrit non littéraire, ce qui a incité maint chercheur à y voir un lien avec la genèse des parlers romans, lien qui, au demeurant, est plausible, mais dont l'existence est difficile à prouver. On aurait donc affaire, dans ce cas, à trois degrés diastratiques :

$$(I) \text{ LE [s] } \sim (Ib) \text{ LE [} \rightarrow a \text{] } \sim (IIb) \text{ LP [} \rightarrow a \text{]}$$

L'exemple 1a illustre ce phénomène à propos du système casuel et peut être étayé de deux témoignages : le remplacement du datif d'attribution classique par la construction *ad* + Acc chez Plaute (*hunc ad carnificem dabo* 'je livrerai cet homme au bourreau', Väänänen 1981 : § 249) et la tendance de l'accusatif à se substituer aux autres cas (Väänänen 1981 : § 245, «L'accusatif s'achemine vers la fonction de

cas régime universel», et § 252, «L'accusatif a fini par se substituer même au nominatif, ce dernier ne survivant guère qu'en ancien français et en ancien provençal»; toutefois, cette dernière affirmation, selon laquelle c'est le nominatif antique qui survit en gallo-roman, n'est plus valable (cf. Dardel / Wüest 1993, Dardel 1999b).

D'autre part, je présume qu'à l'époque du préprotoroman le latin parlé connaît à la fois la forme [s] de la bouche de locuteurs lettrés (IIa) et la forme [→ a] de locuteurs peu lettrés ou illettrés (IIb), ce qui donnerait au total, compte tenu du latin écrit, également trois degrés diastratiques :

(I) LE [s] ~ (IIa) LP [-PPR] [s] ~ (IIb) LP [+PPR] [→ a]

Mais cette constellation est purement théorique, vu que l'ensemble IIa est impossible à reconstruire en préprotoroman, donc vide. La forme GRANDIOR citée dans le tableau 3, attestée en gallo-roman, n'entre pas en ligne de compte, car l'analyse spatio-temporelle et l'analyse phonétique diachronique ne permettent pas de la faire remonter au delà du protoroman tardif.

3.2. Traits préprotoromans hérités directement du vieux latin (IIbb).

La grammaire comparée met en évidence l'existence de traits protoromans qui, contrairement à ceux examinés jusqu'ici, paraissent, sauf peut-être dans des cas isolés, ne rien devoir à la norme latine telle qu'elle se présente dans le latin écrit de la période classique et rejoindre en ligne directe des traits du vieux latin. Cette filiation se produit donc schématiquement comme la représente l'ensemble IIbb dans le tableau 1. En l'état actuel des recherches, les exemples sont mal assurés et ne peuvent être cités que sous toute réserve. En voici deux, relatifs respectivement aux parfaits forts et aux noms composés.

3.2.1. Les parfaits forts

Les parfaits forts du type HÁBUI / HABÍSTI / HÁBUIŦ ... et DÍXI / DICÍSTI / DÍXIT ..., qu'attestent respectivement l'italien dialectal *abbi / avesti / abbe* et l'italien standard *dissi / dicesti / disse* ..., ont été postulés jadis par moi en protoroman et considérés comme étant dérivés parallèlement de la norme classique, où ces parfaits se caractérisent par le suffixe à toutes les formes (Dardel 1958). Un réexamen récent des données romanes (Dardel 2000, avec des renvois bibliographiques spécifiques, dont celui à l'importante thèse de Burger 1928) met toutefois en évidence trois faits dont je n'avais pas conscience. (a) Le type protoroman en –U– est plus ancien que celui en –S–. (b) Le type protoroman en –U– se forme en vieux latin, à partir du parfait de *nosco*, dont la flexion en période républicaine est *novi / nosti / novit / novimus / nostis / norunt* et où les personnes 1 et 3 du singulier et la

personne 1 du pluriel possèdent un élément $-V-$; ce formant, d'origine plus ancienne, du fait d'une coupure *no-vi / no-sti / no-vit / no-vimus / no-stis / no-runt*, est interprété comme un suffixe du parfait; cependant, le type en $-S-$, dont le suffixe existe à l'origine à toutes les formes, ne perd ce suffixe que tardivement, par analogie avec le type en $-U-$. (c) Le paradigme classique du type en $-u-$, avec le suffixe à toutes les personnes, est le résultat d'une uniformisation réclamée par les grammairiens, tandis que le paradigme classique du parfait sigmatique est un prolongement du type d'origine. – Après la publication de mon essai rectificatif de 2000 est paru, évidemment sans avoir pu le citer, Seldeslachts (2001 : 1-57), qui comporte un réexamen complet et détaillé des diverses thèses relatives à l'origine du parfait en $-v-/u-$, aboutissant à une explication à partir des formes *fui* (< *FUJAI) et *nōvī* (< *GNŌJAI), où l'élément $-J-$ serait un son de transition entre la voyelle arrondie de la racine et une voyelle suivante (Seldeslachts 2001 : 56). Le processus décrit par Seldeslachts rend compte d'un paradigme où le suffixe $-u-/v-$ se présente à toutes les formes, c'est-à-dire du paradigme classique, mais point de celui du protoroman, qui comporte, selon moi, des formes dites « courtes », comme *AMĀSTI* et *NŌSTI*, également attestées en latin écrit, que l'auteur considère au contraire comme secondaires, produites par une syncope (Seldeslachts 2001 : 22-28 et 57); or, je doute que cette interprétation soit correcte, pour trois raisons: (a) Le principe même d'une syncope produisant le passage des formes longues aux formes courtes, comme dans *amavisti* > *amasti*, est controversé (Seldeslachts 2001 : 26-28). (b) La chronologie admise par l'auteur lui est suggérée par le fait que les formes courtes étaient propres au latin parlé, et cela depuis le temps de Plaute, et qu'elles ont peu à peu supplanté les formes longues correspondantes (Seldeslachts 2001 : 25); il est possible que sur ce point il y ait une faute de perspective diachronique, laquelle consiste à penser que des traits non classiques du latin parlé, qui en l'occurrence préfigurent les traits romans, sont nécessairement postérieurs aux traits correspondants du latin écrit, alors que l'ordre inverse est également admissible et que, à long terme, le latin écrit est forcément secondaire par rapport au latin parlé. (c) Un indice de ce que la généralisation du suffixe $-u-/v-$ est tardive est que, pour le parfait, dans la troisième personne du pluriel, ainsi que pour les autres formes rhizotoniques du perfectum, nous trouvons, dans une aire centrale de la Romania, comprenant le gallo-roman et le sarde, des vestiges romans de la forme rhizotonique sans suffixe, correspondant au vieux latin *norunt*, tels l'ancien occitan *pódrin* (< protoroman PŌT[U]ERUNT), ancien français *déveret* (< DÉB[U]ERAT), sarde *árun* et *árunt* (< protoroman HĀB[U]ERUNT) et italien dialectal *pótera* (< protoroman PŌT[U]ERAT) (Dardel 2000 : 434, avec d'autres exemples).

3.2.2. Les noms composés

Le préprotoroman connaît des noms composés à structure rectionnelle implicite [[nom] nom] et [nom [nom]]. En sont des reflets romans respectivement le toponyme français *Pierrepont* ‘pont de pierre’ (PETRAM-PONTEM) et le toponyme espagnol *Villagodos* ‘propriété des Goths’ (VILLAM-GOTHOS). Une des particularités de ce composé est que son déterminant se prête à l’expression d’une large gamme de fonctions sémantiques, concernant non seulement la possession, comme dans l’exemple espagnol, mais n’importe quelle relation, telle la matière dont quelque-chose est fait, comme dans l’exemple français. Ce type remonte au protoroman le plus ancien, sans toutefois s’y rattacher à une norme connue (Dardel 1999c).

À première vue, la situation de ce composé en préprotoroman est difficile à préciser avec les matériaux dont je dispose. On ne voit pas clairement si et comment le protoroman, le latin écrit et un éventuel antécédent indo-européen s’y rejoignent. Néanmoins, je vais essayer de démêler cet écheveau.

3.2.2.1. Typologie

Il faut d’abord distinguer les vrais composés («Zusammensetzungen», Stolz 1928: 247), dont le type est hérité ou issu d’un faux composé, et les faux composés («Zusammenrückungen», *ibidem*), qui se forment en tout temps par le figement d’un syntagme.

Sont en présence, dans le cas à l’étude, quatre types :

vrais composés

- type 1 déterminant initial non fléchi et non suivi d’interfixe
 [[radical nominal] nom fléchi]
 exemple: latin *manceps* (< *manus capio*; «le thème *man-* se retrouve dans [...] *man-ceps* [...]», Meillet / Ernout 1985: 386, s.v. *manus*; cf. toutefois l’interprétation supposant un déterminant substantival en fonction d’ablatif instrumental, ‘qui prend avec / par la main’, Leumann 1977: 393, § 336.1a)
- type 2 déterminant initial non fléchi, suivi d’un interfixe
 [[radical nominal + interfixe] nom fléchi]
 exemple: latin *caprificus*
- type 3 déterminant initial fléchi en nombre et genre seulement
 [[nom fléchi en nombre et genre] nom fléchi]
 exemple: protoroman CASAM-PORTAM

faux composés

- type 4 déterminant initial fléchi en cas, nombre et genre

[[nom fléchi en cas, nombre et genre] nom fléchi en cas, nombre et genre]
 exemple : latin *casae porta*

Pour l'indo-européen, Meillet (Dardel 1999c : 187) mentionne le type 1. Pour le vieux latin, Stolz (1928 : 247-254, § 178, 179) et Leumann (1977 : § 331.1) citent les composés du type 2, à interfixe vocalique, variable selon le contexte phonique et résultant d'un affaiblissement de la voyelle, dans par exemple *agricola*, *caprificus* et *mulomedicus* et où le *-i-* finit par supplanter les autres allomorphes ; ces auteurs ne mentionnent pas la thèse, qui a cours chez certains romanistes, selon laquelle le *-i-* serait à l'origine la désinence du génitif du masculin singulier de la deuxième déclinaison dans le type 4 (Dardel / Zamboni 1999 : 443, 451) ; ils citent en revanche (Stolz 1928 : 249 ε ; Leumann 1977 : § 334.1) des composés anciens du type 1, produits en partie sous l'influence grecque, comme *manceps* < *manus capio* 'acheteur', où *man-* est considéré comme un radical consonantique, et *muscerda* 'crotte de rat'. Pour ce que j'appelle le préprotoroman, Meyer-Lübke (Dardel 1999c : 185-186), indo-européaniste de formation, reconstruit le type 3, qu'illustre l'espagnol *casapuerta* (< CASAM-PORTAM), dont il pense qu'il supplante le type 4 ; ce processus-ci illustre la formation de vrais composés à partir de faux composés.

3.2.2.2. Diachronie

En diachronie, à partir du type décrit par Meillet (type 1), dont le composé vieux latin *muscerda* serait un reflet tardif, il faut supposer la formation du composé marqué par un interfixe (type 2), étape que représente, en latin écrit et aussi épisodiquement en latin parlé (cf. le catalan *capiscol* 'chantre', Dardel 1999c : 187-188), le type *caprificus* (type 2). En même temps se produit en latin parlé une explicitation du rapport sémantique des deux termes au moyen du génitif morphologique du déterminant (type 4), d'où l'étymon CASAE-PORTA postulé par Meyer-Lübke. Comme, selon Stolz (1928 : 248), les constructions de ce type, qu'il appelle « Kasuskomposita », sont exceptionnelles, il faut croire que le type 4 est principalement celui du latin parlé, où il assure la présence d'un large éventail sémantique (Woodcock 1966 : § 70, dit : « The genitive could (then) be used to express any relation suggested by the context ») et rend ainsi compte, au point de vue sémantique, du système protoroman brièvement décrit en 3.2.2. Finalement, dans le latin parlé en préprotoroman, au moment où s'impose le système acasuel, illustré en 3.1.3.1. par l'exemple 1, le type 4 est réanalysé sans marques casuelles, donc par le type 3, comme vrai composé, sous la forme de CASAM-PORTAM.

3.2.2.3. Bilan

Si la filiation ainsi décrite est correcte, on peut dire que le préprotoroman présente, en ce qui concerne les composés nominaux déterminatifs, un type (le type 3)

étranger à la norme du latin écrit de l'époque, que domine le type 2. A ma connaissance, le type retenu par le préprotoroman, puis par le protoroman (le type 3 donc) ne fait surface dans les textes latins que tardivement, dans des composés comme *boca bitellu*, *capu cane*, *Lupophontana* (Dardel 1999c: 186), sans doute sous l'influence du latin parlé.

3.2.3. Conclusions

L'ensemble Ibb du préprotoroman s'impose donc au chercheur par le fait que certains de ses traits, qui sont présents en protoroman dès l'origine, ne paraissent s'expliquer, jusqu'à preuve contraire, qu'en tant qu'ils ne sont pas dérivés de la norme écrite et – pour le composé – qu'en tant qu'ils ne sont affectés qu'indirectement par une réduction morphologique, à partir du latin parlé de l'époque préprotoromane.

Des recherches plus poussées permettraient peut-être d'allonger la liste des traits relevant de l'ensemble Ibb (Dardel 1995: 27, où je signale qu'il faudrait examiner sous ce rapport la concordance des temps et les composés romans du type *Guardavalle*).

4. Analyse de la dimension diastratique

La dimension diastratique s'observe et se décrit le mieux en latin global, dans des structures grammaticales synonymiques coprésentes, issues par paires de structures [s] du latin écrit et de structures [→ a] du préprotoroman et du protoroman. Il y a sans doute ici une sorte de diglossie, mais j'hésite à parler d'une diglossie au sens précis que donne à ce terme Ferguson (1959), estimant que nous ne connaissons pas suffisamment la situation sociolinguistique de la période du préprotoroman pour vérifier que tous les critères prévus par cet auteur s'y appliquent.

4.1. Les traits [s] et [→ a]

La vague de fond qui bouleverse le système du latin global est la bifurcation selon les traits typologiques [s] ~ [→ a], qui entraîne, en préprotoroman déjà, la formation de quantité d'écarts diastratiques du type illustré en 3. Pour le préprotoroman, la plus lourde des conséquences de ces écarts est sans doute celle relative au système casuel nominal (Dardel / Wüest 1993); la disparition des cas morphologiques sauf un, l'accusatif, entraîne en effet la fixation de l'ordre des termes de la proposition (ordre qui sera, en première instance, pour des raisons indépendantes, la base VSO) et de marquer d'une préposition l'objet direct [+animé], pour le distinguer du sujet [+animé]; ainsi se produisent des écarts diastratiques tels que les suivants, dont la variante préprotoromane se retrouve en ancien ibéro-roman et en ancien sarde :

LE *Paulus venit* ~ PPR VENIT PAULUM
 LE *Paulus librum legit* ~ PPR LEGIT PAULUM LIBRUM,
 LE *Paulus Petrum videt* ~ PPR VIDET PAULUM AD PETRUM

La bifurcation typologique une fois reconnue, l'observation de cet écart, situé à l'époque du préprotoroman, est banale, et on pourrait en multiplier les exemples à l'infini. Il est donc très important pour l'étude de l'histoire du latin global de prendre en compte la réduction morphologique et de comprendre à quel point elle a conditionné les avatars typologiques dès les premiers pas que les Romains ont fait sur la voie des conquêtes.

Les exemples que j'ai décrits montrent qu'en synchronie, les écarts diastratiques du préprotoroman, mis à part ceux liés au vieux latin, s'échelonnent au total sur quatre degrés en fonction des traits typologiques [s] et [-> a] et de l'opposition latin écrit ~ latin parlé, ordre concrétisant en synchronie la transformation diachronique de traits [s] en traits [-> a]:

(Ia) LEL ~ (Ib) LENL ~ (IIa) LP [-PPR] ~ (IIba) LP [+PPR]

Dans cette échelle, les ensembles Ia et IIba symbolisent les situations extrêmes, celles respectivement du latin écrit littéraire [s] et du préprotoroman [-> a]; l'ensemble (Ib) contient les nombreux traits [-> a] du latin écrit non littéraire, notamment épigraphique, qui font peut-être système avec le préprotoroman; l'ensemble (IIa), non documenté, comporte très probablement, parmi d'autres, des traits [s] du latin parlé par des locuteurs lettrés.

4.2. Les traits du vieux latin

Mais l'écart diastratique résulte aussi de l'interférence du latin de tradition écrite avec les traits de l'ensemble IIbb, qu'illustrent (par référence aux exemples cités en 3.2) les couples

LEL *valuísti* ~ PPR et PR VALÍSTI

et

VL *casae porta* ~ PPR CASAM-PORTAM

Mais l'impact de ce type d'écart me paraît limité.

4.3. L'intercompréhension

Si les lettrés et les non-lettrés latinophones du monde romain n'avaient pas eu de contacts les forçant à communiquer, il est probable que leurs normes respectives seraient restées séparées, sans influences réciproques. Mais une telle situation est irréaliste. Les locuteurs des deux groupes socialement distincts (par exemple le chef

d'armée et ses soldats, le propriétaire terrien et ses esclaves) ne sont pas restés sans communiquer entre eux par le médium du latin parlé. Sous cette forme se sont forcément rencontrés, probablement dans l'ensemble « vide » IIa, des individus lettrés utilisant, selon la dimension diaphasique, par exemple MAIOR, marqué [s], avec d'autres lettrés, et PLUS / MAGIS MAGNUS, marqué [→ a], avec des non-lettrés. La simple constatation de couples synonymiques de ce type, par les uns et par les autres, et leur généralisation dans le système et dans la population concernée sont à la base de l'intercompréhension au moins partielle, par la compétence passive, que l'on s'accorde en général à supposer dans le latin global. Le facteur essentiel n'est donc pas, ou pas directement, le contact des deux médiums, mais le contact oral de couches sociales ayant des différences de style. J'insiste sur cet argument, parce qu'il est des latinistes – M. Banniard (1992), pour ne pas le nommer – selon qui l'écart grammatical tranché entre une construction comme *comes ciuitatis* du latin écrit classique et COMES DE CIUITATE, postulé en protoroman, forme un obstacle à l'intercompréhension (Dardel 2003).

5. Conclusion

A supposer que mon jeu d'hypothèses soit plausible, quel est le bilan de cette incursion dans l'époque du préprotoroman ?

En diachronie, il est évident que, malgré le nombre encore restreint d'exemples, on doit compter avec trois traditions : la tradition du vieux latin, c'est-à-dire la continuation en préprotoroman de traits fort anciens, éventuellement italiques, et leur prolongement en protoroman et en roman, en toute indépendance des deux autres traditions que sont la tradition latine, de type synthétique, héritée de l'italique et débouchant sur les textes littéraires des époques classique et tardive, et la tradition romane, de type tendanciellement analytique, issue de la tradition latine, probablement par le biais d'une réduction morphologique d'origine socioculturelle et débouchant sur le préprotoroman, le protoroman et les parlers romans. On voit par là que, soit du fait de la tradition directe du vieux latin, soit du fait de la grande ancienneté de la bifurcation typologique du latin global, il est faux d'aborder la genèse des parlers romans selon le modèle, dit de la « successivité », qui consiste à voir dans les parlers romans le prolongement historique du latin des textes, même tardifs.

En synchronie, à l'époque du préprotoroman, le latin global présente probablement, en vertu de la bifurcation typologique au IV^e siècle avant J.-Chr., les caractéristiques d'une forme de diglossie, qui s'analyse en écarts diastratiques, auxquels participent des traits des trois traditions. – Dans tous les cas de figure, la rencontre de structures diastratiques co-occurentes sur l'axe diaphasique me paraît être à la fois la condition minimale et l'explication d'un certain degré d'intercompréhension entre locuteurs romains de milieux sociaux distincts.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bally, Charles, 1950, *Linguistique générale et linguistique française*, Troisième édition, Berne: Francke.
- Banniard, Michel, 1992, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècles en Occident latin*, Paris: Institut des Etudes Augustiniennes.
- Burger, André, 1928, *Etudes de phonétique et de morphologie latines*, Neuchâtel: Imprimerie Paul Attinger (thèse de Neuchâtel).
- Dardel, Robert de, 1958, *Le parfait fort en roman commun*, Genève: Droz (thèse de Genève).
- Dardel, Robert de, 1983, *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*, Genève: Droz.
- Dardel, Robert de, 1985, «Le sarde représente-t-il un état précoce du roman commun?», *Revue de Linguistique romane* 49, 263-269.
- Dardel, Robert de, 1986, «MAGIS et PLUS en protoroman», *Romanistisches Jahrbuch* 37, 87-93.
- Dardel, Robert de, 1995, «Le protoroman comme héritier de l'indo-européen (à propos des constructions CLAMARE ALTUM)», in: Louis Callebaut (ed.), *Latin vulgaire – latin tardif IV. Actes du 4^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif. Caen, 2-5 septembre 1994*, Hildesheim / Zürich / New York: Olms-Weidemann; 21-28.
- Dardel, Robert de, 1998, «Réflexions sur la genèse du futur roman», in: Edeltraud Werner / Ricarda Liver / Yvonne Stork / Martina Nicklaus (eds), *Et multum et multa. Festschrift für Peter Wunderli zum 60. Geburtstag*, Tübingen: Narr; 259-267.
- Dardel, Robert de, 1999a, «Traits classiques résiduels en protoroman (à propos des cas)», in: Hubert Petersmann / Rudolf Kettmann (eds), *Latin vulgaire – latin tardif. Actes du V^e Colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Heidelberg, 5-8 septembre 1997*, Tübingen: Winter; 5-10.
- Dardel, Robert de, 1999b, «L'origine du génitif-datif», *Vox Romanica* 58, 26-56.
- Dardel, Robert de, 1999c, «Composés rectionnels nominaux nom + nom en protoroman», *Probus* 11, 177-208.
- Dardel, Robert de, 2000, «Le parfait fort protoroman revisité», *Neuphilologische Mitteilungen* 101, 429-442.
- Dardel, Robert de, 2003, «Le traitement du latin global: séparation et intégration des méthodes», *Romanistisches Jahrbuch* 54, 57-76.
- Dardel, Robert de, 2005, «La réduction grammaticale à l'origine du protoroman», *Zeitschrift für romanische Philologie* 121, 107-128.

- Dardel, Robert de / Jakob Wüest, 1993, «Les systèmes casuels du protoroman. Les deux cycles de simplification», *Vox Romanica* 52, 25-65.
- Dardel, Robert de / Alberto Zamboni, 1999, «L'interfixe –I– dans les composés protoromans. Une hypothèse de travail», *Revue de Linguistique romane* 63, 439-469.
- Ferguson, Charles A., 1959, «Diglossia», *Word* 15, 325-340.
- Leumann, Manu, 1977, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Neuausgabe 1977 der 1926-1928 in 5. Auflage erschienenen «Lateinischen Laut- und Formenlehre», München: Beck.
- Meillet, Antoine / Alfred Ernout, 1985, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Quatrième édition, Paris: Klincksieck.
- REW = Wilhelm Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3. vollständig neubearbeitete Auflage, Heidelberg: Winter, 1935.
- Rohlf, Gerhard, 1966-1969, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, 3 volumes, Torino: Einaudi.
- Seldeslachts, Herman, 2001, *Etudes de morphologie historique du verbe latin et indo-européen*, Louvain / Namur / Paris / Sterling, Virginia: Peeters / Société des Etudes Classiques (*Collection d'Etudes Classiques*, 15).
- Stolz, Friedrich, 1928, «Laut- und Formenlehre», neubearbeitet von Manu Leumann, in: Stolz-Schmalz, 1928, *Lateinische Grammatik*, in fünfter Auflage völlig neu bearbeitet von Manu Leumann und Joh. Bapt. Hofmann, München: Beck, 39-344.
- Väänänen, Veikko, 1981, *Introduction au latin vulgaire*, Troisième édition revue et augmentée, Paris: Klincksieck.
- Woodcock, E.C., 1966, *A New Latin Syntax*, London: Methuen.
- Wüest, Jakob, 1997, «Zur Entstehung der analytischen Verbformen in den romanischen Sprachen», in: Günter Holtus / Johannes Kramer / Wolfgang Schweickard (eds.), *Italica et Romanica*, Festschrift für Max Pfister zum 65. Geburtstag, 3 volumes, Tübingen: Niemeyer; vol. 2, 31-44.
- Wüest, Jakob, 1998, «Pour une linguistique historique non linéaire: les formes analytiques du latin», in: József Herman (ed.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tübingen: Niemeyer 1998; 87-98.

Robert de Dardel
Oosterweg 36
NL-9751 PH Haren
deDardel@hetnet.nl

Tullio De Mauro

SAUSSURE SUR LE CHEMIN DE LA LINGUISTIQUE

1. La place accordée à Saussure dans la belle et riche *IEL – International Encyclopedia of Linguistics*¹ est un témoignage efficace pour illustrer le rapport changeant entre la linguistique contemporaine et Saussure. En effet, dans la seconde édition de cet ouvrage, publiée en 2003, il y a maintenant un excellent article de Giulio Lepschy sur Ferdinand de Saussure. Au contraire, dans la première édition de cet ouvrage, publié en 1992, parmi les milliers d'entrées encyclopédiques celles biographiques n'avaient qu'une place réduite et, comme l'expliquait William Bright dans son *Introduction*, «for a limited number of major linguists now deceased». Il ajoute: «The scholars for whom such articles have been written are ones who made contributions «across the board» in linguistics, e.g. Edward Sapir and Roman Jakobson». Il était inutile de chercher une entrée consacrée à Saussure (ou, selon l'usage américain, à «De Saussure»); il n'y en avait pas. Si l'on s'en tenait à l'*Introduction*, on aurait été en droit de croire que, puisque Saussure, mort en 1913, était certainement «now deceased» quatre-vingt ans après, à la date de la première apparition de l'*IEL*, l'exclusion de son nom signifiait pour Bright et ses collaborateurs qu'il n'appartenait pas aux «major linguists [...] who made contributions «across the board» in linguistics».

¹ L'œuvre en quatre volumes a été réalisée d'abord sous la direction de W. Bright (Oxford University Press, New York-Oxford, 1992), et en 2de édition (2003) sous la direction de William J. Frawley.

Mais, en consultant les beaux articles dont l'*IEL* est riche, et le précieux glossaire final de David Crystal, le décor changeait, déjà dans la première édition. Saussure était un des linguistes les plus mentionnés, à peu près autant que Sapir et Jakobson, à peine moins que le grand chef de file nord-américain pré-Chomskien, Leonard Bloomfield, et certainement beaucoup, beaucoup plus que les quelques autres linguistes considérés comme dignes d'une biographie.

En plus, même les nombreuses références à Saussure ne tarissent pas sa présence effective dans la linguistique d'aujourd'hui et dans l'*IEL*. Une fois, un cybernétique italien d'esprit a rappelé, dans une polémique sur les « quotation impact » chères aux visions managériales de la recherche, que Girolamo Cardano est peut-être peu cité, mais qu'en réalité, au fond, on le cite à chaque fois que l'on change ou varie de vitesse en voiture ou que l'on regarde une montre non digitale, ou, comme cela peut malheureusement arriver, que l'on utilise un canon pour tirer, ou, plus pacifiquement et fréquemment, lorsque nous utilisons une série d'outils mécaniques et domestiques ne fonctionnant tous que parce qu'ils possèdent un *cardan*. C'est à peu près la même chose qui se répète avec Saussure. Comme on a pu le constater aussi dans le glossaire mentionné de Crystal, en sémiotique et en linguistique, Saussure est cité largement, même si ce n'est pas de manière explicite, à chaque fois que nous parlons d'*arbitraire* du signe linguistique ou encore de *signe* et de ses deux faces, le *signifiant* et le *signifié*; à chaque fois que l'on fait la distinction entre le langage comme faculté innée, une langue déterminée, et l'expression individuelle, que ce soit en utilisant les termes français *langage*, *langue* et *parole*, ou bien quand, comme en anglais ou en allemand, il n'y a pas de bonne triade de mots pour la traduction (mais seulement les termes équivoques *language* et *die Sprache*); ou encore, quand on parle de *linguistique synchronique* et *diachronique*, de *synchronie* et de *diachronie*, de *système* de la langue, de *linguistique interne* et *externe*, de *sémiologie*, d'unité minimale du signe (qu'on appelle aujourd'hui monème ou morphème) et d'unité minimale du signifiant (qu'on appelle aujourd'hui phonème), de *syntagme*, et des rapports qui individualisent la valeur de mots, désinences, groupes dans le syntagme et qui limitent cette valeur par l'association avec d'autres mots, désinences, et groupes dans ce que l'on appelle aujourd'hui des paradigmes (Saussure n'utilisait pas ce terme, mais disait parfois *parallélie*). On pourrait allonger la liste, mais les exemples donnés suffisent à montrer que, même avec les nombreux progrès faits au dernier siècle dans l'analyse linguistique, nous devons toujours à l'élaboration de Saussure, un terme ou une notion pour tous les dénouements décisifs de cette analyse.

Peut-être que la série américaine qui vulgarise des grands thèmes et personnalités de l'histoire intellectuelle « for Beginners » s'est mieux comportée que l'*IEL* 1992. Il y a une cinquantaine de volumes dans lesquels on trouve, avec Platon, Heidegger, Foucault, Chomsky, Freud, Mao, avec un *Zen* « for Beginners » et même un *sex*,

toujours «for Beginners», depuis 1996, aussi un Saussure en bandes dessinées «for Beginners», pas si mal doit-on dire². Terrence Gordon dit, dans son introduction, qu'il serait *shameful* de ne permettre de connaître Saussure qu'aux experts. Comme le fait l'*IEL* 1992. Cela peut se concevoir. Mais on en arrive encore plus à devoir se demander : pourquoi, dans une œuvre comme l'*IEL*, digne représentant de l'état final du dernier siècle de l'art linguistique, Saussure était-il en 1992, d'un côté, indigne d'une biographie et, de l'autre, une référence fréquente et obligée ? Et qu'est-ce qui s'est passé pour changer la situation dans onze ans ? Les considérations qui suivent peuvent nous mettre sur les traces d'une réponse. Cette réponse ne concerne pas tant Saussure que la linguistique d'aujourd'hui et, peut-être, de notre futur.

2. On a souligné plusieurs fois que les écrits théoriques de Saussure, le *Cours de linguistique générale* (en abrégé *CLG*, apparu en 1916 après sa mort), et les matériels manuscrits (notes d'étudiants et notes de Saussure lui-même) sur lesquels se base la rédaction du *CLG*, doivent être lus comme des témoignages d'une démarche, d'états successifs de la doctrine, d'une pensée en voie de développement, des témoignages d'une tendance vers une pensée définitive, un but dont manque un compte rendu définitif³, d'auteur : un chemin inachevé. L'inachèvement est d'autant plus remarquable chez un savant comme Saussure, soucieux des liens formels, théorématiques, entre les affirmations en matière de langage⁴. En effet,

² W. Terrence Gordon, *Saussure for beginners*, illustrated by A. Lubell, Writers and Readers, New York 1996 («Beginners Documentary Comic Books»).

³ Ces expressions proviennent de R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*, Librairie Droz, Genève 1969² (I ed. 1957) : l'œuvre fondamentale qui a marqué le début d'une lecture critique nouvelle des matériels manuscrits et, en liaison avec cela, d'une interprétation radicalement nouvelle des idées linguistiques de Saussure. Corollaire des *Sources*, l'œuvre minutieuse de Rudolf Engler, qui a numéroté une à une chaque phrase du *CGL*, soit en les reliant à des expressions repérables dans les sources, soit en signalant les ajouts des éditeurs, en y ajoutant les nombreux matériels, même manuscrits de Saussure, qui n'ont pas été pris en compte dans le *CLG* (F. de Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, éd. par R. Engler, 4 vol. Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1967-74 ; cfr. l'analyse de Mejia, CFS 58). Par la suite, je le citerai comme *CLG* Engler, avec un numéro qui renvoie à la phrase et, éventuellement, une lettre qui se réfère à la colonne. Je me permets de rappeler encore une fois qu'en 1965, le regretté Rudolf Engler mit à ma disposition, avec une générosité rare, tous les brouillons de son œuvre et cela m'a permis d'en tenir compte dans l'édition italienne et dans mon commentaire du *CLG* (Laterza, Roma-Bari 1967), et, par la suite, dans les éditions françaises (Payot, Paris, 1972 et suivantes).

⁴ Outre le témoignage des élèves déjà mis en valeur par Godel, *Les sources*, cit. (dont Gautier est reproduit dans CFS 58), grâce à l'heureuse découverte de 1996, on possède aujourd'hui l'esquisse d'un traité général que Saussure pensait écrire (F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, éd. par S. Bouquet et R. Engler, Gallimard, Paris, 2002), où, déjà au tout début (p. 17), on peut lire : «Il paraît impossible en fait de donner une prééminence à telle ou telle vérité linguistique [...] il y a cinq ou six vérités fondamentales qui sont tellement liées entre elles qu'on peut partir indifféremment de l'une ou de l'autre et qu'on arrivera logiquement [...] mathématiquement aux mêmes résultats». Je renvoie à ma traduction commentée (F. de Saussure, *Scritti inediti di linguistica generale*, Laterza, Roma-Bari, 2005), dont T. Russo a donné un compte-rendu détaillé in CFS 58.

des notions clés, à la base de la restauration des images théoriques de Saussure, n'apparaissent, en se succédant et en s'intégrant, que dans le troisième et dernier des cours de linguistique générale donné par Saussure à Genève, et même, seulement dans les dernières leçons. D'ici l'importance de la publication du troisième cours dans *CFS* 58⁵.

Le troisième cours commence en octobre 1910 et débute par une distinction fondamentale, et longtemps ignorée et incomprise, entre *matière* de la linguistique (toute manifestation, orale ou écrite, du langage humain, dans le contexte historique et culturel intégral dans lequel elle se réalise) et *objet-tâche* de la même discipline : reconstruire dans leur fonctionnalité systémique les états de langue pour accomplir trois tâches : 1) l'histoire de toutes les langues et familles de langues ; 2) en dégager les lois plus générales qui président au fonctionnement de toute langue ; 3) la définition critique d'elle-même (III C 5-8). Par conséquent, aucune fermeture à l'intérieur d'une seule discipline, au contraire, une ouverture à tous les savoirs qui aient pour matière les manifestations linguistiques, mais aussi – et justement à cause de cela – l'exigence épistémologique de se construire des objectifs spécifiques⁶. Un très bon auxiliaire pour la linguistique, à ce niveau, a été de se constituer consciemment comme partie de la sémiologie, à savoir de la science générale des systèmes de signes. Le cours se poursuit ensuite par une longue illustration de comment sont faites les *langues*, à quels accidents historiques imprévisibles elles se heurtent sous la pression des locuteurs et des groupes sociaux dans lesquelles elles sont observées. Dans la mobilité continue des usages, la réalité linguistique serait un flux incontrôlé d'expressions sans lien entre elles (comme l'a parfois

⁵ Sur les traces de Robert Godel, j'en avais déjà souligné la portée théorique innovatrice chez Saussure lui-même, dans un travail d'il y a quelques années : *Rileggendo il terzo corso di linguistica generale di F. de Saussure (1910-1911)*, dans «*Historiographia linguistica*», XXVIII, 2000, pp. 289-95. Un précis continu du cours avait été réalisé par Godel, *Les sources*, cit., pp. 77-92, où il date (de octobre 1910 à juillet 1911) et numérote chaque leçon et partie de leçon de 95 à 155. Je me référerai à ces textes avec la date et/ou avec l'abréviation *SM* suivie par le numéro attribué par Godel. Avant celle de *CFS* 58 (que je cite comme III C avec les pages de Constantin), une édition continue (mais partielle) des notes de Emile Constantin avait été mise à disposition par Eisuke Komatsu (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale, Premier et troisième cours*, d'après les notes de Riedlinger et Constantin, Université Gakushuin, Tokyo, 1993, et rééditions suivantes). Avec un autre niveau d'analyse documentaire, l'introduction au deuxième cours avait déjà été publiée en 1957 par R. Godel (F. de Saussure, *Introduction au deuxième cours de linguistique générale* (1908-09), *CFS* 15) ; cf. aussi la traduction italienne sous la direction de R. Simone (F. de Saussure, *Introduzione al secondo corso di linguistica generale*, 1908-1909, Ubaldini, Roma, 1970).

⁶ Sur cette ampleur et cette complexité que l'horizon du linguiste doit avoir, selon Saussure, voir la belle mise au point par le regretté R. Engler, *La forme idéale de la linguistique saussurienne*, dans *Saussure and Linguistics Today*. Actes du symposium international (Waseda, 1992), sous la direction de T. De Mauro et S. Sugeta, Waseda University-Bulzoni, Tokyo-Roma 1995, pp. 17-41.

avancé Benedetto Croce) si les parlants ne tiraient pas des exigences mêmes de la communication, celle de se construire, pour se comprendre, des invariants, des schémas d'identification des expressions infiniment différentes, bref, des *langues*.

La lecture des textes ne laisse aucun doute : la perspective esquissée par Saussure est aux antipodes de cette « séparation » entre *langue* et *parole* qu'on lui a attribuée pendant des décennies. Et, naturellement, aux antipodes de l'espoir théorique de Noam Chomsky : l'espoir de pouvoir traiter la langue comme un calcul, en laissant dans l'ombre les phénomènes de l'exécution. Pour Saussure, chaque langue naît de l'ondoyante écume des paroles, comme la déesse des flots de la mer, mais contrairement à *Aphrodite athanatos*, elle ne dure que tant qu'elle leur sert. Seulement dans les dernières leçons de 1911, Saussure commence à tirer les conséquences conceptuelles, théoriques et terminologiques de cette perspective, longuement mûrie, travaillée de façon presque obsessionnelle dans les notes manuscrites, et jamais amenée au grand jour auparavant.

3. Déjà dans la leçon du 28 avril 1911 (III C 263-277), Saussure montre comment l'entrecroisement de la potentialité de la *langue* et des exigences contingentes de la *parole* rend particulièrement problématique la distinction entre ce qui est du domaine de la langue et ce qui correspond à l'emploi individuel dans le domaine de la syntaxe (III C 277, Godel *SM* 113, *CLG* Engler 2022 e), un nœud que seulement récemment la grammaire générative, ou comme d'aucuns aiment dire, post-générative, est en train de redécouvrir.

Dans la leçon du 19 mai (III C 308a-310), le vieux couple matérialisant et logiciant « image acoustique »/« concept » est remplacé par le couple sémiologique *signifiant* et *signifié*, et Saussure affranchit, pour ainsi dire, le *signe* de la dérive toujours latente vers la désignation d'un seul corps phonique ou graphique de la parole, et attribue au terme la tâche de désigner l'unité d'un signifiant et d'un signifié.

Le 30 mai (III C 310-326), Saussure repère et dessine au tableau noir –il nous en restent ses notes– le schéma qui intègre le *temps* dans le rapport *langue-masse parlante* : hors du rapport avec la masse parlante ou avec un temps historique déterminé, la langue est un système sans vie. Sur ce rapport se fonde *le principe de continuité qui annule la liberté* (de l'individu) *et qui, d'autre part, implique l'altération*. Ce schéma sera reproduit hors d'un contexte continu dans le *CLG* (pp. 112-113), trahi là même où il apparaît parce que on n'en voit pas la raison, et il a été donc longtemps ignoré. Dans la vision saussurienne authentique, une langue s'installe dans l'espace parce qu'auparavant elle naît et vit pour s'installer dans le temps, comme élément décisif de la transmissibilité et de la transmission culturelle intergénérationnelle.

Le 13 juin (III C 326-373) est mis au clair que synchronie et diachronie ne sont pas des «*choses*» séparées, mais bien des *perspectives* à partir desquelles on peut observer la matière linguistique univoque.

Le 30 juin (III C 391-402), nous écoutons l'assertion selon laquelle «la signification [d'un mot] est déterminée par ce qui l'entoure». On remarque que, désormais, le terme *signifié* ayant été introduit, le choix de *signification* n'est pas un hasard. Par conséquent, ce qui entoure et détermine la *signification* concrète est certainement la structure systémique et le syntagme (comme le voulait Godel), mais, justement à travers le syntagme, où langue et parole se confondent, apparaît aussi l'emploi qui se fait du *mot* dans la *parole* (comme l'avaient pensé les premiers éditeurs en leur temps, et comme d'autres, plus récemment, l'ont soutenu).

Le 4 juillet (III C 403-407), Saussure explique clairement qu'avant et en dehors de la langue, les concepts n'ont pas de forme contraignante pour les formes qui leur seront données par chaque langue et, en ce sens, ils sont «amorphes» avant la langue⁷. Arrive l'idée finale sur laquelle se clôt le troisième cours et c'est comme le dernier legs de Saussure à ses collègues : la tâche de la linguistique n'est pas l'assertion ou la contemplation de l'arbitraire avec lequel toute langue met ses locuteurs en mesure de se parler entre eux et de parler des choses du monde, mais est l'étude des «limitations de l'arbitraire» qui concerne non seulement les paroles relativement motivées (*vingt et un* est fait avec «motivation» de *vingt* et de *un*), mais tous les mots, même les plus arbitraires en soi (*vingt*, justement, ou *un*), puisqu'ils font tous partie d'un système de solidarité des *signifiés* et des *signifiants*, en tant que totalité dans la *langue* comme dans les possibles *syntagmes*. Le mécanisme de la langue tout entier limite l'arbitraire d'un simple mot. Pour une nécessité sémiologique générale, le langage est à l'œuvre dans les paroles des individus seulement à travers des langues et chaque langue est une «limitation de l'arbitraire».

Parmi ces grandes idées, que la *vulgata* saussurienne dans l'édition du *CLG*, ignorait ou qu'elle gardait dans l'ombre, seule celle de l'indéfinie extensibilité des *significations* des mots, reliée à l'omni-formativité sémiologique et sémantique des langues et à leur transmissibilité dans le temps, et, conséquemment, le degré spécifique de socialité et temporalité que la langue a par rapport à d'autres sémiologies, appartient à des époques antérieures au troisième cours et apparaît dans le deuxième (16 novembre 1908, *SM* 55, *CLG* Engler 1191 b). Ce que le troisième

⁷ Contre l'image d'un Saussure «idéaliste» ou «pan-linguiste» pour qui ni connaissances, ni même monde n'existeraient avant et en dehors de la langue, nous avons maintenant, en plus de celle III C 330, une énonciation encore plus claire du point de vue saussurien dans les nouveaux textes des *Écrits de linguistique générale*, cit., p. 44, § 8. (Sémiologie).

cours, restitué à son unité, porte à la lumière, est justement le fait que les langues surgissent des ondes d'innovations qui traversent le temps, et, grâce au « concours de tous les individus » (III C 19, *CLG* Engler 429 b, d et e), convergent en un lieu et forment un système.

4. Je voudrais à ce point dessiner ici, brièvement, avec un peu de présomption d'objectivité et de falsifiabilité, la succession des phases saillantes de l'inachevé chemin saussurien. Pour indiquer ensuite, dans la mesure du possible, certains de ses possibles développements pour la recherche linguistique d'aujourd'hui. Je crois pouvoir dire que Saussure, dans ses écrits et, ensuite, dans ses leçons, a affronté quatre nœuds thématiques, quatre nœuds dominants, un pour chacune des quatre phases.

Le premier nœud est la découverte du caractère relationnel des entités linguistiques : une entité linguistique n'a pas de valeur en soi, mais seulement en rapport à d'autres avec lesquelles elle coexiste. C'est la phase initiale de ses réflexions théoriques qui transparaît dans les notes inachevées consacrées au grand linguiste américain William D. Whitney (aujourd'hui oublié) et dans les notes et fragments initiaux des *Écrits de linguistique générale*, récemment retrouvés.

Le second nœud est celui du caractère sémiologique de la langue : la langue, en tant que tissu de relations, apparaît à Saussure se structurer comme un système de signes, et même, en ce qui concerne cet aspect, comme n'importe quel système de signes. C'est la phase épistémologique : maintenant la préoccupation est de savoir où et comment placer la linguistique dans l'ensemble des sciences. Mais si le langage est une quelconque *sémiologie*, ne reconnaissons-nous rien de spécifique en lui ?

La troisième phase est celle des premières tentatives de reconnaître une sémiologie spécifique du langage. La première réponse que Saussure se donne est celle de la linéarité qui caractérise l'exécution matérielle, sonore, du signe et sa perception auditive. De là, Saussure est poussé à mettre en évidence la non simultanéité de la succession des parties des phrases dans ce qu'il propose d'appeler *syntagme* dans ses notes manuscrites antérieures et, publiquement, à partir du second cours. Une indication de la nature sociale de la langue, sur laquelle il insiste, fait elle aussi partie du deuxième cours : une langue est faite pour la société comme un bateau pour la mer. Ceci n'est-il pas valable aussi pour d'autres sémiologies ? Ou pas de la même façon ?

La quatrième phase est celle représentée par le troisième cours. Le caractère relationnel, qui permet aux éléments d'une langue de fonctionner, porte Saussure à voir une *forme* dans la langue. C'est la meilleure clé pour comprendre la corrélation entre les éléments d'une langue, et ce qui, dans une langue, est spécifique dans

l'univers des sémiologies. Mais si cela est ainsi, et seulement ainsi, comment comparer des mots de langues différentes ou de phases linguistiques diverses, comment traduire d'une langue à l'autre, comment se comprendre entre parlants d'une même langue, à disparité de patrimoines linguistiques individuels? Dans le troisième cours, la tension épistémologique se plie à l'exigence de la meilleure compréhension et du meilleur délinéament de ce que la linguistique peut et doit faire : comme on l'a dit, ici, au début, le rappel à la fonction critique de l'auto-délimitation et à l'exigence de trouver *les lois générales et les forces en jeu dans toutes les langues*, est fort (III C 7, CLG Engler 108 b). Mais cela est suivi par la longue exemplification (jusqu'ici incomprise) des *langues* qui naissent des *paroles* comme constructions provisoires, variables, mais indispensables aux parlants pour leur fournir des invariants pour se comprendre et surmonter les inéluctables différences de leurs *paroles*. Nous trouvons ici une reprise d'attention pour le rôle particulier que la *langue écrite* joue en constituant des communautés et des traditions linguistiques au moyen de la transmissibilité temporelle et sociale des signes, outre leurs qualités primaires vocales et auditives.

Mais un système orthographique ou de chiffres ou un calcul jouissent des mêmes propriétés à caractère relationnel, formel, sémiologique (et social) propres à chaque langue. Qu'est-ce qui rend la langue spécifique parmi les autres sémiologies ou, comme on le dit maintenant, sémiotiques?

Le chemin de Saussure s'arrête à cette frontière. Il semble qu'il n'y ait de spécifique que la dite extensibilité indéfinie des *significations* des paroles que Saussure relie à la omni-formativité sémiologique et sémantique des langues et à leur transmissibilité dans le temps (vue et répétée : Saussure parle même d'*ininterruptibilité* de la langue dans CLG Engler 111 c⁸). Il faut se souvenir que Saussure est tout d'abord linguiste, et seulement comme linguiste il est aussi épistémologue.

5. Saussure est donc un semeur de doutes, pas de certitudes⁹. Ceux qui sont pressés de produire des analyses selon un modèle bien défini, ont du mal à l'apprécier. Mais, en même temps, c'est un semeur de doutes circonstanciés, théoriquement et scientifiquement définis : dans son effort de définition, il a été le constructeur fécond de termes, concepts, perspectives d'études dont, à un siècle de distance, consciemment ou non, nous ne savons pas et ne pouvons pas nous libérer.

⁸ Le mot est noté seulement par Joseph, qui donne plus de détails sur les rapports de la linguistique avec les autres sciences, avant la référence à la psychologie, dans le passage correspondant à III C 7 ; mais le mot est bien saussurien : on trouve *ininterruption* dans les premières conférences à Genève.

⁹ Le sous-titre de la présentation de Mejia en CFS 58 est donc bien choisi.

Ce que nous pouvons faire, ce que la linguistique peut faire, c'est reprendre non seulement, comme cela arrive déjà, nombreux de ses termes, mais aussi, dans sa tension problématique insaturée, sa pensée en cherchant à la continuer. Est-ce possible ? Oui, si nous importe plus de comprendre la réalité linguistique que d'accumuler des publications académiques.

Revenons à *IEL*, comme témoin de ce qu'une grande partie de la linguistique a été et a voulu être dans la seconde moitié du dernier siècle. Saussure n'est pas la seule victime de la *damnatio memoriae* caractéristique de cette grande partie. J'ai indiqué ailleurs¹⁰ qu'il y a une autre victime, une parole, la parole et notion d'*imitation* qu'on cherche inutilement (avec ses possibles synonymes, comme *mimésis*, *mimétique*, etc.) parmi les milliers et milliers de termes utilisés, définis et indexés dans *IEL*. Pour en comprendre les raisons, il faut faire un, même deux pas en arrière.

Les théories du béhaviourisme psychologique et linguistique dominant dans les universités américaines entre les années trente et cinquante (et là encore aux dépens de Saussure, chef de file des méchants mentalistes européens¹¹) prétendaient réduire la totalité du langage et des langues, de leur apprentissage et développement, à la dimension imitatrice qui s'instaure entre les parlants dans une société déterminée. La réalité du langage était réduite à ceci : aux *utterances*, aux manifestations phoniques individuelles influencées par l'imitation les unes des autres. Décrire scientifiquement une langue (ce fut dit) comportait de suspendre un magnétophone entre les parlants qui s'expriment et de voir si et quelles constantes de comportement phonique pouvaient être enregistrées, mais, rigoureusement, « without any recours to the meaning »¹². Cette linguistique « sans signification » n'eut jamais de crédit en Europe, où, de Saussure à Hjelmslev, de Trubetskoj et Jakobson à Pagliaro à Benveniste, il était clair que derrière chaque *utterance*, réalisés par la voix ou par écrit, se trouvait un projet, le projet de construire une phrase et un texte aptes à transmettre un sens, un *meaning*, justement, et que comprendre la manifestation comportait de nouveau non seulement l'enregistrement, par

¹⁰ «*Wa.yehi or*» (Gen. 1,3): *la voce, l'udito e lo spazio linguistico*, in *Il parlato italiano*. Actes du Colloque (Napoli, 2003), sous la direction de F. Albano Leoni, F. Cutugno, M. Pettorino, R. Savy, CD-ROM, D'Auria, Napoli 2004, R1, 18 pp.

¹¹ Sincère, précieuse confession autocritique dans Ch. F. Hockett, *The State of the Art*, Mouton, The Hague-Paris 1968.

¹² Je renvoie à deux de mes anciens travaux: *Dürfen wir die Bedeutung ausschalten?*, in *Phonologie der Gegenwart*. Vorträge und Diskussion anlässlich der Internat. Phonologie-Tagung in Wien (30. VIII – 3. IX 1966), hrsg. v. J. Hamm unter Mitwirkung von O. Back und G. Neweklowski, Herman Bohlaus Nachf., Graz-Wien-Köln 1967, pp. 17-23, et avec plus de références analytiques bibliographiques, *Eliminare il senso?*, dans «*Lingua e stile*», II, 1967, pp. 131-51 (rééd. dans T. De Mauro, *Senso e significato. Studi di semantica teorica e storica*, Adriatica, Bari 1971).

l'oreille et par l'œil, des vaguelettes des ondes sonores ou lumineuses, mais aussi la reconstruction du projet et du *meaning*: le projet de celui qui s'était manifesté, reconstruit par le receveur, n'était possible qu'en puisant dans la dimension intérieure du mécanisme de la langue. Pour Saussure, comme ensuite pour Hjelmslev, cela valait la peine de reconstruire et analyser ce mécanisme, dans la conviction qu'il avait le pouvoir de permettre de produire et de comprendre des textes infinis, bien au delà, en nombre et formes, de ceux déjà donnés et documentés. Mais les jeunes linguistes américains avaient l'interdiction de parler de tout cela, avec une fermeture dogmatique curieusement proche du dogmatisme à forme marxiste, sévissant dans ces mêmes décennies dans la linguistique soviétique, même si, à la différence de l'URSS, aux USA, grâce au libre marché universitaire, quelques grandes voix de « mentalistes » immigrés de l'Europe pouvaient parler avec *authority*.

L'aventure intellectuelle de Chomsky commence par la généreuse, violente, justifiée réaction de la jeunesse devant le bigotisme comportementaliste et, si je peux utiliser un autre (probable) néologisme, imitationniste. Dans ses premiers écrits, Chomsky n'hésite pas à se référer même explicitement à Saussure pour expliquer que de la sommatoire enregistrée au magnétophone de mille et mille *utterances*, on ne tirera jamais le mécanisme, la grammaire qui les règlent, sans justement faire d'hypothèse sur la grammaire. Comme du reste, l'explique Chomsky de façon très suggestive, le fait l'enfant: il est exposé à très peu d'*utterances*, quand, tout jeune, il est capable de contrôler la grammaire vécue, implicite (pas celle des écoles, quelquefois mauvaise jusqu'au grotesque); contrôler pour produire, contrôler pour comprendre des phrases et des textes jamais dits ou rencontrés auparavant (*numquam udit*, disait le poète). À partir de cette réaction, le grand chercheur américain construit sa théorie générale des grammaires, précieuse aussi pour les spécialistes en langages formels et informatiques. Elle avait deux éléments caractéristiques qu'il faut au moins signaler.

Le premier était un élément de continuité de la linguistique américaine antérieure, l'espoir théorique de pouvoir se passer de l'étude de la signification ou des finalités pratiques des énoncés d'une langue dans la définition des règles de la grammaire de cette langue, plus ou moins comme quand, pour définir et étudier les règles d'un calcul, par exemple arithmétique, nous travaillons « without meaning », nous ne nous occupons pas de ce à quoi se réfèrent additions, soustractions ou multiplications: poires, pommes, muons, quasars, professeurs universitaires, vaches, chimères; ce qui nous intéresse est que celui qui fait une certaine addition ou multiplication respecte les règles, qu'il les respecte correctement, sinon son calcul sera faux. En dehors de l'arithmétique et que lui la connaisse, cela ne nous intéresse pas de savoir si celui qui calcule est catholique ou bouddhiste, gai ou ironique, ou de très mauvaise humeur, frère trappiste ou Donald Duck. (Qui trompe volontairement

avec les chiffres, exploite cette attitude anti-psychologique que nous avons : faisons attention aux menteurs, mais l'arithmétique n'y a rien à voir).

Le deuxième élément, lié au précédent, était l'idée que l'important pour celui qui parle (puis pour le linguiste qui l'étudie), c'est de développer la *compétence* dans la et de la grammaire, apprendre et savoir contrôler ses règles : observer et imiter quelqu'un qui calcule ne mène à rien ou presque. L'imitation ne nous dira jamais comment diviser un nombre entier de trente deux mille sept chiffres par un nombre de onze mille quarante quatre chiffres suivant un zéro et une virgule. Nous n'avons jamais vu quelqu'un faire cette division, et même plus, *mieux*, nous arrivons à faire ces innombrables divisions ainsi évoquées avec un peu de bonne volonté et de temps (ou un excellent ordinateur, ou un très vaste groupe d'amis serviables et désœuvrés). L'imitation ne sert pas. Plusieurs des phrases dites ci-dessus n'ont jamais été dites ou écrites ainsi, et plus d'un collègue de ma corporation sera scandalisé et ne les répètera pas parce qu'il les a comprises. L'imitation ne sert pas.

C'est ainsi que, pendant de nombreuses années, Chomsky et le groupe croissant, devenu de plus en plus vaste, planétaire, des chercheurs qu'il avait convaincus, ont jeté, avec l'eau sale du bigotisme comportementaliste, l'enfant d'une attention spécifique pour la sémantique, la pragmatique, les conditions d'usage effectif d'une langue ; ils ont essayé longtemps de ne pas parler de cette chose gênante (pour tous) qu'est le lexique infini, variable, multiforme, d'une langue. Et ils ont jeté à la mer aussi, comme preuve d'amour pour la théorie du maître, toute référence, même fugace, à l'imitation.

Je ne suivrais pas ici les fréquents ajustements théoriques successifs, pas toujours explicites dans leur caractère contradictoire, qui ont marqué l'évolution des positions de Chomsky et des linguistes d'école générative, prêts à revoir, année après année, des points porteurs de leur pensée et de leur recherche linguistique. On a même fait des blagues sur la rapidité d'ajustements radicaux. Mais le tabou anti-imitation est resté un des étendards les plus souvent brandis par les adeptes de la grammaire générative. S'ensuit le comportement de *IEL*.

Il s'agit naturellement d'une lubie d'école, d'un *shibboleth* dogmatique pour les adeptes et d'un extrémisme génial pour le maître, poussés à affirmer, il y a quelques années, que même le lexique d'une langue est inné chez les enfants de l'espèce humaine, qui se développent en le puisant par déduction dans leur patrimoine génétique. On s'est demandé : même *sussu* «chaussures», même *tutur* «voiture», même *cotère* «hélicoptère»? Oui. Même *cardan*, *train*, *avion*, *missile*, *démocratique*? Oui aussi¹³. Un génie ne craint pas les conséquences clairement fausses de

¹³ Ainsi dans les «Managua lectures» de 1988 (N. Chomsky, *Language and Problems of Knowledge. The Managua Lectures*, The MIT Press, Cambridge (MA) 1988) ; cfr. pp. 25-7, 170 de la

l'un de ses principes. Il laisse les autres, s'ils l'osent, les faire rétroagir sur les prémisses dont elles dérivent. Ou bien, il y pensera lui, plus tard.

Et, en effet, depuis peu, comme Daniele Gambarara le rappelait sur le *Cahier* précédent, est apparu un essai important à triple signature¹⁴, où Chomsky, avec un éthologue et un neurobiologiste, revoit et, sans le dire, abandonne dans les faits différents points fondamentaux de ses positions théoriques précédentes (et même, un peu bizarrement, il fait endosser à d'autres, non précisés, certains de ses typiques manques d'attention). Dans cet essai on affirme, finalement clairement, que l'étiquette unitaire *language* ne suffit pas et que, dans la réalité linguistique, il faut faire la distinction (p. 1572) entre «Faculty of language – broad sense (FLB)» et «Faculty of language – narrow sense (FLN)», c'est-à-dire, comme il semblerait, entre *langage* comme faculté innée pour l'espèce et *langues*, propres à des communautés historiques. Mais il ne s'agit plus de simple terminologie. Jusqu'en 2002, le *language* était considéré par les générativistes humains «uniquely human», sans relation avec la communication d'autres êtres vivants (et avec la communication non verbale, de signes, etc., de ces mêmes humains). Chomsky et les siens, probablement anti-crétionnistes pour tout le reste, ont pratiqué un créationnisme rigide pour le langage, qui serait né, déjà entièrement structuré et armé, comme Minerve du cerveau de Jupiter, de tous les cerveaux humains *Homo sapiens sapiens* qui, à un certain moment de leur histoire génétique, se seraient mis à parler tous ensemble. Cela n'est plus vrai selon ce récent essai. Nous lisons aux pages 1573-4 :

The comparative method was the primary tool used by Darwin. [...] For several reasons [...] we believe that the comparative method should play a more central role in future discussion of language evolution. [...] Only FLN is uniquely human. According to the hypothesis, much of complexity manifested in language derives from complexity in the peripheral components of FLB, especially those underlying the sensory-motor (speech or sign) and conceptual-intentional interfaces, combined with sociocultural and communicative contingencies. [...] By this hypothesis, FLB contains a wide variety of cognitive and perceptual mechanisms shared with other species. [...] The available data suggest a most stronger continuity hypothesis between animals and humans with respect to speech that previously believed.

On raconte que quand Gioacchino Rossini entendait une musique qui, sans le dire, lui rappelait l'une des siennes, il enlevait son chapeau. Quand on lui demandait qui il saluait, il répondait : «Je salue une vieille connaissance». Combien de fois devrions-nous lever notre chapeau devant ce passage ? On y trouve l'idée que

traduction italienne (N. Chomsky, *Linguaggio e problemi della conoscenza*, a cura di A. Moro, Il Mulino, Bologna 1991).

¹⁴ M. D. Hauser, N. Chomsky, W. Tecumseh, *The faculty of language: What is it, Who Has It, and How Did It Evolve?*, in «Science», n. 298, November 22th 2002, pp. 1569-79 et les polémiques suivantes auxquelles Gambarara renvoie.

le langage humain évolue à partir de la communication d'autres êtres vivants, la reconnaissance de la validité de la méthode comparative, l'assertion du lien entre fonctionnement du langage et *sensory-motor interfaces* (nous y reviendrons) et de celui entre *animals and humans* et la sobre proclamation de l'importance des *socio-cultural and communicative contingencies*: on dirait Gramsci, on dirait Wittgenstein, on dirait (*do you remember?*) Saussure.

Mais cela ne suffit pas encore. Voici la suite de la citation précédente:

There is, however, a striking ability tied to speech that has received insufficient attention: the human capacity for vocal imitation. Imitation is obviously a necessary component of the human capacity to acquire a shared and arbitrary lexicon, which is itself central to the language capacity. Thus, the capacity to imitate was a crucial prerequisite of FLB as a communicative system.

Que l'imitation grâce à des appareils neuronaux humains sophistiqués soit central dans l'apprentissage, dans le déroulement et dans la compréhension d'activités, est une donnée empirique acquise par les neurosciences, depuis des années¹⁵. Comme chez certains singes, chez les humains, les neurones de l'aire cérébrale 44, les neurones-miroirs, exercent une fonction décisive dans l'apprentissage, en observant, s'identifiant à d'autres et en imitant actions, techniques, sens des actions et de séquences d'actes. Ce n'est plus seulement la conviction de quelque linguiste récalcitrant, convaincu que dans l'apprentissage, le développement et l'usage de la parole, s'entrecroisent étroitement les facteurs 1) de l'imitation (de la vraiment peu banale intelligence imitative, créative à sa façon, et pas moins que d'autres formes d'intelligence), 2) de l'intelligence combinatoire, fondamentale pour construire dans le sens artisanal, mais aussi pour comprendre et construire des calculs, et les paroles et les phrases « bien formées » d'une langue et, 3) de l'intelligence *stricto sensu* créative (et évidemment pas seulement)¹⁶. Il le dit maintenant, avec le détachement du scientifique, le plus connu et admiré des linguistes d'aujourd'hui.

¹⁵ A. Oliverio, *Prima lezione di neuroscienze*, Laterza, Roma-Bari 2002, p. 47, et, plus technique, du plus récent, L. Fogassi, V. Gallese, G. Rizzolatti, *Motor and Cognitive Functions of the Ventral Premotor Cortex*, dans «Current Opinion in Neurobiology», XII 2002, pp. 149-54 (www.his.sunderland.ac.uk/ps/CON2002); Idd. et au., *Mirror Neurons Responding to the Observation of Ingestive and Communicative Mouth Actions in the Monkey Ventral Premotor Cortex*, in «European Journal of Neuroscience», XVIII, 2003, 8, pp. 1703-14.

¹⁶ Au risque de ressembler à ce professeur de philosophie, un personnage d'Anatole France, ami du professeur Bergeret, qui, ayant parlé du Vrai, du Beau et du Bien depuis la page 94 (il me semble) à la page 131 d'un de ses livres, considérait comme close toute discussion à ce sujet, je suis obligé de renvoyer encore à un de mes désormais anciens travaux, *Minisemantica dei linguaggi non verbali e delle lingue*, Laterza, Roma-Bari, 2000, pp. 46-53 (1^{er} ed. 1986) et à un autre moins ancien, *Creativity in Language*, in *Creative Potential, Exploring and Developing: Abstracts*, European Council for High Ability Conference (Pavie, 6-9-avril, 1994), sous la direction de M. L. Tritto, Université de Pavie, Pavie 1994, pp. 19-23. Mais, pour moi, au contraire du personnage cité, la discussion reste ouverte: cet écrit est une tentative pour la solliciter.

Les énormes énergies intellectuelles qui ont été polarisées dans la discussion, et ensuite dans la critique et le remplacement de pointilleuses applications de détail des hypothèses syntactiques générativistes qui se sont succédées, peuvent-elles redevenir libres? A-t-on restitué la qualité de science aux études de linguistique historique, de sémantique, de lexicologie, de linguistique pragmatique, de stylistique, de sociolinguistique, d'ethnolinguistique, de psychologie du langage dans le sens de Piaget, Vygotsky, Bruner, et enfin de sémiotique? Si comme il apparaît maintenant, c'est oui, une nouvelle saison pourrait démarrer pour la linguistique. Devant le vaste monde de la *matière* à étudier, il pourrait être utile de repartir des réflexions de Saussure, de ses rappels au devoir de comprendre ce que l'on veut analyser, avec quels instruments, avec quelles limites. Croce disait justement (en conclusion de *La Philosophie de Jean Baptiste Vico*): «La foule ou le désert n'ajoutent rien ou n'enlèvent rien au caractère de vérité d'une doctrine». On a pas besoin de citer Saussure quand, et c'est cela l'important, on reprend plus librement et sans polémiques inutiles ou ostracismes ridicules l'analyse de l'immense matière des faits linguistiques, et quand on partage avec lui l'anxiété de nettoyage et netteté épistémologique, la rigueur sévère, l'humilité «qui est dans les choses» de marquer toujours les limites des hypothèses théoriques et factuelles qu'on formule. Quand on saura, quand on sait travailler de cette façon, on sera et on est, qu'on le sache et le veuille ou pas, *naturaliter Saussurianus*.

Università di Roma 1 «La Sapienza»
tullio.demauro@uniroma1.it

Angela Ferrari

LA FONCTION INFORMATIONNELLE D'APPENDICE.
DE LA DISLOCATION À L'APPOSITION
À TRAVERS LA COMPOSANTE INFORMATIONNELLE

1. Introduction

Il existe une classe d'expressions linguistiques hétérogènes qui de par leur nature – je pense aux dislocations à droite, aux appositions nominales, aux relatives explicatives – ou de par leur distribution – par exemple les subordinées circonstancielles en insertion – sont caractérisées par une prosodie *en mineur* qui les isolent de la construction à laquelle elles se rattachent. Intuitivement, du point de vue de leur interprétation ces expressions trouvent leur dénominateur commun dans la fonction textuelle qu'elles réalisent: elles ajoutent une information se situant à l'arrière-plan par rapport à l'information principale de l'énoncé.

L'objectif des pages suivantes consiste à construire un système d'analyse pouvant donner un contenu et une forme véritablement explicatifs à cette intuition. Partant des hypothèses prosodico-pragmatiques de Cresti 2000a, je définirai plus précisément la « fonction informationnelle d'Appendice », en montrant en quoi elle consiste, quelles sont ses applications macro-textuelles et les structures linguistiques qui la réalisent, tant à l'oral qu'à l'écrit. A chaque pas de son élaboration, l'analyse dialoguera avec des points de vue alternatifs et cherchera constamment à distinguer les phénomènes observés de phénomènes proches mais devant être main-

tenus séparés. C'est dans cette perspective que ce travail dédié en premier lieu aux «ajouts textuels *en mineur*» sera précédé d'un paragraphe qui fera le point sur les «ajouts textuels *en majeur*», mieux connus et plus faciles à décrire que les premiers.

Les réflexions qui vont suivre se situent dans le cadre d'un projet de recherche axé sur l'italien contemporain¹: ceci explique pourquoi, dans la majorité des cas, l'exemplification portera sur la langue italienne. De par leur nature fonctionnelle, les distinctions proposées ont toutefois une validité interlinguistique, en tous les cas pour ce qui concerne les langues romanes (cf. Cresti/Moneglia 2005); il n'en va pas de même – du moins automatiquement – pour leur «symptomatologie» linguistique, dont on devine, dans les différentes langues, des traits communs et des traits spécifiques.

2. Les ajouts textuels «en majeur»

Aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, il y a des énonciations qui présentent un déphasage entre leur construction micro-syntaxique unitaire et leur réalisation séquentielle en deux temps. Au niveau de la surface linguistique, celui-ci se réalise comme une rupture due à la ponctuation (1) ou à l'intonation (2) d'une structure syntaxico-sémantique (pouvant être perçue comme) liée :

- (1) Questo e altro ha spiegato ieri mattina uno Zoff sospeso tra i toni concilianti di chi non è al massimo delle quotazioni e la rabbia mal repressa per i «si dice» che hanno seguito le convocazioni. **Sorprendenti e inquietanti.** (*La Stampa*, 10/06/1999, in Ferrari 2001 : 52)
- (2) [...]// altrimenti non si spiegherebbero/ certe iniziative di Ercole/ che non è un/ principe umanista/ non è/ un principe guerriero/ ma che/ &eh/ investe [!]/ oggi diremmo/ nella cultura/ di Ferrara/ un/ &eh/ capitale/ senza/ &eh/ precedenti//² **in tutti i campi** [!]/ [...] (*Ercole I duca di Ferrara*, in Cresti 2000b : 93).

Les linguistes travaillant sur *corpus*, ou tout au moins sur des énonciations réelles, n'ont pas manqué d'observer ce phénomène, que l'on peut dire désormais

¹ Il s'agit du projet intitulé «L'articulation informationnelle de l'Énoncé écrit en italien contemporain (non littéraire)», dirigé par moi-même et financé par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique (PP001—68675).

² Dans le système de transcription prosodique adopté par Cresti 2000a, auquel je me réfère ici, la double barre oblique indique une frontière intonative qui clôt un segment prosodique interprétable comme autonome du point de vue illocutoire. La barre oblique simple, quant à elle, signale une rupture intonative de niveau inférieur (changement perceptible dans la hauteur tonale, dans la vitesse de débit, dans la force phono-expiratoire etc.), pourvue d'un fondement informationnel (cf. *infra*).

bien connu, et qui a été modélisé de manière différente en fonction du cadre théorique de référence³.

Dans ma perspective (cf. n. 1), qui tire profit des assomptions prosodico-pragmatiques argumentées dans Cresti 2000a, il y a des données résolutives qui portent à analyser ces types de séquences comme s'articulant en deux Actes Illocutoires, le deuxième étant construit par ajout d'un segment linguistique qui s'intègre syntaxiquement (par dépendance argumentale ou par lien 'circonstanciel') dans le premier. Plus précisément – en adaptant une distinction développée par Apothéloz/Grobet 2005, mais cf. déjà Berruto 1986 et Ferrari 1999 – au sein de cette configuration textuelle :

(i) le deuxième acte peut être le résultat d'un « incident de la formulation (retouche après coup, reformulation réparatrice, etc.) », comme on a dans (3) avec intégration de « Voglio dire, a fare la moglie » :

(3) All'inizio ci ho provato, continua la Monica, che ci credete. Voglio dire, **a fare la moglie**. (Rossana Campo, cit. in Ferrari 1999 : 113) ;

(ii) ou bien il peut être l'objet d'une véritable programmation textuelle, ce qui se vérifie certainement dans l'exemple (1) et tendanciellement dans toutes les manifestations écrites (standard) de la séquence. Dans ce deuxième cas, la construction en deux temps vise une double mise en relief des contenus sémantico-pragmatiques séparés par la ponctuation ou par l'intonation, mise en relief qui se justifie à la lumière de l'architecture globale du texte dans laquelle la construction segmentée trouve place (Ferrari 1999, Lala 2005). Etant donné un contenu syntactico-sémantique potentiellement unitaire, il est clair en effet que le choix de le diluer en deux Actes Illocutoires double les *foci* informationnels, redoublant ainsi les groupes informationnels que le Locuteur présente comme les Noyaux de son activité énonciative, *i.e.* comme les objectifs communicatifs de son énonciation. Ainsi l'exemple (4), que j'emprunte à Mortara Garavelli 2003 : 62 :

(4) Il mondo finì in una discarica. **Abusiva**.

est caractérisé par la présence d'un premier *focus* informationnel interne à la prédication « finì in una discarica » et d'un deuxième *focus* sur « abusiva », de sorte que

³ Me limitant aux études françaises et italiennes les plus récentes, je citerai (i) les réflexions élaborées au sein, ou dialoguant avec, le modèle d'analyse du discours proposé par Roulet/Filliettaz/Grobet 2001 : cf. en particulier Roulet 2002, Simon 2004 : 127-288, et sa bibliographie ; (ii) les analyses construites dans la ligne des hypothèses de Blanche-Benveniste *et al.* 1990 ; (iii) les études découlant de Berrendonner 1990 et 2003, cf. Berrendonner *et al.* à paraître ; (iv) les travaux nés à la suite de Ferrari/Auchlin 1994 et Ferrari 2001 : cf. Ferrari 2003, Ferrari (éd.) 2004 et l'étude très détaillée de Lala 2005. (iv) Pour la tradition italienne, j'ajouterais encore au moins les observations de Lombardi Vallauri 2002, Mortara Garavelli 2003, Scarano 2002, et leurs indications bibliographiques.

le message souligne tout d'abord le destin possible d'un monde qui finit dans une décharge et deuxièmement le caractère «abusif» de cette même décharge, avec l'effet d'un renforcement de l'argumentation en cours. Si l'on avait choisi une formulation compacte :

(5) Il mondo finì in una discarica abusiva.

on aurait eu, il est évident, une seule focalisation sur la prédication (ou sur «abusiva» ou sur la predication, ou sur toute la proposition).

Ce choix de double articulation illocutoire et de double focalisation informationnelle peut réaliser trois stratégies logico-textuelles différentes⁴.

Dans le premier cas de figure, l'Acte Illocutoire ajouté a une fonction d'Acte Principal, qui, dans un mouvement de reformulation non paraphrastique, rétro-subordonne l'Acte précédent. C'est ce qui se passe dans des séquences telles que (1) ou (4) : on communique d'abord que le monde a fini par devenir une décharge, et dans un deuxième temps on reformule implicitement ce que l'on a dit en ajoutant que la décharge est en fait/en plus une décharge abusive.

Dans le deuxième cas de figure, le segment linguistique ajouté correspond à l'objet d'un Acte Illocutoire subordonné, qui peut entretenir avec le premier tout le paradigme de relations logiques subordonnantes disponibles. Cette configuration textuelle se réalise par exemple chaque fois que le segment détaché est une subordonnée causale ; celui-ci a alors une fonction d'argument donné en appui du contenu du premier Acte, comme dans :

(6) Dopo di che, russificato opportunamente il burattino, occorrerà risolvere il secondo dilemma : **perché ormai è evidente che «l'uomo della pace» Benigni, alias il regista Robertovich, in realtà è un uomo di guerra.** (LISUL_GIO_S24H_contr_10, cit. in Ferrari 2004a : 53).

Par rapport à une version unitaire du point de vue illocutoire, la formulation (6) montre de manière transparente à travers la ponctuation que la clause syntaxiquement principale est à entendre comme l'objet focalisé d'un Acte Illocutoire autonome, et ne peut pas être interprétée – comme il serait naturel dans la version intégrée – comme Cadre informationnel sur lequel s'inscrit la subordonnée focale.

Dans le troisième cas de figure (étudié par Mandelli 2004), les Actes Illocutoires créés par la construction en deux temps d'une structure syntaxiquement liées donnent lieu à une relation de 'co-ordination' textuelle, comme dans l'exemple fictif :

⁴ Pour deux de ces stratégies, cf. aussi Simon 2004 : 127-51.

- (7) //sono stanchissimo// ho lavorato tutto il giorno// **e ho dovuto anche rispondere alle sue telefonate//**

De par la frontière intonative associée à la conjonction *e*, les Propositions «ho lavorato tutto il giorno» et «ho dovuto anche rispondere alle sue telefonate» deviennent deux Énoncés indépendants qui, par ajout parallèle, argumentent en faveur de l'Acte Illocutoire principal «sono stanchissimo».

C'est une sorte de lieu commun de dire que la construction par fragments énonciatifs d'une structure compacte du point de vue syntaxique emphatise informationnellement surtout le dernier segment. Or, si l'on regarde bien, on s'aperçoit que ceci est vrai seulement dans le premier cas de figure, quand il y a un mouvement reformulatif et le deuxième segment est textuellement principal. Dans les autres configurations, c'est aussi (peut-être, surtout) le premier segment qui y gagne en relief informationnel par rapport à la version intégrée: si le segment de gauche avait été associé au segment final à l'intérieur d'un même Acte Illocutoire, il ne pourrait pas porter l'accent principal dit «de phrase».

3. La dislocation à droite (d'un argument du verbe)

3.1. Bien qu'elle soit aussi caractérisée par une sorte d'ajout, la dislocation à droite proprement dite (Benincà/Salvi/Frison 1988), que l'on peut illustrer avec les exemples oraux suivants :

- (8) // sì// **le** ho fatte/ **le analisi//** (*Medico-paziente*, in Cresti 2000b: 79)

- (9) // [...] parla della famiglia/ **il Signore//** (*Omelia*, in Cresti 2000b: 129)

ne peut pas être reconduite au paradigme esquissé au § 2: l'intonation accompagnant structurellement l'élément disloqué est en effet dépourvue du type d'autonomie prosodique apte à lui conférer une indépendance pragmatique d'Acte Illocutoire. Puisqu'il ne possède pas de véritable *focus* prosodico-informationnel, puisqu'il mime *en mineur* – avec des moyennes de F_0 plus basses – le profil intonatif du segment précédent (Cresti 2000a: 133), le constituant détaché ne peut pas correspondre à un Énoncé indépendant et se présente comme fonctionnalisé au Noyau de l'Acte qu'il contribue à effectuer.

À la lumière de cette caractérisation, il est clair que par «dislocation à droite proprement dite» il faut entendre un seul Énoncé constitué d'une base syntaxique prédicative et d'un argument référentiel post-prédication défini par les traits prosodiques décrits ci-dessus, et éventuellement annoncé par une forme pronominale. Pour que la «vraie dislocation à droite» subsiste, il ne suffit donc pas qu'il y ait une simple distribution superficielle à droite d'un constituant argumental anticipé par un pronom ou par un sujet nul (Ferrari 1999). Cette architecture syntaxique de

surface peut en effet donner lieu aussi à d'autres configurations prosodico-textuelles.

Il y a tout d'abord le type de configuration décrit en 2., réalisé dans le cas suivant:

- (10) Con il tempo va via, con Oil of Olaz ritorna. **La tua luminosità.** (cit. in Ferrari 1999: 112).

L'extraposition syntaxique à droite peut aussi donner lieu à une unité prosodico-informationnelle compacte, où l'élément à droite porte l'accent de phrase, comme tout élément final dans les phrases syntaxiquement canoniques. Cette linéarisation prosodico-sémantique se vérifie dans le cas des grammaticalisations standards examinés par Sala Gallini 1996; dans des exemples tels que:

- (11) **Ne ho abbastanza dei tuoi giuramenti** (Ferrari 1999: 116)

- (12) Non **ne** posso più **di questa vita** (Ferrari 1999: 116)

le clitique qui annonce le syntagme prépositionnel conclusif est en effet en quelque sorte incorporé dans l'expression verbale («averne abbastanza», «non poterne più»). Mais la linéarisation peut se trouver aussi dans des constructions, marquées comme basses du point de vue du registre, telles que les suivantes, qui doivent être pensées dans le cadre de la question précédente, et donc prononcées de manière prosodiquement unitaire:

- (13) – A chi l'hai dato?
 – **Gliel'ho dato a Piero**
 – **Ce l'ho dato a Piero**⁵,

ou, de manière encore plus évidente, dans le cas de la postposition présentative du sujet grammatical:

- (14) L'ho detto **io**.

Etant donné le rôle décisif joué par l'intonation, il n'est d'ailleurs pas surprenant que dans la retranscription de dialogues au sein de l'écriture romanesque l'on puisse trouver des configurations linguistiques potentiellement ambiguës, comme celle reproduite au point (15), qui se laisse interpréter comme ajout d'un Acte Illocutoire principal – qui spécifie après coup le référent du 'sujet nul' – ou comme une véritable dislocation à droite, même si du fait de la présence de la majuscule la première interprétation semble être la meilleure:

⁵ La première réponse avec le clitique *gli* est caractéristique des situations informelles; la deuxième réponse appartient plutôt à l'italien populaire, marqué du point de vue social.

- (15) Lui ha detto «Sì che sto generalizzando, ma credo che in generale sia vero. Non avete più il senso del pollaio, dove il gallo non vuole rinunciare a nessuna gallina, e ci riesce, e si dà molto da fare. Siete ognuno nel suo scomparto singolo di batteria, mi pare».

«**Non so se è un grande modello**», gli ho detto io, «**Il pollaio**» (De Carlo 2001: 160-161).

3.2. Dans les 'vraies' dislocations à droite, l'élément extraposé – bien qu'incorporé dans l'Acte Illocutoire dont l'objectif communicatif est réalisé par la base syntaxique à laquelle il se lie du point de vue référentiel – jouit d'une certaine autonomie prosodique. Il s'agit plus précisément (cf. par exemple Berruto 1986, Ferrari 1999, Apothéloz/Grobet 2005) d'un 'appendice' prosodico-informationnel, dont la fonction consiste typiquement à rappeler ou à préciser les traits intensionnels du référent Topical de l'Énoncé – comme dans (8) et (9) – ou encore dans (16):

- (16) // fatto sta/ eran tutte piccolette/ **queste figlioline**/ no// (Cresti 2000a: 131).

Dans cette analyse – contrairement à ce qu'affirmaient les premières descriptions pragmatiques de la dislocation à droite dont on trouve la trace dans la *Grande grammatica italiana di consultazione* – le Topic de l'Énoncé n'est pas directement instauré par le constituant disloqué, mais par la base même de la construction. L'élément marqué, quant à lui, a la fonction d'introduire un contenu sémantico-pragmatique à l'arrière-plan de l'Énoncé, qui peut avoir différentes fonctions 'interprétatives'. La plus connue, et la plus typique, est celle qui consiste à rappeler ou à préciser ou à enrichir les traits intensionnels définissant le Topic⁶ instauré par la base de la construction. Mais il ne faut pas oublier les autres fonctions interprétatives: comme le soulignent Apothéloz/Grobet 2005, le procédé de la dislocation à droite peut être aussi au service de la «mise en avant-plan du prédicat» de l'Énoncé (§ 6.1), avec un effet typiquement exclamatif; c'est ce que suggérait en quelque sorte déjà Bally quand il écrivait: «Au contraire, dans ZA [= segmentation à droite], le propos éclate par surprise, et le thème est comme l'écho de cette explosion.» (Bally 1944: 69).

3.3. L'analyse attribuée ci-dessus à la dislocation à droite peut être précisée à l'intérieur d'un modèle d'analyse textuelle (Ferrari 2003, 2004b, 2005a) qui distingue:

⁶ Cf. par exemple Berruto 1986, Benincà/Salvi/Frison 1988, Lambrecht 1981, Sornicola 1981, Ziv 1994, Berrendonner/Béguelin 1997, Nølke 1997, Ferrari 1999, Blasco-Dulbecco 1999, Lombardi Vallauri 2002.

(i) le niveau de l'articulation de l'Énoncé en Topic-Comment, centré sur la relation sémantico-pragmatique de «aboutness» (cf. pour cette acception Lambrecht 1994)

(ii) le niveau de son articulation hiérarchique, qui photographie les différents jeux de mise en relief et de mise à l'arrière-plan des contenus.

Des formulations telles que :

(17) // I'ho visto ieri sera// [lo = il film]

(18) // **il film**/ I'ho visto ieri sera//

(19) // I'ho visto ieri sera/ **il film**//

partagent le même contenu vériconditionnel et la même articulation Topic-Comment : dans les trois cas, on choisit comme référent Topical «il film», à propos duquel on affirme qu'on l'a vu le soir précédent. Ce qui les distingue, c'est le traitement hiérarchico-informationnel de l'expression Topicale. En (17) elle est incorporée à l'information au premier plan de l'Énoncé; en (18) elle est présentée comme le cadre sémantique délimitant et justifiant la prédication centrale de l'Énoncé; en (19) la description intensionnelle du Topic est (ré-)explicitée à l'arrière-plan, sous forme d'Appendice informationnel: ces différences amènent tout un ensemble d'effets de sens et de fonctionnalisations macro-textuelles (cf. Ferrari 1999).

L'articulation hiérarchico-informationnelle à laquelle je fais référence peut être ultérieurement précisée⁷. L'Énoncé, conçu comme le correspondant Locutoire de l'Acte Illocutoire, peut être analysé en Acte Textuels – les Actes Textuels minimaux – dont l'agencement répond à des critères hiérarchico-informationnels, de nature macro-syntaxique. La définition et le repérage de ces Unités se fondent donc sur des critères basiquement fonctionnels, qui ont toutefois des manifestations linguistiques préférentielles, très évidentes à l'oral au niveau prosodique.

Si l'on se limite aux Actes gérant la composition textuelle du discours (et non pas l'interaction directe entre interlocuteurs, à laquelle répondent des fonctions telles que la fonction phatique, allocutoire etc. ; cf. *infra*), on reconnaît plus précisément :

(i) le Noyau, l'Acte textuel central de l'Énoncé qui, se situant au premier plan, en définit l'objectif illocutoire ;

(ii) le Cadre, l'Acte Textuel qui explicite le domaine illocutoire, sémantique ou textuel de pertinence du Noyau (cf. Zampese 2005) ;

⁷ Suite à une réélaboration originale (cf., pour leur forme la plus récente, Ferrari (éd.) 2005, Ferrari 2005a) des considérations convergentes proposées indépendamment par Cresti 2000, Blanche-Benveniste *et al.* 1990, Berrendonner 1990, Roulet/Filliattaz/Grobet 2001, Simon 2004.

(iii) l'Appendice, l'Acte Textuel qui introduit un contenu d'arrière-plan, voué à préciser, compléter, modaliser le contenu sémantico-pragmatique du Noyau, du Cadre ou d'un autre Appendice ;

(iv) l'Incipit, l'Acte Textuel qui ouvre l'Enoncé et qui est saturé par du matériel sémantique non dénotatif (connecteurs, adverbess épistémiques etc.).

Ces Unités permettent de décrire de manière précise l'architecture hiérarchico-informationnelle qui sous-tend le contenu sémantico-pragmatique de l'Enoncé. Revenant aux exemples (17)-(19), reproduits ici avec leur analyse informationnelle, on reconnaît ainsi les articulations suivantes :

(20) // I'ho visto ieri sera//^{Noyau} [Io = il film]

(21) // **il film**/^{Cadre} I'ho visto ieri sera//^{Noyau}

(22) // I'ho visto ieri sera/^{Noyau} **il film**//^{Appendice}.

Dans ce système d'analyse, la construction avec dislocation à droite, *i.e.* (22), réalise donc typiquement un Enoncé qui s'articule en deux Actes Textuels minimaux : un Acte pourvu d'une fonction informationnelle de Noyau, réalisé par la 'base' de la construction, et un Acte avec fonction d'Appendice. Par rapport aux configurations décrites dans le § 2, que l'on représente de la manière suivante :

(23) // Con il tempo va via, con Oil of Olaz ritorna.//^{Noyau}//**La tua luminosità**.//^{Noyau}

les ajouts créés par la dislocation à droite sont donc des «ajouts *en mineur*», ayant le statut d'Actes Textuels dépourvus d'autonomie illocutoire et informationnelle subordonnés au Noyau, ce qui à l'oral est mis en scène par une prosodie déemphatique dont le mouvement intonational est tributaire de celui de l'Acte précédent.

4. Les ajouts textuels «en mineur» : l'Appendice en tant que fonction informationnelle

4.1. Dans cette perspective, le terme d'Appendice' n'est pas basiquement défini par une substance d'ordre prosodique (comme par exemple dans Simon 2004, à la suite de Mertens 1990) ; le terme cerne plutôt une fonction informationnelle s'appliquant à un Acte Textuel (minimal) : son intonation *en mineur* n'est que l'un des symptômes offerts par la langue orale pour sa reconnaissance, reconnaissance qui à l'écrit se fonde sur une combinaison complexe de traits liés à la sémantique, à la syntaxe (relationnelle et distributionnelle) et à la ponctuation de l'Enoncé (cf. Ferrari 2003, 2004a, 2005a, et *infra*).

Pourvue d'une substance informationnelle, l'étiquette d'Appendice ne peut pas être associée à tout type de 'queue prosodique' *en mineur* s'attachant à une unité intonative. Elle ne s'applique évidemment pas à ces prolongements sonores a-sémantiques nécessaires pour que le remplissage segmental de l'intervention se mette en phase avec le mouvement prosodique censé en indiquer la clôture (cf. Simon 2004: 152-195, en dialogue avec les réflexions «expérientielles» élaborées par Antoine Auchlin, par ex. Auchlin 1999). La fonction d'Appendice au sens informationnel n'est pas non plus adéquate pour qualifier la fonction d'éléments phatiques tels que «capito» dans l'exemple suivant:

(24) // lo trovi a queste cifre/ **capito**? (in Cresti 2000a: 140),

ou des allocutions en fin d'Enoncé:

(25) // mi dica/ **signorina**// (in Cresti 2000a: 141).

Comme on le verra dans le détail, les Actes Textuels d'Appendice se justifient en vue de l'interprétation des Enoncés qui les accueillent et de la construction de l'architecture des textes où trouvent place ces mêmes Enoncés. Les expressions phatiques et allocutoires, quant à elles, trouvent leur raison d'être dans l'*hic et nunc* de l'opération communicative en cours, elles ne 'font pas le texte' au sens strict – pragmatico-dénotationnel – du terme: c'est pour cela que Cresti 2000a les réunit dans la classe des «Ausilii dialogici» (pp. 137 ss.).

4.2. Comme l'observent Apothéloz/Grobet 2005, il y a des sortes de «queues» prosodiques qui sont l'effet du rétro-placement – par rapport à la position finale, plus canonique – d'une focalisation informationnelle, comme dans l'exemple suivant (dont j'adapte la retranscription) prononcé sous forme d'un chapeau intonatif compact:

(26) //alors euh/ à partir euh/ de cette EXTASE **de Pascale**/ [...] (in Apothéloz/Grobet 2005, tiré de Simon 2004).

Dans ce cas, il ne peut pas s'agir d'un Appendice informationnel au sens choisi ici, parce que le contenu *en mineur* n'a pas le statut d'Acte Textuel à part entière. Ceci vaut aussi pour l'Enoncé analysé par De Cesare 2004: 200 ss. (les majuscules et le caractère gras ont été insérés par moi-même):

(27) Dovevo fare 4 recite di *Bohème*, per preparare l'arrivo del gran divo Di Stefano. Ma quando arrivò, non stava bene; cantai io e i giornali cominciarono a parlare di me. Di domenica poi, Di Stefano doveva fare lo show più importante, il *Sunday Night*.// Finì che andai **IO anche lì**:// fui visto da una ventina di milioni di persone. (CORIS_STAMPAQuot, cit. in De Cesare 2004: 200-201);

le constituant «*anche li*» est dé-emphatique par rapport a «*io*», mais il n'est pas pour autant un Acte d'Appendice.

L'analyse de ces configurations est en général la suivante (cf. aussi De Cesare 2004 et 2005). Les Unités de type Noyau et de type Cadre sont typiquement pourvues d'un *focus* informationnel (Cresti 2000a), c'est-à-dire d'un élément sémantico-pragmatique caractérisé par le degré le plus élevé de dynamisme communicatif et qui porte l'accent principal de l'Unité intonative-informationnelle. Normalement, le *focus* de l'Unité correspond au dernier groupe sémantico-pragmatique; mais – pour des raisons sémantiques, syntaxiques ou d'équilibre phonétique segmental – il peut être placé dans une position antérieure. Or, ceci produit le 'résidu' (plus ou moins fortement) dé-emphatique que l'on observe en (26) et en (27). C'est un constituant qui ne forme pas d'Acte Textuel, et qui ne remplit donc pas les conditions prosodico-pragmatiques qui en feraient l'objet de la fonction informationnelle d'Appendice.

5. Première extension de la fonction d'Appendice : le remplissage syntaxico-sémantique

5.1. L'Acte Textuel d'Appendice, nous l'avons vu, se prête à sténographier la fonction informationnelle de l'élément 'final' de la construction avec dislocation à droite (au sens strict). Cet élément ne constitue toutefois pas son seul champ d'application. Même ceux qui ont de l'appendice une conception fondamentalement syntaxico-prosodique – comme par exemple Apothéloz/Grobet 2005 – ne peuvent en effet pas éviter d'appliquer l'étiquette d'appendice aussi aux constituants en relief dans les exemples suivants, qui ne sont pas des dislocations à droite à proprement parler :

(28) Je voudrais bien savoir ce que vous diriez, vous, si on était tout le temps sur le vôtre, **de dos**, à brailler... (Courteline, cit. in Apothéloz/Grobet 2005)

(29) Zazie se croit chez Fior, **cette petite conasse** (Aphotéloz/Grobet 2005).

Ces Auteurs sont donc conduits à admettre que, à côté d'appendices canoniques développant une valeur référentielle, il y en a aussi qui «développent une valeur lexicale [= intensionnelle]» (cf. (28)) ou qui ont une fonction sémantique attributive, typiquement marquée du point de vue axiologique (cf. (29)).

5.2. Pour ceux qui – comme Cresti 2000a et Ferrari 2003, 2004a et 2005a – optent pour une définition basiquement informationnelle (donc fonctionnelle) de la notion d'Appendice, l'élargissement de la dislocation à d'autres structures syntaxico-sémantiques s'avère tout à fait naturel, et bien plus important que celui auquel font référence Apothéloz/Grobet 2005. Dans cette perspective, les

constituants en relief dans les exemples oraux suivants sont en effet tous l'expression d'un Acte Informationnel d'Appendice⁸:

- (30) // po' 'un fa freddo nemmeno fòri/^{Noyau} **stasera**//^{Appendice}
- (31) // sì/^{Noyau} **indipendentemente**//^{Appendice}
- (32) // e quanto c'ha/^{Noyau} **un anno e mezzo**?/^{Appendice}
- (33) // sono queste/^{Noyau} **le osservazioni che volevo fare**//^{Appendice}
- (34) // [...] era un fenomeno/^{Noyau} **era**//^{Appendice}
- (35) // fa una fattura te/^{Noyau} **se ti riesce**//^{Appendice}
- (36) // [...] perché la mi fa morire/^{Noyau} **perché la mi mette pensieri**//^{Appendice}

Comme les éléments disloqués à droite au sens strict du terme, tous ces constituants, en dépit de leurs différences syntaxico-sémantiques, sont en effet précédés d'une frontière intonative signalant le début d'une nouvelle Unité Textuelle minimale et ils sont prosodiquement dépendants de l'Unité de Noyau qui les précède. Du point de vue informationnel, ils ont tous la caractéristique de se situer à l'arrière-plan et de compléter de différentes manières – préciser, modaliser, enrichir – le contenu qui définit le but illocutoire de l'Énoncé en l'explicitant.

Ce qui vaut pour l'oral vaut, bien sûr, aussi pour l'écriture. Le texte écrit offre lui aussi tout un ensemble de solutions linguistiques permettant de créer au sein de son contenu sémantico-pragmatique des Appendices, *i.e.* des «espaces» en retrait du point de vue informationnel qui, tout en n'étant pas responsables de la progression 'centrale' du discours, sont précieux pour en assurer cohérence, la cohésion, la complétude, l'interprétabilité etc. Plus précisément, les contenus en Appendice peuvent être exploités de deux manières différentes.

Tout d'abord, ils peuvent avoir une exploitation 'locale', *i.e.* une classe d'utilisations destinées à l'élaboration interprétative 'locale' de l'Énoncé dans lequel ils figurent. Dans ce cas, les Unités d'Appendice peuvent être appelées à ré-activer une information donnée qui risque de ne plus être présente à l'attention du lecteur au moment de l'élaboration, comme dans :

- (37) Alla fine della giornata [un maestro di sci] mi consiglia di tornare più spesso in quel paese perché, secondo lui, le settimane bianche sono un osservatorio inconsueto per chi vuole analizzare meglio le famiglie al loro interno. [...]

⁸ Les exemples et leur analyse informationnelle sont tirés de Cresti 2000a, pp. 131-139 et 186-190.

// Aveva proprio ragione quel maestro di sci/^{Noyau} **le vacanze sono un buon punto di osservazione**://^{Appendice} guardavo quei genitori così sicuri e sprezzanti, sempre di fretta [...]. (Crepet 2001 : 7),

ou à la répéter avec d'autres termes pour la souligner, comme dans (38), où l'on sait déjà de par le contexte que l'utilisation de l'article en italien se présente de prime abord comme dépourvue de régularité :

(38) // Un capitolo dedicato all'uso, e all'assenza dell'articolo nel SN, doveva registrare questa casistica,/^{Noyau} **apparentemente capricciosa**://^{Appendice} (Renzi 1988 : 18).

Ces Unités Informationnelles peuvent aussi servir à définir le sens dans lequel il faut interpréter un terme, ce qui équivaut souvent à renforcer le poids de l'argumentation. Dans le cas suivant, par exemple, le fait que « les parents » soient présentés en Appendice comme « les maîtres de vie » rend la réflexion de l'Auteur beaucoup plus incisive :

(39) Il raggiungimento dello scopo viene sventolato mostrando i simboli che la nostra comunità ha evidentemente imposto come emblemi del successo: potere, soldi, sfoggio del superfluo, arroganza, violenza.// È così che molti bambini vorrebbero la figura del genitore,/^{Noyau} **del maestro di vita**?^{Appendice} (Crepet 2001 : 9).

Les Appendices ont, également, la possibilité de bloquer des inférences pragmatiques liées à l'énonciation du Noyau que l'Auteur ne veut pas qu'on construise ; dans (40), grâce à la partie (présentée par moi-même) en relief on dit au lecteur que l'on sait que l'on fait abstraction de la prosodie avec tout ce que cela comporte :

(40) // Ci occuperemo dunque della compagine testuale,/^{Noyau} **ben sapendo che analizzare testi prodotti in dibattiti processuali e non avere avuto esperienza diretta di come quei testi abbiano preso corpo quando sono stati enunciati «in situazione» equivale a descrivere una persona non dal vivo ma guardandone una fotografia sbiadita**://^{Appendice} (Mortara Garavelli 2001 : 195).

Les Appendices peuvent avoir aussi une exploitation interprétative plus 'globale', *i.e.* un ensemble d'emplois se justifiant (en premier lieu) dans l'élaboration de l'architecture globale du texte : ils coïncident avec des informations (considérées comme) cruciales du point de vue communicatif, mais qui ont un rôle de second plan dans la progression logico-argumentative et thématique du discours. Dans l'exemple suivant :

- (41) Giancarlo Ligabue cerca di tirare su il morale del gruppo.// «La storia della ricerca archeologica è fatta di tante sconfitte/^{Noyau} **che comunque non sono mai totali**,/^{Appendice} **perché apportano sempre nuove informazioni scientifiche**.//^{Appendice} A volte ci vogliono anni di ricerche prima di raggiungere lo scopo. Andiamo avanti. Domani un gruppo raggiungerà gli altri che sono già in montagna... Lassù c'è ancora molto da lavorare.» (LISUL_gio_Corr_9)

les deux Appendices en relief communiquent quelque chose d'important pour comprendre le sens en partie réconfortant des paroles du chercheur, mais ils ne sont pas au premier plan dans l'architecture du texte : ils modalisent en positif un mouvement discursif qui dans sa substance met en avant surtout les difficultés.

Les Unités d'Appendice motivées surtout du point de vue textuel accueillent volontiers les subordonnées circonstancielles situées à droite de la principale. Dans Ferrari 2004a: 66-72, j'ai montré 'l'utilité textuelle' de présenter une clause causale comme Appendice (cf. *infra*) : il y a des discours qui montrent bien à quel point toute autre solution informationnelle débouche sur un discours différent ou sur un discours mal construit.

5.3. L'Acte Textuel du type Appendice peut, comme je l'ai annoncé être réalisé par une classe étendue de constructions syntaxiques : par un syntagme à tête nominale, prépositionnelle, adjectivale, adverbiale (se liant au prédicat ou à la phrase entière), par une clause subordonnée (argumentale, circonstancielle, relative) ou coordonnée, par un connecteur (Ferrari (éd.) 2004). Du point de vue de la catégorie syntaxico-sémantique, la seule contrainte qui pèse sur le remplissage de l'Appendice est sa nature textuelle : dans le sens que le constituant doit pouvoir créer une Unité Textuelle autonome, et dans le sens qu'il doit participer à la constitution de la texture du discours, c'est-à-dire avoir une valeur dénotationnelle, ou exprimer une modalisation subjective ou une indication d'agencement cotextuel (donnée typiquement par les connecteurs : Ferrari 2005b). La deuxième condition est censée exclure les expressions foncièrement interactionnelles telles que les phatiques, les éléments allocutoires etc. (cf. *supra*).

Comme je l'ai dit, au niveau du signifiant le symptôme le plus clair de la fonction informationnelle d'Appendice est de nature prosodique : le profil intonatif, la moyenne de fréquence fondamentale et le volume sonore créent une prosodie *en mineur* qui fait de l'Unité d'Appendice une Unité Textuelle non autonome du point de vue illocutoire et pragmatiquement fonctionnalisée à l'Unité à laquelle elle se rattache. En ce qui concerne l'écrit, cette particularité prosodique – qui émerge au cours de la lecture à haute voix – doit être inférée à partir de données relatives au lexique, à la syntaxe et à la ponctuation, selon des tendances sur lesquelles je reviendrai après avoir défini la «deuxième extension de la fonction d'Appendice».

6. *Deuxième extension de la fonction d'Appendice : la distribution à l'intérieur de l'Énoncé*

6.1. Jusqu'à maintenant je n'ai traité – me référant au cas le plus étudié – que de l'Appendice en fin d'Énoncé. Mais il est désormais clair que les propriétés prosodico-informationnelles qui définissent l'Appendice final – même dans le cas d'une conception restreinte – peuvent s'appliquer aussi à des Unités Textuelles «internes», comme le disent Apothéloz/Grobet 2005 en analysant des exemples tels que le suivant :

- (42) Il ne faut pas que nos petites histoires, **à ta mère et à moi**, te fassent rater ton bac (cit. in Apothéloz/Grobet 2005).

Au sein de l'Énoncé, l'Unité d'Appendice peut donc se manifester aussi bien en position finale qu'en position insérée, comme le montrent les énonciations orales suivantes (toujours tirées de Cresti 2000a, cf. *supra*) :

- (43) // sì/ la seconda/ **quella grassotta**^{/Appendice} l'è più giovane//
 (44) // le cose che si fanno da noi/ **che in qualche modo si mettono insieme noi con la nostra attività**^{/Appendice} impegnano meno//
 (45) // [...] però/ tutta questa complessità/ **affermarsi come personaggio/ affermarsi come attore**^{/Appendice} io proprio/ non ce la vedo//

Cette possibilité est, bien sûr, exploitée aussi par l'écriture, ce qu'illustrent les exemples (46) et (47). Dans le premier cas, l'Unité d'Appendice en insertion est utilisée localement pour souligner une information ; dans le deuxième cas, elle permet d'enrichir le texte d'un contenu important du point de vue communicatif mais en deuxième plan par rapport à la véritable progression du discours⁹ :

- (46) Una delle difficoltà è che nella storia di una lingua dieci anni sono un periodo molto breve e riesce difficile pensare di poter cogliere, / **entro limiti così ravvicinati**,^{/Appendice} una dinamica significativa. (Lepschy/Lepschy 1992: 27)
 (47) Sul piano linguistico, che più ci interessa, i dialetti toscani presentavano, / **dal punto di vista fonetico e morfologico**,^{/Appendice} alcune caratteristiche che li rendevano *a priori* i più adatti ad assicurare all'Italia un'unità linguistica. / Forse perché il latino si era sovrapposto all'etrusco, lingua geneticamente molto diversa (e dunque era rimasto meno soggetto alle

⁹ Dans Ferrari 2003, j'ai montré – pour ce qui est des Appendices insérés dans la partie initiale de l'Énoncé – à quel point la présentation d'une information comme Cadre ou comme Appendice peut changer les équilibres de la cohérence textuelle.

interferenze, frequenti fra lingue affini), il volgare parlato in Toscana era rimasto più vicino al latino parlato anticamente [...]. (D'Achille 2001 : 25).

Les constituants qui remplissent l'Appendice en insertion ont la même variété syntaxico-sémantique observée pour la position finale. Une de leur manifestation catégorielle les plus caractéristiques est toutefois celle que la tradition grammaticale qualifie avec le terme d'« apposition » s'appliquant aux syntagmes nominaux ou adjectivaux et aux subordinées relatives (cf. en particulier Scarano 2002). A la lumière de l'analyse élaborée ici, on voit bien que le concept d'apposition reçoit donc une substance informationnelle : ce qui réunit appositions nominales et relatives appositives est ainsi leur prédisposition textuelle à fonctionner en tant qu'Unités Informationnelles d'Appendice, prédisposition qui s'élargit aux éléments disloqués à droite.

6.2. Les Appendices en insertion ne doivent pas être confondus avec les Incises, dont le comportement textuel est étudié pour l'italien par Cignetti 2004 et 2005, et que l'on peut illustrer de manière prototypique avec l'exemple suivant :

- (48) Si muove con destrezza, la Ravera, fra le difficoltà di un thriller che forse vede il suo limite nel ricorso alla macchinosità di una motivazione (**ci si passi il termine**) socio-psico-patologica a carico del «cattivo». (LISUL_GIO_S24H_Narr_25, cit. in Cignetti 2004 : 181).

Les contenus sémantico-pragmatiques avec fonction d'Incise – dont la réalisation la plus transparente se fait à l'écrit à l'aide de parenthèses et de tirets¹⁰ – sont en effet l'objet d'un Acte Illocutoire autonome formant un plan textuel situé 'en profondeur' par rapport à celui que concrétisent les Unités de Noyau, de Cadre, d'Appendice et d'Incipit, formant les Enoncés du plan (que nous appelons) 'central' du texte. Cette troisième dimension du texte créée par les Incises permet donc au Locuteur de réaliser – au sein de son Enoncé et sans une véritable solution de la continuité 'linéaire' – des Actes Linguistiques dont le contenu échappe (peut échapper) aux contraintes de cohérence logico-argumentative et thématique régissant l'architecture 'centrale' du texte (Cignetti 2004). Ceci ne s'applique pas à l'Unité d'Appendice, qui est, quant à elle, illocutoirement tributaire de l'Unité à laquelle elle se rattache.

¹⁰ L'Unité d'Incise n'est pas exclusivement réalisée avec une expression entre parenthèses ou entre tirets. Comme le suggère Cignetti 2004 et 2005, la fonction textuelle d'Incise peut s'appliquer aussi à des constituants entre virgules : il reste à définir les conditions sémantico-pragmatiques et linguistiques (lexicales, syntaxiques) de son émergence.

7. *L'Appendice du Noyau, l'Appendice du Cadre et l'Appendice de l'Appendice*

7.1. Nous avons vu que par rapport à l'Énoncé qui l'accueille, l'Unité d'Appendice peut se manifester tant en position finale qu'en position insérée. Si l'on quitte la dimension strictement linéaire pour passer à son interprétation informationnelle, on observe plus précisément que l'Appendice peut donc se lier au Noyau (cf. par exemple (33), que je reproduis ci-dessous), au Cadre (cf. (43), déjà vu) et même s'agencer, de manière récurrente, à un autre Appendice (cf. (49) et (50)):

- (33) // sono queste/^{Noyau} **le osservazioni che volevo fare**/^{Appendice}
- (43) // sì/ la seconda/^{Cadre} **quella grassotta**/^{Appendice} l'è più giovane/^{Noyau}
- (49) // ecco/^{Incipit} allora segnatelo/^{Noyau} **nell'agenda**/^{Appendice} **per benino**/^{Appendice} [...]// (Cresti 2000a: 137)
- (50) // le cose che si fanno da noi/^{Cadre} **che si mettono insieme noi**/^{Appendice} **con la nostra attività**/^{Appendice} impegnano meno/^{Noyau} (Cresti 2000a: 137)¹¹.

Quand l'Unité de Cadre dénote le Topic de l'Énoncé, avec l'Appendice nous avons cet effet de «pit after the Theme», analysé par Hartnett 1995 tant au niveau de sa manifestation linguistique que de (quelques-uns de) ses effets pragmatiques. Parallèlement à l'Appendice du Noyau (cf. *supra*), celui du Cadre peut avoir tout d'abord une fonction interprétative locale, comme dans le cas suivant, où la qualification attribuée à «Cicerone» – «difensore di Milone» – permet au lecteur de comprendre/confirmer la raison pour laquelle «Cicerone» est le Topic de l'Énoncé dans un discours jusque-là axé autour de «Milone»:

- (51) // In quella gazzarra/^{Cadre} Cicerone,^{/Cadre} **difensore di Milone**,/^{Appendice} parlò poco e male.// (Mortara Garavelli 2001: 195),

L'Appendice du Cadre peut aussi avoir un paradigme de fonctions textuelles. Il peut coïncider avec un enrichissement informationnel se situant sur l'arrière-fond du mouvement expositif et argumentatif guidant la progression du texte:

- (52) Cicerone definiva l'*actio* «una sorta di eloquenza del corpo» (*quasi corporis quaedam eloquentia*), // e Quintiliano,^{/Cadre} **osservando che quello era il nome più usato**,/^{Appendice} ne precisava la derivazione dal gestire.// (Mortara Garavelli 2001: 194)

¹¹ Si dans les exemples (43), (50) et (51) je considère que l'Appendice s'agence à une Unité de Cadre (et n'est pas inséré dans un Noyau compacte), c'est que, à la lumière des analyses proposées par Zampese 2004 et 2005, il y a de bonnes raisons de croire qu'un Appendice modifiant un Topic attribue automatiquement à celui-ci la fonction de Cadre. Ces raisons demandent toutefois à être développées avec précision.

- (53) // Del resto la Morante (1912-1985),^{/Cadre} **con *Menzogna e sortilegio* (1948)**,^{/Appendice} aveva offerto la storia drammatica di una famiglia del Sud alternando cupezza e luci di sogno [...].// (Segre 1998: 82).

Toujours dans cette ligne, quand il explicite une information cognitivement Active ou Semi-Active, sa fonction textuelle peut consister à marquer la continuité informationnelle du texte, par exemple à rappeler un Cadre qui a été posé précédemment :

- (54) L'evoluzione dell'agricoltura e dell'industria era e rimase ancora a lungo modesta, il lavoro dell'uomo non mutò e le acquisizioni teoriche della rivoluzione scientifica non ebbero una ricaduta sensibile sulla tecnologia.// In Europa,^{/Cadre} **tra Cinquecento e Seicento**,^{/Appendice} la vita degli uomini continuò a essere dipendente dalla terra (Tuccheri 2000: 176)¹².

En outre, comme l'Appendice du Noyau peut être voué essentiellement à la dynamisation de celui-ci (cf. *supra*), de la même manière l'Appendice du Cadre peut servir à mettre en valeur le contenu «cadratif»: dans ce cas, son exploitation interprétative la plus évidente consiste à séparer le Topic de l'Énoncé de sa prédication, pour le souligner, pour créer un paradigme, pour le promouvoir au rang de Topic discursif (cf. pour cette phénoménologie Zampese 2004 et 2005). C'est dans ce sens que j'entends le choix observé dans le texte (55) de faire suivre à quatre reprises le sujet Topical par un constituant en insertion :

- (55) La regola e il divieto non hanno importanza solo in quanto istruzioni alla convivenza familiare e sociale, ma come rinforzi a un legame.// «**Il no**»,^{/Cadre/Topic} **perché abbia probabilità di essere ben recepito dal bimbo**,^{/Appendice} richiede la presenza del genitore o dell'educatore, dunque ha in sé un valore relazionale, quindi affettivo.//
// **I no**,^{/Cadre/Topic} **come le buone regole**,^{/Appendice} aiutano a crescere ancor più die sì proprio perché permettono a chi deve educare di manifestare autorevolezza.//
// **Un no**,^{/Cadre/Topic} **perché abbia peso e valore**,^{/Appendice} deve essere spiegato, non può essere solo imposto.// **Un no**,^{/Cadre/Topic} **come una regola**,^{/Appendice} richiede coerenza, componente essenziale dell'autorevolezza.// (Crepet 2001: 39).

7.2. Comme l'a montré Cresti 2000a, la mise en scène dans le discours de l'Appendice du Cadre répond au même principe prosodique – que l'on peut définir *en mineur* (cf. *supra*) – caractérisant l'Appendice du Noyau. A l'écrit, la situation est,

¹² Cet exemple pose un problème analytique intéressant: étant donné que le Cadre est itérable, il s'agit de définir les traits qui permettent de classer une Unité Informationnelle post-Cadre comme deuxième Cadre ou comme Appendice (cf. *infra*).

Vu que le raisonnement de l'Auteur s'inscrit dans le Cadre de la comparaison de l'italien avec les autres langues, il est clair que la collocation de l'élément circonstanciel en début d'Enoncé est plus adéquate que sa position insérée, qui projette – via la fonction d'Appendice – une précision 'non nécessaire' du point de vue de la textualité :

- (61) Oggi sappiamo che la fissità dell'italiano è stata alquanto sopravvalutata. Non vi è dubbio, infatti, che anch'esso sia mutato nel corso del tempo ;// questo mutamento, / **rispetto alle altre lingue**, /^{Appendice} è stato però per secoli più contenuto (o meno avvertibile), // tanto che sembra avvenuto quasi di colpo dalla fine dell'Ottocento, dopo il raggiungimento dell'unità nazionale, fino al duemila, l'epoca dell'informatica e della multimedialità.

A la lumière de cette analyse distributionnelle, les conditions linguistiques qui gèrent l'interprétation d'un contenu sémantico-pragmatique comme Unité Informationnelle d'Appendice peuvent d'ailleurs être ultérieurement précisées. Il faut distinguer le cas de l'Appendice qui s'insère dans une Unité qu'il modifie de celui de l'Appendice qui suit l'Unité à laquelle il se rattache.

7.2.3. Quand un contenu potentiellement textuel est inséré à l'intérieur d'une Unité Informationnelle (Noyau, Cadre, Appendice), il faut décider si celui-ci est intégré ou non¹⁴. Dans cette perspective, il faut distinguer deux cas de figure.

(i) Quand l'expression potentiellement textuelle dénote une entité de premier degré ou est associée à une valeur procédurale ou à une simple quantification, la présence de virgules est un indice sûr de sa fonction d'Appendice, et leur absence est un indice sûr d'intégration (ce qui exclut la valeur d'Appendice). Avec des remplissages sémantiques de ce type, pour avoir un Appendice il faut en somme la présence des virgules ; dans un exemple comme le suivant, enlever les virgules signifierait opter pour une non autonomie textuelle et une absence de valeur d'Appendice :

- (62) // Assumendo come sacrosanto il parere di Ruwet, che, / **sempre**, /^{Appendice} il senso verbale e quello musicale restano distinti, si dirà che le possibilità sono in sostanza tre. // (adapté à partir de Mengaldo 2001 : 4).

(ii) Si l'élément en insertion se réfère à une entité du type « état de choses » – sémantiquement représentée comme 'Prédication + Argument(s)', on observe une tendance intéressante. Quand ce type d'entité sémantique est exprimé par une

¹⁴ Il y a bien sûr aussi la possibilité qu'il s'agisse d'une Incise. Comme je l'ai déjà dit, je ne m'occupe toutefois ici que de la problématique touchant à la distinction entre intégration et non intégration, et aux fonctions informationnelles.

disposto dalle leggi speciali. (art. 941 c.c., cit. in Mortara Garavelli 2001).

Tout comme la présence d'un couple de virgules ne conduit pas automatiquement à l'instauration d'un couple de frontières textuelles, son absence ne garantit pas non plus la linéarisation sémantique à l'intérieur d'un Acte Informationnel. Les virgules peuvent manquer pour des raisons de poids phono-syntaxique ou pour des raisons stylistiques, l'Énoncé étant globalement jugé trop riche en ponctuation. Ces phénomènes sont particulièrement visibles dans le cas de l'Unité de Cadre (pour une analyse plus détaillée, cf. *infra*). Par exemple, dans le texte suivant :

- (59) // **Nell'utilizzazione degli spazi bianchi, delle pause, del tono oracolare** / è presente, oltre al modello lontano di Mallarmé, l'insegnamento di Ungaretti (Segre 1998 : 37)

il y a de bonnes raisons de croire que l'absence de la virgule à la fin du Cadre veut éviter l'effet de liste créé par la ponctuation globale de l'Énoncé. Quand au poids phono-syntaxique, il est bien connu que sous certaines plumes le choix de faire suivre les circonstanciels initiaux par une virgule est exclusivement lié à la longueur du constituant qui le réalise, sans aucune considération pour la donnée informationnelle. D'autre part, il y a des auteurs qui considèrent la présence d'une virgule à la suite d'une subordonnée circonstancielle en première position comme une véritable 'règle syntaxique' à appliquer systématiquement.

7.2.2. Pour pouvoir être interprétée comme Appendice, l'Unité Textuelle (signalée de manière tendancielle par les indices discutés ci-dessus) doit obéir aussi à une condition distributionnelle. Elle ne peut pas ouvrir un Énoncé, ni précéder l'Unité avec laquelle elle entretient une relation directe: de par sa fonction d'« ajout subsidiaire », l'Appendice doit suivre par définition l'Unité à laquelle elle se rattache, ou être insérée à son intérieur.

Étant donné un constituant syntaxiquement mobile, le choix de le présenter en première position ou en position insérée est donc typiquement l'indice de la volonté du scripteur de le faire interpréter, respectivement, comme Cadre et comme Appendice. C'est ainsi dans le cas suivant :

- (60) Oggi sappiamo che la fissità dell'italiano è stata alquanto sopravvalutata. Non vi è dubbio, infatti, che anch'esso sia mutato nel corso del tempo; // **rispetto alle altre lingue,**^{/Cadre} però, questo mutamento è stato per secoli più contenuto (o meno avvertibile), // tanto che sembra avvenuto quasi di colpo dalla fine dell'Ottocento, dopo il raggiungimento dell'unità nazionale, fino al duemila, l'epoca dell'informatica e della multimedialità. (D'Achille 2001 : 27).

modalisation propositionnelle ou une valeur procédurale. La valeur de (deuxième) Cadre, quant à elle, se réalise lorsque l'Unité exprime des coordonnées spatiales ou temporelles non événementielles.

7.3. D'après ce qui précède, le segment linguistique en relief dans l'exemple suivant se présente comme le contenu d'une Unité Informationnelle d'Appendice :

- (63) // I narratori continuano a narrare e i poeti a poetare, ma sentendosi, credo, quasi dei relitti. Salvo nei casi, / **deplorevoli**, /^{Appendice} in cui riescono ad attirare l'attenzione facendosi imbonitori e giullari.// (Segre 1998 : 89).

Or, dans ce genre de cas, où une prédication potentiellement intégrée du point de vue syntaxico-sémantique dans le cotexte acquiert une autonomie informationnelle de par la présence d'un couple de virgules, la propriété de mise à l'arrière-plan associée à l'Appendice ne paraît pas tout à fait satisfaisante. Intuitivement, on perçoit l'opération d'extraction d'un élément à partir d'un tissu cohésif comme une opération de valorisation informationnelle. En réalité, les deux effets interprétatifs coexistent. Si l'autonomisation textuelle attire effectivement l'attention sur un contenu qui sans elle serait passé (plus) inaperçu, il n'en reste pas moins que dans l'architecture du texte celui-ci ait un fonctionnement d'Appendice, *i.e.* soit à considérer comme un contenu enrichissant 'de manière latérale' l'information centrale de l'Enoncé, ce qui est très clair dans l'exemple (63), ou dans l'exemple (62) que je reproduis ici :

- (62) // Assumendo come sacrosanto il parere di Ruwet, che, / **sempre**, /^{Appendice} il senso verbale e quello musicale restano distinti, si dirà che le possibilità sono in sostanza tre.// (adattato da Mengaldo 2001 : 4).

Le phénomène que je viens de décrire vaut typiquement pour les extractions d'éléments cognitivement Nouveaux, mais il peut s'appliquer aussi aux éléments cotextuellement Actifs. Le fait de répéter une information en contact en faisant de la répétition une Unité Textuelle d'Appendice permet à l'Auteur d'indiquer au Lecteur qu'il s'agit de quelque chose d'important sans qu'il doive pour autant modifier la progression textuelle mise en place par les Unités de Noyau :

- (64) // Per Platone, quindi, lo stabilizzarsi del corpo del testo non è una conquista, ma al contrario un pericolo. Il testo, / **stabilizzandosi**, / non è più vivo.// (Simone 2001 : 203).

8. *L'Appendice d'Intégration et l'Appendice d'Extension*

8.1. Dans Apothéloz/Grobet 2005 on observe, justement, que parmi les appendices prosodiques développant une valeur référentielle à travers un syntagme nominal plein :

clause subordonnée, l'interprétation en tant qu'Unité d'Appendice est très probable. Quand cette même entité est dénotée par un syntagme à tête argumentale, il faut par contre examiner chaque cas à la lumière de l'architecture sémantico-pragmatique du cotexte. Avec ce type d'expression – même si son poids phono-syntaxique est modeste – les effets interprétatifs liés à la ponctuation sont nettement moins déterminants, les virgules pouvant être appelées tout simplement à indiquer une solution de continuité syntaxique, sans conséquences informationnelles.

Cette tendance montre donc que, étant donné un même état de choses, le choix du locuteur de l'exprimer à travers un syntagme à tête argumentale ou par une subordonnée circonstancielle peut être lié (aussi : cf. Ferrari 2002) au facteur informationnel. On choisit la clause quand on veut lui donner le statut d'Unité Textuelle d'Appendice, et on choisit (peut choisir) le syntagme quand on vise l'intégration informationnelle dans une autre Unité.

7.2.4. Il reste à analyser les cas où le contenu sémantico-pragmatique se distribue à la suite (*vs* à l'intérieur) d'une Unité Informationnelle. Pour ce qui est de la distinction entre intégration et non intégration informationnelle, on peut faire jouer les traits liés à la sémantique, à la syntaxe et à la ponctuation discutés aux points précédents. Quand ce contenu a le statut d'Unité Textuelle autonome, il se pose par contre de nouveaux problèmes, que je me limite ici à présenter de manière provisoire.

Si l'Unité en question suit le Noyau, elle peut être interprétée comme un Appendice ou comme un Noyau. Dans ce dernier cas, il peut s'agir du Noyau d'un nouvel Enoncé, ce qui nous amène dans le cadre des ajouts *en majeur* (analysés au § 2.) du point de vue linguistique et textuel (cf. aussi Lala 2004 et 2005); ou bien d'un Noyau informationnellement co-ordonné à celui qui le précède au sein du même Enoncé : c'est un cas de figure encore à l'étude, se manifestant surtout quand il y a coordination syntaxique avec ou sans conjonction (cf. Mandelli 2004 pour une première tentative de définition). Tendanciellement, l'Unité post-Noyau a une fonction d'Appendice quand elle a la forme d'une subordonnée circonstancielle (non précédée par une ponctuation forte, cf. ci-dessus), ou d'un syntagme nominal, prépositionnel, adjectival, adverbial précédé par une virgule.

Si l'Unité Informationnelle suit le Cadre, il peut s'agir d'un deuxième Cadre ou d'un Appendice. D'après Ferrari 2003, 2004a, 2004b et Zampese 2004 et 2005, il y a des arguments qui portent à croire que l'interprétation comme Appendice se concrétise quand l'Unité dénote un état de chose¹⁵ – via une subordonnée ou un syntagme –, une prédication seconde s'appliquant au Topic de l'Enoncé, une

¹⁵ Cette généralisation naît des observations proposées par Zampese 2004 au sujet des gérondives et de mes différents travaux sur la fonction textuelle des subordonnées explicites.

finanziato generosamente dalle lobby arabe.// La docente di inglese, signora Shenker, minaccia di tornarsene a Oxford.// Il professor Dharmakirti, per molti anni apprezzato titolare di matematica nella sezione sperimentale bilingue, è già rientrato a Bangalore.//^{Noyau} **perché dice che li lo pagano meglio.**//^{Appendice_Ext} E prosegue l'esodo degli studenti verso il «Popper» di Caronno Petrusella [...].// Che possiamo fare? (LISUL_S24H_Contr_17, cit. in Ferrari 2004a: 70).

L'étiquette d'Intégration définit les Appendices dont le contenu est appelé à préciser ou à expliciter l'interprétation du Noyau – dans sa composante linguistique ou implicite – ou à répéter une information Active ou Semi-active à partir du cotexte. Le domaine d'application de la propriété d'Extension est constitué, quant à lui, par les Appendices dont le contenu référentiel enrichit le Noyau d'une information Nouvelle, comme dans (68).

L'Appendice d'Extension peut toujours, en abstrait, être reformulé par un Noyau, mais l'effet textuel n'est pas le même, et dans la réalité des discours le changement peut donner lieu à des séquences peu satisfaisantes, comme (69) ou (70)¹⁶:

(69) Le conseguenze sono disastrose:// i migliori insegnanti hanno ceduto alle lusinghe dell'Istituto tecnico «Dodi-al-Fayed» di Mendrisio, finanziato generosamente dalle lobby arabe.// La docente di inglese, signora Shenker, minaccia di tornarsene a Oxford.// **Il professor Dharmakirti,** per molti anni apprezzato titolare di matematica nella sezione sperimentale bilingue, **è già rientrato a Bangalore.**//^{Noyau} **Perché dice che li lo pagano meglio.**//^{Noyau} E prosegue l'esodo degli studenti verso il «Popper» di Caronno Petrusella [...].// Che possiamo fare?

(70) Le conseguenze sono disastrose:// i migliori insegnanti hanno ceduto alle lusinghe dell'Istituto tecnico «Dodi-al-Fayed» di Mendrisio, finanziato generosamente dalle lobby arabe.// La docente di inglese, signora Shenker, minaccia di tornarsene a Oxford.// **Il professor Dharmakirti,** per molti anni apprezzato titolare di matematica nella sezione sperimentale bilingue, **è già rientrato a Bangalore.**//^{Noyau} **(Infatti) Dice che li lo pagano meglio.**//^{Noyau} E prosegue l'esodo degli studenti verso il «Popper» di Caronno Petrusella [...].// Che possiamo fare?

Plus précisément, pour l'élaboration de la macro-structure textuelle, le fait de présenter un Acte de motivation, consécution, concession etc. en tant qu'Appendice d'Extension permet, par rapport à un Noyau illocutoirement autonome, de:

¹⁶ Ce phénomène est analysé dans le détail par Ferrari 2004a.

(65) // j'y comprends rien/ **à ce jeu d'ordinateur**//

il y en a qui sont réalisés par un pronom tonique :

(66) // on lui a rien dit/ **à lui**//.

C'est le type de configuration que l'on trouve dans la publicité italienne suivante (les majuscules sont dans le texte original), que je reproduis avec ses frontières intonationnelles :

(67) // Parmigiano-Reggiano.// SOLO con latte delle nostre mucche...// che sappiamo cosa mangiano.../ **LORO**//.

Dans des exemples tels que (66) et (67), bien qu'il n'ait pas l'autonomie prosodique qui en ferait l'objet d'un Acte Illocutoire autonome, l'élément extra-posé est plus 'lourd' que celui qui naît d'une dislocation à droite standard : il l'est du point de vue prosodique, dans la mesure où il est moins dé-emphatique, et il l'est du point de vue sémantico-pragmatique, dans le sens où il rend pertinent le référent Topical à l'intérieur d'un paradigme d'alternatives : en (67) « loro » est censé opposer les vaches appartenant au « domaine Parmigiano-Reggiano » aux autres vaches – représentées dans l'image accompagnant le texte publicitaire – qui font tout pour pénétrer dans le domaine sans y parvenir.

A la lumière d'exemples comme les précédents, je fais l'hypothèse que, par rapport au Noyau de l'Énoncé, il existe deux sortes d'ajouts *en mineur* de caractère informationnel : un Appendice dit d'Intégration ((8), (9), (65)) et un Appendice dit d'Extension ((66), (67)). Ce qui les distingue, c'est le degré de leur dynamisme informationnel, très bas dans le premier cas, plus élevé dans le deuxième : on rejoint ici – ne serait-ce que de manière métaphorique – la distinction posée par Blanche-Benveniste *et al.* 1990 entre élément textuel de type « Post-fixe » et, respectivement, l'élément textuel de type « Suffixe ».

8.2. La distinction fonctionnelle entre Intégration et Extension s'étend, de par la définition même d'Appendice adoptée ici, au-delà des éléments disloqués à droite. En particulier, on observe que la propriété d'Appendice d'Extension se prête bien à cerner l'un des fonctionnements textuels les plus canoniques des subordonnées circonstancielles lorsqu'elles suivent la principale – qui est alors un Noyau – et sont précédées d'une virgule (Ferrari 2004a), comme dans le cas suivant :

(68) Abbiamo i conti in rosso. Gli ingaggi dei professori sono lievitati a quote stratosferiche per la concorrenza tra le scuole, gli sponsor stanno tirando i remi in barca e le pay-tv giocano al ribasso sui diritti televisivi delle trasmissioni *educational*, che rappresentano uno dei nostri maggiori introiti.// Le conseguenze sono disastrose:// i migliori insegnanti hanno ceduto alle lusinghe dell'Istituto tecnico «Dodi-al-Fayed» di Mendrisio,

de l'Appendice et elle semble se limiter à confirmer et à préciser le double fonctionnement textuel de l'Unité observé au § 5. : un fonctionnement local et statique *vs* un fonctionnement plus 'étendu' – macro-textuel – et dynamique. Le véritable intérêt analytique de la distinction réside toutefois dans le fait qu'elle investit des phénomènes concernant la forme linguistique de l'Enoncé. A certaines conditions (cf. *infra*), un même contenu du type Appendice peut être présenté par la langue comme Intégratif ou comme Extensif. Ainsi par exemple, si l'on veut que l'indication « come sempre » ait une portée locale, on placera l'Appendice en insertion :

(72) // ha inventato, / **come sempre** / delle scuse improbabili //;

si l'on choisit d'augmenter son importance textuelle, on choisira un positionnement en fin d'Enoncé :

(73) // ha inventato delle scuse improbabili, / **come sempre** //.

La différence la plus importante et 'visible' entre ces deux solutions linguistico-fonctionnelles consiste dans le degré d'ouverture textuelle à droite caractérisant l'Appendice : minimal dans (72), maximal dans (73). La distribution en insertion renforce donc le caractère local de l'Appendice, dont le dynamisme textuel est bloqué (non seulement à gauche – ce qui est une caractéristique générale de l'Appendice – mais) aussi à droite.

On retrouve ici un champ d'application spécifique de la vieille idée de l'Ecole de Prague selon laquelle le dynamisme communicatif des expressions augmente au fur et à mesure que l'on se déplace vers la droite de l'Enoncé. On sait par ailleurs maintenant que cette idée ne peut être généralisée au niveau de l'Enoncé. Comme le montre clairement le modèle d'analyse informationnelle défendu ici, l'Unité de Noyau, *i.e.* l'élément le plus dynamique de l'Enoncé, peut se trouver dans n'importe quelle position, elle peut en particulier être suivie par un Appendice. Le principe d'une augmentation linéaire du dynamisme communicatif vaut tendanciellement dans un seul domaine, celui de l'Unité Informationnelle (Tamburini 1998, De Cesare 2004).

Puisqu'elle concerne aussi des phénomènes liés à la forme linguistique de l'Enoncé, la distinction entre Appendice d'Intégration et Appendice d'Extension devient donc partie intégrante du modèle d'analyse de l'architecture informationnelle de l'Enoncé et de ses effets macro-compositionnels. Il convient toutefois de préciser que la distinction a un domaine d'application restreint. Elle ne vaut tout d'abord que pour les Appendices à contenu dénotatif (*vs* évaluatif, procédural) enrichissant et modalisant l'information donnée par le Noyau ; et elle ne devient en deuxième lieu effective que dans les cas où il y a un réel choix distributionnel.

(i) attribuer à l'Acte un rôle moins central dans l'architecture du texte ;

(ii) rendre 'local' son agencement à gauche : un Appendice ne peut pas chevaucher le Noyau qui le précède pour s'ancrer au cotexte plus haut ;

(iii) 'lancer' un mouvement textuel vers la droite (vs l'Appendice d'Intégration, qui fait, elle, du surplace) tout en annonçant que celui-ci est destiné à prendre fin à court terme.

Ce sont ces trois propriétés textuelles qui expliquent l'adéquation du choix de l'Appendice en (68) et l'inadéquation des formulations de type Noyau observées en (69) et (70) : dans ces deux versions, la motivation acquiert trop d'importance et suggère un plus ample développement, au point que l'on tend spontanément à interpréter le verbe «prosegue» comme s'il était coordonné au verbe «dice». Du point de vue textuel, la possibilité de présenter un contenu sémantico-pragmatique comme Appendice d'Extension est donc précieuse, dans la mesure où elle coïncide avec la possibilité de créer, à court ou à moyen terme, un plan hiérarchique intermédiaire à l'intérieur de celui mis en place par les différents Enoncés (cf. Ferrari (éd.) 2005).

Par rapport à la propriété (iii), il est important d'observer que le mouvement textuel créé par l'Appendice ne doit pas nécessairement se conclure avec celui-ci, comme en (68). L'Appendice peut être suivi par une queue d'Enoncés, sur lesquels il projette son effet d'arrière-plan, comme il est évident dans (71), grâce aussi à la présence des deux-points :

(71) I kazaki hanno ribattezzato la loro capitale con l'antico nome di Almaty per rinnegare la versione russa di Alma Ata, ma l'impronta è comunque quella delle brutte città dell'impero sovietico appena ingentilita da interminabili prospettive alberate.// Una manciata di alberghi di lusso (soprattutto nei prezzi) annunciano il cambiamento che verrà, ma che certo non farà tornare questa città all'antico, / **perché i kazaki non avevano città prima che arrivassero i compagni di Mosca** ://^{Appendice} **erano nomadi e vivevano nei nus, / gli accampamenti di tende di feltro (yurt) che spostavano seguendo le grandi mandrie di cavalli.**//

Un mondo arcaico di cui non c'è traccia in questa città. Nei giardini attorno alla cattedrale ortodossa [...] schizzano bimbetti sui rollerblade [...]. (LISUL_gio_Corr_9).

De par le fait de s'ancrer à un Appendice, ces Actes sont toutefois destinés à une vie brève, qui laisse au plus vite la place à un agencement de premier-plan.

8.3. Dans les termes où elle a été posée ci-dessus, la distinction entre Intégration et Extension est liée principalement au remplissage sémantico-pragmatique

- Blanche-Benveniste *et al.* 1990 = Claire Blanche-Benveniste, Mireille Bilger, Christine Rouget, Karel van der Eynde, *Le français parlé: études grammaticales*, Paris, Editions du CNRS, 1990.
- Blasco-Dulbecco 1999 = Mylène Blasco-Dulbecco, *Les dislocations en français contemporain: une étude syntaxique*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1999.
- Cignetti 2004 = Luca Cignetti, «Le parentesi tonde: un segno pragmatico di eterogeneità enunciativa», in A. Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*, Torino, Atlante Linguistico Italiano, 2004, pp. 165-190.
- Cignetti 2005 = Luca Cignetti, «Sfondi e rilievi testuali nella Costituzione della Repubblica Italiana», in A. Ferrari (éd.), *Rilievi. Le gerarchie semantico-pragmatiche di alcuni tipi di testo*, Firenze, Cesati, 2005, pp. 85-134.
- Cresti 2000a = Emanuela Cresti, *Corpus di italiano parlato. Introduzione*, Firenze, Accademia della Crusca, 2000.
- Cresti/Moneglia 2005 = Emanuela Cresti et Massimo Moneglia (éds), *C-ORAL-ROM. Integrated Reference Corpora for Spoken Romance Languages*, 1 vol. et DVD, Amsterdam, John Benjamins, 2005.
- De Cesare 2004 = Anna-Maria De Cesare, «L'avverbio *anche* e il rilievo informativo del testo», in A. Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*, Torino, Atlante Linguistico Italiano, 2004, pp. 191-218.
- De Cesare 2005 = Anna-Maria De Cesare, «L'organizzazione testuale del messaggio pubblicitario: gerarchie a confronto», in A. Ferrari (éd.), *Rilievi. Le gerarchie semantico-pragmatiche di alcuni tipi di testo*, Firenze, Franco Cesati Editore, 2005, pp. 291-337.
- Ferrari 1999 = Angela Ferrari, «L'extra-posizione a destra in italiano, con osservazioni sul francese», in: G. Skytte/F. Sabatini (éds), *Linguistica testuale comparativa. In memoriam Maria-Elisabeth Conte (= Etudes romanes 42)*, Copenhagen, Museum Tusulanum, 1999, pp. 111-140.
- Ferrari 2001 = Angela Ferrari, «La frammentazione nominale della sintassi», *Vox Romanica* 60 (2001), pp. 51-68.
- Ferrari 2002 = Angela Ferrari, «Aspetti semantici e informativi della nominalizzazione sintagmatica», in G.L. Beccaria/C. Marellò (éds), *La parola al testo. Scritti per Bice Mortara Garavelli*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002, pp. 179-204.
- Ferrari 2003 = Angela Ferrari, *Le ragioni del testo. Aspetti sintattici e interpuntivi dell'italiano contemporaneo*, Firenze, Accademia della Crusca, 2003.
- Ferrari (éd.) 2004 = Angela Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*, Torino, Atlante Linguistico Italiano, 2004.
- Ferrari 2004a = Angela Ferrari, «Le subordinate causali nell'architettura del testo», in A. Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*, Torino, Atlante Linguistico Italiano, 2004, pp. 43-78.

9. Conclusions

Pour que la fonction informationnelle d'Appendice, dans les termes où elle est définie dans ce travail, puisse déployer toute sa force analytique, elle devrait être exemplifiée à travers d'autres arguments et mesurée de manière plus développée au sein du modèle d'analyse qui la justifie (Cresti 2000a, Ferrari 2003, Ferrari (éd.) 2004 et 2005). Il n'en reste pas moins que l'analyse développée ci-dessus est déjà suffisante pour en montrer sa capacité descriptive et explicative, qui a le mérite de réunir dans une classe textuellement homogène des structures linguistiques hétérogènes et de proposer une voie cohérente à l'intérieur de laquelle pouvoir donner un contenu aux effets d'arrière-plan que l'on perçoit intuitivement.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Apothéloz/Grobet 2005 = Denis Apothéloz/Anne Grobet, « Appendices dans le discours : aspects syntaxiques, prosodiques et pragmatiques », in *Travaux Neuchâtelois de Linguistique* 41 (2005), pp. 95-126.
- Auchlin 1999 = Antoine Auchlin, « Les dimensions de l'analyse pragmatique du discours dans une approche expérientielle et systémique de la compétence discursive », in J. Verschueren (éd.), *Pragmatics in 1998: Selected papers from 6th International Pragmatics Conference*, vol. 2, Anvers, OPrA, 1999, pp. 1-21.
- Bally 1944 = Charles Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, Bern, Francke, 1944.
- Benincà/Salvi/Frison 1988 = Paola Benincà, Giampaolo Salvi et Lorenza Frison, « L'ordine degli elementi della frase e le costruzioni marcate », in L. Renzi (éd.), *Grande grammatica italiana di consultazione*, vol. I, Bologna, Il Mulino 1988, pp. 115-225.
- Berrendonner 1990 = Alain Berrendonner, « Pour une macro-syntaxe », in *Travaux de linguistique* 21 (1990), pp. 25-36.
- Berrendonner 2003 = Alain Berrendonner, « Eléments pour une macro-syntaxe : actions communicatives, types de clauses, structures périodiques », in A. Scarano (éd.), *Macro-syntaxe et pragmatique*, Roma, Bulzoni, 2003, pp. 93-110.
- Berrendonner/Béguelin 1997 = Alain Berrendonner et Marie-José Béguelin, « Les constructions segmentées en français. Variété, norme, usage », in D. Stein (éd.), *Taming the vernacular*, London, Longman, 1997, pp. 220-237.
- Berrendonner et al. à paraître = Alain Berrendonner, Denis Apothéloz, Marie-José Béguelin et Louis Benetti, *Grammaire de la période*, à paraître.
- Berruto 1986 = Gaetano Berruto, « Le dislocazioni a destra in italiano », in H. Stammerjohann (éd.), *Tema-Rema in italiano*, Tübingen, Narr, 1986, pp. 55-69.

- Mertens 1990 = Piet Mertens, «Intonation», in C. Blanche-Benveniste *et al.* (éds), *Le français parlé. Etudes grammaticales*, Paris, Editions du CNRS, 1990, 159-176.
- Mortara Gravelli 2001 = Bice Mortara Garavelli, *Le parole e la giustizia*, Torino, Einaudi, 2001.
- Mortara Garavelli 2003 = Bice Mortara Garavelli, *Prontuario di punteggiatura*, Roma-Bari, Laterza, 2003.
- Nølke 1997 = Hennig Nølke, «Notes sur la dislocation du sujet: thématisation ou focalisation?», in G. Kleiber et M. Riegel (éds.), *Les formes du sens. Etudes de linguistique française, médiévale et générale offertes à Robert Martin à l'occasion de ses 60 ans*, Paris, Duculot, 1997, pp. 281-294.
- Roulet 2002 = Eddy Roulet, «Le problème de la définition des unités à la frontière entre le syntaxique et le textuel», *Verbum* 24/1-2 (2002), pp. 161-78.
- Roulet/Filliottaz/Grobet 2001 = Eddy Roulet, Laurent Filiottaz, Anne Grobet, *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Bern, Peter Lang, 2001.
- Sala Gallini 1996 = Maurizio Sala Gallini, «Lo statuto del clitico nella dislocazione a destra: pronome vero o marca flessionale?», in *Archivio glottologico italiano* 81/1 (1996), pp. 76-94.
- Scarano 2002 = Antonietta Scarano, *Le frasi pseudorelative. Sintassi, semantica, struttura informativa*, Roma, Bulzoni, 2002.
- Simon 2004 = Anne-Catherine Simon, *La structuration prosodique du discours en français*, Bern, Lang, 2004.
- Sornicola 1981 = Rosanna Sornicola, *Sul parlato*, Bologna, Il Mulino.
- Tamburini 1998 = Giovanni Tamburini, «L'ordine dei costituenti e l'articolazione dell'informazione», in *Studi di grammatica italiana* XVII (1998), pp. 399-443.
- Zampese 2004 = Luciano Zampese, «Aspetti semantico-testuali del gerundio modale in apertura di frase», in A. Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*, Torino, Atlante Linguistico Italiano, 2004, pp. 79-116.
- Zampese 2005 = Luciano Zampese, «La struttura informativa degli articoli di cronaca: natura e funzioni dell'Unità di Quadro», in A. Ferrari (éd.), *Rilievi. Le gerarchie semantico-pragmatiche di alcuni tipi di testo*, Firenze, Cesati, 2005, pp. 173-216.
- Ziv 1994 = Yael Ziv, «Left and right dislocations: discourse functions and anaphora», in *Journal of Pragmatics* 22 (1994), pp. 629-645.

SOURCES DES EXEMPLES

- Crepet 2001 = Paolo Crepet, *Non siamo capaci di ascoltarli*, Torino, Einaudi Tascabili, 2001.

- Ferrari 2004b = Angela Ferrari, «La lingua nel testo, il testo nella lingua», in A. Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*, Torino, Atlante Linguistico Italiano, 2004, pp. 9-41.
- Ferrari 2004c = Angela Ferrari, «Le funzioni della virgola. Sintassi e intonazione al vaglio della testualità», in P. D' Achille (éd.), *Generi, architetture e forme testuali*, Firenze, Cesati, 2004, pp. 107-128.
- Ferrari (éd.) 2005 = Angela Ferrari (éd.), *Rilievi. Le gerarchie semantico-pragmatiche di alcuni tipi di testo*, Firenze, Franco Cesati Editore, 2005.
- Ferrari 2005a = Angela Ferrari, «Tipi di testo e tipi di gerarchie testuali, con particolare attenzione alla distinzione tra scritto e parlato», in A. Ferrari (éd.), *Rilievi. Le gerarchie semantico-pragmatiche di alcuni tipi di testo*, Firenze, Franco Cesati Editore, 2005, pp. 15-52.
- Ferrari 2005b = Angela Ferrari, «Connettivi e struttura del testo: oltre la semantica lessicale», in I. Korzen (éd.), *Lingua, cultura e intercultura: l'italiano e le altre lingue*, Copenhagen Studies in Language 31, Samfundslitteratur Press, 2005, pp. 191-204.
- Ferrari 2005c = Angela Ferrari, «Le funzioni testuali delle relative appositive», *Cuadernos de filología italiana* 12 (2005), pp. 9-32.
- Ferrari/Auchlin 1994 = Angela Ferrari et Antoine Auchlin, «Syntaxe, prosodie, discours: évidences et problèmes», *Cahiers de Linguistique Française* 15 (1994), pp. 187-216.
- Hartnett 1995 = Carolyn G. Hartnett, «The pit after the theme», in M. Ghadessy (éd.), *Thematic Development in English Texts*, Amsterdam, Benjamin, 1995, pp. 198-212.
- Lala 2004 = Letizia Lala, «I Due punti e l'organizzazione logico-argomentativa del testo», in A. Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*, Torino, Istituto dell' Atlante Linguistico Italiano, 2004, pp. 143-164.
- Lala 2005 = Letizia Lala, «A voi lettori. L'ardua sentenza. Barrate la crocetta. Sulla risposta. Prescelta.: le articolazioni informative di (certa) riflessione politica», in A. Ferrari (éd.), *Rilievi. Le gerarchie semantico-pragmatiche di alcuni tipi di testo*, Firenze, Cesati, 2005, pp. 217-244.
- Lambrecht 1981 = Knud Lambrecht, *Topic, Antitopic and Verb Agreement in Non-Standard French*, Amsterdam, Benjamins, 1981.
- Lambrecht 1994 = Knud Lambrecht, *Information Structure and Sentence Form*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- Lombardi Vallauri 2002 = Edoardo Lombardi Vallauri, *La struttura informativa dell'enunciato*, Milano, La Nuova Italia, 2002.
- Mandelli 2004 = Magda Mandelli, «Coordinazione frasale e coordinazioni testuali: il caso della congiunzione e», A. Ferrari (éd.), *La lingua nel testo, il testo nella lingua*, Torino, Atlante Linguistico Italiano, 2004, pp. 117-143.

W. Terrence Gordon

LE SAUSSURISME EN ANGLETERRE
ET EN AMÉRIQUE DU NORD AU XX^e SIÈCLE

Le mépris manifesté envers le *Cours de linguistique générale* par certains universitaires britanniques dès la parution de la première édition est assez connu. Il est toutefois utile de s'y attarder de nouveau en se posant quatre questions : 1) Quelles sont les principales critiques par rapport aux enseignements de Saussure ? 2) Quels sont les motifs de ces critiques ? 3) Les critiques formulées sont-elles conséquentes avec les principes linguistiques avancés par les personnes réfractaires ? 4) Que laissent entendre les réponses à ces questions par rapport à la compatibilité entre le point de vue de Saussure et la tradition britannique en matière d'analyse linguistique ?

1. *Ogden et Richards*

Dans *The Meaning of Meaning* (1994 [1923]), C.K. Ogden et I.A. Richards rejettent la complémentarité « langue-parole », la considérant comme chimérique et inutile, ne serait-ce qu'à titre de preuve de la servitude ensorcelante dans laquelle elle tient Saussure, soumis à la concrétisation tyrannique de l'abstrait. Cette insinuation découle de l'occurrence du mot « objet » dans le *Cours de linguistique générale* et se développe sans que les auteurs tiennent compte qu'il fait référence respectivement à l'objet physique (23, 32), à la matière de la linguistique (16, 31) et à la finalité de l'étude (13, 25). Les mêmes extraits indiquent que le principe de

- Cresti 2000a = Emanuela Cresti, *Corpus di italiano parlato. Introduzione*, Firenze, Accademia della Crusca, 2000.
- Cresti 2000b = Emanuela Cresti, *Corpus di italiano parlato. Campioni*, Firenze, Accademia della Crusca, 2000.
- D'Achille 2001 = Paolo D'Achille, *Breve grammatica storica dell'italiano*, Roma, Carocci, 2001.
- De Carlo 2001 = Andrea De Carlo, *Tecniche di seduzione*, Torino, Einaudi Tascabili, 2001.
- Lepschy/Lepschy 1992 = Anna Laura Lepschy et Giulio Lepschy, «La situazione dell'italiano», in A. M. Mioni et M. A. Cortelazzo (éds), *La Linguistica Italiana degli anni 1976-1986* (= SLI 31), Roma, Bulzoni, 1992, pp. 27-38.
- LISUL = *corpus privé d'italien écrit fonctionnel contemporain, créé à l'Université de Lausanne et de Bâle en vue de la recherche financée par le Fonds National Suisse pour la Recherche Scientifique intitulée «L'articulation informationnelle de l'énoncé écrit en italien contemporain (non littéraire)»*, dirigée par A. Ferrari
- Mengaldo 2001 = Pier Vincenzo Mengaldo, *Prima lezione di stilistica*, Roma-Bari, Laterza, 2001.
- Mortara Garavelli 2001 = Bice Mortara Garavelli, *Le parole e la giustizia*, Torino, Einaudi, 2001.
- Renzi 1988 = Lorenzo Renzi, «Presentazione», in L. Renzi (éd.), *Grande grammatica italiana di consultazione*, vol. I, Bologna, Il Mulino 1988, pp. 9-25.
- Segre 1998 = Cesare Segre, *La letteratura italiana del Novecento*, Roma-Bari, Laterza, 1998.
- Simone 2001 = Raffaele Simone, «Tre paradigmi di scrittura», in A. Blok-Boas et C. Maeder (éds), *Frases e testo. Studi in onore di Vincenzo Lo Cascio*, Firenze, Cesati, 2001, pp. 201-219.
- Tucceri 2000 = Livia Tucceri, *Compendio di storia I*, Roma, Newton & Compton, 2000.

Angela Ferrari
 Italienische Sprachwissenschaft
 Stapfelberg 7/9
 CH-4051 Basel
 Angela.Ferrari@unibas.ch

distinction entre langue et parole, cette affinité ne touche que la quatrième des cinq fonctions attribuées au symbole par Ogden et Richards (la promotion des effets souhaités) et le concept chez Gardiner de comportements volitifs (*volitional attitudes*). Qui plus est, la distinction entre langue et parole de ce dernier est délibérément opposée à la vision de Saussure (voir plus loin et Gordon 1994).

Malgré les critiques acharnées portées contre Saussure par Ogden et Richards, le biographe de celui-ci indique des similitudes entre *The Meaning of Meaning et le Cours*, similitudes qui ne doivent pas être négligées, notamment le caractère arbitraire du signe linguistique et le rejet d'une optique essentialiste à l'égard de la signification. Shusterman (1989) prétend que les écrits de Richards rédigés alors qu'Ogden n'avait plus d'influence sur lui illustrent sans contredit un relativisme saussurien. Harris (1988) démontre comment les complémentarités saussuriennes permettent de remédier aux inaptitudes des fondements théoriques de la tradition britannique antérieure à Ogden et Richards dans le travail de George Edward Moore (1873-1958). Cela vient appuyer l'affirmation de Shusterman, en ce sens que l'on a des preuves que Richards a déclaré avoir réagi aux enseignements de Moore à chaque étape de sa longue carrière.

La réprobation du signe saussurien par Ogden et Richards, se fondant sur l'inclusion du processus d'interprétation dans la définition du signe, n'a pas été réfutée pendant 67 ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'Auroux et Delesalle (1990:123) fournissent une contre-argumentation appuyée de sources pertinentes :

In fact the dyadic model [of the linguistic sign] does not include the interpretation process, [...] it simply does not take the interpretation process into account. Ignorance is not the reason that linguistic semiology uses a dyadic mode: it simply refuses a triadic one. As far as we know, Saussure mentioned a triadic model once, in an unpublished text where he was writing about the 'onymique' (i.e. nouns like /tree/, /stone/, etc., which give the impression that language is a catalogue). This phenomenon is presented by Saussure as an exception to the general theory.

(En fait, le modèle dyadique [du signe linguistique] ne comprend pas l'interprétation du processus, [...] et ne tient tout simplement pas compte du processus d'interprétation. Ce n'est pas l'ignorance qui attribue un modèle dyadique à la sémiologie linguistique, car celle-ci refuse tout simplement le modèle triadique. D'après tout ce que nous savons, Saussure n'a mentionné le modèle triadique qu'à une reprise dans un texte inédit, dans lequel il parle de la notion d'« onymique » (c'est-à-dire les noms comme /arbre/ et /roche/ qui donnent l'impression que la langue est un catalogue). Ce phénomène fait figure d'exception dans la théorie générale de Saussure.)

Le texte inédit en question est mentionné chez Engler (1968:37) «[Le cas] particulier de l'onymique dans l'ensemble de la sémiologie [est celui] où il y a un troisième élément incontestable dans l'association psychologique du sème, la

complémentarité qui donne à l'architecture du *Cours* ses termes appariés ne s'applique pas moins aux significations distinctes perceptibles dans les termes-clés non-jumelés, tel «objet». (En effet, la terminologie saussurienne vient en appui à l'argument qui réunit la polysémie d'un signe donné et l'homonymie de deux ou de plusieurs signes. Voire, un tel argument s'impose si l'on veut que les définitions saussuriennes de la paire terminologique «différence-opposition» s'appliquent en même temps et d'une façon conséquente à toutes les complémentarités du *CLG* ainsi qu'au terme «objet» ou à quelque polysème que ce soit.)

En référence à ces mêmes extraits, Ogden et Richards interprètent mal le mot «objet», le voyant comme revêtant toujours le même sens, notamment celui d'un objet concret, une réalité que le texte du *Cours de linguistique générale* énonce plus fréquemment par les mots «chose» et «entité». En outre, malgré la véhémence avec laquelle Ogden et Richards poursuivent leur commentaire critique, se voulant exemplaire, du texte de Saussure (il s'agit d'un des rares extraits de *The Meaning of Meaning* à avoir été élaboré après la première édition), ils font eux-mêmes, dans les passages où leur propre analyse l'exige, la distinction entre le langage comme système et la mise en action du système sans pour autant y rattacher une distinction terminologique. Les auteurs semblent inconscients de leur acceptation implicite de la complémentarité «langue-parole» quand ils disent: «A symbol becomes, when uttered, in virtue of being so caused, a sign to a hearer of an act of reference» (1994:314). (Un symbole, quand il est prononcé, devient en vertu de cet acte causal un signe pour l'auditeur d'un acte de référence.)

Bien qu'on ne trouve aucun équivalent de «langue-parole» dans la terminologie d'Ogden et Richards, les réalités langagières qui ont poussé Saussure à en faire sa complémentarité fondamentale sont précisément au cœur du raisonnement organisationnel de *The Meaning of Meaning*, articulé autour de la distinction cohérente entre *sign et symbol*. Cette complémentarité primaire pour Ogden et Richards est un équivalent *de facto* de la combinaison «langue-parole» chez Saussure. La distinction que fait ce dernier entre les congénères français de *sign-symbol*, c'est-à-dire «signe-symbole», est présentée dans un passage du *Cours*, dans lequel Saussure traite du recours au mot «symbole» pour dénoter un signifiant partiellement motivé par rapport à son signifié (101). Du point de vue saussurien, il s'agit d'un cas marginal d'écart du principe conducteur, soit le caractère arbitraire du signe linguistique.

Alors qu'Ogden et Richards concèdent souvent des points importants en parlant d'un auteur avec lequel ils sont généralement en désaccord, ils soutiennent, dans leur critique de Saussure, qu'il amoindrit le potentiel de son étude en postulant une entité surdéterminée (le terme est de Strozier [1988]): la langue. De plus, bien qu'Ogden et Richards parlent de leur affinité avec Gardiner, qui maintient une

which he had resolved to write because his work as an Egyptologist allowed him little time for general reflections on language» (Sanders 2000:353-54).

Gardiner a travaillé dans l'ordre inverse de Saussure, partant de ce qu'on pourrait qualifier de «linguistique de la parole» et ne se penchant jamais sur la «linguistique de la langue» qu'il avait envisagé à écrire, son travail d'égyptologue ne lui laissant pas assez de temps pour formuler des réflexions générales sur la langue.)

Toutefois, contrairement à Malinowski, Gardiner considère essentiel de rejeter dans le détail non seulement le signe sans référent mais la façon dont Saussure formule ses paires «langue-parole» et «synchronie-diachronie». Contrairement à Ogden et Richards, il ne rejette pas catégoriquement l'approche saussurienne, modifiant plutôt les mêmes concepts selon ses propres critères en matière de complémentarité entière. Taylor en fait le résumé suivant :

Knowledge of language is, then, knowledge of the past; it is formed through countless individual experiences of purposeful acts of speech. Language is thus for Gardiner a diachronic phenomenon, while only the activity of speech is truly synchronic (Taylor 1988:143).

(La connaissance de la langue est donc la connaissance du passé. Elle est formée d'innombrables expériences personnelles d'actions réfléchies de la parole. Pour Gardiner, la langue est donc un phénomène diachronique, seule la parole étant véritablement synchronique).

La fenêtre ouverte par Gardiner donne sur la linguistique pragmatique qui sera développée par Firth.

4) J.R. Firth

Une étude de l'œuvre de J.R. Firth dans son ensemble soulève l'ambivalence de celui-ci par rapport aux principes sous-jacents du structuralisme saussurien. Des six caractéristiques du travail de Saussure critiqués par Firth, une seule s'avère incompatible avec la position qu'il adopte dans ses travaux.

La complémentarité «langue-parole» de Saussure était à écarter aux yeux de Firth en raison de son abstraction inhérente et du statut privilégié qu'elle donne à la forme collective du langage. Cette antipathie remonte à 1935: «There is no such thing as une langue une (sic) and there never has been» (1935:68). (Il n'y a pas d'une langue une (sic) et il n'y en a jamais eu.) On y trouve même une référence indirecte à la conviction de Firth quant au manque de pertinence du concept de «langue» aussi tardivement qu'en 1957.

La critique du concept de «langue» avancée par Firth est en accord avec ses principes, mais pas avec ses pratiques. En effet, elle ne tient pas compte de l'évidence que l'activité que constitue un acte de parole révèle le système de langue qui

conscience qu'il s'applique à un être extérieur assez défini en lui-même pour échapper à la loi générale du signe.» Ce texte constitue-t-il le fondement d'une conciliation, du moins partielle, entre le modèle du signe chez Saussure et le modèle de la signification tel que le proposent Ogden et Richards? Même sans l'appui du texte cité, Morris (1955:295) rapproche la vue d'Ogden et Richards et celle de Saussure, accusant les premiers du même méfait qu'ils ont reproché à Saussure, soit l'inclusion du processus d'interprétation dans la définition du signe.

2) B. Malinowski

Alors que Ogden et Richards critiquent Saussure, Malinowski en fait pratiquement fi. Ce contraste s'explique par les buts distincts poursuivis par les uns et l'autre. En effet, Ogden et Richards tentent d'établir un schéma analytique encadrant l'analyse linguistique; Malinowski, quant à lui, se limite à la mise en œuvre d'une telle analyse. *The Meaning of Meaning* répondait aux exigences de Malinowski en matière de préambule théorique et d'orientation générale quand il a rédigé le supplément à la première édition du livre d'Ogden et Richards, publié en 1923. Cela est clair dès le début, car Malinowski ne s'intéresse qu'aux langues des cultures sans écriture et au langage enfantin, entre autres. Donc, le modèle triangulaire de la signification chez Ogden et Richards, réduit à sa forme la plus simple, soit à la ligne de base sur laquelle elle s'érige, convient aux données de Malinowski, la distinction entre langue et parole, d'ailleurs, n'ayant ici rien à voir. En effet, la recherche menée par Malinowski était entièrement axée sur un vaste corpus de données. Compte tenu de l'accent croissant mis sur le contextualisme, allant de Malinowski à Gardiner, puis Firth, et de la partialité de la plume de Firth, qui en brouille les origines, il est important de remarquer l'affirmation suivante de Malinowski :

It is obvious that the context of situation on which such a stress is laid here is nothing else but the sign-situation of the authors [of *The Meaning of Meaning*]. Their contention, which is fundamental to all the arguments of their book, that no theory of meaning can be given without the study of the mechanism of reference, is the main gist of my reasoning in the foregoing paragraphs (1994:453).

(Il est évident que le contexte d'une situation sur laquelle on insiste tant ici n'est autre chose que le concept du signe contextualisé des auteurs [de *The Meaning of Meaning*]. L'assertion, fondamentale à tous les arguments de leur livre, voulant qu'aucune théorie du sens ne peut être donnée sans qu'on en étudie le mécanisme de référence, est le point principal de mon raisonnement dans les paragraphes qui suivent.)

3) A. H. Gardiner

Le lien entre Malinowski et Gardiner est manifeste :

'[Gardiner] worked in reverse order from Saussure, starting with what one might call a 'linguistique de la parole' and never getting to the 'linguistique de la langue'

compte des indices plus subtils des affinités et distinctions terminologiques que l'on trouve dans les passages cités par Spence, soit l'« image verbale », variante de l'« image acoustique » (donc un élément de langue), et la force du vocable « emma-gasiné », réservé exprès par Saussure pour décrire les éléments de langue.

Spence est d'accord avec Malmberg pour dire que la distinction entre *Individualsprache* et *Kollektivsprache* laisse à désirer, attendu que le premier terme réunit des phénomènes linguistiques isolés sans tenir compte des relations sociales, lexicales et phonologiques qui les nouent. Mais il précise en même temps que cela ne justifie pas pour autant un retour à la distinction saussurienne entre la parole individuelle et la langue collective (Spence 1957: 10), Spence revient constamment sur l'impossibilité de définir ou de délimiter avec exactitude le système collectif de la langue, ne voulant apparemment pas admettre que l'on puisse voir l'affirmation de Saussure quant à l'interdépendance de la langue et de la parole comme une concession par rapport à la dite impossibilité, concession qui allie des caractéristiques fonctionnelles indissociables du langage tout en les dissociant d'un point de vue terminologique (langue-parole) à des fins heuristiques. La partie centrale de l'essai de Spence ne fait même pas mention de Saussure; ce n'est que dans la partie finale, où la complémentarité « langue-parole », telle que la présente *le Cours de linguistique générale*, est toujours taxée de *largely artificial* (Spence 1957:21), que Spence présente son propre correctif: « The *parole* of the individual is the exteriorisation of his individual linguistic system – his *langue individuelle* – and the two are very closely linked » (*ibid.*, 22). (*La parole* de l'individu constitue l'extériorisation de son propre système linguistique (sa *langue individuelle*), les deux étant intimement liés.) La conclusion de Spence veut que ni la dichotomie « langue-parole » ni la notion de « parole » comme telle ne soit un fondement essentiel de la linguistique structurale (*ibid.*, 26-27). Etant un homme de nature « pratique », portant sur l'étude de la variété presque infinie de paroles sans ressentir aucune compulsion à l'établir dans un cadre prétabli avec des insinuations théoriques ou à en tirer des conclusions permettant de définir un tel cadre de travail, Spence ne présente aucune solution de rechange.

6) De R. Harris à P. Thibault

Il a fallu le passage de soixante ans pour que l'optique sur Saussure léguée au monde anglo-saxon par Ogden et Richards, puis transmise par leurs successeurs, soit déplacée. Et cela non par une vue qui pare à la perspective ogden-ricardienne à l'aide d'une contre-critique offerte au nom d'un saussurisme canonique qui se veut renouvelé mais plutôt par de multiples perspectives, visant, chacune de son côté, à découvrir pleinement la pensée du maître de Genève. C'est ainsi que s'ouvre en Angleterre aux années 80 un nouveau chapitre dans les annales de la réception du *Cours de linguistique générale*. Vient en premier *le Reading Saussure*

permet l'exécution de cette activité, mais sans que le système constitue l'activité en soi. Si le linguiste cherche quelque chose à l'« intérieur » de la parole, comme le disait Firth, c'est-à-dire quelque chose de récurrent dans les échantillons de parole, c'est un phénomène qui doit être distinct de l'activité qui constitue la parole et susceptible d'être traité de façon abstraite. Le « langage convenable » (d'analyse), développé par Firth à partir de 1935, était celui de la « contextualisation progressive », s'avérant aussi abstraite que le concept de « langue » chez Saussure. Bien que Firth puisse affirmer que la science ne devrait imposer des systèmes à la langue, il impose lui-même une décomposition du sens en cinq éléments dans son premier essai sur la sémantique. (1935)

Il est donc paradoxal, à la lumière de l'objection soutenue et énergique de Firth à l'abstraction de la « langue », de découvrir au bout du compte qu'il qualifie l'un des concepts-clés de ses travaux d'abstraction. Il s'agit de la signification collocationnelle. « Meaning by collocation is an abstraction at the syntagmatic level and is not directly concerned with the conceptual or idea approach to the meaning of words » (1951:196)

En faisant la distinction entre « langue » et « parole », Saussure qualifie la première de produit, de chose, d'objet (voir ci-dessus). Tout comme Ogden et Richards, Firth s'en est pris à ce point de vue. Mais en traitant la langue de « chose », Saussure précise qu'il définit la chose même, c'est-à-dire le phénomène de la langue, la redéfinissant à sa façon au lieu de se fier aux définitions et à la terminologie existantes, qu'il considère ambiguës. Ainsi, il n'y avait aucune intention de la part de Saussure de concrétiser la langue, même quand il en a parlé comme d'un objet ou d'un produit, puisqu'il précise : « [La langue] est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres d'une communauté » (*CLG*, 31).

5) *N. C. W Spence*

Dès 1957, tant de commentaires sur Saussure avaient été publiés que Spence eut l'idée d'en faire le bilan. Emboîtant le pas à Rogger d'abord, puis à Malmberg, Spence affirme que la notion d'idiolecte est implicite dans l'équation bien connue offerte en modèle de langue dans les premières pages du *CLG* (38). En plus, Spence prétend que la tentative de Saussure de rendre justice à la langue en tant que phénomène social l'amène à miner non seulement les fondements de sa distinction « langue-parole » (Spence 1957:6) mais la possibilité même de pratiquer la linguistique comme étude de la langue, car « la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus » (*CLG*, 30) comprendrait logiquement ce que Saussure qualifie de « faits de parole » (Spence 1957:7). Ce type de critique ne tient pas

se voit obligé de puiser autre part dans le *CLG* afin de découvrir la nature de la dite corrélation. Ce n'est que vers la fin du chapitre suivant que le terme *d'arbitraire* reçoit son partenaire usuel, le terme qui lui est typiquement associé dans les exposés de la pensée saussurienne, et ainsi s'achève la complémentarité *arbitraire-motivé*. Quant à l'association *arbitraire-différentiel* (au premier chapitre c'est *arbitraire et linéaire* qui forme couple), il faut se rappeler qu'elle se situe au sein du chapitre le plus mal interprété du *Cours*, selon Tallis, le chapitre qui a mené à la conception dérridéenne de *différance*. Entre le *différentiel* de Saussure et la *différance* de Derrida, dit Tallis, on découvre les entorses à la pensée de celui-là et les lapsus de logique de celui-ci dûs à une lecture inattentive du *Cours*.

Si la critique de Derrida, doublée de correctif, que nous offre Tallis constitue *de facto* une défense de Saussure, l'auteur n'est pas pour autant aux antipodes d'Ogden et Richards. Au contraire, il est pertinent de noter que son correctif implique le modèle triangulaire de la signification telle qu'il figure au premier chapitre de *The Meaning of Meaning*. L'expansion du fondement de la linguistique saussurienne implicite chez Tallis repose également sur ce modèle. Bien qu'aucune mention du livre des deux jeunes Anglais qui semblent se féliciter tellement d'avoir ravalé le maître de Genève au rang des naïfs ne se trouve chez Tallis, sa façon de mettre au microscope les textes dérridéens ressemble étroitement à la méthode ogden-ricardienne développée autour de la reformulation de la logique classique à l'aide d'une série de règles appelées « les canons du symbolisme ».

Parmi les ouvrages de date très récente publiés au Royaume-Uni, on découvre *Re-reading Saussure* de Paul Thibault, dont le sous-titre, *The dynamics of signs in social life*, annonce le fil conducteur, précisé ainsi : « I consider that Saussure participated in an emerging new theoretical dialogue between the social-semiological and the biophysical dimensions of meaning-making. Unfortunately, the structuralist reading of Saussure, with its emphasis on morphostasis and self-regulation, rather than on morphogenesis and adaptiveness, truncated the dialogue until its re-emergence became possible in the light of a number of more recent developments » (Thibault 1997 : 101). Parallèlement à l'élaboration de cette thèse l'auteur livre une contribution importante à l'analyse textuelle du *CLG* contenant une étude détaillée de plus de 80 passages-clés.

Thibault se met résolument à la recherche et à l'exposition de la cohérence de la pensée saussurienne, fustigeant en passant les commentateurs qui osent s'écarter d'une telle orientation. Quant au maître de Genève, Thibault se permet de lui adresser un seul reproche en manifestant son désaccord avec le passage du *CLG* où nous lisons : « Ainsi *vingt* est immotivé, mais *dix-neuf* ne l'est pas au même degré » (181) et puis « Le pluriel anglais *ships* « navires » rappelle par sa formation toute la série *flags, birds, books, etc.*, tandis que *men* « hommes », *sheep* « moutons » ne

de Harris, publié en 1987. Le sous-titre, *A critical commentary on the Cours de linguistique générale*, laisse entendre que l'impulsion critique à l'égard de Saussure dans la tradition britannique n'est pas morte et pourtant l'ouvrage constitue le premier guide proprement dit au texte du *CLG*. Alors que la plupart des commentateurs se jettent sans relâche sur leurs morceaux favoris, Harris élabore une discussion de l'ensemble du *Cours*, suscitant ainsi un intérêt pour de nombreuses leçons saussuriennes qui étaient restées longtemps peu commentés. C'est aussi en 1987 que Harris publie sa traduction *du Cours*. Etant la seconde en langue anglaise, elle offre, grâce à ses divergences par rapport à la première (Baskin 1959), un terrain fructueux pour l'étude de la pensée saussurienne, car la traduction du français vers l'anglais, tout comme la traduction des notes prises par les auditeurs de Saussure en texte du *CLG*, jette une lumière sur la traduction des réflexions linguistiques de celui-ci en notes de conférencier. Sanders (2000) ajoute à son étude comparée des traductions de Baskin et de Harris un commentaire sur les volumes édités par Harris, Komatsu et Wolf (1993, 1996, 1997).

En 1988, R. Tallis publie *Not Satissure*, concentrant le tir sur Derrida mais sans épargner les autres partisans «PoMo» du langage comme système clos dépourvu de pouvoir référentiel. Le titre, un jeu de mots sur l'expression «not so sure», fait comprendre qu'il ne faut pas se fier à une telle conception du langage, qui fausse l'héritage saussurien. Il annonce en même temps le style très spirituel maintenu d'un bout à l'autre, que ce soit par d'autres jeux de mots – le dépouillement de l'argument derridien contre le logocentrisme, par exemple, se résume en l'écho moqueur du neologisme intraduisible *legocentrism* – ou par un passage parodique où Tallis lance à Geoffrey Hartman une apostrophe scatologique autocommenté de la façon suivante : «The speech act brings together the cardiac and genital seats of desire and so reconstructs the whole 'man'. Presence pitches its tent in the very eye of the storm of absence, and plenitude is created out of emptiness» (Tallis 1995 [1988]:25).

Tallis poursuit sa proie sur les sentiers de la philosophie, de la littérature, de la critique littéraire, de la sémiotique, s'armant de longues citations choisies chez Wittgenstein et Husserl pour répondre à Derrida, d'autres chez Shakespeare, Donne, Shelley et Paz pour répondre, entre autres, à Lentricchia, Eagleton et Hawkes. Les passages du *CLG* les plus amplement cités et commentés sont ceux de la partie consacrée aux principes généraux de la linguistique et plus loin ceux qui se trouvent dans la section sur la synchronie.

C'est à ce point-là que Tallis s'arrête sur l'une des phrases du *Cours* dont la concision masque son importance et fait d'elle l'un des passages les moins commentés : «*Arbitraire et différentiel* sont des qualités corrélatives» (163). Il n'y a que les italiques des éditeurs pour signaler l'importance de la formule. Le lecteur

of the *Cours* lies in its clear and rigorous demonstration of fundamental principles... [Saussure] has given us the theoretical basis for a science of speech» (Bloomfield 1924:318-19). Entre ces deux fragments Bloomfield porte son œil critique sur les dimensions psychologique et phonétique du livre pour y découvrir leurs insuffisances: «Now, de Saussure seems to have had no psychology beyond the crudest popular notions, and his phonetics are an abstraction from French and Swiss-German which will not stand even the test of an application to English» (*Ibid.*, 318). D'ailleurs, malgré l'hommage à l'auteur du *Cours* nettement rendu par l'envoi bloomfieldien déjà cité, il est précédé d'un passage où s'annonce aussi nettement l'écart qui s'installera entre le structuralisme d'inspiration saussurienne et le structuralisme américain: «In detail, I should differ from Saussure chiefly in basing my analysis on the sentence rather than on the word; by following the latter custom de Saussure gets a rather complicated result in certain matters of word-formation and syntax» (*Ibid.*, 319) Parmi les commentaires autour du rapport Saussure-Bloomfield, celui de Koerner (1989: 58) s'arrête sur un glissement qui se laisse détecter entre la représentation fidèle du triplet saussurien de *langue-langage-parole* chez Bloomfield en 1924 (la représentation autorise-t-elle la supposition d'un engagement de la part de Bloomfield à maintenir les distinctions qui s'y rattachent?) et ses écrits ultérieurs: «[W]e will notice a subtle shift: the object of linguistics in final analysis is not the abstract system Saussure's *langue*, but the much more concrete concept of 'speech'... This shift is made obvious by Bloomfield's subsequent statements concerning the subject matter of linguistics, especially in the *Postulates* of 1926 and the 1933 book [*Language*]». L'interprétation de certains autres commentateurs, y compris Levin (voir ci-dessus), ne s'accorde pas à celle-ci. Koerner souligne également la disparition chez Bloomfield entre 1924 et 1926 de toute mention de l'arbitraire du signe.

Joseph (1989), en discutant d'un article de Bloomfield peu connu et moins commenté qui date de 1927, nous ramène au triangle sémantique d'Ogden et Richards. Il fournit en même temps des détails sur le ménage à trois dans sa relation complexe avec Saussure. «For most of us, that *mental image* is Saussure's property, yet astonishingly, Bloomfield ascribes it instead to Ogden and Richards 1923... Ogden and Richards had undone the centrality of Saussure's *signifié*, and therefore ought to have gotten credit, not blame, in Bloomfield's eyes!» (Joseph 1989:50). A cette observation Joseph ajoute une précision importante sur la façon dont Bloomfield reconstitue la pensée et la terminologie ogdenienne-ricardienne-saussurienne: «But Bloomfield saw things very differently: for him Saussure's system consisted not of two units but of four. «De Saussure's system is more complex: (1) actual object, (2) concept, (3) acoustic image, (4) speech utterance...» [Bloomfield 1927:] (177)... Bloomfield then clarifies that (4) is *la parole*, while «the segment formed by the two purely mental terms (2) and (3) is *la langue*, the socially uniform pattern» (177). » (*Ibid.*)

rappellent rien » (*ibid.*). Selon Thibault, le rapport entre l'arbitraire et la motivation chez Saussure dépend d'une conception de la causalité qui ne se précise nulle part parmi les leçons du *Cours*.

Dans la mesure où se laisse constater l'émergence d'un cadre critique formé par les commentaires cités jusqu'ici, il est pertinent de noter chez Thibault un passage qui rappelle Ogden et Richards montant en épingle leur triangle sémantique au grand dam de Saussure ainsi que la voix beaucoup plus modérée et mesurée de Tallis qui envisage une linguistique d'inspiration saussurienne dont le modèle du signe s'accomode à l'inclusion explicite du référent : « Saussure's conception of the sign, far from corresponding to the oversimplified biplanar definition with which it is usually saddled, is in actual fact triadic » (Thibault 1997:182).

Thibault l'emporte sur certains autres ouvrages récents dont il suffira de mentionner un seul en tant qu'exemple de ceux qui s'adressent spécifiquement aux étudiants universitaires de premier cycle, notamment Holdcroft (1991). Il est marqué par une impulsion constante à passer et à repasser entre la critique des pièces maîtresses de la pensée saussurienne et la reconnaissance de leurs mérites. Tout comme Thibault, Holdcroft se concentre sur les dimensions sémiologiques du *CLG*, mais en soutenant parmi ses thèses principales que la distinction saussurienne entre *langue* et *parole* ne repose pas sur un principe sémiologique. Et pourtant un certain recul de cette position semble s'infiltrer à la toute fin du livre quand l'auteur affirme : « If distinctions such as that between *langue* and *parole* cannot be derived from first principles of an ambitious over-arching theory, they are none the worse for that » (160). Quant aux fins pédagogiques de l'ouvrage, il faut noter qu'elles sont mal servies par les passages où se montre dans l'exposition des leçons saussuriennes un manque d'exactitude ainsi que des exemples contredisant les principes qu'ils sont appelés à mettre en lumière.

7) L. Bloomfield

Aux Etats-Unis, le linguiste destiné à devenir chef de file du structuralisme américain, Leonard Bloomfield, signe un compte rendu du *CLG* en 1924, sans pour autant assurer, malgré son appréciation du livre, que les principes saussuriens orienteront les recherches de l'école américaine. Il faut attendre la période de l'après-guerre et l'article de fond de Rulon Wells pour que l'attention des lecteurs américains soit pleinement attirée sur le *CLG*. A cette époque la pensée saussurienne venait de franchir les limites de la linguistique, grâce à la contribution de Claude Lévi-Strauss au numéro inaugural de la revue *Word*.

Que dit Bloomfield aux lecteurs de *The Modern Language Journal*? Son compte rendu, qui n'y occupe que deux pages, s'ouvre et se termine en soulignant l'apport de Saussure à l'exposition des fondements de la linguistique : « The value

element of natural symbolism, i.e., of onomatopy, in language » (Wells 1947:31). (La langue n'est donc pas si différente d'autres sphères. Et on peut se demander si Saussure n'a pas exagéré l'étendue de l'influence de la critique rationnelle dans le modelage de domaines autres que les systèmes des signes, et de leur assujettissement à la volonté de la communauté bien qu'en revanche, à l'exception de l'analogie, il n'ait pas minimisé le symbolisme naturel, c'est-à-dire de l'onomatopée dans la langue.)

9) R. Jakobson & C. Lévi-Strauss

Peu après son arrivée à New York, Roman Jakobson ouvre la période étatsunienne de sa carrière d'enseignant à l'École Libre des Hautes Études fondée par des savants français et belges en exil.

Sa charge comprend un cours intitulé *La théorie saussurienne en rétrospection*. Il comptait parmi ses auditeurs plusieurs professeurs de l'école – Henri Grégoire, Jacques Hadamard, Claude Lévi-Strauss – et de jeunes linguistes en formation – Paul Garvin, Charles Hockett, Henry Hoenigswald, et Thomas Sebeok. Suite à son installation dans la chaire de linguistique générale, Jakobson prononce une série de leçons correspondant en partie à la matière de son cours sur la théorie saussurienne. On trouve parmi ses thèmes: le concept du phonème, son aspect acoustique en tant qu'élément de langue, la pure matérialité du signifiant, les propriétés délimitatives et émotives, les variants stylistiques, le signe zéro, les distinctions parmi signifiant, idée et référent, le rapport entre la linguistique et la sémiologie, la qualité hiérarchique du contenu du signe, la polysémie au niveau de la langue par contraste à l'univocité au niveau de la parole, les noms propres et les déictiques, l'homogénéité de la langue, les cas grammaticaux, les parties du discours, le mot, la parole comme élément du signifié, le langage en tant qu'unité et sous-unité, le concept saussurien du système linguistique ainsi que son caractère hiérarchique. Le manuscrit de ses leçons est publié enfin en 1984 sous l'initiative de Linda Waugh.

Jakobson et ses collègues fondent la revue *Word* en 1945 sous les auspices du Cercle linguistique de New York. C'est au premier numéro que Claude Lévi-Strauss signe un article intitulé «L'Analyse structurale en linguistique et en anthropologie» qui indique clairement l'esprit de synthèse favorisé par le milieu intellectuel du cercle: «[U]ne revue comme WORD ne peut se limiter à l'illustration de thèses et de points de vue strictement linguistiques. Elle se doit aussi d'accueillir les psychologues, sociologues et ethnographes anxieux d'apprendre de la linguistique moderne la route qui mène à la connaissance positive des faits sociaux» (Lévi-Strauss 1945:33). Cette affirmation est suivie, deux pages plus loin, de la seule mention de Saussure que fait Lévi-Strauss, dans une note de bas de page: «Entre 1900 et 1920, les fondateurs de la linguistique moderne, Ferdinand de Saussure et

8) *Rulon Wells*

Wells est une des quelques personnes à critiquer le *Cours* par la juxtaposition d'extraits pris dans diverses parties. En ce qui a trait à la langue, il commence par des extraits de l'introduction de la section du *Cours* sur la linguistique synchronique. Partant de là, Wells passe à une des leçons de Saussure sur la géographie linguistique, affirmant que le concept saussurien de langue représente un idéal, et qu'il vient ainsi contredire l'assertion de Saussure selon laquelle la langue est aussi concrète que la parole (*CLG*, 32). Wells demande de pure forme comment la langue peut être concrète sans toutefois être délimitée. Il cite d'ailleurs un passage dans lequel Saussure admettrait que la langue est essentiellement une notion idéalisée: «La notion d'état de langue ne peut être qu'approximative. *En linguistique statique, comme dans la plupart des sciences, aucune démonstration n'est possible sans une simplification conventionnelle des données ([CLG], 143, italiques ajoutés)*» (Wells 1947:29).

L'affirmation de Saussure quant au caractère concret de la « langue » est également amoindrie, selon Wells, par son aveu paradoxal que la « langue » est incomplète chez chaque locuteur: « C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau, ou plus exactement dans les cerveaux d'un ensemble d'individus; *car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse* » (*CLG*, 30, italiques ajoutés). Surtout: « Tous les individus ainsi reliés par le langage [...] reproduiront, – *non exactement sans doute, mais approximativement* – les mêmes signes unis aux mêmes concepts » (*CLG*, 29 en bas, italiques ajoutés) (Wells 1947:28).

Wells vient ajouter une dimension de plus au manque d'uniformité qu'il reproche à Saussure, soulignant que son approbation du concept de Whitney, selon lequel la langue est un phénomène social, se laisse contredire par l'affirmation que la langue est « simplement » traditionnelle, et, ainsi, contrairement aux mœurs, à l'éthique ou encore à l'économie, dépourvue de toute norme rationnelle régissant l'évolution linguistique. Wells admet toutefois que les leçons sur la reorganisation analogique dans *le Cours*, qui sont consacrées à la linguistique diachronique, traitent de la nature d'une norme justifiant l'évolution linguistique. Bien que cette concession de Wells semble absoudre Saussure en partie quant au manque d'uniformité dont il fait preuve, en réalité, elle ne fait que soulever un nouveau problème quant aux fondements de l'œuvre saussurienne: « So language is not so different from other institutions after all. And it may be asked whether de Saussure has not exaggerated the extent to which institutions other than sign systems are shaped by rational criticism, and subject to the deliberate volition of the community; and whether on the other hand, quite apart from analogy, he has not underplayed the

been influenced directly by Saussure-whereas Bloomfield obviously was. But on the question of the significance of mental phenomena for linguistic analysis Sapir is much closer to the position of de Saussure than is Bloomfield» (*Ibid.*, 89). Cette observation est liée directement à la conclusion générale de Levin: «[It is] possible to view the shift in orientation from the 'mechanism' of Bloomfield to the 'mentalem' of Chomsky as a return, with expected modifications, to the position so strongly urged by Ferdinand de Saussure and independently prosecuted by Edward Sapir» (*Ibid.*, 94).

11) D. Hymes & J. Fought

Un très long article sur le structuralisme américain, signé en 1975 par ces deux linguistes de formation américaine, comprend une vingtaine de renvois à Saussure, dont la plupart en passant. Sont à retenir les passages qui reprennent deux questions abordées ci-dessus. Le premier émet une hypothèse sur la prétendue indifférence de Sapir à l'égard de Saussure: «The fact of the matter is that Sapir, who had completed his Takelma grammar (1922) sometime before February 20, 1911 -..had no need of a 1916 publication to stimulate him to the synchronic, analytic study of languages» (Hymes & Fought 1975:917). Le second porte sur le commentaire de Joos, déjà cité: «In any case, de Saussure's effective role, as distinct from his symbolic role, is badly in need of close investigation. Joos marvelously confuses the two» (*Ibid.*).

12) N. Chomsky

La découverte tardive du CLG faite par Chomsky suite à la parution de la traduction américaine de Wade Baskin (1959) est suivie de plusieurs phases de réévaluation de la pensée de Saussure sans qu'elle atteigne le statut d'élément indispensable du générativisme.

La première mention de Saussure chez Chomsky se trouve dans le texte de son adresse à une séance plénière du neuvième congrès international des linguistes, tenu à Cambridge, Massachussets en 1962. Déjà à cette époque, Chomsky semble interpréter la doctrine de Saussure par la méthode de superposition procruste: «Ferdinand de Saussure (1916) drew a fundamental distinction between what he called *langue and parole*. The first is the grammatical and semantic system represented in the brain of the speaker; the second is the actual acoustic output from his vocal organs and input to his ears» (Chomsky 1963:327). La divergence entre la linguistique saussurienne et le générativisme alors naissant s'annonce tout de suite: «It seems that Saussure regarded *langue* as essentially a storehouse of signs (e.g., words, fixed phrases) and their grammatical properties, including, perhaps, certain 'phrase types'. Consequently he was unable to deal with questions of

Antoine Meillet, se placent résolument sous la protection des sociologues. C'est seulement après 1920 que Marcel Mauss commence, comme disent les économistes, à renverser la tendance » (*Ibid.*, 35). Si l'exagération qui marque cette observation est plus évidente que jamais à cinquante-six ans de distance, sa motivation s'explique néanmoins par la citation précédente : il ne faut pas, dans la conception de Lévi-Strauss, chercher une nouvelle route en demandant des indications auprès de ceux qui sont à la découverte du même territoire. Et pourtant, même si ce n'est qu'après 1920 que se renverse la dite tendance, il faut conclure que Lévi-Strauss ne reconnaît pas le lien entre la méthode en phonologie avancée par Trubetzkoy et celle de la linguistique générale de Saussure lui-même quand il dit du premier :

« [I]l ramène, en somme, la méthode phonologique à quatre démarches fondamentales : en premier lieu, la phonologie passe de l'étude des phénomènes linguistiques conscients à celle de leur infrastructure *inconsciente*; elle refuse de traiter des termes comme des entités indépendantes, prenant au contraire comme base de son analyse les *relations* entre les termes; elle introduit la notion de *système*... » (*Ibid.*)

10) S. Levin

Alors que le premier numéro de *Word* (1945) est marqué par le cri de ralliement de Lévi-Strauss invitant les chercheurs des domaines aux carrefours de la linguistique de recevoir du renfort du structuralisme, le premier numéro de *Foundations of Language*, 20 ans plus tard, affiche un article qui semble par moments bien près d'un avis de décès de l'influence du structuralisme de souche saussurienne sur les linguistes américains. Il s'agit de l'article de Samuel Levin, qui souligne, dès le début, l'ambiguïté envers Saussure manifestée par ceux-ci depuis Bloomfield. Levin la résume en citant les remarques de Martin Joos offertes en 1957 dans son commentaire sur l'article de Wells déjà cité : « The position of de Saussure in [American] linguistics today is very much like that of Ibsen in the drama. Only now and then is he spoken of, and then in a ritualistic way. The innocent bystander or the neophyte gets the impression that this or that detail derives from him and that all else, for which he is customarily not cited, is independent of him. Actually the inverse of this would be nearer the truth. His contribution is rather a whole mode of thought... On the other hand, most details of his doctrine have been replaced by others. Thus it is in general possible to say, of any single paragraph of a modern linguistic treatise, both 'This is de Saussure' and 'This is not de Saussure' » (Levin 1965:84).

Levin consacre un long passage à la question du rapport Saussure-Bloomfield, s'acheminant vers quelques-unes des mêmes conclusions offertes 25 ans plus tard par Koerner et Joseph, qui, tous les deux, font abstraction de Levin. Celui-ci évoque en plus l'absence chez Edward Sapir de toute mention de Saussure, une omission qui se montre quelque peu paradoxale : « Sapir does not seem to have

de la phrase) La conception fort détaillée qu'offre Guillaume de son modèle opérationnel fournit un cadre de travail à une approche unique en linguistique, qui peut être vue de façon légitime comme le précurseur d'une large part des travaux contemporains en linguistique cognitive, et cela plus de 50 ans à l'avance (Guillaume est décédé en 1960). Hewson (1976) était l'une des premières publications à montrer clairement l'appariement bidon de «compétence-performance» chez Chomsky et le concept saussurien de «langue-parole». En même temps, Hewson lance un appel aux linguistes pour intégrer d'une façon conséquente les principes du *Cours de linguistique générale* et ceux de la grammaire transformationnelle et generative: «In short, the Saussurean model, in order to treat *parole* as well as *langue*, needs to be made generative (but not in the artificial, positivist sense), and the transformational model requires to be reshaped to deal appropriately with morphology, so that the criticisms of the weaknesses of each can be reconciled» (Hewson 1976:329). (Bref, le modèle saussurien a besoin d'être rendu génératif (non dans le sens artificiel ou positiviste du terme) pour traiter tant la *parole* que la *langue*, et le modèle transformationnel doit être refaçonné pour traiter adéquatement la morphologie, de sorte que les reproches de faiblesse portés contre les deux puissent être conciliés.)

14) Production doctorale

L'absence d'un courant saussurien dans la linguistique américaine n'empêche pas qu'un nombre important de thèses de doctorat consacrées à divers aspects des idées qui fondent *le CLG* se produisent régulièrement dans les établissements universitaires des États-Unis. Sont répertoriés sur le site internet contentville.com une bonne vingtaine de date relativement récente. On ne peut que se réjouir de découvrir parmi ces ouvrages l'évidence de réflexions portées soigneusement sur la pensée du maître genevois ainsi qu'une évaluation critique de la littérature esquissée dans le présent article. Parmi les dissertations, celle de Nada Doany, soutenue à the University of Texas at Austin en 1992, s'intitule *La parole est à Ferdinand de Saussure: Toward a science of speaking*, dont l'originalité s'annonce dans les titres de certains chapitres-clés: Resituating Saussure, From Linguistics to Pragmatics, Loss of Orality, Saussure at Play: From Linguistics to Poetics, False Consecration of Binary Opposition, Pragmatics of Parole.

RÉFÉRENCES

Auroux, Sylvain & Simone Delesalle. French Semantics of the Late Nineteenth Century. *Essays on Signifcifs* ed. H. Walter Schmitz, 105-131. Amsterdam: John Benjamins, 1990.

sentence structure in any serious way and was forced to the conclusion that formation of sentences is basically a matter of parole rather than *langue*, that is, a matter of free and voluntary creation rather than systematic rules » (*Ibid.*, 328).

Résumant le sort du statut accordé à Saussure par Chomsky aux divers stades de sa longue carrière, Koerner le présente sous forme de cycle qui passe par quatre phases: 1) 1951-61: non-saussurien; 2) 1962-72: légèrement saussurien; 3) 1973-1983: non-saussurien; 4) 1984: légèrement saussurien (Koerner 1994:281).

13) John Hewson

Au Canada, l'enseignement de Saussure connaît une formulation raffinée dans les recherches et le programme d'études issus des fonds Gustave Guillaume à l'Université Laval. Le travail de Guillaume, auquel des universitaires canadiens, parmi eux Roch Valin, Walter Hirtle et John Hewson, ont donné suite, n'est pas très connu dans la communauté anglophone. Tandis que l'équipe de Roman Jakobson, par exemple, élaborait une approche à la linguistique structurale, vue comme un développement des enseignements de Saussure, certains linguistes ont suivi d'autres chemins, aucun n'étant plus éloigné du domaine de Saussure que celui de Gustave Guillaume. A la publication du *Cours de linguistique générale* en 1916, on raconte que Guillaume a le premier à en acheter un exemplaire à Paris. Le livre fut toute son inspiration, constituant pour lui le point de départ lui permettant d'approfondir l'originalité de la pensée saussurienne.

Guillaume, tout comme l'avait fait Jakobson en parlant de code-message plutôt que de langue-parole, allait modifier la dualité saussurienne de base, parlant de sa faiblesse dans ses exposés. L'idée maîtresse autour de laquelle Guillaume élabore ses recherches consiste à dire que la langue est l'état potentiel du langage, tandis que la parole en est l'actualisation. Selon lui, le lien entre eux illustre comment les locuteurs allient les mots pour former des phrases. L'essence de l'innovation de Guillaume réside dans la transformation de ce qu'il percevait comme la dualité saussurienne statique de « langue-parole » en un modèle dynamique de la capacité humaine à mettre entre la « langue » et la « parole » des opérations qu'il qualifie *d'actes de langage*. Le développement par Guillaume de la complémentarité de Saussure consiste en l'ajout du facteur temps, le temps nécessaire au locuteur pour penser aux mots du message et pour les dire. Ainsi, là où Saussure ne fait que reconnaître l'interdépendance « langue-parole », Guillaume l'élabore.

En conformité à l'exposé de Valin (1954:48), Hewson démontre la présence de deux composantes plus précises dans *l'acte de langage* de Guillaume: l'activité de la « langue » et l'activité du « discours » (ce par quoi Guillaume substitue la « parole » de Saussure), formant respectivement « the genesis of the word, and... the genesis of the sentence » (Hewson 1976:325). (la genèse du mot, et [...] la genèse

- Compte rendu de Paul Thibault: *Re-reading Saussure: the Dynamics of Signs in Social Life. Historiographia Linguistica*, 26, 1/2 (1999), 209-214.
- Ferdinand de Saussure: the Anagrams and the *Cours*. [avec Henry Gilius Schogt]. In Sheila Embleton, John E. Joseph, and Hans-Josef Niederehe, eds., *The Emergence of the Modern Language Sciences: Studies in honour of E. F. K. Koerner* (Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, 1999), pp139-150.
- Harris, Roy. *Reading Saussure*. London: Duckworth, 1987.
- (trad.) *Course in General Linguistics*. London: Duckworth, 1987.
- *Linguistic Thought in England 1914-1945*. London, Duckworth, 1988.
- (trad.) *The Third Course in General Linguistics*. Oxford: Pergamon, 1993.
- Hewson, John. *Langue and parole since Saussure. Historiographia Linguistica* 3, 3 (1976), 315- 48.
- Holdcroft, David. *Signs, Systems, and Arbitrariness*. Cambridge: Cambridge University Press, 1991.
- Hymes, Dell & John Fought. American Structuralism. In Thomas A. Sebeok, ed., *Current Trends in Linguistics*, vl 3, 903-1176. The Hague: Mouton, 1975.
- Joos, Martin. *Readings in Linguistics*, vl. Chicago: Chicago University Press, 1966 [1957].
- Joseph, John E. Bloomfield's Saussureanism. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 43, (1989 [1990]), 43-53.
- Koerner, E. F. Konrad. *Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*. Braunschweig: Vieweg, 1973.
- Chomsky's readings of the *Cours de linguistique générale*. *Lingua e stile* 29, 2 (1994), 267-284.
- Leonard Bloomfield and the *Cours de linguistique générale*. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 43 (1989 [1990]), 55-63.
- Komatsu, Eisuke, ed. *Le deuxième Cours de linguistique générale (1908-1909)*. Oxford: Pergamon Press, 1997.
- Lévi-Strauss, Claude. L'Analyse structurale en linguistique et en anthropologie. *Word* 1 (1945), 33-53.
- Levin, Samuel R. *Langue and parole in American Linguistics. Foundations of Language* 1 (1965), 83-94.
- Morris. Charles. *Signs, Language, and Behaviour*. New York: George Braziller, 1955.
- Ogden, Charles, & I. A. Richards. *The Meaning of Meaning*, ed. W. Terrence Gordon. London: Routledge/Thoemmes, 1994.
- Saussure, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. Edition critique de Tullio de Mauro. Paris: Payot, 1972.

- Baskin, Wade. (trad.) *Course in General Linguistics*. (Ferdinand de Saussure) New York: Philosophical Library, 1959.
- Bloomfield, Leonard. Compte rendu de Ferdinand de Saussure: *Cours de linguistique générale*. *Modern Language Journal* 8 (1924), 317-19; et *CFS* 21 (1964), 133-135.
- A Set of Postulates for Linguistic Analysis. *Language* 2 (1926), 153-64.
 - On Recent Work in General Linguistics. *Modern Philology* 25(1927), 2 11-30.
 - *Language*. New York: Holt, Rinehart & Winston, 1933.
- Chomsky, Noam. Formal Properties of Grammar. *Handbook of Mathematical Psychology*. R. Duncan Luce, R. R. Bush, & E. Galantier, eds., v2, 323-418. New York: John Wiley, 1963.
- contentville.com (site internet répertoire de thèses de doctorat)
- Culler, Jonathan. *Saussure*. Hassocks: Harvester Press, 1976.
- Doany, Nada Koleilat. La parole est à Ferdinand de Saussure: Toward a science of speaking. Thèse de doctorat, University of Texas at Austin, 1992.
- Engler, Rudolf. *Edition critique du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Wiesbaden: Harrassowitz, 1968.
- Firth, John R. The Technique of Semantics. *Transactions of the Philological Society*, 1935, 36-72.
- Modes of Meaning. *Papers in Linguistics 1934-1951*. Londres: Oxford University Press, 1951.
 - Ethnographic Analysis and Language with Reference to Malinowski's Views [1957]. *Selected Papers of J.R. Firth 1952-1959*. Frank R. Palmer, ed., Bloomington: Indiana University Press, 1968.
- Gardiner, Alan H. *The Theory of Speech and Language*. Oxford: Oxford University Press, 1932.
- Gordon, W. Terrence. Les Rapports associatifs. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 33 (1979), 31-40.
- Compte rendu de David Holdcroft: Saussure: Signs, Systems and Arbitrariness. *Historiographia Linguistica* 19, 2/3 (1992), 369-373.
 - Bridging Saussurean Structuralism and British Linguistic Thought. *Historiographia Linguistica* 21, 1/2 (1994), 123-36.
 - 68 ans de géométrie sémantique. In Catherine Philponneau, ed., *Sociolinguistique et aménagement des langues*. (Moncton, N.B.: Centre de recherche en linguistique appliquée de l'Université de Moncton, 1994), 333-347.
 - *Saussure for Beginners*. London & New York: Writers & Readers Publishing, 1996.
 - Saussure as Terminologist. In Lise Lapierre, Irène Oore, and Hans R. Runte, eds., *Mélanges de linguistique offerts à Rostislav Kocourek* (Halifax: Les Presses d'ALFA, 1997), pp. 263-69.

Olga Inkova

LA NÉGATION EXPLÉTIVE : UN REGARD D'AILLEURS

1. Introduction

Ce travail est né de la réflexion sur le fonctionnement de la négation explétive (par la suite : Neg_{exp}) en russe, langue où l'existence de ce phénomène a été, jusqu'aux dernières années, passée sous silence. L'analyse des données fournies par la langue russe permet de sortir du cadre usuel – fortement influencé par les spécificités des langues romanes – du traitement de la Neg_{exp} , en ouvrant ainsi de nouvelles pistes de réflexion. La Neg_{exp} en russe présente, en effet, certaines particularités dues au 'système de négation' auquel elle appartient : ainsi, le russe ne dissocie pas morphologiquement l'opérateur de négation ; mais il possède en revanche deux particules négatives – *ne* et *ni* – qui connaissent toutes les deux des usages explétifs ; v. (1) et (3) et les équivalents français (2) et (4) qui n'admettent pas le *ne* explétif :

- (1) Ja ždu, poka on *ne* zakončit
- (2) J'attends jusqu'à ce qu'il finisse
- (3) Kuda by ty *ni* poechal, ja tebja najdu
- (4) Où que tu ailles, je te retrouverai

Il va de soi que dans chaque langue le fonctionnement de la Neg_{exp} est soumis à des conditions différentes et la liste de contextes varie considérablement d'une langue à l'autre. En italien, par exemple, l'équivalent (5) de (1) et de (2) :

- Sanders, Carol. Saussure Translated. *Historiographia Linguistica* 27, 213 (2000), 345-58.
- Sebeok, Thomas A. Semiotics: A Survey of the State of the Art. In Thomas A. Sebeok, ed., *Current Trends in Linguistics*, v12, 218-322. The Hague: Mouton, 1974.
- Shusterman, Ronald. *Critique et poésie selon I. A. Richards: de la confiance positiviste au relativisme naissant*. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, 1989.
- Spence, N. C. W. A Hardy Perennial: The Problem of *la langue and la parole*. *Archivum Linguisticum* 9,1 (1957),1-27.
- Strozier, Robert M. *Saussure, Derrida, and the Metaphysics of Subjectivity*. Berlin: Mouton de Gruyter, 1988.
- Tallis, Raymond. *Not Saussure*. London: Macmillan, 1995 [1988].
- Taylor, Talbot J. Gardiner's *The Theory of Speech and Language*: Empiricist pragmatics. In Harris, 1988, 132-47.
- Thibault, Paul J. *Re-reading Saussure*. London: Routledge, 1997.
- Valin, Roch. *Petite introduction à la psychomécanique du langage*. Québec: Presses de l'Université Laval, 1954.
- Waugh, Linda R. Introduction à Roman Jakobson: La théorie saussurienne. *Linguistics* 22 (1984), 157-196.
- Wells, Rulon S. De Saussure's System of Linguistics. *Word* 3, 1/2 (1947), 1-31.
- Wolf, George. (trad.) *The First Course Course in Linguistics (1907)*. Oxford: Pergamon, 1996.

Dalhousie University
Halifax, Nouvelle-Ecosse, Canada
wtgordon@accesswave.ca

- (9) Ja pobudu s nim, poka on *ne* / \emptyset zakončit
[Je resterai avec lui jusqu'à ce qu'il **ne* / \emptyset finisse]
2. la particule négative n'a pas de valeur négative, mais son omission rend l'énoncé agrammatical; v. (10) avec *ne* et (11) avec *ni*:
- (10) Ja bojus', kak by on *ne* / * \emptyset zabolet
[Je crains qu'il (*ne*) tombe malade]
- (11) Čto by on *ni* / * \emptyset govoril, on rad, čto uežžacet
[Quoi qu'il **ne* / \emptyset dise, il est content de partir]

Il semble donc nécessaire de distinguer deux types d'explétivité:

- explétivité sémantico-syntaxique (le cas 1.) et
- explétivité uniquement sémantique (qui recouvrirait à ce moment-là le cas 2.)⁴.

Dans les deux cas la négation est bien 'explétive', au sens intuitif du terme, mais aussi selon les deux tests qui ont été proposés (v. Brown & Franks 1995) pour reconnaître son explétivité en russe:

- la *Neg_{exp}* admet, à l'instar de la négation pleine, l'emploi du génitif de négation; v. la série d'exemples (12)-(14):
- (12) On razgadal naši plany (acc.) / *našich planov (gén.)
[Il a déjoué nos projets]
- (13) On ne razgadal naši plany (acc.) / našich planov (gén.)
[Il n'a pas déjoué nos projets]
- (14) Ja opasajus', kak by on *ne* razgadal naši plany (acc.) / našich planov (gén.)
[Je crains qu'il n'ait déjoué nos projets]
- en revanche, la *Neg_{exp}* ne peut se combiner qu'avec des éléments à polarité négative (p. ex. des pronoms indéfinis tels que *kto-nibud'* 'quelqu'un', *kuda-nibud'* 'quelque part'), mais accepte difficilement des éléments négatifs – les soi-disant '*ni*-mots' – v. (15) – ou les intensificateurs négatifs – v. (16):
- (15) Ja ždu poka kto-nibud' / *nikto *ne* rešit ètu zadaču
[J'attends que quelqu'un / *personne **n*'arrive à résoudre ce problème]
- (16) Ja bojus', kak by u nego *ne* vzniklo *ni malejšego želanija ej pomoč'
[Je crains qu'il n'ait *la moindre envie de l'aider]

⁴ Le russe ne représente du reste pas un cas isolé; v. pour l'italien Manzotti (1980).

(5) Aspetto finché *non* abbia finito

est tout à fait acceptable avec une négation explétive. Ce qui constitue en revanche une singularité de la langue russe, c'est que la Neg_{exp} y apparaît non seulement dans des phrases subordonnées, mais aussi dans des phrases simples assertives, ce qui échappe aux analyses courantes. Il est donc en principe exclu d'appliquer au russe la généralisation selon laquelle « la fonction de l'explétif est [...] de rendre manifeste une valeur qu'exprime déjà le recteur [verbe ou conjonction] auprès du verbe subordonné » (Larrivée 1994: 177).

Nous nous appliquerons spécifiquement dans cet article à proposer une description de l'emploi 'non régi' de la Neg_{exp} , ainsi que de l'emploi, ignoré des langues romanes, illustré par (3). L'objectif sera celui de dégager un dénominateur commun à tous les emplois de la négation explétive en russe. Par ailleurs, notre analyse de la Neg_{exp} en russe, langue qui tend à exprimer les catégories sémantiques avec des moyens syntaxiques, nous amènera à un questionnement d'ordre plus général sur les rapports entre syntaxe et sémantique.

2. La négation explétive en russe: l'état de la question

Le fonctionnement de la Neg_{exp} en russe n'a fait que très rarement l'objet d'analyse, alors que pour le français on discute de Neg_{exp} au moins depuis le XVIII^e s. (les trente dernières années ont marqué une intensification de la recherche dans ce domaine avec la parution de quatre volumes dédiés exclusivement ou en partie à ce sujet: Gaatone 1971, Martin 1987, Muller 1991 et Larrivée 2004). Pour ce qui est du russe, il suffira de dire que dans la *Russkaja grammatika (Grammaire russe)* parue en 1980, mais qui fait toujours référence pour la description des structures grammaticales, le terme de 'négation explétive' (*ekspletivnoe otricanie*) ne figure pas, et que les phénomènes de ce domaine ne sont que brièvement mentionnés. De même, dans le *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'* (Moscou, 1991), un dictionnaire linguistique qui couvre le russe, mais aussi d'autres langues, on cherchera en vain une entrée EXPLÉTIF ou EXPLÉTIVITÉ.

Il est vrai que la situation semble avoir changé ces dernières années avec les travaux de S. Brown, de S. Franks ou de K. Abels, qui adoptent une approche syntaxique 'minimaliste'. Les conclusions de ces chercheurs semblent cependant contradictoires. Pour Brown & Franks 1995, 1997, Brown 1999, la Neg_{exp} est explétive dans le sens que, tout en étant une négation du point de vue formel ou morphologique (elle autorise l'emploi du génitif de négation), elle est vide de son contenu négatif (d'où son incompatibilité avec les formes en *ni-*); l'opérateur de négation est qualifié donc de « inactive operator » (v. Brown & Franks 1995). Pour Abel 2002 et 2005, la Neg_{exp} est au contraire une négation pleine, sémantiquement active, mais elle occupe dans la phrase une position syntagmatique inhabituellement

Kak by avec particule négative s'emploie, par contre, avec les verbes et locutions qui expriment la crainte (*volnovat'sja, bojat'sja, opasat'sja, osteregat'sja, bespokoit'sja*, etc. 'craindre, avoir peur'); v. (10) ci-dessus et (19):

- (19) Ja bespokoilsja, *kak by* Pavel *ne* oposal na poezd
[Je m'inquiétais à l'idée que Pavel *ne* rate son train].

On remarque que les verbes qui permettent l'usage de la conjonction avec la particule négative sont les mêmes qui donnent lieu à la Neg_{exp} en français. La présence de la négation dans ce type de structure sémantique en russe semblent donc rentrer dans le paradigme des emplois de la Neg_{exp} dans d'autres langues et être sujette à des analyses déjà proposées pour ce phénomène. Selon la décomposition sémantique – d'ailleurs discutable – proposée par Muller 1991, la négation dans la subordonnée est conditionnée par le sème négatif du verbe de la principale. Les explications 'minimalistes' vont dans le même sens : «[...] the subject of the clause [...] has the property that it wishes the content of the *čtoby* clause to be true. It is this component of the meaning of *čtoby* that is negated in EN contexts, i.e. with the verb 'to fear'. The controller here does *not* wish the content to come true. This assumption immediately explains why negation is obligatorily present, since otherwise there would be a clash between the meaning of the verb *boitsja* – 'fear' and the meaning of the embedded clause plus complementizer. Similar remarks apply to *kak by*» (Abels 2002 : 8). Selon Martin 1987, c'est toujours le verbe de la principale qui permet de mettre en place deux mondes possibles pour signaler la « discordance » entre ce que le sujet désire et ce qu'il juge probable. On voit que toutes ces hypothèses (quelle que soit l'approche adoptée) décrivent les cas où la Neg_{exp} est syntaxiquement régie. Or, en russe, la conjonction *kak by* connaît un emploi autonome qui peut aussi donner lieu à la Neg_{exp}; v. (20) où la proposition introduite par *kak by* ne peut pas être considérée comme une subordonnée, vu que sa position syntaxique est occupée déjà par l'infinitif :

- (20) Ja tak rada, *čto* bojus'daže pokazyvat' emu eto, – *kak by* (**čtoby*) on *ne* peredumal (www.hrono.ru/libris/lib_a/pis6.html)
[Je suis tellement contente que j'ai peur de le lui faire voir, – (*je crains*) qu'il *ne* change d'avis].

Il est symptomatique que dans cet emploi, *kak by* n'est plus qualifié par les dictionnaires et grammaires comme *conjonction*, mais comme *particule*.

Le fait que *kak by* se combine aussi bien avec les verbes de souhait qu'avec les verbes de crainte permet de dire qu'elle est 'neutre' par rapport à l'évaluation de l'état de choses qu'elle introduit – à la différence, p. ex., des conjonctions *čot' by, liš' by*, etc., 'pourvu que', qui véhiculent l'évaluation positive d'un état de choses de la part du locuteur. Si donc, dans son emploi autonome, *kak by* peut exprimer un

monde réel (qui reste possible, quoique privilégié) ou un monde contrefactuel (Martin 1987: 71)

Ainsi, si l'on reprend les explications de Martin, en (8) :

(8) Je crains qu'il *ne* soit déjà parti

d'un côté, le départ est évoqué dans un monde possible que je dis craindre ; mais en même temps est suggéré, sous-jacent dans une image d'univers alternative, un monde, lui aussi possible, où son départ n'a pas lieu et qui correspond à mon souhait, un monde qualifié d'« alternatif ». En d'autres termes, dans le monde possible où *p*, objet de ma crainte, est évoqué, *p* est vrai ; dans le monde alternatif, lui aussi possible, *p*, objet de mon souhait, est faux. Cette contradiction, cette « discordance » entre la valeur « vrai » dans le monde évoqué et la valeur « faux » dans quelque monde alternatif entraîne l'usage possible du *ne explétif* dans *p*. Dans cette optique, la Neg_{exp} pourrait donc être définie comme la négation d'une proposition virtuelle.

Nous avons opté pour cette approche parce que, à notre avis, l'hypothèse de Martin offre, grâce à son caractère généralisant, qu'on lui a pourtant reproché, un cadre théorique assez large pour l'analyse de ce phénomène et peut de ce fait être appliquée à d'autres langues que le français. C'est ce que nous tâcherons de faire dans cette étude.

3. Comment reconnaître la négation explétive en russe ?

Traditionnellement, la définition de l'explétivité s'appuie sur le caractère facultatif – syntaxiquement et sémantiquement – de l'opérateur de négation. Il est *explétif* quand il « est inutile au sens ou n'est pas exigé par la syntaxe » (TLF) ; quand il est « considéré comme inutile à l'énoncé strict » (Marouzeau, *Lexique de la terminologie linguistique*, s.v. *Explétif*). Le critère distinctif de la Neg_{exp} serait donc « son absence de justification fonctionnelle » (Muller 1991: 384)³. Cette conception d'explétivité s'avère pourtant trop restrictive pour le russe qui connaît deux cas d'emploi de la Neg_{exp} :

1. la particule négative n'est pas sémantiquement négative et sa présence est facultative ; autrement dit, l'opposition *nég.* vs. *nég.* Ø n'est pas distinctive, et l'omission de l'opérateur ne rend pas l'énoncé agrammatical ; v. (9) :

³ V. sa définition de la Neg_{exp} : « Pratiquement, on peut reconnaître la Neg_{exp} (généralement *ne*) de la façon suivante : Si P est l'énoncé négatif, et si P' est l'énoncé positif formé en supprimant la négation en P, P' peut être employé dans le sens de P, y compris dans le niveau de langue où *ne* (négatif) est requis » (pp. 359-60).

Un autre facteur qui assure l'interprétation du conditionnel dans les phrases simples en termes de crainte est l'évaluation par le locuteur de l'état de choses *p* non seulement comme potentiel ou probable, mais aussi comme indésirable. Cet élément sémantique distingue, comme on le sait, la crainte du souhait. Aussi un énoncé conditionnel négatif où *p* est normalement évalué comme quelque chose de souhaitable est-il difficile à interpréter; v. (25)-(26):

- (25) *??Ne otdochnut' by*
[= Il faut que j'évite de me reposer]
- (26) *Otdochnut' by!*
[= J'aimerais bien me reposer]

L'examen des énoncés négatifs au conditionnel nous a donc montré que les facteurs favorisant l'interprétation 'crainte' correspondent aux contraintes imposées par l'hypothèse de Martin 1987 sur les énoncés pour qu'ils donnent lieu à la Neg_{exp} . Ainsi, (21) mettrait en place deux situations, deux «mondes» – l'un, «évoqué», où *p* est vrai, l'objet de la crainte du locuteur (en l'occurrence, «Lena vient aujourd'hui»), et l'autre, «alternatif», où *p* est faux («Lena ne vient pas aujourd'hui»), l'objet du désir du locuteur. Le recours aux mondes possibles peut être jugé superflu dans ce cas. L'état de choses dont la réalisation est souhaitable peut être décrit soit à la forme affirmative, soit à la forme négative – v. (21) ci-dessus et (27):

- (27) *Vernulas' by Lena segodnja!*
[litt. Lena reviendrait aujourd'hui]

On pourrait dire tout simplement qu'en (27), le locuteur désire la réalisation d'un *p* positif = «Lena revient aujourd'hui» et n'utilise pas la négation, alors qu'en (21), il souhaite la réalisation d'un *p* négatif = «Lena ne revient pas aujourd'hui» et utilise donc la négation. Toutefois, l'exemple (21), comme on l'a remarqué, est ambigu et, selon l'intonation adoptée, peut être interprété soit comme souhait, soit comme crainte. C'est la possibilité de se combiner avec des éléments négatifs ou à polarité négative qui sera alors discriminante pour le choix de l'interprétation; v. (28)-(29):

- (28) *Ne uvidel by nas nikto*
[litt. Personne ne nous verrait]
- (29) *Ne uvidel by nas kto-nibud'*
[litt. Quelqu'un ne nous verrait]

Si en (28) le locuteur souhaite la réalisation de *p* = «Personne ne nous voit», où la négation est pleine, la structure sémantique de (29) semble plus complexe. Pour pouvoir la décrire, il faudrait interpréter l'opérateur de négation non plus comme la

Ces tests montrent que la Neg_{exp} se comporte syntaxiquement comme une négation pleine (v. la possibilité de régir le génitif de négation) et sémantiquement comme une négation à valeur ‘explétive’ (v. l’impossibilité de se combiner avec les éléments négatifs).

4. La négation explétive dans les phrases assertives en russe

On limitera notre analyse ici – faute de place – au fonctionnement de la Neg_{exp} dans les phrases assertives. Or, dans ces phrases, quatre constructions peuvent accueillir la Neg_{exp} :

i) les constructions avec *kak by* (morphologiquement, *kak* ‘comment’ et *by*, une particule qui sert à former le conditionnel); v. (14);

ii) les constructions avec *poka* ‘jusqu’à ce que, pendant que’; v. (15);

iii) les constructions avec les particules approximatives *čut’*, *edva* ‘à peine’; v. (17):

(17) On *edva ne* popal v avariju
[Il a failli faire un accident]

iv) les relatives à valeur concessive; v. (11).

On examinera dans l’ordre le comportement de la Neg_{exp} dans ces quatre constructions.

4.1. La négation explétive dans les constructions avec *kak by*

Les grammaires russes⁵ postulent l’existence de deux conjonctions *kak by* – l’une sans la particule négative *ne*, l’autre en combinaison avec la particule négative – avec des conditions d’emploi différentes. La conjonction *kak by* sans *ne* s’emploie, ainsi que d’autres conjonctions, telles que *čtoby*, *čot’ by*, *liš’ by*, etc., après les verbes qui expriment un souhait, une aspiration, un effort pour obtenir quelque chose: *starat’sja*, *chlopotal’*, *stremit’sja*, ‘aspirer à qch’, ‘chercher à faire qch’, etc. Il s’agit donc toujours d’un souhait comportant l’idée de finalité, de but à atteindre; v. (18):

(18) Otec ne mog privyknut’ žit’ v provincii i vsë chlopotal, *kak by* semje perebrat’sja v Moskvu
[Mon père n’arrivait pas à s’habituer à la vie en province et faisait des démarches pour que la famille déménage à Moscou].

⁵ V., p. ex., la *Russkaja grammatika*, v. II, §§ 2782ss.

- (34) Smotri, *kak by deti ne nadelali glupostej*
[Évite que les enfants *ne* fassent des bêtises]
- (35) Smotri, *čtoby deti ne nadelali glupostej*
- (36) Smotri, *čtoby nikto / kto-nibud' iz detej ne nadelal glupostej*
[Prends garde que personne / quelqu'un des enfants *ne* fasse de/s bêtises]

En (35), le verbe *smotret'* – ‘regarder’ dans son sens propre – peut se comprendre soit comme «veille à ce que les enfants ne fassent pas de bêtises», avec négation pleine; soit comme «tente d'éviter que les enfants fassent des bêtises», avec Neg_{exp} . Cette ambiguïté n'existe pas dans la construction avec *kak by* qui sélectionne la deuxième interprétation. En témoigne également la possibilité d'omettre le verbe *smotri* en (34), mais pas en (35) (v. aussi (20) ci-dessus).

L'emploi de la Neg_{exp} après les verbes d'effort préventif, d'une part, et avec le conditionnel 'de crainte', de l'autre, fait penser que l'apparition de la Neg_{exp} est conditionnée par la structure sémantico-syntaxique et pragmatique de l'énoncé dans son ensemble, plutôt que par la présence d'un 'déclencheur' de la Neg_{exp} . Pour pouvoir signaler la présence d'une proposition virtuelle – et exprimer ainsi la «discordance» entre le souhaitable et le probable –, l'énoncé doit en effet satisfaire à trois conditions:

- il doit permettre la mise en place d'un monde alternatif (que ce soit à l'aide d'un verbe, d'une conjonction-particule, d'une forme verbale ou autre). Précisons que la nécessité d'évoquer un monde alternatif est souvent déterminée par des raisons pragmatiques. Cette précision permet, à notre avis, de comprendre pourquoi la Neg_{exp} n'est pas possible avec les verbes *défendre*, *préférer*, etc., qui, selon certains auteurs (v. notamment Muller 1991), à l'instar du verbe *craindre*, mettraient en place deux mondes possibles. Or, si l'on part de l'idée que la Neg_{exp} est le signe – volontaire – d'une contradiction entre le monde où p est vrai et celui où p est faux, il devient aisé de comprendre pourquoi la Neg_{exp} n'est pas compatible avec ces verbes. Si le locuteur exprime ses préférences pour p , il n'a aucune raison – pragmatique – d'évoquer un monde où ses préférences sont fausses, d'autant plus qu'il s'agit le plus souvent d'un choix multiple et non pas tout simplement du choix entre p et son contraire. Quant au verbe *défendre*, l'emploi de la Neg_{exp} entrera en contradiction avec le sémantisme de la défense. Ainsi, dans l'énoncé «Je défends qu'il vienne te voir» dans le monde évoqué p = «il vient» est vrai, et le locuteur *défend* qu'il soit vrai. La mise en place du monde où p est faux («il ne vient pas») remettrait en question l'acte même de défendre: en évoquant la possibilité de $\neg p$, le locuteur signifierait également la possibilité de la non-exécution de son ordre.

souhait (v. (32) ci-dessous) et une crainte (v. (33) ci-dessous), il nécessaire de déterminer les facteurs qui règlent le choix de l'interprétation. Comparons d'abord *kak by* dans son emploi autonome avec les phrases simples avec la négation et au conditionnel qui peuvent également exprimer la crainte⁶; v. (21):

- (21) *Ne vernulas' by Lena segodnja*
[litt. Lena *ne* reviendrait aujourd'hui]

(21) peut effectivement être interprété comme une crainte, tandis que pour (22), où (21) fait partie d'une période hypothétique, cette interprétation n'est plus accessible:

- (22) *Ne vernulas' by Lena segodnja, vsë by uspeli dodelat'*
[Si Lena n'était pas revenue aujourd'hui, on aurait pu tout terminé]

En effet, en (21), la structure de l'énoncé et le contexte permettent d'attribuer à l'état de choses p = «Lena revient aujourd'hui» le statut d'hypothèse. Autrement dit, la vérité de p n'est pas assumée par le locuteur. Par contre, en (22), la vérité de la proposition «Lena revient aujourd'hui» fait partie des connaissances du locuteur, qui envisage ce qui aurait pu se passer dans la situation contraire. La négation perd ici sa valeur explétive et devient pleine. De même, si la proposition p en (21) devient pour le locuteur une information déjà acquise au moment de l'énonciation, c'est-à-dire si le locuteur sait que Lena est déjà revenue, la crainte se transformera en regret. Ce changement d'interprétation sera accompagné d'un changement de contour intonatif.

Notons que notre structure sémantique n'impose pas de contraintes sur l'aspect qui peut être aussi bien perfectif qu'imperfectif, même si ce dernier est plus rare. Cette préférence pour l'aspect perfectif pourrait être expliquée par le fait que l'imperfectif décrit le plus souvent le procès comme se déroulant au moment de l'énonciation, alors que la crainte est orientée plus souvent soit vers le futur, soit vers un événement passé, dont le locuteur ne sait pas s'il a eu lieu ou pas. On ne va pas toutefois jusqu'à affirmer, comme le fait Mel'čuk (1995: 111), l'impossibilité d'employer les verbes imperfectifs dans ce type de construction (ainsi qu'avec la conjonction *kak by*), car les énoncés comme (23)-(24) restent acceptables, quoique peu fréquents:

- (23) *Kak by syn v moë otsutstvie ne ezdil na moej mašine*
[*Kak by* = (*je crains que*) mon fils *ne* conduise ma voiture en mon absence]
- (23) *Ne ezdil by syn v moë otsutstvie na moej mašine*
[litt. Mon fils *ne* conduirait ma voiture en mon absence]

⁶ V. *Russkaja grammatika*, v. II, § 1929.

fois rendre la négation pleine, comme c'est le cas dans les traductions françaises des exemples regroupés sous (38) :

- (38) On boitsja, *kak by nikto ne obnaruzil ego viny v proisšedšem*
 (www.pratchett.info/samizdat/dw.shtml)
 [Il a peur que *personne ne* découvre que la faute est la sienne];
 Bojus', *kak by on ne sdelal ničego glupogo*
 (<http://teplovoz.com/printc/3695>)
 [Je crains qu'il *ne fasse rien* de stupide]

Le fait que l'on trouve, surtout dans la langue familière, ce type d'énoncés peut être expliqué par deux raisons. L'une est formelle: l'opérateur de négation 'attire' le deuxième élément négatif, parce que c'est une structure tout à fait habituelle pour le russe, langue à négation incorporée (v. Klima 1964). L'autre raison est sémantique: un *ni*-mot sert à renforcer la Neg_{exp} et à rendre ainsi la phrase plus iconique (v. l'analyse de (29) ci-dessus). Dans nos exemples, le locuteur veut que «*personne ne découvre sa faute*» et qu'«*il ne fasse rien de stupide*». Cette iconicité rend pourtant l'énoncé ambigu. En effet, nous avons vu plus haut, la structure sémantique de l'énoncé avec la Neg_{exp} se compose de deux propositions: l'une (à laquelle appartient la Neg_{exp}) décrit le souhait du locuteur, l'autre (à laquelle appartiennent normalement les pronoms indéfinis et à laquelle devraient donc appartenir les pronoms négatifs) l'objet de sa crainte. De ce fait, l'apparition d'un *ni*-mot dans la phrase entre en conflit d'interprétation avec la Neg_{exp}: on n'arrive plus à comprendre quel est l'objet de la crainte du locuteur, en l'occurrence, s'il a peur que *quelqu'un* découvre sa faute ou que *personne ne* la découvre, qu'il fasse *quelque chose* de stupide ou qu'il ne fasse *rien*.

En résumant notre analyse du fonctionnement de la Neg_{exp} dans les constructions avec *kak by*, on pourrait donc attribuer à cette conjonction la capacité de créer une structure sémantique capable d'accueillir la Neg_{exp}. L'emploi autonome de *kak by* et le fait que les verbes de crainte ne sont pas en mesure, à eux seuls, de lui donner lieu, témoignent en faveur de cette solution. En revanche, si la structure sémantique de l'énoncé le permet, la conjonction *kak by* dans sa combinaison avec la Neg_{exp} peut véhiculer l'idée de «discordance» avec des verbes autres que les verbes de crainte. En effet, on trouve souvent *kak by* + Neg_{exp} avec les verbes et locutions, tels que *dumat'* 'penser', *mysl'* 'idée que', *predavat'sja razdum'ju* 's'adonner à la pensée que', etc. qui introduisent un état de choses évalué par le locuteur comme indésirable :

- (39) Tak i živěš' s mysl'ju, *kak by kogo-nibud' ne obidet'* (N. Dežnev,
www.ruscorpora.ru/)
 [Et tu vis en pensant constamment à comment éviter de vexer
 quelqu'un]

négation de p = «Nas *kto-nibud'* uvidit» 'Quelqu'un nous verra', mais comme faisant partie d'une proposition virtuelle $\neg p$ = «Nas *ne* uvidjat», ou même «*Nikto* nas *ne* uvidit» 'Personne ne nous verra'. A ce moment-là, la négation et le pronom indéfini appartiendront à deux propositions différentes (ce qui expliquerait leur cooccurrence au sein de l'énoncé) et mettront en place deux mondes possibles. La proposition p décrira le monde qui fait l'objet de la crainte du locuteur, $\neg p$ le monde dont le locuteur souhaite la réalisation. Le caractère obligatoire de *ne* est donc conditionné par la nécessité de lever l'ambiguïté entre l'expression d'un souhait 'négatif' – v . (28) –, de la crainte – v . (29) – et d'un souhait 'positif' – v . (30) qui pourrait être énoncé dans une situation où le locuteur veut appeler au secours.

- (30) Uvidel by nas *kto-nibud'*
[Pourvu que quelqu'un nous voie].

Revenons maintenant à la conjonction *kak by*. Sa combinaison avec la particule *ne* est sujette au même type d'analyse. Ainsi, (31), à l'instar de (21), donne accès à deux interprétations possibles: un souhait «Comment ne pas oublier d'inviter Pavel» et une crainte «J'ai peur d'oublier d'inviter Pavel». Seule l'intonation constitue un critère distinctif:

- (31) *Kak by ne* zabyt' priglasit' Pavla.

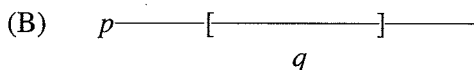
La présence d'un pronom négatif ou d'un pronom indéfini permet en revanche de lever l'ambiguïté; v . (32)-(33):

- (32) *Kak by nikogo ne* zabyt' priglasit'
[Comment n'oublier d'inviter personne]
(33) *Kak by kogo-nibud' ne* zabyt' priglasit'
[J'ai peur d'oublier d'inviter quelqu'un]

Les constructions avec *kak by* avec et sans négation ne sont pas pour autant parallèles: *kak by* et la particule négative peuvent se combiner non seulement avec l'infinitif, mais aussi avec des formes finies du verbe. Du coup, cette dernière construction semble se spécialiser en expression de crainte⁷. En effet, si l'on prend les verbes d'effort préventif (en russe, *prismatrivat'*, *sledit'*, *smotret'*, etc., 'prendre garde'), on observe qu'ils peuvent se combiner avec deux conjonctions: *kak by* et *čtoby*. Or, si avec *čtoby* la négation peut être pleine ou explétive (et obligatoire) – v . (36), l'emploi de *kak by* sélectionne automatiquement l'interprétation en termes de crainte.

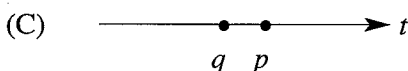
⁷ Cette 'spécialisation' peut d'ailleurs avoir une explication formelle: avec les verbes de souhait *kak by* régit toujours un infinitif, alors qu'avec les verbes de crainte elle régit aussi des formes finies. L'ambiguïté sémantique de *kak by* (souhait vs. crainte) n'a donc lieu que dans des phrases infinitives simples.

Le schéma illustrant cette configuration sémantique est le suivant:



L'état de choses décrit par q = « Vera range sa chambre » se trouve à l'intérieur des limites instaurées par l'état de choses p = « le père travaille »⁹.

(iii) p succède à q ; cela signifie qu'au moment où p se réalise, q est déjà terminé: les deux prédicats sont perfectifs. Cette structure sémantique est représentée par le schéma (C):



Ainsi, en (43):

- (43) *Poka prišel master, ja vsë sama počinila*
 [Au moment où le plombier est arrivé, j'avais (déjà) tout réparé moi-même]

au moment où p = « le plombier est arrivé » devient vrai, q = « j'ai tout réparé » est déjà terminé. A la différence de la structure (A), ici c'est le point initial de p qui est mis en valeur. De plus, cette structure sémantique admet, comme le montre le schéma, qu'un intervalle, aussi variable que l'on souhaite, puisse séparer p et q : le déclenchement de p peut ne pas coïncider avec la fin de q . En l'occurrence, je peux avoir réparé mon robinet bien avant l'arrivée du plombier. Cet intervalle peut être explicité avec des moyens lexicaux; v. (44):

- (44) *Poka prišel master, ja uže vsë sama davnym-davno počinila*
 [Au moment où le plombier est arrivé, j'avais (déjà) tout réparé depuis longtemps moi-même]

Aussi différentes que soient les configurations sémantiques (A) et (C), elles peuvent être toutefois associées, en absence de toute marque de durée ou de limites temporelles, au même énoncé. Pour (43), on peut en effet avoir également l'interprétation: « j'ai mis pour réparer mon robinet autant de temps que le plombier a mis pour arriver chez moi » (= *za to vremena poka*). En privilégiant le point final de p , on revient alors au schéma (A), où p et q se déroulent sur un même laps de temps, mais avec une petite différence: si, dans la structure (A), on indique juste que les deux événements cessent en même temps, sans identifier leur moment initial respectif, dans la deuxième interprétation de (43), grâce à l'aspect perfectif des prédicats, les

⁹ Il va sans dire que pour les verbes d'achèvement, q sera présenté par un point.

- la proposition où apparaît la Neg_{exp} doit avoir le statut d'hypothèse ; en d'autres termes, le monde alternatif doit être possible (condition sémantique qui distingue la crainte du regret, même s'il s'agit d'un regret 'futur') ;
- elle doit être évaluée comme indésirable, ce qui, d'un côté, explique pourquoi la Neg_{exp} ne se combine pas avec les verbes du 'souhait positif' et, de l'autre, permet de distinguer un souhait exprimé à la forme négative – avec la négation pleine – de la crainte – avec la Neg_{exp} , v. (32)–(33), ainsi que le choix de l'interprétation après les verbes d'effort préventif.

Notre hypothèse paraît être en mesure de répondre à l'une des questions, évoquées au début de ce travail : pourquoi un même 'déclencheur' n'engendre pas systématiquement la Neg_{exp} . C'est le cas des verbes russes de crainte qui se combinent aussi bien avec la conjonction *kak by* (+ Neg_{exp}) qu'avec *čto*, cette dernière n'autorisant pas la Neg_{exp} ; v. (6) et (7) plus haut. Si l'on suit les analyses de Zalizniak 1992 et de Mel'čuk 1995, ces verbes imposent sur l'état de choses décrit dans la subordonnée les mêmes contraintes qui sont requises pour l'emploi de la Neg_{exp} : le locuteur ignore la vérité de la proposition dénotée par la complétive, en l'évaluant comme probable et indésirable ou même « dangereuse » (Mel'čuk 1995 : 110ss.). Tout en étant nécessaires, ces conditions ne sont pas pour autant suffisantes pour l'emploi de la Neg_{exp} : la possibilité de mettre en place d'un monde alternatif peut en effet être bloquée par la conjonction *čto* qui régit l'indicatif⁸. Selon Mel'čuk 1995 : 88, la différence sémantique entre la variante avec *kak by* et celle avec *čto* peut être décrite comme suit : avec *kak by* le locuteur affirme le caractère négatif d'un événement probable, tandis qu'avec *čto* il affirme la probabilité d'un événement négatif, observation qui va dans le sens de notre hypothèse.

Après la conjonction *čto* la négation sera toujours pleine ; v. (37) :

- (37) Olesja bojalas', *čto* nikto *ne* smožet ej pomoč
[Olesja craignait que *personne ne* puisse l'aider]

A propos de ce dernier exemple, il nous semble important de noter que notre corpus de travail a révélé des énoncés où *kak by* se combine avec les *ni*-mots, sans toute-

⁸ Les données du *Nacional'nyj korpus russkogo jazyka* (www.ruscorpora.ru/), attestent une troisième construction – avec la conjonction *čtoby* qui régit le conditionnel. Dans la langue russe d'aujourd'hui, cette construction semble toutefois presque totalement remplacée par celles avec *kak by* ou *čto*, et les locuteurs natifs ne sont pas toujours d'accord quant à son acceptabilité. Les exemples où *čtoby* se combine avec la Neg_{exp} sont en effet peu nombreux – 49 contre plus de 500 avec *kak by* – et sont majoritairement tirés des œuvres du XIX^e s. L'emploi de *čtoby* dans cette construction pourrait s'expliquer par son parallélisme avec la conjonction *čto* et c'est le conditionnel qui rendrait acceptable la Neg_{exp} .

- (48) Ja rabotal, *poka ne* bylo doždja
[Je travaillais *pendant qu'il ne* pleuvait *pas*]
- (49) Ja rabotal, *poka ne / *Ø* (za)končilsja dožd'
[J'ai travaillé *jusqu'à ce qu'il *n'*ait cessé de pleuvoir]

L'énoncé (46) peut être interprété de deux façons: si l'on privilégie le point final de *p*, on aboutit à l'interprétation qui correspond au schéma (A), c'est-à-dire que l'état de choses *q* = «Ja ždu» 'J'attends' (imperfectif) prendra fin avec la fin de l'état de choses *p* = «On zakončit» 'Il finit' (perfectif) qui, grâce au présent, peut être compris comme ayant une durée; v. (50) avec les verbes au passé où seule la variante avec la Neg_{exp}, qui donne accès à l'interprétation du type (D), est acceptable: *q* prend fin avec le déclenchement de *p* qui est compris comme un événement ponctuel et comme la raison de l'achèvement de *q*.

- (50) *Ja ždala, *poka on Ø* zakončil
[*J'attendais *pendant qu'il eût* fini]
Ja ždala, *poka on ne* zakončil
[J'attendais *jusqu'à ce qu'il *n'*eût fini]

Si la configuration (D) présente *p* et *q* comme se trouvant en dépendance logique, en (A), les deux états de choses sont sémantiquement indépendants l'un de l'autre; v. (42) où Vera pouvait faire tout autre chose pendant que son père travaillait. Le test permettant de distinguer les interprétations (A) et (D) est la possibilité d'insérer – en (D) – la variante 'développée' de la conjonction *poka* – *do tech por poka*, 'jusqu'au moment où', qui ne s'emploie qu'en combinaison avec la Neg_{exp} désambiguïsant l'énoncé. Ainsi, en (51), qui est la variante de (46), la seule lecture possible est celle qui présente le déclenchement de *p* = «Il finit» comme la cause de la fin de mon attente.

- (51) Ja ždu (tol'ko) *do tech por, poka on ne* zakončit
[J'attends (seulement) *jusqu'à ce qu'il *ne* finisse]

En revenant à l'exemple (46), on observera que la particule *ne* n'a pas ici la valeur de la négation pleine et que son omission, du moins pour l'interprétation du type (D), ne change pas l'acceptabilité de l'énoncé. On remarquera également que *ne* est facultatif uniquement dans les cas où l'énoncé permet les deux lectures – (A) et (D). Dès que l'on a accès seulement à l'interprétation (D), la particule devient de règle et sera 'explétive' uniquement du point de vue sémantique. Or, les verbes admettant ces deux interprétations sont assez peu nombreux: *ždat* 'attendre', *dežurit* 'faire le guet', *pobyť* 'rester' (v. (9) ci-dessus) – et ses 'variantes' *posidet* 'rester assis', *postojat* 'rester debout', etc. Les autres verbes de la principale, dans le même type de configuration – *q* imperfectif et *p* perfectif considéré comme la

Cet emploi aurait été impossible si la Neg_{exp} ne faisait que refléter la valeur qu'exprime déjà le verbe de la principale.

4.2. La négation explétive dans les constructions avec la conjonction *poka*

Si la Neg_{exp} avec *kak by* signale la « discordance » entre le probable et le souhaitable, avec la conjonction *poka* elle sert à signaler la « discordance » entre deux états de choses contradictoires. Or, la conjonction *poka* (\approx 'jusqu'à ce que', 'pendant que') a des acceptions très variées, dont certaines donnent lieu à la Neg_{exp} , tandis que d'autres l'excluent. La structure *q poka p* signifie en général que l'état de choses décrit par *q* a lieu sur un laps de temps délimité, d'une façon ou d'une autre, par *p* qui fixe le point terminal de *q*. Par ailleurs, *q poka p* produit une implicature que, une fois ce moment arrivé, *q* cesse d'exister. Il s'agit en effet d'une implicature et non pas d'une composante à part entière du sémantisme de la construction, parce qu'elle peut être 'barrée', par exemple grâce à l'introduction de l'expression *po krajnej mere* 'du moins'; v. (40):

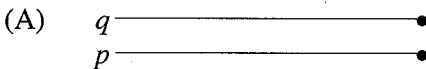
- (40) Ja ostanus', po krajnej mere *poka* ne vernětsja Vera
[Je resterai du moins *jusqu'à ce que* Vera *ne revienne]

Le type de relations de temps entre *p* et *q* sont à définir en fonction du type d'état de choses décrit par les propositions liées par cette conjonction:

- (i) *q* est interprété comme se déroulant parallèlement à *p*, en s'arrêtant en même temps que *p*; autrement dit, les extrêmes droits de leur déroulement coïncident. Les prédicats sont tous les deux imperfectifs:

- (41) *Poka* otec rabotaet, Vera ubiraetsja v svoej komnate
[*Pendant que* le père travaille, Vera range sa chambre]

Le schéma correspondant à ce type de relation entre *p* et *q* est le suivant:



L'état de choses décrit par *q* = « Vera range sa chambre » prend fin quand se termine l'état de choses décrit par *p* = « le père travaille ». C'est le point final de *p* qui est mis en valeur.

- (ii) *p* décrit un laps de temps sur lequel a lieu un événement achevé; les limites temporelles de *q* se trouvent à l'intérieur des limites de *p*. Cette interprétation devient possible quand *p* est imperfectif et *q* est perfectif:

- (42) *Poka* otec rabotal, Vera ubralas' v svoej komnate
[*Pendant que* le père travaillait, Vera a rangé sa chambre]

concessif, on perçoit, sous-jacente, inscrite dans une image d'univers, une relation hypothétique dont l'antécédent est vrai et le conséquent est faux » (Martin 1987: 81), alors que dans le monde réel, c'est au contraire, la relation *si p, q* qui se trouve vérifiée. Les concessives qui nous intéressent s'appuient aussi sur une structure hypothétique, mais, à la différence des concessives « simples », telles que *q, bien que p*, elles situent *p* dans un monde possible et présupposent le parcours d'une classe de variables¹⁴.

- (59) Čto by ja *ni* delala, on večno nedovolen
[Quoi que je **ne* fasse, il est toujours mécontent]
- (60) Ja ne lublju sobak, kakimi by umnymi oni *ni* byli
[Je n'aime pas les chiens, quelque intelligents qu'ils **ne* soient]

Ainsi, en (59), la classe parcourue $L(I_1, I_2 \dots I_n)$ est constituée de toutes mes actions possibles. Quelle que soit la valeur de *l, si p, q* est vrai dans le monde réel. En (60), la classe parcourue est celle du prédicat pris à des intensités variables, mais elle « ne comporte aucun prédicat, à quelque degré qu'il soit, tel que *p* est vrai, *q* soit faux » (Martin 1987: 87). Autrement dit, dans ces concessives, pour toute proposition *p, q* est vrai: « Je peux faire ($I_1, I_2 \dots I_n$), il reste quand même mécontent », « Les chiens peuvent être extrêmement intelligents, je ne les aime pas quand même ». Il n'est pas sans intérêt de noter que les grammaires russes qualifient la particule négative *ni* dans cette construction de 'particule d'intensification' (*usilitel'naja*).

Or, pour créer un ensemble de variables, le russe doit recourir à la Neg_{exp} qui signalera, que les propositions *p* qui constituent l'ensemble de mondes possibles ne sont pas vraies en même temps. Cette particularité pourrait être due au fait que la structure de la concessive russe est un peu différente de celle de la subordonnée française. Sans négation, elle correspondrait au conséquent d'une période hypothétique; pour (59) ce sera:

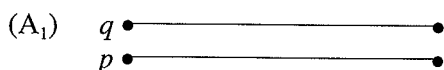
- (61) Čto by ja delala (bez nego)
[lett. Quoi je ferais (sans lui)]

Dans une phrase assertive et en-dehors de la période hypothétique, la Neg_{exp} devient indispensable pour pouvoir 'suspendre' la vérité de la subordonnée et mettre de cette façon en place un ensemble de mondes possibles. Mais, à l'encontre des constructions avec *poka*, où la Neg_{exp} signale l'appartenance de *p* et de *q* à des

malgré les règles d'orthographe, la particule *ne*. D'autre part, dans les exclamatives à valeur d'intensification proche de celle véhiculée par les concessives en question, telles que *Kakich on tol'ko knig ne čital!* 'Quels livres il n'a pas lus!', où la négation est également explétive, la particule de négation est *ne*.

¹⁴ V. pour le russe Paillard 1984: 266ss.

limites des événements sont cernées des deux côtés : non seulement ils prennent fin en même temps, mais ils commencent également au même moment.

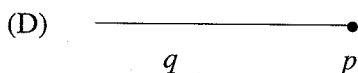


D'ailleurs, l'insertion de l'adverbe *uže*, 'déjà', qui souligne le caractère fini de l'événement décrit par la principale et dont l'usage était possible avec la première interprétation, bloque l'accès à cette deuxième interprétation. L'aspect des verbes ne permet donc pas tout seul à désambiguïser les relations de temps qui lient deux propositions. Par contre, la valeur de durée, de laps de temps que la conjonction attribuée à la subordonnée, en la présentant comme un 'espace temporel' sur lequel se déroule la principale, permet de présenter les états de choses décrits par les verbes perfectifs, notamment par des verbes d'achèvement tels que *najti*, 'trouver', *prekratit'*, *perestat'* 'finir', ou *načat'*, 'commencer', comme ayant une durée; v. (45):

(45) *Poka našla eë dom, vse nogi promočila*
 [lett. *Pendant que j'ai trouvé sa maison, j'ai eu les pieds tout mouillés*]

(iv) p est un événement qui limite dans le temps l'état de choses décrit dans la principale: q s'étend uniquement jusqu'au déclenchement de p qui, de plus, est considéré comme la cause de sa fin. C'est ce qui distingue cette configuration sémantique de la précédente, où la durée de q est également limitée par p , mais, comme on verra par la suite, de manière différente.

Ce type de structure sémantique ne vaut qu'avec une combinaison spécifique des prédicats: le prédicat de la principale (q) doit être imperfectif, alors que le prédicat de la subordonnée (p) est perfectif, donc une combinaison inverse à celle que l'on avait en (A). En outre, à la différence de la configuration (C), aucun intervalle séparant la fin de q et le début de p n'est plus possible. Le schéma correspondant à cette configuration est le suivant (le point sert à indiquer le déclenchement de l'événement ponctuel p et donc la limite de q):



C'est ici que la particule négative *ne* peut, et parfois même doit, être insérée dans l'énoncé; v. la série d'exemples (46)-(49):

- (46) Ja ždu, *poka* on (*ne*) zakončit
 [J'attends qu'il **ne* finisse]
 (47) Ja rabotal, *poka* šël dožd'
 [Je travaillais *pendant qu'*il pleuvait]

- Brown, S. & Franks S. (1997), «The Syntax of Pleonastic Negation in Russian», in: Wayles Browne (éd.), *Formal Approaches to Slavic Linguistics – The Cornell Meeting*, Ann Arbor: Slavica Publishers, pp. 135-164
- Brown, S. (1999), *The Syntax of Negation in Russian*. Stanford: CSLI Publications
- Gaatone, D. (1971), *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*, Genève, Droz, pp. 67-99
- Klima E. S. (1964), «Negation in English», in: Janet D. Fodor & Jerrold J. Katz (éds.), *The structure of language: Readings in the philosophy of language*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, pp. 264-323
- Larrivée, P. (1994), «Commentaires explétifs à propos d'un certains emploi de *ne*», *Linguisticae Investigationes XVIII*: 1, pp. 175-85
- Larrivée, P. (2004), *L'association négative*, Genève, Droz
- Manzotti, E. (1980), «Fenomeni di negazione espletiva in italiano», *Studi di grammatica italiana* 9, pp. 273-338
- Martin, R. (1987), *Langage et croyance. Les «univers de croyance» dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga, pp. 67-80
- Mel'čuk, I. (1995), «Semantics of Two Emotion Verbs in Russian: BOJAT'SJA '[to] be afraid' and NADEJAT'SJA [to] 'hope'», in: Mel'čuk, I., *Russkij jazyk v modeli "Smysl ↔ Tekst"*, Moscou – Wien, Wiener Slawistischer Almanach, S. 39, pp. 81-124
- Muller, Cl. (1991), *La négation en français*, Genève, Droz
- Paillard, D. (1984), *Enonciation et détermination en russe contemporain*, Paris, Institut d'études slaves
- Pons Borderia, S. & Schwenter, S., (2005), «Polar meaning and «expletive» negation in approximative adverbs: Spanish *por poco* (no)», in: *Journal of Historical Pragmatics*, 6: 2, pp. 262-282
- Russkaja grammatika* (1980), pod. red. N. Švedovoj, Moskva, Nauka
- Soutet, O. (2000), *Le Subjonctif en français*, Paris, Ophrys
- Zalizniak, Anna A. (1992), *Issledovanija po semantike predikatov vnutrennego sostojanija*, München, Verlag Otto Sagner

cause de l'achèvement de q –, donneront lieu uniquement à l'interprétation (D). La particule de négation sera de nouveau sémantiquement 'explétive', mais syntaxiquement obligatoire, comme en (49) ci-dessus.

Dans les configurations sémantiques (A) et (B), l'insertion de *ne* dans la subordonnée aboutit en revanche à une négation pleine. En (47), qui donne accès à l'interprétation (A), c'est-à-dire «je travaillais le temps qu'il pleuvait», la subordonnée est opposée à sa variante avec négation en (48), «Je travaillais le temps qu'il ne pleuvait pas», comme une proposition affirmative est opposée à une négative. Par contre, l'insertion de la négation dans la principale modifie la contrainte sur son prédicat : il doit être perfectif ; v. (52) :

- (52) Ja *ne* ujdu, *poka ne* pogovorju s nej
[Je ne m'en irai pas *avant que* je *ne* parle avec elle]

La négation d'un événement ponctuel, en l'occurrence «Ja ujdu», est dans une certaine mesure un procès qui a une durée et qui peut de ce fait être interrompu.

En résumant, la Neg_{exp} avec la conjonction *poka* s'emploie quand la subordonnée p met une limite à la vérité de q . Ce qui signifie que p et q sont vrais dans deux mondes alternatifs et que sur le laps de temps où q est vrai, p est faux. Le russe choisit de signaler de manière obligatoire – peut-être aussi parce que les deux prédicats sont à l'indicatif – l'appartenance des deux propositions à deux mondes alternatifs pour assurer la grammaticalité de l'énoncé. Autrement la vérité de q serait contradictoire à celle de p . Là où une concomitance du moins partielle est envisageable entre les deux propositions, *ne* signalera la négation pleine.

On peut se demander pourquoi alors l'interprétation (C) n'admet pas la Neg_{exp} vu que les deux états de choses ne sont pas concomitants. On peut supposer que ceci est dû au fait que p et q peuvent être séparés par un intervalle. Pourtant, c'est bien l'argument que les linguistes français¹⁰ utilisent pour expliquer l'emploi de *ne* avec *avant que* et son non-emploi avec *jusqu'à ce que*, ce qui n'empêche d'ailleurs pas le *ne* explétif en français d'être de plus en plus fréquent après ce dernier. Il nous semble que l'absence de la particule explétive dans la structure du type (C) est due au fait que bien que la durée de q soit limitée par le début de p , q reste vrai même quand p devient vrai. En revenant à l'exemple (43), la proposition q = «j'ai tout réparé moi-même» reste vraie également après la réalisation de p . Ce qui fait que la même combinaison de prédicats peut donner lieu à l'interprétation de concomitance, illustrée par le schéma (A₁). Du coup, p et q sont vrais dans le même monde, ce qui empêche l'emploi de la particule négative, que ce soit avec sa valeur explé-

¹⁰ V., par exemple, Soutet 2000: 89 ou Martin 1987: 76.

Carlo Montaleone

DANCE WITH HER

SOME NOTES ON THE «PANDA PRINCIPLE»,

SAUSSURE AND DAVIDSON*

1. *Imperfection*

The reason why the current discussions on the philosophy of language are so reluctant to give visibility to the «principle of imperfection» is a question that is almost never answered in an interesting way. On the contrary, it is usually avoided and, when this proves impossible, all we can do is shrug our shoulders. Yes, it would seem that a certain number of language philosophers are slaves to the prejudice according to which the «principle of imperfection», typical of Darwinian biology, isn't to be applied elsewhere. The question they pose calls for prudence: hey, why should we get bogged down in conceptual arguments about a *fait divers*? It's a pity that such a precaution, while transforming biology into the *fait divers* from which we exile ourselves, leads us to hate those who «live around the corner and speak another dialect, so to speak» (Mr Bloom's words!).

* This text in some parts takes over and modifies the report delivered at the international congress on the philosophy of Donald Davidson: «Mind, Meaning and Action» (Venice, 2-3 December 2005).

4.3. La négation explétive avec *čut'* et dans les concessives

A notre connaissance, ces deux structures sémantiques n'ont jamais été décrites pour le russe dans l'optique de la Neg_{exp} . Les dimensions de cet article ne nous permettant pas de donner leur description détaillée, nous nous limiterons ici à montrer que le mécanisme précédemment décrit du fonctionnement de la Neg_{exp} se retrouve également dans ces deux cas.

4.3.1. La structure avec les particules *čut'*, *edva*, 'à peine', se prête, à notre avis, à l'analyse proposée par Martin 1987 pour les constructions françaises 'de faillissement', telles que *il s'en faut de peu que*. A une différence près : en russe il s'agit syntaxiquement de phrases simples¹².

(57) On *čut'* / *edva ne upal*
[Il a failli tomber]

(58) On *čut'* / *edva dyšal*
[Il respirait à peine]

En comparant ces deux exemples, on s'aperçoit que, si en (58), les particules jouent tout simplement le rôle d'un complément circonstanciel de manière, leur fonction dans la structure sémantique de (57) est différente : (57) implique, en effet, la non-réalisation d'un état de choses qui était pourtant sur le point de se produire. Et ce n'est que (57) qui accepte la variante 'développée' de la particule, à savoir celle qui inclut le verbe *byt'* 'être' au passé – *čut'* / *edva bylo* – et qui suggère que, dans les énoncés de ce type, la particule met en place une structure sémantique complexe « Il aurait pu se produire *p*, mais dans le monde réel $\neg p$ ». Une telle interprétation permet d'analyser les énoncés comme (57) en termes de mondes possibles. Dans le monde évoqué *p* = « On *upal* » 'Il est tombé' est faux (ce qui contraint fortement la structure de l'énoncé : on doit notamment lui pouvoir attribuer le statut de fait), dans le monde alternatif, mis en place par les particules *čut'* / *edva*, *p* est vrai. L'opérateur de négation, dont la présence est obligatoire pour assurer la grammaticalité de l'énoncé, signalerait alors la contradiction entre ces deux mondes, d'où naîtra la valeur générale de l'énoncé comme décrivant une action qui a failli se produire.

4.3.2. Quant aux relatives à valeur concessive (v. (11) plus haut), l'opérateur de négation, même s'il ne s'agit plus de la particule *ne*, mais *ni*, semble y obéir au même mécanisme logico-sémantique¹³. On partira de l'idée que, « dans tout énoncé

¹² On trouve le même type de construction dans certaines langues romanes. Toutefois, les analyses proposées par Manzotti 1980 pour l'italien et par Pons Borderia & Schwenter 2005 pour l'espagnol ne sont que peu compatibles avec les données de la langue russe.

¹³ Le fait qu'il s'agisse de la particule *ni* ne semble pas en effet être pertinent pour les locuteurs natifs. Le corpus www.ruscorpora.ru/ fournit des exemples où l'on trouve, dans ces constructions,

comes back to life in «A Nice Derangement of Epitaphs»³ more than two hundred years later, when Donald Davidson transformed her into a geodetic point of the philosophical map. Now we will return shortly to the moment of the renaissance because we suspect that (i) «A Nice Derangement of Epitaphs» is an application of the «Panda principle» and that (ii), in such a function, it weaves the same cloth you can find in the *Cours de linguistique générale* by Ferdinand de Saussure.

But, before getting to this point, two words on the famous lady. What we want to discuss here is something to do with the workings of her epiglottis. In fact, it modulates *derangement* and *epitaphs* while *arrangement* and *epithets* are the words which would suit the interlocutors' expectations. Nothing deeply illegal, as you can see. But nor is it a mere nothing, if it's true – as it is – that this mere nothing became the developing point of a phenomenon that the register of linguistic troubles baptised immediately with the name of «malapropism». Yes, the phenomenon had great luck. It's not by chance that the spectators and the simple readers of *The Rivals* enjoy themselves nowadays in following the arabesque created out of non-senses unrolled by the lady's imponderable tongue. Shaping as he did a certain number of her words, Sheridan wanted to show her as a crank and, at the same time, as the provocative executor of a thought process where the body's messages are rigorously decoded. In a word, the lady – as a character made out of paper – believes all the things she says. And this is the best sign that Sheridan trusted her and us (and himself, obviously). Probably he had a lot of good reasons to trust in general, and this because *The Rivals* readers and spectators would have clearly imagined their own reactions in front of a new Mrs. Malaprop, but this time as a person in flesh and blood, a person showing the same infallibility possessed by the character when swimming in the stream of those strange expressions cancelling all previous paradigms and comparisons.

At this point Davidson breaks in. He leaves Sheridan's narration with the pretence that the usual disappointment caused by the lady's strange expressions stops here. What happened? It happened that one of her interlocutors had understood that it was necessary to intend *epithets* when she said *epitaphs*. Impossible to guess how this person entered into the game. Surely he had to be able to grasp the exact variable between those offered by the latent and virtual game opened by the *sound* and the *sense*. But how did he come upon it?

Well, Davidson wants to free the episode from the miracle effect because speakers – as well as showing a certain aptitude for solecisms, errors, slips of the tongue

³ Donald Davidson, «A Nice Derangement of Epitaphs», in *Truth and Interpretation. Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, edited by Ernest LePore, Basil Blackwell, Oxford 1986, pp. 433-446.

mondes alternatifs pour éviter une contradiction entre eux, cette fois-ci, elle signale cette appartenance au sein de l'ensemble des propositions p à variable différente.

5. *Conclusions*

L'analyse du fonctionnement de la Neg_{exp} en russe a donné deux résultats inéressants :

1. la Neg_{exp} n'est pas toujours syntaxiquement régie et
2. la négation explétive ne peut être appelée 'redondante' ou 'abusive' ni du point de vue syntaxique, ni du point de vue sémantique.

Sa fonction est de signaler la présence dans la structure sémantique de l'énoncé d'un élément sémantique, à savoir d'une proposition virtuelle, qui décrit le monde alternatif à celui évoqué. A la différence d'autres langues où signaler cette présence, quand les conditions sémantico-syntaxiques le permettent, dépend du libre choix du locuteur (le fameux « caractère psychologique » de la Neg_{exp}), en russe, l'introduction de cet élément sémantique doit toujours aller de pair avec l'insertion de l'opérateur de négation. Les énoncés qui accueillent la Neg_{exp} peuvent être répartis, comme on vient de le voir, en trois groupes :

- les énoncés où la négation peut être soit explétive, soit pleine, différence suivie de changement de sens (p. ex., *kak by* dans les phrases simples ou le conditionnel 'de crainte');
- les énoncés qui, sans négation, acceptent plusieurs interprétation et la Neg_{exp} en sélectionne une (le cas de *poka*);
- les énoncés où la présence de la Neg_{exp} est indispensable pour assurer la grammaticalité de l'énoncé (p. ex., les concessives, *kak by* après les verbes de crainte).

Enfin, la définition de la Neg_{exp} en tant que négation d'une proposition virtuelle, nous permet de comprendre pourquoi elle n'a pas toutes les propriétés sémantiques de la négation pleine.

RÉFÉRENCES

- Abels, K. (2002), «Expletive (?) Negation», in: J. Toman (éd.), *Proceedings of FASL 10*, Bloomington, Michigan Slavic Publications, pp. 1-21
- Abels, K. (2005), «'Expletive Negation' in Russian: A Conspiracy Theory», *Journal of Slavic Linguistics*, vol. 13 (1)

Putting the case of the acoustic images normally associated to the verbal signs *derangement* and *epitaphs* it is therefore easy to see how Mrs. Malaprop breaks the canonical scheme. The convention she follows while assigning these two meanings clashes with the social convention and this causes a problem for the listeners that see in her the impertinence of reality. This is the scheme followed: (i) when Mrs. Malaprop utters «*a nice derangement of epitaphs*», she intends «*a nice arrangement of epithets*» and it's a miracle that a person manages to understand it. But, if this is true, then (ii) the asserted indissolubility of *signifiant* and *signifié* is not a good guarantee. From this conclusion a further question springs up: then a sign – a word such as *derangement* or any other word you want – shows that the indissolubility of the two factors is dominated by the risk? This question cannot be easily abandoned. In fact, Mrs Malaprop's errors show perfectly that language is a very different process from *a mechanism created and ordered for the concepts that must be expressed*. Who would not retrace these words to Davidson's mind, when he concludes resoundingly «*A Nice Derangement of Epitaphs*»? Instead, these words belong to Saussure⁷: not so strange as it is conclusive proof, we add, that Davidson was an avid reader of Saussure. This circumstance offers an important advantage: it shows the line to follow in the discussions that go beyond the limits of linguistics⁸.

3. «*There is no such thing as a language*»

For example, Saussure claimed that the arbitrariness of sound and meaning does not have the same value for all people. The foreigner arriving at Mrs. Malaprop's court cannot but perceive the link between sound and meaning as a mere fact. But what about those who use the same native language as Mrs. Malaprop? Would the lady's homophones – who, *astonished and amused*, listen to her shower of *epitaphs* – judge as indifferent that the relationship between *signifiant* and *signifié* is

authors write that «this thesis ... is unsurpassed because of its clear ascertainment of the two semiotic constituents, one (SEMAINON, 'signans', *signifiant*) directly given and the other (SEMAINOMENON, signatum, *signifié*) prompted by the first. Both abstract and concrete questions of the relationship between *signans* and *signatum* in the realm of signs (*signa*) and especially in the various aspects of language belong to the continuously increasing penetrations into the cultural life of humanity which engender ever-new solutions and ever-new puzzles», p. 13.

⁷ Saussure: «... la langue n'est pas un mécanisme crée et agencé en vue des concepts à exprimer.», *CLG*, p. 189.

⁸ On this theme see the famous note by Saussure called «sur le discours» (Ms. fr. 3961), F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale* (éd. par R. Engler & S. Bouquet), Paris, Gallimard 2002, p. 277. To focus exactly on this problem see Jean-Michel Adam, «Discours et interdisciplinarité», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 54, (2001), where you can read that «L'enseignement de Saussure – et, à sa suite, celui de Benveniste et de Jakobson – se situe aux antipodes des tentations centripètes à l'hy-perspécialisation et à l'enfermement étroit dans des sous-secteurs disciplinaires», p. 217.

corresponds to the «*images auditives*» of the articulated language¹⁴. The paradox alludes to the fact that a word, as *signifiant*, could be exchanged for something different, precisely a *concept* (we must remember all that he said about *la contropartie de l'image auditive dans l'intérieur du signe*). Nevertheless, considered in itself, a word cannot be evaluated independently of the comparison with some other signs outside of it: «*avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables*»¹⁵. As a word acquires a *value* only by the complicity of the other words existing outside of it, it could be said that Mrs. Malaprop is the best and unintentional confirmation that language is a system «*naturellement chaotique*». Starting from this theory on the linguistic way of evaluating the members of a naturally chaotic system, it is logical that Saussure arrived at the opinion that «*un mot quelconque peut toujours évoquer tout ce qui est susceptible de lui être associé d'une manière ou d'une autre*»¹⁶. This seems to be a very important recognition of what Mrs. Malaprop is for philosophy today; if the language is a game of pure differences, then this old lady represents for the language the point of view that Hegel would assign to the *ding an sich*.

In the part of his *Cours* dedicated to «*les rapports associatifs*» (Deuxième partie, V, § 3) Saussure clarified that the mechanism of association is based on «*la seule analogie des signifiés (enseignement, instruction, apprentissage, éducation etc.) ou au contraire, sur la simple communauté des images acoustiques (par exemple enseignement, justement)*»¹⁷. As if to say, in illustration, both with regard to the union of sound *and* form and the union of meaning *or* form. What Mrs Malaprop chose is then the union of the form: *derangement*-*arrangement*, *epitaph*-*epithet*. This way had determined those thoughts-sounds that induced the lady's interlocutors, except one, to put her into the silly and hopeless creature circle. From this springs up Davidson's sentence which chases us like dogs from hell: «*There is no word or construction that cannot be converted to a new use by an ingenious or ignorant speaker*»¹⁸. What Davidson wanted to say is clear. He wanted to stress that, from a symbolic point of view, all verbal signs are more or less equal to general rules. But if a word, spoken or written, is the same word independently of the number of its replies, it is also true that the perfect repertory of phonic and fixed purposes is at risk of being betrayed at any moment by the prosaic line of the distorted executions. In fact, the *ultima linea rerum* that philosophy finds in language

¹⁴ Jakobson, Waugh, *op. cit.*, p. 29. A phonic matter, «*gross and row*», doesn't exist. The idea of an amorphous substance is a fiction.

¹⁵ Saussure, *CLG*, p. 260.

¹⁶ Saussure, *CLG*, p. 288.

¹⁷ Saussure, *CLG*, p. 287.

¹⁸ Davidson, «*A Nice Derangement of Epitaphs*», p. 441.

The principle of imperfection and the theme of the *fait divers* lead us directly to Saussure. This incomparable linguist did not hesitate to focus on what «ne retient guère les linguistes : la limitation de l'arbitraire». It wasn't a nervous tic of his. This idea had come to him from the opposing currents that quarrel over the movement of the language. These two factors – lexicon/arbitrariness and grammar/relative motivation – had convinced him that the mechanism of language was not «entièrement rationnel». If it were – Saussure explained – it could be studied in itself; instead, as the mechanism of language «n'est qu'une correction partielle d'un système naturellement chaotique», it must be studied «comme une limitation de l'arbitraire»: we must adopt «le point de vue imposé par la nature même de la langue»¹. Since this sentence appeared, no one has been able to protect linguistics from the «principle of imperfection».

But first let's explain what this principle is in biology, where it had its origin and where it assumed another name thanks to the price which an important scientist exacted from those lovely animals the Pandas. We are alluding to the Darwinian biologist Stephen Jay Gould, who referred many times to the «principle of imperfection» or «the Panda principle»². In his hands, this principle served to describe the extremely complicated process by which natural populations find some imperfect adaptive solutions, just as in the case of the so called «panda's false thumb». As we know, these animals are herbivorous descendents of carnivorous bears. When the adaptation to a bamboo diet made it impossible for them to use their true anatomical thumbs, they found a banal surrogate: a bone called the radial sesamoid, normally a small component of the wrist. A perfect bone? On the contrary. However, even if approximate, this bone structure is much better adapted than the *true* anatomical thumb developed by Carnivores. All things considered, the pandas found themselves a fortuitous solution, an unequivocal proof of how curious and unpredictable are the paths of history and, at the same time, of how pitifully rhetorical are those who claim that the development of the majority of organisms and ecosystems, including man, is the product of a perfect design. After all, by what divine subterfuge should perfection need to evolve?

2. Sign

The following pages focus on a very famous character: Mrs. Malaprop. Born in 1775 in *The Rivals* by a twenty-three year old Richard Brinsley Sheridan, she

¹ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Librairie Payot, Lausanne-Paris, 1922 2^e éd., all quotations on this page are drawn from the 'Deuxième partie: Mécanisme de la langue', p. 301 (from now on *CLG* followed by the page number).

² Stephen Jay Gould, «Perfection and Imperfection: A trilogy on a Panda's Thumb», in *The panda's thumb. More reflections in natural history*, W. W. Norton & Company, New York-London 1980, p. 17-44.

listener to consider any unexpected turn in a conversation as a *new* language. For him, this event would induce us to consider it normal that:

languages could not be learned and no one would want to master most of them²¹.

Do we have to congratulate ourselves with him because that fear would have disappeared? Independently of our answer, it could be noticed that Davidson's ups and downs in treating what springs up from the shower of *epitaphs* spat out by the lady showed what he continued to think about the *passing theories*: this is the core of what a language is in its depths. Let's reread the *clou* of «A Nice Derangement of Epitaphs», when Davidson explains the reason why Mrs. Malaprop, at last understood, could be seen as a creature who *got away with it*:

Here is what I mean by «getting away with it»: the interpreter comes to the occasion of utterance armed with a theory that tells him (or so he believes) what an arbitrary utterance of the speaker means. The speaker then says something with the intention that it will be interpreted in a certain way, and the expectation that it will be so interpreted. In fact this way is not provided for by the interpreter's theory. But the speaker is nevertheless understood; the interpreter adjusts his theory so that it yields the speaker's intended interpretation. The speaker has «gotten away with it». The speaker may or may not know that he has got away with anything; the interpreter may or may not know that the speaker intended to get away with anything. What is common to the cases is that the speaker expects to be, and is, interpreted as the speaker intended although the interpreter did not have a correct theory in advance²².

Some ruptures show clearly what's implied in rewinding Davidson's thoughts around this core. The main one is given regarding the standard way of speaking about language as if was «a clearly defined shared structure which language-users acquire and then apply to cases»²³. The other rupture regarding the traditional way of thinking about the linguistic competence follows immediately.

A question that cannot be deferred: is Davidson making a withdrawal? It must be said immediately that if recursion is the object in balance, we couldn't agree with Ian Hacking, who instead hints this²⁴. In fact, there's no language that people must learn that doesn't possess a recursive structure. In 1989, after the execution of the crime, Davidson came back to this theme writing that «a language is abstract... unobservable, changeless, and its components are also unobservable and changeless». Immediately afterwards, with accents that anyone could find by opening casually Saussure's *Cours de linguistique générale*, Davidson added: «Expressions

²¹ Davidson, «A Nice Derangement of Epitaphs», p. 445.

²² Davidson, «A Nice Derangement of Epitaphs», p. 440.

²³ Davidson, «A Nice Derangement of Epitaphs», p. 446.

²⁴ Ian Hacking, «The Parody of Conversation», in *Truth and Interpretation. Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, cit., p. 448.

etc. – manifest an amazing ability to understand words never heard before. On the other hand, the surprise effect (and the consequent theoretic perspective) would be lost if it became clear how to interpret the old lady according to the meanings she decided. Actually, Davidson turns to the reason why good communication doesn't always apply those criteria that anyone can teach and learn. For this reason he begins to search within such a decomposed magma. Nevertheless, let's not misunderstand. There's no decomposed magma in the old lady's mind. Only some particular features of her way of speaking are decomposed. The difficulty in understanding her on the part of all *possible* interpreters depends on this fact. All things considered, Davidson's enemies were not completely wrong when they accused him of going arm-in-arm with a dotty lady and losing himself. To be more precise, the disaster of «A Nice Derangement of Epitaphs» would consist – according to the accusers – in the defective maintenance of the genealogy of one or more words within the narrow frame of the adaptive advantages acquired or, to put it differently, in having left out any protection of the matrix narration, alias the meta-language, which alone organizes, forms and conserves the understanding game. True, false?

Let's begin our discussion on the weight of the words as *signs*. To do this we'll treat the *sign* on the basis of the indissoluble relation – as Saussure said – between its two constituents: the *image acoustique* and its own *concept*.

More precisely, what did Saussure say? He said that the *sign* is a double-faced entity; that the *sign* is the *total* of the combination of the *concept* and of the *image acoustique*; that these two psychic realities are fixed by the writing in conventional images and that, while the phonic production of a word «représente une infinité de mouvements musculaires extrêmement difficiles à connaître et à figurer», in the language there's nothing but a series of acoustic images, that is *une image visuelle constante*⁴. At a certain point of his analysis, Saussure completed his proposal of «conserver le mot *signe* par total, et de remplacer *concept et image acoustique* respectivement par *signifié et signifiant*»⁵. Why? The answer could be: to make the opposition that divides either the *signifiant* from the *signifié* or these two notations from the *total* they belong to more evident. Expanding on the microscope slide the linguistic behaviour of our lady, no inner relationship could be seen that links the idea of 'epitaph' to the sound series that structures the word *epitaph*. To determine the rule thanks to which the meaning of 'epitaph' penetrates the speaker when hearing the sound series corresponding to *epitaph* is always a social habit, namely a convention⁶.

⁴ Saussure, *CLG*, p. 43.

⁵ Saussure, *CLG*, p. 151.

⁶ Roman Jakobson, Linda Waugh, *The Sound Shape of Language*, Harvester Press, Brighton 1979. Commenting on Saussure's solution and its coherence with the 2000-year-old Stoic thesis, the

knows what she doesn't need to know and to represent, i.e. the mechanism of *autoreverse* which induced him to try to understand her. The only way not to be shocked by the «passing theories» purpose consists in thinking that the linguistic *autoreverse* is never fully conceivable. In this inconceivability there's no secret. There is instead the strangeness of a communicative situation where nobody must abjure to his/her «prior theories». It's evident that Mrs. Malaprop doesn't abjure to anything. And also her lucky interpreter needn't abjure to anything. Simply it happened that the interpreter had launched a *passing theory* into deep water to see how many fish it would catch; this way he had guessed the lady's «prior theory» with the consequence of putting her loquaciousness in a larger and more evident line of common sense. This is all we can say. So, compliments to the interpreter! He's a creature who wasn't afraid of facing the lack of comfort typical of the malapropisms *maelstrom*. Bravely, he dared the mortal danger that always surrounds the unfolding of the demiurgic function of words.

5. *Ulysses*

It's impossible to overestimate the convergence realized between Mrs. Malaprop and her interpreter. This convergence originates with a story too strange to be narrated. The motive is clear; the function of the interpreter's imagination is indeed too important and elusive to be controlled in all its factorial aspects. The attempt to penetrate the hard shell that protects and keeps Mrs. Malaprop away is something that people can describe as a mere guess. If so, let's ask the question: though improperly, would it be possible to say this guess is similar to the fishing out of the analogical fragment that determines the *signifiant* of a word in spite of the deceptive sound that makes it audible?

Davidson says Mrs Malaprop *will get away with it* when her interpreter guesses the exact modification of *his own* prior theory. If and when this event happens, Mrs Malaprop will be reached by a language that doesn't betray her. But we have to be careful. This result doesn't determine a feed-back allowing Mrs Malaprop's interpreter to reconstruct the why of the *no* silently pronounced in presence of the images flowing in his mind while he tried to find out the right word to which to put an honest *yes*. This, and only this, could be said about the interpreter: at a certain moment, something changed his mind and, suddenly, a new theory, taking shape in his hands, came out and solved the riddle. Yes, this is an occasional event. We add that this is an event without a context, as they say when the context is too subtle to be ruled by a particular accountancy. However, this event can be registered in the same way we register the absolute difference of the words. This is no small coincidence that our experience of the world imposes on us, a coincidence perfectly in line with Saussure's observation according to which *un mot quelconque peut toujours évoquer tout ce qui est susceptible de lui être associé d'une manière ou d'une*

arbitrary rather than necessary? It really doesn't seem so. On the other hand, Sheridan wouldn't have created such an eccentric character if he hadn't wanted the audience to interpret certain verbal outings as equal infractions of necessity⁹. On the contrary, we could imagine that what induced Davidson to study malapropisms was Mrs. Malaprop's insistent and theatrical invitation to make fun of the linguistic game. It's as if the superior and derogatory tone of her *errors* had convinced Davidson to consider her words as something very different from an invitation to attack the very idea of communication. Differently from what an aggressive group of critics said of him, he thinks that language, which appears to be and is a system, is also something that lies in the depths of the speakers as a simple fact.

Despite the well-known restrictions, Davidson's hard thesis that «there is no such thing as a language»¹⁰ encouraged the tendency to split the American philosopher into two opposing parts: the *early* Davidson – for what his Tarskian history demonstrated – to be appreciated by those who appeal to deep rules biologically prefixed; the *later* Davidson seeming rather keen to nourish a vein of anarchism and individualism. Not that the desire to transform this man into a violin cord trembling with inner antagonisms is a temptation more dangerous than others. However this double photo is also the consequence of a conceptual chain that is *wrong*. For this reason it is a good thing that Akeel Bilgrami¹¹ defused the situation by treating it as seriously as we would an explosive device.

As we have no reason to verify how thoroughly he defused the device, we will limit ourselves to recapturing the exact point where Davidson gets to Saussure. Let's remember: this point is where he considers the sign as the unity presupposed of *signifiant* and *signifié*. Why do we say *presupposed*? Without investigating the problem that Chomsky left open – «whether the sound part is crucial»¹² – we remember that Saussure defines as *paradoxal*¹³ that phonic innervation

⁹ Vividly perceived in its essence, but unknown in theory, the linguistic phenomenon that after Sheridan was to become known as *malapropism* emerges in the linguistic consciousness of the Seventeenth century. This did not depend on the fact that this was the century of Laurence Sterne, who was so attracted to *fiction*. At the origin of the attraction to malapropisms there were two facts: one was the discovery that the desire to live requires more arabesque scenes than those generated by life. The second was that the attention to the crossover between sound and sense increased in such an extreme game that it became an art. It is therefore logical that the phenomenon began to be observed scientifically.

¹⁰ Davidson, «A Nice Derangement...», p. 446.

¹¹ Akeel Bilgrami, «Comment on Rorty», in *Crítica, Revista Hispanoamericana de Filosofía*, XXX, n. 88, abril 1998, pp. 93-112.

¹² Noam Chomsky, «The General Properties of Language», in Millikan & Darlay eds., *Brain Mechanisms Underlying Speech and Language*, New York 1967, p. 85.

¹³ Saussure, *CLG*, p. 258.

portrait comes to overlap our portraits for a bit. Therefore, if we want to give a temporal form to the fact that the lady's interpreter continues to interpret her «with apparent success»²⁸, we must admit that this old lady is a creature we could interpret *because* she speaks that language. We *know* the language she speaks is defective, but we also know that it must be empirically equivalent to the language spoken by the interpreter: *at least until this person has some good reasons to believe that the lady intends arrangement and epithets while saying derangement and epitaphs*. Not always the empirical ties help to define a good interpretation. But, in this case, the passing theory says clearly that the literal (or first) meaning of *derangement* and *epitaph* is the same as that assigned to *arrangement* and *epithet* by the recursion mechanism followed by the interpreter. Nobody could hide that this situation is pitifully transitory. Nevertheless, it's evident that *now* a new idiolect makes the lady and her Ulysses able to understand each other (though Ulysses must also speak another language to single out the empirical evidence satisfying her expectations).

The moral of this wandering? We should conclude that the objectivity of a correct comprehension of the utterances (with their mental states) doesn't appear threatened at all or, to follow Davidson, not more threatened than when «the existence of various scales for recording temperature or lengths is to the reality or objectivity of temperature or length»²⁹. In other words, the recursion is secure. Also the lady possesses a *capacity* that transforms an *output* of a certain elaboration into an *input* for a second call of the same elaboration. In a word, both the lady and the heroic creature we named Ulysses duplicate their speech acts as naturally as a fly going along on the mane of a horse.

5. *A streamlined optimality doesn't exist*

With great precision Dasenbrock wrote that for Davidson «our prior theory about what a word means never survives the encounter with another completely intact»³⁰. Which has a couple of consequences at least: as it's mistaken to assume that the arrival point of an interpretation was the point of departure, then the theory of language should not be based on the standard *performances*, but on the movement going from non standard *performances* towards standard ones. It's a pity that it is this very vector that traces the route that many philosophers claim not to understand. By continuing to consider the standard lines as the best platform to

²⁸ Davidson, «The Second Person», p. 111.

²⁹ Davidson, «The Second Person», p. 110 n.

³⁰ Reed Way Dasenbrock, «Philosophy after Joyce: Derrida and Davidson», in *Philosophy and Literature*, 26, n 2, 2002, p. 340.

is the impossibility of separating the analysis of communication activity from *the real speaker model*. Any word flowing through the speaker's mouth is a *point de valeur*, something different from all the rest. Should we be surprised? Not at all. As David Hume saw perfectly, this is a pure ascertainment corresponding to the impossibility of explaining, on the part of any creature, both what *she* considers true and the *sensation* lying beyond the truth¹⁹.

It's difficult to say how much this (or another more destructive) difficulty counts in the game of *sound* and *sense*. This is well known by all the lady's interlocutors: in fact, her way of exercising the adventure of the *thoughts-sounds* process renders the meaning, which should be picked up from the words of a certain associative family, unpredictable. Mrs. Malaprop's interpreters can bestir themselves as much as they want. The clouds of sounds blown by the lady don't permit them to find any announcing angel. Malapropisms are, at the same time, outriders, hideouts, guides, defences, promises. In short, a bag of tricks. Was it this that induced Roland Barthes to say that language is the worst and the best of all things? It's probably so. However, it's reasonable to imagine Davidson who, while accepting the judgement, slipped his arm into the lady's arm and danced with her.

4. «Getting away with it»

Davidson's principal provocation is given by the «passing theories». In 1998, in one of his *Replies*, he wrote that the «A Nice Derangement of Epitaphs» lesson was very easy to understand:

An interpreter in a particular conversational situation is prepared with a general set of expectations (which the «prior theory» describes). When expectation is thwarted, what is novel is (usually automatically) accommodated (read «arrangement» for «derangement», «epithets» for «epitaphs»). If the speaker goes on like this, these substitutions in all possible contexts yield a new language, which can be delineated by a «passing theory»²⁰.

«...yield a new language»: it doesn't matter that now Davidson utters unequivocally this expression while, twelve years earlier, he had stressed the inconsistency there was in referring to a *language* when a speaker and her interpreter converge on a theory. Then Davidson seemed to be afraid that this idea would have induced the

¹⁹ On this point Saussure wrote «qu'il n'existe rien [...] que ce qui existe pour la conscience [des sujets parlantes]», *Réflexion sur les opérations du linguiste*, B/E p. 49. See Rudolf Engler, «Entre Bally, Spitzer, ... Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 54 (2001), pp. 61-81.

²⁰ Donald Davidson, «Replies», in *Crítica, Revista Hispanoamericana de Filosofía*, p. 109, now in Davidson, *Truth, Language, and History*, Oxford University Press, Oxford – New York 2005, p. 325.

dimension of the language only to the extent in which he hoped to annihilate it. We know why. By saying that it's sensible to discuss only when we are sure that speakers obey *the* language, Dummett put on the table such purity that it cancels two things: the real role of speakers and secondly, by so doing, the historical changes which modify languages in what any language is in its depths: that is the unpredictable relationship between *le parfaitement immotivé et le relativement motivé* (Saussure's words!).

In the last part of his career Davidson focussed on this point of friction that Dummett had always ignored. For the «radical interpretation», his *point d'honneur*, it is natural both the staging of *occasional* theories, valid case by case, and the proposal of something similar to a stopgap that breaks the language down into a group of idiolects. At this point, a last question concerns the possibility of seeing in this solution something similar to the panda stopgap. After all, remembering how these animals are shaped and what Stephen Jay Gould wrote about them in his celebrated books, it seems that the sesamoid thumb of a panda is a good enough structure, but not the best³³. Should we add: «as well as the «*passing theories*» of Davidson»? Perhaps. Anyway, it's clear that the real problem is not to ascertain that the similarity of the «false thumb of the panda» and these types of theories is logically weak. All of us know that biology is a very complicated *puzzle* and this makes it impossible to decide *now* what the best explanation regarding the panda shape is or isn't or should be. This seems coherent with biology as a system of divergences without a following reunification of branches. And the «*passing theories*»? All things considered, the «*passing theories*» of Mrs. Malaprop's interpreter haven't anything to do with biology. But the principle of imperfection is a good motive to connect their differences to the proof of their evolution.

6. *Idiolects and language*

This difference gives rise to an enormous problem. Let's try to summarize: why do we say that the creature we baptised Ulysses found a stopgap? Answer: because he generated a «*passing theory*» blocking the divergence. How? Another answer: by a hypothesis on a certain group of signs otherwise committed to a function of mere place cards. Speaking about the determinant factors, we have already remembered both the lady's ability to use an *output* of an elaboration as an *input* for a second call of the same elaboration, and the ability of her interpreter Ulysses when he makes use of her recursive behaviour to enter into her unreliable and hazy language. This language puts Mrs Malaprop and her casual ally into something similar to the *little* atmosphere that anyone can see while using a strioscopic

³³ Stephen Jay Gould, «Perfection and Imperfection: A trilogy on a Panda's Thumb», in *The panda's thumb. More reflections in natural history The Panda's Thumb*, p. 43.

may, if we wish, be viewed as acoustical or two-dimensional geometric shapes that could, on occasion, inform actual utterances or inscriptions, but expressions themselves would remain abstract and their existence independent of exemplification»²⁵. Not too bad for a person accused of having abandoned the recursion. But there's another trifle: wasn't «A Nice Derangement of Epitaphs», that is the crux of the matter, the essay establishing that words have a *first meaning* thanks to which homophones realize and understand an enormous number of literal utterances? Like Hacking, Davidson also thinks it is a code which permits, with repetition, that new expressions be communicated.

For this reason the answer to the question on what Mrs. Malaprop's linguistic activity alludes to is not obvious. It's evident that our lady destroys, unintentionally, the consecrated code. But that the lady «gets away with it» – as «A Nice Derangement of Epitaphs» says – proves that it's possible to speak and to be understood outside the consecrated code through meanings established *directly* and not as extensions of a fixed meta-language. Nevertheless, to determine the position, this seems to put Davidson on the pathologist's table. Let's ask: was Rorty right while describing *two* Davidson? It's not a waste of time to focus on this purpose. Rorty says that Davidson claims that a language possesses a recursive structure that must be learned; but, on the other hand, the historical platonism, to which Davidson seems to be obliged, turns into a kind of occasionalism, *par force* historical, that no theory can explain in its essential. What's that? It's easy to see: the essential is the *fact* that users of a natural language L speak and understand each other notwithstanding their own verbal executions. And this would be our conclusion too if we followed Rorty. Instead we note that the lady's lucky interpreter wouldn't have been conscious of his own incomprehension of what the lady meant when saying *epitaphs*, if *he* hadn't had well planted in his mind the multitude of first meanings that the language L reserves to its words.

We said this is a fact. Now we add that this fact produces, according to us, another fact. This latter can be described by saying that those who manage to understand what the lady intends with *epitaphs* don't base their performance on an absolute and irrational *Verstehen*. Though the episode couldn't be clearly determined in its details, it's not irrational that the irrational *décalage* given by two conflicting ways of conceiving the term *epitaphs* reflects the developments of a logic. After all, both the lady and her lucky interpreter are quite close to their own axioms. Both these creatures make their honest deductions, even if the lucky interpreter deserves a medal greater than the medal due to the lady. It's clear this person

²⁵ Donald Davidson, «The Second Person» (1989), in *Subjective, Intersubjective, Objective*, Clarendon Press, Oxford 2001, p. 107.

ocean of the cases is the ocean of the cases and nothing else. Actually, Davidson follows a third line. Not much differently from Nelson Goodman, he is fascinated by transformations. As Davidson said many times, speakers can deliberately use different languages to produce sentences equivalent «in what they convey»³⁷; what's more, they notice if something similar happens around them. According to us, there's a precise meaning in this fact. That Davidson proposed this type of observation again testifies, beyond his affection for the Quinian theme of the indeterminism³⁸, a refusal to betray the specific dynamic by which a creature such as Ulysses encounters Mrs. Malaprop. We said *specific* and we have nothing to repent of. In fact, Ulysses would have been a very strange speaker if he had imagined himself as a creature lacking in those adaptive advantages offered by the genealogy of some words. In effect, this person had nothing to repudiate. Simply, he noticed that he had in front of him the example of a slightly aberrant causality worth laying bare. Hence his decision to play with the «notability» of the old lady. For this he tried to understand her notwithstanding what could be a deficiency or a deviation from the cause: a cause – it must be stressed – whose identification followed the identifications made by himself, the only fountain of causes he was acquainted with. The consequences of our Ulysses's movements? What biologists could classify as *exaptations* – as *derangement* and *epitaphs* are words placed at the disposal of a function different from the original one – suggests something interesting. These *exaptations* may be narrated in the philosophical possibility which transforms them into simple variables. In fact, there's a «possibility» to be followed in the discourse that Davidson has continued to focus on the language and that Saussure instead interpreted as something called *faculté de langage*.

7. *The mysticism of the protolanguage*

You cannot see this possibility *d'emblai*, because Anglo-Saxon philosophers (not only Davidson) don't distinguish between *language* and *speech* (or *spoken language*) with Saussure's severity while speaking about *faculté de langage*, *langue* and *parole*³⁹. The loss of distinction is obviously bad for the intelligibility

³⁷ Davidson, «The Emergence of Thought», in *Subjective, Intersubjective, Objective*, cit., p. 132.

³⁸ On what may be understood in Saussure's linguistics (and in its tradition) by the expression *indétermination du signifié* it can be read «Valeur et signification ad hoc», (*Cahiers Ferdinand de Saussure*, 56 (2003), pp. 289-310) by Louis de Saussure. He writes: «... pour moi, le postulat de l'indétermination du signifié tient surtout et plus simplement au fait que la langue emploie un certain nombre d'expression pour découper la pensée, conçue comme un continuum d'idées, de concepts (continuum qui rend cette même pensée pour Saussure «amorphe»), p. 299.

³⁹ With regard to the discussions on the necessity of separating *langage*, *langue* e *parole* (and not least on the implications inherent to the problem of creating a science of language) it is useful to read the article by Bénédicte Vauthier, «« Bakhtine et/ou Saussure ? » ou, de l'histoire du malentendu des « malentendus saussuriens », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 55 (2002), pp. 241-266.

autre. What else is there to add? Putting the question from the point of view of the *possible* interpreter, our answer recalls that anyone would be logically justified in deciding to surrender in the face of Mrs. Malaprop's adventurous outings. But the creature who tries to break the net where the lady is prisoner is not illogical. In this case, the eager interpreter must continue to interrogate himself about every image in his mind while analysing the blurred images produced by itself. His *mind*? Yes, his mind or, in other words, what all of us can refer to by speaking of any evidence the interpreter has thanks to induction and his own nose. At any failure the eager interpreter is obliged to start again from the bottom of something which hasn't any bottom, like Sisyphus. Till when, if he's lucky, he stays. Like Ulysses.

But let's try to comprehend what it means that meaning is not, as wittgensteinian philosophers think, *its use*. Truly, Davidson doesn't offer anything to our divinatory capacities. After «A Nice Derangement of Epitaphs», the Davidsonian essay of 1989 dedicated to the *second person* confirms that «an interpreter (correctly) interprets an utterance of a speaker only if he knows that the speaker intends the interpreter to assign certain truth conditions to his (the speaker's) utterance»²⁶. But this is what Mrs. Malaprop's interpreter thinks of her when he decides to push the *autoreverse* button. He will get away with it (as she will) once he finds those «truth conditions» produced by the lady when words such as *derangement* or *epitaphs* flourish in her mouth. These «truth conditions» produce some *signifiants* very different from the *signifiants* assigned by the recursion mechanism to *derangement* ad *epitaphs*, and this is the little defect which the lady's interpreter, if he had read Saussure, could accuse her of. At this point it's easy to explain (in a very weak sense of the term) why the lady can be understood thanks to a language *temporarily ordained*²⁷. Nevertheless, it's amusing that our lady cannot change the reference of the words she uses, and this while making evident that her dissociation from the norm is the norm she follows.

Anyway, we think that Davidson doesn't limit himself to repeating Saussure when saying that *there is no word or construction that cannot be converted to a new use by an ingenious or ignorant speaker*. We think he points to all of us as authors and/or interpreters of any kind of invention. James Joyce and Lewis Carroll demonstrate what is meant when they say that anyone can utter in line with the definition of a language. Surely, this is not easy to be swallowed by all people who identify linguistic competence with *correctness*. But, from this point of view, who could say that they speak in a completely correct way? Maybe a small group of people or even nobody, it can be supposed. This means that Mrs. Malaprop's

²⁶ Davidson, «The Second Person», pp. 111-112.

²⁷ Davidson, «The Second Person», p. 110.

relationship between *la faculté de langage* of the individual and *la langue*, as a well defined object in relation to the whole «*multiforme et hétéroclite*»⁴⁴ of the facts of language alludes to a filter action quite similar to the action carried out by the semi-conductors. What emerges from this? Not much, perhaps only the fact that utterers and receivers, when becoming recursive operators in relation to what is flowing *from their shoulders* within the discourses they learned to make, aren't people that can suppress the defectiveness of the origin.

Nevertheless, for «A Nice Derangement of Epitaphs» readers, this not much is very much and the reason for this is clear: the defectiveness that speakers suffer from is revealed as an incurable and not transitory feature. Consequences? Only one, but absolutely *tranchant* for all we are speaking about. To allude to a *permanent* defectiveness means to admit that the same phenomenon is revealed both when a child while learning to agree upon the relationships between names and things and any creature while coming to grips with the difficulty of deciding what exactly another speaker intends by the words he utters. One circumstance is evident: the translator (as a chronic creature) is anyone involved in interpreting, either when renouncing the possibility to vary the images associated to the word that must be interpreted, or when he doesn't renounce it and wastes his time, or again, through trial and error, he manages to interpret correctly, but ignoring *how*, mistakes, identification errors, grumblings, solecisms, blocks, neurotic symptoms, etc.. This is well known by the readers of *Lessico familiare*, though they may have different opinions on the opportunity of including the Levis within the last group of interpreters we described. Surely, the Levis understand each other perfectly when in their talks they turn here and there words such as *potacci*, *sbrodeghezzi*, *negrigura* that none of their neighbours could understand. Otherwise, the fact that the users of these words didn't *deliberate* them, as Natalia writes⁴⁵, sharpens a problem: are

⁴⁴ Saussure, *CLG*, p. 32. The reason we say that something cannot be assimilated, and we don't say that it is *heterogeneous*, should be equally clear as the reason why we limit ourselves to saying that something observed cannot be assimilated in the act of seeing. Isn't it sufficient, when I see a tree and I say «tree», that I don't consider «tree» as an abbreviation of all my perceptions? As Wittgenstein said, «one thinks that learning language consists in giving names to objects. Viz, to human beings, to shapes, to colours, to pains, to moods, to numbers, etc. To repeat – naming is something like attaching a label to thing. One can say that this is preparatory to the use of a word. But *what* is it a preparation *for*?». The difficulty in answering this question must be put in relation to the difficulty in speaking about the thing called *talking about a thing*. Cfr. Ludwig Wittgenstein, *Philosophical Investigations*, translated by G. E. M. Anscombe, Blackwell, Oxford 1963, pp. 12^e-13^e. Paolo Virno, in a nice book whose general thesis I share, puts the emphasis strictly on the *heterogeneity*. See *Quando il verbo si fa carne. Linguaggio e natura umana*, Bollati Boringhieri, Torino 2003, pp. 158-167.

⁴⁵ Natalia Ginzburg, *Lessico familiare*, Einaudi, Torino, 1972. Let's read this fragment: «Quando c'incontriamo, possiamo essere, l'uno con l'altro, indifferenti o distratti. Ma basta, fra noi, una parola (...) Una di quelle frasi o parole, ci farebbero riconoscere l'uno con l'altro, noi fratelli, nel buio d'una grotta, fra milioni di persone...», p. 33

guarantee that sounds belong to a language, they have lost sight of the fact that the principal factor in the ability to communicate by means of discourse is in «the ability to converge on passing theories from utterance to utterance»³¹. And now it really isn't difficult to understand what is at the origin of the extreme hypothesis of the optimal exercise of the thought-sound process. It's the idea of a streamlined optimality, as if the language spoken by the inhabitants of a world (where notoriously «qwerty rules and quick brown fox jumps over the lazy dog»³²) were saved from the scrapings of imperfection. In reality, if it's true that languages evolve like the majority of ecosystems, it is because they cannot be the result of an optimal design. The fact that in a natural language we find *deviations* (malapropisms, metaphors, jokes, metonymies, double meanings etc.) shows two aspects of the *having a language* where no god can expect the speakers to be immunized. The first aspect concerns the *intended* meanings: it doesn't necessarily follow that the speakers assign them on the basis of the truth conditions conventionally accepted. The second aspect concerns the *possible interpreter*. This person is confronted with the fact that he must criticise the speaker in a way that could be either purely authoritarian or purely ineffable. In fact, no criticism of the use of a word can be constituted as a criticism of what Saussure calls «*signifiant*». This means that it won't be the meaning of that word that will be diminished in the affirmation of its communicative reality. Mrs. Malaprop demonstrates it through her great power of impertinence and her ability to expand the lack of sense to all the discourse. Like Saussure, Davidson explains the phenomenon as an incapacity of the speaker to perform a correct exchange between a *signifiant* and «its» conventional meaning. But our curiosity intensifies: if there's an error of exchange at the basis of the incomprehension between Mrs. Malaprop and her interpreters, then *what* is the communicative indeterminism useful to remedy it? We have already said that it cannot be described as a fact of emerging coherence. That the lady found her Ulysses or, to put it better, that a Ulysses found her, can be judged as a good solution from the factual point of view, but this solution cannot really be analysed till Mrs. Malaprop is touched by the suspicion that she makes some errors and that it would be better to correct them. But she doesn't know she makes some errors. Coming face to face with this marvellous case of involuntary linguistic libertinage, Dummett answered Davidson quite roughly. He recognised this (Davidsonian)

³¹ Davidson, «A Nice Derangement of Epitaphs», p. 445.

³² Stephen Jay Gould, *Bully for Brontosaurus. Reflections in Natural History*, W. W. Norton and Company, New York-London 1991, p. 72. Our reader must know that **qwerty** is the name given to the string of signs which represents the first six keys of the keyboard that won the competition at the epoch of the boom of the mechanical typewriters. Gould's essay – a rare example of humour, depth and elegance – wants to demonstrate that a streamlined optimality cannot exist because, if it existed, it couldn't admit any possibility of change (and many other things besides).

Anna Wierzbicka

SENS ET GRAMMAIRE UNIVERSELLE:
THÉORIE ET CONSTATS EMPIRIQUES

1. *Introduction*

Le titre de cet article* – «Sens et grammaire universelle: Théorie et constats empiriques» – rappelle celui d'un ouvrage publié il y a trois ans par la maison John Benjamins, dans la *Studies in Language Companion Series*. Il s'agit d'un ouvrage coordonné par mon collègue Cliff Goddard et moi-même, et qui inclut, hormis nos propres chapitres, qui servent de toile de fond, des études détaillées – des portraits en quelque sorte, réalisés par des auteurs différents – de six langues géographiquement dispersées, de nature très divergente, et appartenant à des familles linguistiques tout à fait distinctes. On y trouve des chapitres sur le malais (Cliff Goddard), le mandarin (Hilary Chappell), le laotien (Nick Enfield), l'espagnol (Catherine Travis), l'une des nombreuses langues austronésiennes de la Nouvelle-Guinée (Robert Bugenhagen) et le polonais (Anna Wierzbicka).

L'objectif de l'ouvrage était d'établir le noyau linguistique que partagent toutes les langues, et ce par des moyens empiriques, c'est-à-dire en étudiant un certain nombre de langues dissemblables et en identifiant ce qu'elles partagent – du point

* Cet article est une version abrégée et révisée d'une conférence présentée au Collège de France en février 2004. Traduit de l'anglais par Bert Peeters (University of Tasmania).

camera. Naturally, there are many differences that cannot be underestimated. While the *little* atmosphere filmed by the camera is made of warm and humid air blowing from the legs of the people because of their metabolic activity, the *little* atmosphere enabling the old lady and her lucky interpreter to communicate with each other is full of utterances where words as *derangement* and *epitaphs* fly. Here it must be noticed that (i) these words haven't the same truth values conventionally established, and that (ii) this feature doesn't prevent them from *continuing* to fly with all the words saved from the idiosyncratic fury. This is what we mean when we say that the «passing theory» used by Ulysses grasped the «prior theory» of that perfect Fodorian machine that is our old lady. Nevertheless, the most important point of this narration is not given by the inobservance of the supreme rule that obliges all the speakers to follow the same rules well conscious of their validity for *all of them*. The idiolect permitting our two speakers to communicate shows the difficulties of another problem. Davidson stresses it at the beginning while refusing to solidify the spoken language of Mrs. Malaprop's homophones: how to *read* the relationship between the idiolect spoken by our two eccentric speakers and the other idiolects grouped in that entity that Dummett would call *the language*? Saussure, a creature completely void of mysticism like Davidson, claimed that language cannot be studied without recognising its segmental and composite nature³⁴?

In answering this it should be remembered that the idiolect used by our two heroes to communicate is a neologism ruled by the norms that they impose by some verbal executions. Is this a way to give a well-aimed kick at the phenomenon that many students see in the anthropological centrality of the norms³⁵? Not for Davidson. In his essay on «*the second person*» he wrote that an interpreter poses the problem of the interpretation of a speaker correctly if and only if he *knows* that he must «assign certain truth conditions to his (the speaker's) utterance»³⁶. Without this interaction between two speakers-interpreters at least, there would be no saying what a speaker was speaking or talking about, no basis for locating objects in an objective space and time. By these words Davidson wants to give voice to the interpreter's troubles. In fact, Davidson doesn't want us to forget that the holding fast to the helm of the norms doesn't improve our possibility of checking what a speaker means by the words he utters.

Can we come to some small conclusions? At this point of our discussion it would seem sensible to ask if Davidson's advice is or isn't an indirect way to accept that the

³⁴ Saussure, *CLG*, p. 238.

³⁵ I refer to one of the main theses exposed by Diego Marconi in *Lexical Competence*, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge 1997.

³⁶ Davidson, «The Second Person», p. 112.

approximations successives de l'objectif – un objectif qui, plutôt que de reculer à mesure qu'on cherche à s'en rapprocher, se précise de plus en plus.

Table 1: Table des primitifs conceptuels – versions anglaise (cf. Wierzbicka 1996, Goddard 1998) et française (Cf. Peeters 1994, 2002; Peeters réd. 2006)

<p>Substantifs I: <i>MOI</i> YOU: <i>TOI</i> SOMEONE / PERSON: <i>QUELQU'UN / PERSONNE</i> SOMETHING / THING: <i>QUELQUE CHOSE / CHOSE</i> PEOPLE: <i>LES GENS</i> BODY: <i>CORPS</i></p> <p>Prédicats mentaux THINK: <i>PENSER</i> KNOW: <i>SAVOIR</i> WANT: <i>VOULOIR</i> FEEL: <i>SENTIR</i> SEE: <i>VOIR</i> HEAR: <i>ENTENDRE</i></p> <p>Discours SAY: <i>DIRE</i> WORDS: <i>MOTS</i> TRUE: <i>VRAI</i></p> <p>Actions, événements, mouvement DO: <i>FAIRE</i> HAPPEN: <i>ARRIVER</i> MOVE: <i>BOUGER</i></p> <p>Existence et possession THERE IS: <i>IL Y A / EXISTER</i> HAVE: <i>AVOIR</i></p> <p>Vie et mort LIVE: <i>VIVRE</i> DIE: <i>MOURIR</i></p> <p>Déterminants THIS: <i>CE / CELA</i> THE SAME: <i>LE MÊME</i> OTHER: <i>AUTRE</i></p> <p>Quantificateurs ONE: <i>UN</i> TWO: <i>DEUX</i> MUCH/MANY: <i>BEAUCOUP</i> SOME: <i>IL Y A ... QUI</i> ALL: <i>TOUS</i></p>	<p>Attributs GOOD: <i>BON / BIEN</i> BAD: <i>MAUVAIS / MAL</i> BIG: <i>GRAND</i> SMALL: <i>PETIT</i></p> <p>Temps WHEN / TIME: <i>QUAND / MOMENT / TEMPS</i> NOW: <i>MAINTENANT</i> BEFORE: <i>AVANT</i> AFTER: <i>APRÈS</i> A LONG TIME: <i>LONGTEMPS</i> A SHORT TIME: <i>PEU DE TEMPS</i> FOR SOME TIME: <i>PENDANT QUELQUE TEMPS</i> MOMENT: <i>INSTANT</i></p> <p>Espace WHERE/PLACE: <i>OÙ / ENDROIT</i> HERE: <i>ICI</i> ABOVE: <i>DESSUS</i> BELOW: <i>DESSOUS</i> INSIDE: <i>DANS</i> ON (THIS) SIDE: <i>DE [CE] CÔTÉ</i> NEAR: <i>PRÈS</i> FAR: <i>LOIN</i></p> <p>Concepts logiques BECAUSE: <i>À CAUSE DE</i> IF: <i>SI</i> NOT: <i>NE ... PAS</i> MAYBE: <i>PEUT-ÊTRE</i> CAN: <i>POUVOIR</i></p> <p>Intensificateur, augmentateur VERY: <i>TRÈS</i> MORE: <i>PLUS</i></p> <p>Taxonomie et partonomie KIND OF: <i>TYPE DE</i> PART OF: <i>PARTIE DE</i></p> <p>Similarité LIKE: <i>COMME</i></p>
---	--

of the thing, but it helps us to avoid the misunderstanding (which could be more dangerous) of intending *la faculté de langage* as a natural given that develops from the glory of the historical languages with which, then, it becomes a unique and indecomposable block. The Pinker *mentalese* has its roots in this viewpoint⁴⁰. This optimistic mystery (that Pinker wants to add to the other one of Mary's virginity) induces us to believe that a natural draft will become a unique block with the historical language into which a child will learn to translate. In other words, a baby doesn't learn to speak; he learns instead to translate into Italian, English, Russian, Maori *the silent language of thought* that he already possesses. From this basis the followers have considered themselves free to imagine anything. For example, to imagine that the silent language of thought is what *produces* the natural and mysterious *performance* that evolves into the variety of historical languages. Obviously there's a scale describing the *producing*. At the top of this, some followers put a very hot conception where the historical languages are seen as the many-coloured and pathetic veiling discharged to the surface of words by the biological activity of the genes; other followers prefer instead a colder conception focussing on the historical languages as a plurality of pacified surfaces of socialised signs, where no sound of the biological motors is noticed. However, their deep hypothesis is the same: without the activity of a protolanguage as the *mentalese* the immense social machinery of mutual understanding couldn't exist.

For us, the hypothesis of the *mentalese* shows itself for what it is: an error, perfectly identified by the aims that generated it. What's the most evident of them? It wouldn't be wrong to insist on the trial of preparing a program of mutual connections between the individual biology and the society where the individual lives so that biology and society place themselves within a perfect combinatory process. Saussure, who wasn't a mystic and didn't love the perfect functionalisms, said instead another more complex thing, that his pupils, remembering his attention to the road signs of history, wouldn't sweeten. Is it possible to get to a better knowledge of the linguistic phenomenon distinguishing «entre ce qu'il est et son histoire»⁴¹? To this question Saussure answered that «c'est une idée très fautive de croire que en matière de langage le problème des origines diffère de celui des conditions permanentes»⁴². Take this sentence and place it side by side with another sentence of Saussure, where he puts in a parallel the crystallisation of the language with the executive phenomenon of the *parole*, i. e. with an individual action whose «l'individu (...) est toujours le maître»⁴³. You'll get a conceptual tour where the

⁴⁰ Stephen Pinker, *The Language Instinct*, Harper Collins Publishers Inc., New York 1995.

⁴¹ Saussure, *CLG*, p. 29.

⁴² Saussure, *CLG*, p. 30.

⁴³ Saussure, *CLG*, p. 40.

sémantique, dans d'autres langues, puisque dans beaucoup d'autres langues il n'y a pas de mots (ni de morphèmes ni de phrasèmes) équivalant, du point de vue sémantique, au mot anglais *move* (dans les sens illustrés dans les phrases B et C), ni à plus forte raison à des mots tels que *story* 'histoire' ou *city* 'ville'.

Il n'y a pas que l'existence de structures polysémiques linguistiquement uniques qui demande à être signalée et justifiée. Faute d'espace et de temps, je n'entrerai pas dans le détail, mais je vous renvoie aux chapitres pertinents de Goddard et de moi-même dans *Meaning and Universal Grammar* (ci-après *Sens et grammaire universelle*).

Le mot *primitifs* dans l'en-tête des tables est important et demande à être expliqué. Si nous avons raison d'affirmer que les listes dressées ci-dessus pour trois langues différentes se correspondent, et se correspondent de façon rigoureuse, la question se pose de savoir pourquoi elles se correspondent.

Nous répondrons qu'il en est ainsi parce que les éléments dans ces listes constituent les composantes conceptuelles à l'aide desquelles se construisent toutes les idées humaines, dans tout ce qu'elles ont de plus complexe. Des cultures différentes peuvent certes produire des systèmes sémantiques différents, mais elles le font avec des configurations différentes des mêmes composantes conceptuelles – et celles-ci sont, dans tous les cas, données au départ. Dans le langage de philosophes du dix-septième siècle tels que Descartes et Leibnitz, ces composantes conceptuelles – ou « idées simples » – sont « innées »; dans le langage des sciences contemporaines, elles sont « câblées » dans le cerveau et font partie du patrimoine génétique humain. L'« innéité » ou le « câblage » des concepts humains correspondants n'est évidemment qu'une hypothèse. Mais l'universalité des éléments eux-mêmes, émergeant d'investigations empiriques, confère à cette hypothèse un haut degré de vraisemblance.

On a pu reprocher à la théorie élaborée dans *Sens et grammaire universelle* et dans d'autres publications des corédacteurs et de leurs collègues d'être une tentative d'identification des universaux de la pensée et du langage humains par le moyen de mots anglais. Ce reproche repose sur un malentendu total. Ainsi que le montrent les tables ci-dessus, les concepts universaux proposés peuvent être identifiés à travers n'importe quelle langue. La liste anglaise fournit un moyen commode permettant de parler des primitifs dans des forums internationaux, mais l'anglais n'est choisi que par souci de commodité. Ce qu'il y a de plus important, c'est que des listes équivalentes peuvent être dressées pour toutes les autres langues, et que des phrases canoniques permettant de les mettre à l'épreuve des faits se laissent aisément construire dans toutes les langues.

Le philosophe néerlandais Jaap Van Brakel fournit, du genre de critique auquel je viens de faire allusion, un exemple à la fois récent et illuminant. Je m'y attarderai

those (the Levis or the creature who wrote *Ulysses*) deciding to use the language as a mirror of the defectiveness of the origin, following the same tracks as the people who don't decide it, just as it happens to the paper made creature that Sheridan baptised Mrs. Malaprop? The answer would be useful towards recognising the political economy followed by the devouring flames of the language. On the other hand, what a pity that the question self-destructs. In fact, a meaning theory not good enough for Joyce or, as we know thanks to Natalia's book, for the Levis, couldn't be good for those who reiterate Mrs. Malaprop on the level of the ordinary *res*. At this point, it is quite difficult (and useless) to decide if the Davidsonian reflection on the language must be protected or not under the shield offered by «naturalisation». In any case, it is sure that for Davidson the language and the mind illustrate a causal problem of relationship with the world. In this way he removed either the language or the mind from the bonds of a discussion centred on the usual features of adequacy and representation. In a word, the great differences existing between the reflection on language and the reflection on biology don't prevent us from asking if the Davidsonian approach to language follows Darwin's intentions when describing all the biological history as an immense stream of facts developing blindly.

«A Nice Derangement of Epitaphs» is an essay shouting defiance to the vision that transforms the past of languages into a crystallization of the optimal design. The fact that Davidson refused this philosophical outcome as an episode of the regressive transformation of the functionalism makes these pages worthy to being excavated again. These pages embody the purest way to glorify the exploratory bent that is characteristic of beings as indeterminate as we are.

Università di Milano
carlo.montaleone@fastwebnet.it

VOIR un élément primitif elle ne fait que répéter à un niveau plus abstrait l'erreur qu'elle dénonce de façon si éloquente pour COULEUR et COULEURS ÉLÉMENTAIRES. En me démarquant d'elle, je ne récusé pas la capacité de 'voir' dans la vie de tous les jours, mais je récusé le primitif VOIR. Faire valoir que VOIR est un primitif sémantique revient toujours à 'donner à l'anglais du vingtième siècle une position privilégiée' (Wierzbicka 1999).

Pourquoi Van Brakel s'obstine-t-il à croire que ni VOIR ni aucun autre concept ne saurait être un élément lexical ou lexico-grammatical réellement universel ? En dernière analyse, parce qu'il refuse d'accepter qu'il existe une méthode permettant d'établir que certains concepts se correspondent vraiment au-delà des frontières linguistiques ; et aussi parce qu'il est convaincu qu'il est facile de méprendre des quasi-équivalences pour des équivalences parfaites. Laissons de nouveau la parole à Van Brakel :

«Wierzbicka souligne que la question des primitifs sémantiques est d'ordre empirique. Mais les questions empiriques ne sauraient être utilement posées que dans l'un ou l'autre cadre. Autre chose de dire que tous les peuples de la terre sont capables de voir (pourvu qu'ils ne soient pas aveugles), autre chose de dire que, toujours et partout, VOIR est un primitif sémantique. Il y a des dangers fondamentaux dans le postulat simpliste qu'il existe des primitifs sémantiques ; que la traduisibilité des primitifs ne présente aucun problème inhérent ; et que des mots ou des concepts anglo-américains permettent de les marquer.»

Ces arguments valent la peine d'être examinés, et méritent d'être scrutés un par un. Il est vrai que je souligne que la question des primitifs sémantiques est d'ordre empirique : en faisant valoir que VOIR est universel, alors que 'couleur' ne l'est pas, je m'appuie sur des investigations empiriques qui ont montré qu'un grand nombre de langues n'ont pas de mot pour 'couleur', alors qu'à ce jour aucune langue n'a été identifiée qui n'ait pas de mot pour VOIR.

Je m'empresse d'ajouter que je suis tout à fait d'accord avec Van Brakel pour dire que les questions empiriques ne sont jamais purement empiriques, et qu'il nous faut un cadre théorique cohérent. Mais ce cadre, je vous le rappelle, existe... La théorie MSN, élaborée dans *Sens et grammaire universelle* et dans des publications moins récentes des corédacteurs et de leurs collègues, fournit en effet un cadre dans lequel des questions empiriques à propos des universaux lexico-grammaticaux peuvent être utilement posées, et au sein duquel différentes hypothèses soulevées par ces questions peuvent être mises à l'épreuve des faits.

Au sein de ce cadre, il est devenu coutumier de distinguer entre des phrases canoniques, composées exclusivement de concepts universaux hypothétiques, et des phrases « ordinaires ». C'est qu'en reliant la question de la traduisibilité des

de vue lexical aussi bien que grammatical. Au bout des dix ans ou presque que mon corédacteur et moi avons consacré au projet qu'il couronne (voir p.ex. Goddard et Wierzbicka éd. 1994; Wierzbicka 1996, 1998; Goddard 1998, 2001), nous croyons largement avoir réalisé notre but. Ce que je vous propose aujourd'hui, c'est un résumé des constats les plus importants, classés dans trois rubriques: d'abord, le lexique universel; ensuite, la grammaire universelle; et enfin, la « métalangue sémantique naturelle » (ci-après « MSN »). Le terme *MSN*, auquel je reviendrai plus loin, représente le noyau commun de toutes les langues du monde – une mini-langue universelle située au cœur de toutes les langues naturelles, qu'en tant que métalangue elle permet de décrire de façon éclairante.

2. *Le lexique*

Tout auteur de dictionnaires bilingues est conscient du fait qu'il faut s'attendre à ce que, d'une langue à l'autre, il y ait des différences sémantiques même entre des unités lexicales sémantiquement apparentées. Un grand nombre de mots anglais, par exemple, n'ont pas d'équivalents précis en français, et vice versa. Or, s'il en est ainsi quand le nombre de langues rapprochées s'élève à deux, que dire du postulat qu'il existe des mots qui ont des contreparties dans *toutes* les langues, sinon qu'il est complètement fantaisiste? Et pourtant, c'est exactement ce que l'étude empirique approfondie de nombreuses langues dissemblables, par des chercheurs différents, au cours des années, a permis de constater: à savoir qu'il y a effectivement des mots (ou bien des éléments comparables) qui ont des équivalents sémantiques exacts dans toutes les langues (ou du moins dans celles qui ont été examinées à ce sujet). Autrement dit, il a été possible, de façon empirique, de dresser une liste de mots, ou d'éléments comparables, possédant des équivalents sémantiques exacts dans un nombre de langues dissemblables, et de corroborer cette liste en élargissant l'échantillon de langues examinées. Au fur et à mesure de nos explorations, des contre-exemples se sont manifestés, voire ont été activement recherchés; et toute découverte de contre-exemples, pour peu qu'ils soient irréfutables, a conduit à une révision de la liste hypothétique de « mots universels » (ou d'éléments comparables universels). La liste telle qu'elle se présente à l'heure actuelle est, on l'aura compris, le résultat de recherches minutieuses, et ne contient aucun élément dont le caractère universel ait été valablement mis en cause.

La liste la plus récente comporte quelque soixante éléments, énumérés dans la Table 1 ci-dessous – une table qui n'est pas sans présenter certaines analogies avec la table des éléments chimiques de Mendeleïev. Je n'irai pas jusqu'à dire que cette liste – divisée en groupes un tant soit peu thématiques – est absolument finale, mais il y a lieu de croire qu'il s'en faut de peu. Elle est l'aboutissement de recherches empiriques effectuées pendant plus de trois décennies par une multitude de chercheurs; et s'il est vrai qu'elle a subi maintes révisions au cours des années, il faut immédiatement ajouter que ces révisions, loin d'être arbitraires, représentent des

exemple ceux qui signifient VOIR, DIRE, VOULOIR, PENSER, BOUGER, FAIRE etc. – possèdent après tout, d'une langue à l'autre, des correspondants sémantiques exacts. C'est la raison pour laquelle nous professons – contre Saussure et de commun accord avec Descartes et Leibnitz – qu'il y a bel et bien des idées préétablies, à savoir nos quelque soixante primitifs universels. En fait, nous faisons nôtre la logique qui guidait le maître de Genève. Il est vrai que des mots dont le signifié est indépendant du signifiant qui leur est associé dans une langue donnée doivent effectivement avoir des correspondants exacts dans d'autres langues. La prémisse saussurienne, cependant, était que des mots pareils n'existent pas – et la conclusion était qu'il n'y a donc pas d'idées préétablies. Nous savons mieux aujourd'hui, grâce aux recherches évoquées il y a quelques instants. Autrement dit, la prémisse était fautive, et il faut s'en réjouir : elle impliquait en effet l'impossibilité de comparer, de décrire et d'expliquer les sens lexicalisés dans des langues différentes, puisqu'il n'y avait pas de commune mesure. L'approche MSN, quant à elle, grâce à son ensemble empiriquement fondé de primitifs sémantiques universels, d'« idées préétablies » indépendantes des langues individuelles, dispose d'un outil qui lui permet de procéder à la description et à l'explication effectives du sens au-delà des frontières linguistiques et culturelles, description et explication dont la linguistique appliquée, y compris la lexicographie bilingue, l'enseignement des langues et la communication transculturelle, ne sauraient se passer.

3. Grammaire

La grammaire universelle est la deuxième des trois « rubriques » mentionnées dans l'introduction. Je commencerai par dire que l'idée de base a d'ores et déjà été présagée dans le volet précédent : j'ai fait valoir qu'il y a dans toutes les langues du monde des contreparties sémantiques exactes, non seulement d'éléments lexicaux comme *bouger, moi, pouvoir, ne ... pas, ce et chose (quelque chose)* mais aussi de phrases telles que *Je ne peux pas bouger* et *Cette chose bouge*. Cela veut dire que ce ne sont pas seulement les éléments eux-mêmes mais aussi les propriétés combinatoires qui sont universels. Autrement dit, dans toutes les langues du monde, le primitif MOI peut se combiner avec le primitif POUVOIR, le primitif POUVOIR avec le primitif NE ... PAS, et le primitif BOUGER avec le primitif POUVOIR et avec le primitif (QUELQUE) CHOSE. Certes, les configurations encodées lexicalement, phraséologiquement ou grammaticalement dans des langues différentes sont propres à ces langues – mais les règles de combinaison sont les mêmes dans toutes les langues. Il est possible, ainsi que nous l'avons démontré dans *Sens et grammaire universelle*, d'énumérer les possibilités combinatoires de chacun des primitifs. Il s'ensuit que chaque primitif conceptuel a sa propre grammaire conceptuelle, et que celle-ci est aussi universelle que le primitif lui-même. Ainsi, le primitif DIRE permet, de façon universelle, les options valentielles « allocutaire » et « sujet locutionnaire »,

- * Les primitifs se lexicalisent sous forme de mots, de morphèmes liés ou de phrasèmes
- * Ils peuvent être formellement, c'est-à-dire morphologiquement, complexes
- * D'une langue à l'autre, ils peuvent avoir des propriétés morphosyntaxiques différentes (et notamment appartenir à des catégories lexicales distinctes)
- * Ils peuvent avoir des variantes combinatoires (des allolexes).

Je m'empresse d'ajouter que, considérée telle quelle, sans autre justificatif, la liste ci-dessus est susceptible d'induire en erreur, et ce pour plusieurs raisons. Un grand nombre des mots anglais qui y figurent sont polysémiques, mais il n'y a qu'un seul sens par mot (ou par phrasème) qui est présumé avoir une contrepartie sémantique exacte dans toutes les autres langues. Afin d'illustrer quel est le sens présumé lexicalisé dans toutes les langues, il est utile de recourir à ce que nous avons appelé des « contextes canoniques ». Le mot anglais *move*, par exemple, a plusieurs sens, qu'illustrent les trois phrases ci-après :

A: *I can't move.* (Je ne peux pas bouger.)

B: *That story moved me.* (Cette histoire m'a ému.)

C: *They moved to another city.* (Ils se sont établis dans une autre ville.)

Des trois sens distincts de *move* illustrés dans ces phrases, c'est le premier qui est censé avoir des contreparties exactes dans toutes les langues du monde, et non pas le deuxième ni le troisième. En polonais, chacune des phrases A, B, C nécessiterait un verbe différent (et les traductions données démontrent clairement qu'il en est de même en français). Ce n'est que le premier de ces verbes qui est présumé représenter un concept humain universel, avec des lexicalisations dans toutes les langues.

L'universalité du concept BOUGER (le but des petites capitales est de distinguer le concept monosémique du mot polysémique) peut être testée dans un environnement de « phrases canoniques » telles que *Je ne peux pas bouger* ou bien *Cette chose bouge*, étant donné que les divers autres mots utilisés dans ces phrases appartiennent eux aussi à la liste hypothétique des universaux du lexique. Ainsi donc, ce qui est affirmé ici, c'est que, hormis BOUGER, les concepts MOI, POUVOIR, NE ... PAS, CE ET CHOSE (QUELQUE CHOSE) ont des contreparties sémantiques exactes dans toutes les langues. En fait, nous soutenons que la phrase entière *Je ne peux pas bouger* peut se traduire dans n'importe quelle autre langue, sans la moindre altération sémantique; et qu'il en est de même dans le cas d'autres phrases canoniques, p.ex. *Cette chose bouge*. En revanche, des phrases telles que *Cette histoire m'a ému* ou bien *Ils se sont établis dans une autre ville* ne sauraient se traduire de la même façon, sans altération

Syntagmes prédicatifs

Les éléments susceptibles de fonctionner comme prédicats sont de nature très diverse, et se laissent grouper de plusieurs façons différentes, selon leurs propriétés combinatoires. Toujours est-il que l'ensemble des prédicats se combine avec NE ... PAS (négation), qui, de ce fait, a parfois été désigné dans la littérature MSN comme un «méta-prédicat». En outre, toute proposition, quel que soit le type dont il relève, peut inclure un adjectif temporel tel que MAINTENANT OU À CE MOMENT-LÀ. Il n'est pas sans intérêt de noter que la présence d'un tel adjectif (explicite ou bien sous-entendu) est indispensable avec certains prédicats. On peut voir dans ces prédicats – ARRIVER, MOURIR, BOUGER, FAIRE, VOIR, ENTENDRE, DIRE – l'équivalent de verbes prototypiques. A titre d'exemple, voici un échantillon de phrases canoniques relativement simples :

quelque chose est arrivé à ce moment-là
quelqu'un est mort à ce moment-là
quelque chose a bougé à ce moment-là
quelqu'un a fait quelque chose à ce moment-là
j'ai vu / entendu / dit quelque chose à ce moment-là

Certains prédicats comportent deux parties, à savoir la partie principale, c'est-à-dire le prédicat *stricto sensu*, et une partie subsidiaire, laquelle peut être désignée comme un «complément». Illustrons à l'aide des primitifs FAIRE, DIRE, VOULOIR et VOIR :

cette personne a fait quelque chose
j'ai dit une chose
je veux quelque chose
j'ai vu quelqu'un

Précisons ensuite que la relation entre le mot prédicatif (FAIRE, DIRE, VOULOIR, VOIR...) et ses compléments (QUELQUE CHOSE, UNE CHOSE, QUELQU'UN...) diffère de celle qui existe entre la tête et le spécificateur au sein d'une relation attributive, ne fût-ce que parce qu'une tête peut normalement apparaître avec ou sans son attribut, alors que le complément de prédicats comme FAIRE, DIRE, VOULOIR, VOIR etc. est obligatoire (à moins d'être omis par ellipse). En outre, il est clair que le rapport de dépendance va du complément au prédicat, plutôt qu'en sens inverse, puisque c'est le prédicat qui détermine si un complément est possible ou non, et quels sont les compléments qu'il admet. Ainsi, VOIR se combine de façon universelle avec les compléments QUELQUE CHOSE, QUELQU'UN et LES GENS, alors que DIRE et FAIRE (auxquels, dans plusieurs langues, il faut ajouter VOULOIR) n'admettent comme complément que le seul primitif QUELQUE CHOSE.

Le cas des prédicats MOURIR et VIVRE est différent. Il convient de noter que s'il est possible de traduire de façon exacte, dans toutes les langues du monde, des phrases canoniques telles que

quelque peu, car je crois qu'il est instructif. Le point de départ de Van Brakel (2002) est que les chercheurs qui publient en anglais adoptent souvent un certain nombre de concepts anglais, qu'ils mettent à profit dans la description d'autres langues, d'autres cultures et d'autres systèmes conceptuels. A son avis, le mot anglais *colour* 'couleur' est un exemple approprié d'un concept anglais transformé en instrument analytique : il a été utilisé, dit-il, pour décrire, dans toutes sortes de langues, dont certaines qui n'ont pas de mot correspondant, ce qu'on a coutume d'appeler le vocabulaire des couleurs. Van Brakel observe que le recours au mot anglais en vue de décrire l'univers conceptuel de locuteurs qui n'ont pas de mot pour 'couleur' dans leur propre langue constitue un exemple d'ethnocentrisme et donne à l'anglais du vingtième siècle une position privilégiée.

L'argument est valable, me semble-t-il ; en fait, je l'ai avancé moi-même dans trois études consacrées précisément à la sémantique de la perception visuelle (Wierzbicka 1990 ; 1996, chapitre 10 ; 1999 ; voir aussi Wierzbicka 2005, 2006). Mais Van Brakel va plus loin : il fait valoir que *tous* les mots sont comme le mot anglais *color* (ou le mot français *couleur*), c'est-à-dire que tous les mots sont propres à la langue dont ils sont tirés, et qu'il n'y a pas de mots qui se correspondent à travers toutes les langues. A mon avis, c'est un postulat dogmatique et injustifié. En fait, des recherches empiriques portant sur une variété de langues donnent à croire qu'alors que la plupart des mots dans l'ensemble des langues sont effectivement comparables au mot *couleur*, et manquent d'universalité, certains ne le sont pas, et possèdent des contreparties sémantiques exactes dans toutes les langues. D'après la théorie et les constats empiriques de la MSN, le mot *voir* est de ceux-là : si, effectivement, 'couleur' n'est pas à sa place dans la liste des concepts humains universaux, *VOIR*, quant à lui, en fait bel et bien partie, et se retrouve dans toutes les versions de la table des concepts humains universaux inclus dans *Sens et grammaire universelle*. L'universalité empiriquement établie de *VOIR* est par ailleurs la raison pour laquelle j'ai fait valoir, dans les trois études mentionnées il y a quelques instants (Wierzbicka 1990, 1996 et 1999), qu'au lieu d'étudier « la sémantique des couleurs » à travers les langues du monde, il serait plus approprié d'étudier « la sémantique de la perception visuelle ».

Van Brakel souscrit à mon refus de traiter 'couleur' et les soi-disant « couleurs élémentaires » ('blanc', 'noir', 'rouge', etc.) comme des instruments analytiques et des universaux présumés de la cognition humaine, mais il me reproche ensuite de traiter *VOIR* différemment, de le catégoriser parmi les universaux du lexique. Il me compte (p. 151) parmi les « défenseurs acharnés » de la thèse qu'il existe des universaux lexicaux et sémantiques, thèse qu'il rejette, et il poursuit en disant (je traduis) :

« Elle [Wierzbicka] fait valoir que *voir* et quelques autres « éléments fondamentaux » sont des primitifs sémantiques universaux. Cependant, en voyant dans

X a dit quelque chose
X a dit quelque chose de quelque chose
X a dit: « — — »
X a dit quelque chose à quelqu'un
X a dit ces mots

Il va sans dire que la réalisation formelle de ces différentes options valentielles et de ces différentes possibilités de complémentation différera d'une langue à l'autre. En anglais, par exemple, les arguments « thématiques » de DIRE, PENSER et SAVOIR sont formellement marqués de la même façon, à savoir la préposition *about* (*say about* 'dire de', *think about* 'penser à / de', *know about* 'savoir de'). En français, par contre, *penser* se construit d'ordinaire avec *à*; en revanche, si un complément substantival accompagne le « thème », celui-ci est introduit par *de*. On ne doit s'attendre ni à une distribution identique des marques formelles dans toutes les langues du monde, ni même au recours obligatoire à une adposition. Autre exemple: en *mangaaba-mbula* (Bugenhagen, dans Goddard et Wierzbicka 2002, vol. 2, ch. 1), il n'y a qu'une seule préposition oblique générale, à savoir *pa*. Les exemples qui suivent montrent que *pa* est la marque du thème locutionnaire aussi bien que de l'allocutaire (que seul l'ordre des mots permet de distinguer entre eux).

mangaaba-mbula:

<i>Ni</i>	<i>i-so</i>	<i>piam</i>	<i>pa</i>	<i>mbulu</i>	<i>tiam</i>	<i>ta</i>	<i>na.</i>
il	3SG-dire	OBL.nous	OBL	comportement	notre	SPEC	TOP

'Il nous a parlé au sujet de notre comportement.'

4. La métalangue sémantique naturelle (MSN)

Dans le programme de recherches qui a donné lieu à la publication de *Sens et grammaire universelle*, les deux parties du titre ne doivent pas être construites indépendamment l'une de l'autre: il n'y a pas – loin s'en faut – d'un côté le domaine du sens et de l'autre celui de la grammaire universelle. Dans notre programme, le sens et la grammaire universelle sont inséparables. Si, par souci de commodité et de brièveté, il nous arrive de décrire les quelque soixante éléments que nous appelons primitifs comme étant de nature « lexicale », il faut bien se dire que leur véritable statut est lexico-grammatical. Dans chacune des langues du monde, chacun des éléments a sa propre « incarnation » lexicale (phonologique), à moins d'en avoir plusieurs, ce qui arrive assez souvent, plus en particulier quand il y a des variantes lexicales – ou, dans la terminologie que nous avons adoptée, des « allolexes ». En même temps, chacun des éléments possède son propre ensemble de propriétés grammaticales (combinatoires).

Strictement parlant, le sens n'appartient point aux éléments individuels; il relève plutôt de mini-phrases, construites en combinant certains des éléments en fonction de leurs propriétés combinatoires universelles. Il n'y a que les phrases qui

primitifs putatifs au recours à des phrases canoniques, on peut procéder à des tests de vérification. Ainsi, dans le cas de VOIR, on peut avancer, parmi d'autres, les phrases canoniques que voici :

je t'ai vu avant
je ne vois rien
je veux te voir
beaucoup de gens l'ont vu (avant)
je sais parce que je l'ai vu (peu de temps avant)

La traduisibilité de ces phrases a fait l'objet d'études extensives : aucune langue n'a été trouvée qui n'en permette pas de traduction exacte, c'est-à-dire dépourvue de différences sémantiques identifiables. Certes, il serait possible de critiquer le programme MSN en disant que des différences non détectées se cachent derrière des phrases canoniques de ce genre, soi-disant traduites de façon exacte dans les études détaillées rassemblées dans *Sens et grammaire universelle*. Seulement, de telles assertions, dogmatiques et aprioristes, seraient injustifiables et ne permettraient pas de faire avancer notre quête de la vérité ni d'assouvir notre désir de comprendre. En fait, elles ne manquent de frustrer cette quête et ce désir dans la mesure où elles obscurcissent délibérément la distinction entre des concepts manifestement non universaux tels que 'couleur' et des concepts manifestement universaux tels que VOIR.

En dénonçant le caractère illusoire des soi-disant « mots de couleurs élémentaires » et des soi-disant « émotions humaines fondamentales », Van Brakel a contribué de façon significative à démasquer les prétendus universaux de ces deux domaines. Cependant, son assaut du concept VOIR et, plus encore, son rejet aprioriste de l'existence de véritables universaux portent préjudice à sa contribution et apportent de l'eau au moulin de ceux qui se contentent d'utiliser l'anglais à titre de seule et unique métalangue analytique, ou bien qui s'y résignent.

A une époque où le marché est inondé de nombreux ouvrages de vulgarisation témoignant de l'universalisme le plus brut qui soit – on pense particulièrement aux textes de Stephen Pinker – il faut dire et redire ce que les grands penseurs du passé (Locke, Humboldt, Saussure et d'autres) ont souvent souligné : à savoir qu'en règle générale les mots ne se correspondent pas sémantiquement d'une langue à l'autre. Il faut rejeter en même temps les formes extrêmes de relativisme : dans une perspective MSN, il convient de nuancer des assertions comme celle de Saussure (1971 : 155) selon laquelle « il n'y a pas d'idées préétablies ».

Saussure a dit : « Si les mots étaient chargés de représenter des concepts donnés d'avance, ils auraient chacun, d'une langue à l'autre, des correspondants exacts pour le sens ; or il n'en est pas ainsi » (1971 : 161). C'est vrai en gros ; trente années de recherches empiriques ont cependant permis d'établir que certains mots – par

d'entendre. Autrement dit, elles relient quatre entités plutôt que deux : un locuteur hypothétique, une expression linguistique, une représentation sémantique, et un allocutaire potentiel.

Voici un exemple – une explication (simplifiée) du mot allemand *Schadenfreude*, terme d'émotion emprunté tel quel en anglais (et qu'on entend parfois aussi en français), formulée à l'aide de concepts humains universels et d'une syntaxe universelle, d'abord en anglais, ensuite en allemand, et enfin en français :

X felt Schadenfreude =

X thought like this about someone else:

« some good things happened to this person before

this person felt something good because of this

this person thought: this is good

now something bad happened to this person

this person feels something bad because of this

I think: this is good »

when X thought like this X felt something good because of this

En allemand :

X fühlte Schadenfreude =

X dachte so über jemand anders :

« vorher sind dieser Person manche gute Dinge passiert

diese Person fühlte deswegen etwas Gutes

diese Person dachte: das ist gut

jetzt ist dieser Person etwas Schlechtes passiert

diese Person fühlt deswegen etwas Schlechtes

ich denke: das ist gut »

als X so dachte, fühlte X deswegen etwas Gutes

Et en français :

X a ressenti de la schadenfreude =

X a pensé ainsi de quelqu'un d'autre :

« il y a de bonnes choses qui sont arrivées à cette personne avant

cette personne a ressenti quelque chose de bon à cause de cela

cette personne a pensé: cela est bien

maintenant, quelque chose de mauvais est arrivé à cette personne

cette personne ressent quelque chose de mauvais à cause de cela

je pense: cela est bien »

quand X a pensé ainsi, X a ressenti quelque chose de bon à cause de cela

J'ai fourni une explication allemande aussi bien qu'anglaise et française afin de montrer, une fois de plus, que la métalangue sémantique naturelle n'est pas associée à une langue particulière (quelle qu'elle soit) mais qu'elle est, par définition, indépendante : il y a une MSN allemande, aussi bien qu'une MSN malaisienne, une

de sorte qu'il est possible d'exprimer, dans n'importe quelle langue, des sens équivalents à 'X a dit quelque chose à Y' et 'X a dit quelque chose de Z' (même si le marquage formel de ces options valentielles différera d'une langue à l'autre). Autre exemple, d'un genre différent: le primitif *si* apparaît universellement dans des phrases bipropositionnelles du type 'si tu fais cela, il pourra t'arriver du mal' (même si, dans certaines langues, la lexicalisation de *si* coïncide, dans certains contextes, avec celle de *QUAND*).

La grammaire combinée de tous les primitifs constitue l'alpha et l'oméga de la grammaire universelle; les primitifs eux-mêmes, avec leur propriétés combinatoires, forment un système où – selon la célèbre formule d'Antoine Meillet – «tout se tient», et ce système, quant à lui, constitue le noyau conceptuel indivisible de toutes les langues humaines. En fait, l'idée fut présagée il y a plus de six cents ans, quand Roger Bacon professa que «la grammaire est, fondamentalement, la même dans toutes les langues, même s'il y a des différences superficielles» («*Grammatica una et eadem est secundum substantiam in omnibus linguis, licet accidentaliter varietur*»). Qu'est-ce qui porta Bacon à s'exprimer de la sorte? Essentiellement, la croyance que les fondements de la grammaire trouvent leur origine dans les fondements de la pensée humaine, et que ceux-ci sont partagés par tous les humains et par toutes les langues. C'est la conception de la grammaire universelle que les siècles ont consacrée, mais qui se trouve largement repoussée à l'heure actuelle par l'approche chomskyenne, une approche structurale de la grammaire universelle où le sens ne joue aucun rôle réel. D'un point de vue historique, le programme poursuivi dans *Sens et grammaire universelle* se présente comme un retour à la tradition – quoiqu'il y ait une différence cruciale, à savoir l'analyse détaillée et rigoureuse des langues naturelles. Au bout de trente ans, le programme de recherches sémantiques inauguré en 1972 dans mon ouvrage *Semantic Primitives*, revitalisé ensuite, aux années quatre-vingts, par Cliff Goddard (cf. Goddard 1989a et b) et continuellement amplifié au cours des deux dernières décennies grâce à de nombreux travaux effectués par Goddard et par moi-même, et aussi par d'autres collègues, a des contours suffisamment précis pour qu'il soit possible de faire un portrait détaillé et concret de ce qui fait l'unité de toutes les grammaires; c'est-à-dire de déterminer où s'arrête ce qui est constant et où commence ce qui est variable, où s'arrête ce qui est essentiel et où commence ce qui est «accidentel», où s'arrête l'universel et où commence ce qui est propre à telle ou telle langue.

Dans *Sens et grammaire universelle*, Goddard et moi entrons dans le détail du modèle de grammaire universelle que nous proposons; nous y précisons les propriétés syntaxiques inhérentes des primitifs sémantiques universaux. Faute d'espace, je dois me contenter ici d'une présentation relativement sommaire d'un seul type de syntagme que, par souci de commodité, j'appellerai «syntagmes prédictifs». Pour un traitement plus approfondi, on verra Goddard et Wierzbicka (2002).

Pour beaucoup d'autres chercheurs dans le domaine des sciences du langage, une fascination inspirée seulement par la diversité des langues paraît cependant curieusement disproportionnée. Ce qu'ils trouvent plus fascinant encore que la diversité en tant que telle, c'est l'interaction entre la diversité et l'unité essentielle, entre l'éventail de plus en plus large des spécificités linguistiques connues et l'émergence de plus en plus claire d'universaux solides et indiscutables du langage.

A l'instar de plusieurs de ses collègues typologistes, Claude Hagège, sous le coup de la grande diversité des langues, a lui aussi exprimé ses réserves quant à l'existence d'universaux du langage – du moins de «véritables universaux» ou, pour utiliser ses propres mots, d'«universaux de substance». Il a ainsi fait remarquer qu'il est «évident que dans le monde linguistique, les écarts sont trop accusés pour que des universaux de substance aient quelque apparence de probabilité» (Hagège 1985: 64). Notre confrère continue en produisant et en récusant plusieurs exemples putatifs, dont ceux-ci :

«[T]outes les langues ont des adverbes signifiant «toujours» et «seulement»»: cela se trouve infirmé par des langues comme le palau (Micronésie) ou le comox (Colombie britannique), où il s'agit de verbes, dans des structures du type «il-toujours-passé travailler», signifiant «il travaillait toujours». Ou bien: «si les adjectifs de mesure formant couple d'antonymes sont dérivés l'un de l'autre, c'est «petit» qui sera dérivé et «grand» qui sera base»: cela se vérifie souvent, mais il y a des contre-exemples, comme celui du bugis (Célèbes, Indonésie), où «grand» se dit «non petit» (*teng-baiccu*). Ou enfin: «il existe universellement un nom «homme» et un verbe «voir» primaires, c'est-à-dire, étant donné l'importance et la généralité des concepts correspondants, un nom et un verbe qui sont des mots simples non analysables, et non des composés ou dérivés»: assertion démentie par le diegueño (Mexique), où «homme» se dit (...) «celui qui est grand», et par le kalam (Nouvelle-Guinée), où «voir» se dit «(avec les) yeux-percevoir». (Hagège 1985: 65).

Peu importe, au sein de la théorie MSN, que les mots pour 'homme' et VOIR soient morphologiquement simples ou complexes, que le mot pour 'toujours' soit un adverbe ou un verbe, et que le mot pour GRAND soit morphologiquement plus ou moins complexe que le mot pour PETIT. Ce qui est bien plus important, c'est que toutes les langues possèdent effectivement des mots, ou des éléments comparables tels que des morphèmes ou des phrasèmes, pour 'homme' et VOIR, pour GRAND et PETIT, pour TOUT et TEMPS, mots qui peuvent être insérés dans des phrases canoniques, sans qu'il y ait la moindre différence sémantique identifiable. En français, les mots pour QUELQU'UN et QUELQUE CHOSE sont formellement complexes, et les lexicalisations de QUAND incluent une forme complexe (A UN MOMENT) aussi bien

Qu'a-t-il fait?

Qu'a-t-il dit?

Qu'a-t-il vu?

les prédicats MOURIR et VIVRE, quant à eux, n'admettent guère des structures de ce type. Cela signifie que FAIRE, DIRE et VOIR – contrairement à MOURIR et VIVRE – disposent d'un « créneau » pour un syntagme substantival supplémentaire. Reste à savoir à quel(s) niveau(x) de représentation le prédicat (FAIRE, DIRE, VOIR, etc.) et le syntagme substantival (QUELQUE CHOSE, etc.) sont « indissociables ». Ce qu'il importe de souligner ici, c'est que, d'un point de vue *sémantique*, des expressions telles que *faire quelque chose* ou *voir quelque chose* forment des unités incontestables, *indépendamment* de la question de savoir si elles doivent en outre être considérées comme des constituants *syntactiques*.

Regardons de façon quelque peu plus détaillée quelques-uns des primitifs prédictatifs et les propriétés syntaxiques qui leur sont attribuées au sein de la théorie MSN. Certains primitifs *sémantiques* ont ce que nous avons appelé plus haut des options valentielles (à ne pas confondre avec les « créneaux » obligatoires dont il vient d'être question). Par exemple, hormis leur préférence pour des substantifs personnels (MOI, TOI, QUELQU'UN, LES GENS) en position de « sujet », les primitifs SAVOIR et PENSER partagent un certain nombre d'options valentielles et de possibilités combinatoires dignes d'être relevées. Nous postulons qu'ils admettent l'un et l'autre un complément propositionnel (*savoir que P* et *penser que P*), et qu'ils admettent en outre un « thème » (*savoir de Y* et *penser à / de Y*). Ils peuvent tous deux être suivis d'un complément substantival (*savoir quelque chose*, *penser quelque chose*). Enfin, PENSER peut prendre un complément « direct » d'ordre propositionnel, qui n'est pas sans rappeler celui que prend le prédicat DIRE (et auquel nous reviendrons dans quelques instants) :

X sait que — —

X sait quelque chose

X sait quelque chose de quelqu'un / de quelque chose

X pense que — —

X pense quelque chose

X pense à quelqu'un / à quelque chose

X pense quelque chose de quelqu'un / de quelque chose

X pense ainsi: « — — »

Par ailleurs, à l'instar de SAVOIR et de PENSER, avec lesquels il présente des affinités syntaxiques frappantes, DIRE peut prendre un « thème » optionnel (DIRE DE). En outre, il admet un complément substantival (à la façon de SAVOIR) et un complément « direct » (à la façon de PENSER). Il diffère cependant de tous les autres primitifs en ce qu'il possède une option valentielle distinctive pour l'allocutaire (*dire à*). On s'attend aussi à ce que DIRE se combine de l'une ou l'autre façon avec MOTS.

détaillées portant sur des langues très diverses, il est possible de distinguer les universaux authentiques de ceux qui ne le sont pas, et d'établir, par des moyens empiriques, que l'authenticité de certains universaux est simplement irréfutable. En fait, la théorie MSN permet de démontrer qu'au sein de leur lexique aussi bien qu'au sein de leur grammaire, toutes les langues partagent un noyau universel, un noyau qui sous-tend l'interprétation, la communication et la traduction humaines. Elle permet en outre de démontrer que ce noyau partagé est comme une mini-langue susceptible de servir de métalangue culturellement neutre, qu'il s'agisse de décrire les langues du monde, ou encore d'étudier la diversité culturelle aussi bien que l'unité psychologique de la race humaine, ou enfin de résoudre certains des problèmes concrets qui se posent dans l'enseignement et dans la communication transculturelle.

J'ai cité, peut-être trop longuement, deux critiques de la quête des universaux du sens et de la grammaire, à savoir Van Brakel et Hagège. L'un d'eux visait de façon très spécifique la version MSN de cette quête. J'espère que l'on me pardonnera de redresser brièvement l'équilibre, en citant un partisan non seulement de la quête d'universaux sémantiques en général, mais du projet MSN en particulier.

L'anthropologue Roy D'Andrade (2001 : 246) a récemment donné son aval à la théorie et à la pratique MSN en écrivant que la métalangue sémantique naturelle « offre le potentiel de coucher tout ce qui est complexe en langue ordinaire et de traduire des concepts d'une langue à l'autre sans perte ni distorsion au niveau du sens ». Ayant rappelé que « l'idée du développement d'une métalangue universelle a souvent été proposée à la fois par des philosophes et des linguistes », D'Andrade décrit l'approche MSN comme « l'exécution à ce jour la plus rigoureuse et la plus complète de ce programme » (voir aussi Jones 1999 ; Shweder 2004).

D'Andrade observe que « si on entend par culture un ensemble d'idées, de sens, de connaissances, d'interprétations partagées, ces idées partagées doivent se composer soit de termes primitifs indéfinissables soit de conglomerats de termes primitifs » (p. 248). Les termes universaux identifiés au sein du programme MSN, dit l'auteur, sont « analogues aux atomes du monde physique », analogie qu'il développe ensuite de la façon suivante :

« Parmi les innombrables combinaisons de ces termes qui donnent lieu aux phrases correspondant aux idées / sens / connaissances / interprétations possibles d'un individu, certaines sont culturelles – c'est-à-dire partagées intersubjectivement par des collectivités au sein d'une société. Tout comme plus d'une centaine de types d'atomes se combinent pour former plus de 20 millions de types de molécules, les cinquante et quelques concepts universaux se combinent pour former des centaines de milliers d'idées. Voilà qui met l'anthropologue qui connaît la métalangue sémantique naturelle, et qui est capable de l'utiliser, dans la même position

sont porteuses de sens, car seules des phrases sauraient exprimer et véhiculer des messages. La phrase *Je ne peux pas bouger*, construite à partir de primitifs conceptuels d'après les règles de la grammaire conceptuelle, est porteuse de sens, alors qu'un élément tel que BOUGER ne l'est pas, puisque tout seul il ne saurait véhiculer un message. Ainsi, le «sens» n'est pas, dans notre théorie, une entité assignée au lexique, ce qui réduirait la grammaire à un ensemble de «structures syntaxiques» formelles *dépourvues* de sens. Au contraire, nous l'avons déjà dit, les primitifs universels et l'ensemble universel de leur propriétés combinatoires constituent un seul système sémantique indivisible – un système que l'on considérera de préférence comme une mini-langue qui se prête de façon efficace, non seulement à la poursuite d'objectifs académiques (particulièrement dans le cas de linguistes qui s'adressent à d'autres linguistes), mais aussi à la communication humaine au-delà des cercles académiques.

La métalangue sémantique naturelle (MSN) qui utilise ces quelque soixante concepts universaux à titre de primitifs est un système formel, décrit en détail dans notre ouvrage *Sens et grammaire universelle* (voir aussi Wierzbicka 1996, et Goddard 1998). Ce n'est pas une langue naturelle; c'est l'équivalent d'un *fragment* de langue naturelle (n'importe laquelle). Son plus grand mérite est d'être assez proche de toutes les langues naturelles pour être intrinsèquement intelligible aux locuteurs de celles-ci.

Etant intelligible à travers des langues naturelles réelles, telles que l'anglais ordinaire ou le français ordinaire, la métalangue sémantique naturelle peut rendre service dans la communication humaine, l'enseignement des langues, la lexicographie et quantité d'autres domaines. On pourra l'utiliser en vue d'expliquer à des locuteurs ordinaires ce que signifie tel mot, ou telle expression, voire tel texte entier; on pourra s'en servir aussi afin d'expliquer des idées, voire d'entières idéologies en matière de droit, de religion, de politique, etc. (Voir, par exemple, mon ouvrage *What did Jesus mean? Explaining the Sermon on the Mount and the Parables in simple and universal human concepts*, publié en 2001.)

La différence cruciale entre la MSN et d'autres systèmes de représentation sémantique est que ces autres systèmes sont le plus souvent, si on me permet le mot, «bilatéraux»: ils mettent des expressions linguistiques en rapport avec des représentations sémantiques quelconques, sans se soucier de ce que ces dernières apportent au locuteur ou à l'allocutaire. En comparaison, les explications rédigées en métalangue sémantique naturelle sont pour ainsi dire non pas bilatérales, mais quadrilatérales: d'une part, elles mettent des expressions linguistiques en rapport avec leurs représentations sémantiques; d'autre part, elles cherchent à expliquer ce que pourrait vouloir dire un locuteur qui se sert d'une expression quelconque, et à rendre compte de la façon dont un allocutaire pourrait interpréter ce qu'il vient

dans *toutes* les langues, permet d'engendrer un nombre *infini* de nouveaux sens et de nouvelles idées. Ainsi que l'explique D'Andrade, « Tout comme plus d'une centaine de types d'atomes se combinent pour former plus de 20 millions de types de molécules, les cinquante [ou plutôt soixante, A.W.] et quelques concepts universaux se combinent pour former des centaines de milliers d'idées ».

Il est malencontreux que les deux volumes clés de l'approche MSN, sortis en 2002 sous le titre de *Sens et grammaire universelle*, ne figurent même pas dans la bibliographie de Sériot. C'est avant tout à ces volumes, qui reproduisent les paroles de D'Andrade, que je me permets de renvoyer ceux qui voudraient se familiariser avec les tenants et aboutissants de l'approche MSN, sa base empirique et ses résultats concrets.

RÉFÉRENCES

- D'Andrade, Roy. 2001. « A cognitivist's view of the units debate in cultural anthropology ». *Cross-Cultural Research* 35(2): 242-257.
- Goddard, Cliff. 1989a. « Issues in Natural Semantic Metalanguage ». *Quaderni di Semantica* 10(1): 51-64.
- 1989b. « Goals and limits of semantic representation ». *Quaderni di Semantica* 10(2): 297-308.
- 1998. *Semantic Analysis: A practical introduction*. Oxford: Oxford University Press.
- 2001. « Lexico-semantic universals: A critical overview ». *Linguistic Typology* 5(1): 1-66.
- A paraître. « Towards a systematic table of semantic elements ». Dans: Cliff Goddard (éd.) *Cross-Linguistic Semantics*. Amsterdam: John Benjamins.
- Goddard, Cliff et Anna Wierzbicka (éd.). 1994. *Semantic and Lexical Universals: Theory and empirical findings*. Amsterdam: John Benjamins.
- 2002. *Meaning and Universal Grammar: Theory and empirical findings*. 2 volumes. Amsterdam: John Benjamins.
- Hagège, Claude. 1985. *L'homme de paroles: Contribution linguistique aux sciences humaines*. Paris: Fayard.
- Jones, Doug. 1999. « Evolutionary psychology ». *Annual Review of Anthropology* 28: 553-575.
- Peeters, Bert. 1994. « Semantic and lexical universals in French ». Dans: Goddard et Wierzbicka (éd.), pp. 423-442.
- 2002. « La métalangue sémantique naturelle au service de l'étude du transculturel ». *Travaux de linguistique* 45: 83-101 (numéro thématique consacré à la notion d'invariant en sémantique, Pierre Larrivée, éd.).

MSN chinoise, une MSN française, et ainsi de suite ; et, qui plus est, ces différentes MSN sont isomorphiques. Cela veut dire qu'une explication formulée en anglais, plutôt que de dépendre du lexique anglais et de la grammaire anglaise, peut être reformulée sans effort dans n'importe quelle autre langue.

Les explications du mot *Schadenfreude* formulées dans les MSN anglaise et française permettent de présenter de façon précise le sens de ce mot à des locuteurs anglais et français. Puisque ces explications se laissent en outre transposer directement dans n'importe quelle autre MSN, elles peuvent, de façon semblable, présenter le sens de ce mot à des locuteurs d'autres langues. La correspondance précise des explications, qui relie le sens communiqué par un locuteur à l'interprétation d'un tiers, n'est possible qu'à la suite du fait que des mots tels que *moi*, *quelqu'un*, *penser*, *ressentir*, *bon* et *mauvais* (au sens pertinent) ont des équivalents dans toutes les autres langues, et que des combinaisons syntaxiques telles que *quelque chose de bon*, *quelque chose de mauvais* ou *quelqu'un d'autre* sont attestées de façon universelle. Qui plus est, comme une version allemande de l'explication est elle aussi disponible, on peut voir dans la paraphrase du mot *Schadenfreude* ci-dessus une réflexion de ce qu'entendent par ce mot des locuteurs allemands – à qui on peut en outre soumettre pour évaluation l'explication proposée.

En résumé, puisqu'il existe un ensemble de primitifs universels lexicalisés dans toutes les langues et une grammaire universelle qui régit la combinaison de ces primitifs, nous avons à notre disposition une mini-langue universelle, ou plutôt un ensemble de mini-langues universelles qui se correspondent et qui sont tout à fait intertraduisibles. Chacune de ces langues constitue une « métalangue sémantique naturelle » ou MSN qui permet d'expliquer aux locuteurs d'une langue quelconque l'ensemble des sens complexes existant dans cette langue, et qui peut servir en outre de passerelle permettant de rendre accessibles à ces mêmes locuteurs les sens propres à d'autres langues et à d'autres cultures. On peut désigner ces mini-langues comme la MSN anglaise, la MSN française, la MSN malaisienne, etc., mais sans jamais perdre de vue qu'elles sont isomorphiques et qu'elles constituent en réalité des variantes distinctes d'un système conceptuel unique – la « *lingua mentalis* » humaine et universelle.

5. *Les universaux empiriques du langage et de la pensée*

« Le trait le plus fascinant, peut-être, de l'univers des langues est leur diversité. » Cette assertion, de l'éminent typologiste français Claude Hagège (1985: 54), auteur de plusieurs travaux descriptifs portant sur un grand nombre de langues diverses parlées en Afrique, aux Amériques, en Asie, en Océanie aussi bien qu'en Europe, du mbum (Cameroun) au chinois, et de l'arabe au comox laamen (Colombie britannique), est de celles que bien des linguistes n'hésiteraient guère à prendre à leur compte.

DOCUMENTS

que quelques formes simples (QUAND, TEMPS et MOMENT). C'est une question de structure formelle, et les structures formelles sont toujours spécifiques. La grammaire universelle, par contre, est essentiellement une grammaire *conceptuelle*. Si, à titre d'exemple, TOUJOURS peut être une molécule sémantique universelle, c'est que dans toutes les langues du monde les primitifs conceptuels TOUT et TEMPS peuvent être combinés en vue de constituer une telle molécule. Du point de vue de la sémantique aussi bien que de celui de la grammaire universelle, la façon dont cette molécule ou les primitifs constitutifs de la molécule se réalisent formellement est sans importance.

Ayant passé en revue plusieurs universaux putatifs, Hagège se trouve amené à s'interroger: «Si l'on trouve tant de flagrants démentis aux universaux de substance,» se demande-t-il, «est-ce à dire qu'il faille s'en tenir à des universaux de forme?» (p. 66). La réponse est négative, étant donné que ces soi-disant «universaux de forme» (tels que les conçoit, avant tout, la grammaire générative) sont si éloignés de la réalité des langues que, dans les paroles de l'auteur, ils «peuvent nous apprendre quelque chose (...) sur l'ingéniosité de celui qui les façonne, mais non sur les langues elles-mêmes» (p. 67). En conclusion, Hagège renonce à la quête aux universaux et déclare sa préférence pour l'étude de la diversité des faits linguistiques.

En ce qui me concerne, je partage l'indifférence de mon confrère parisien quant à la recherche d'universaux de forme, c'est-à-dire d'universaux abstraits et sans rapport avec la substance des langues. La recherche d'universaux de substance, par contre, est une tout autre affaire. Il y a de bonnes raisons, me semble-t-il, pour rejeter comme étant excessives les réserves exprimées par Hagège dans son ouvrage de 1985; je n'en veux pour preuve que les études empiriques publiées dans les deux volumes de *Sens et grammaire universelle* (et dans le plus ancien *Semantic and Lexical Universals*, Goddard et Wierzbicka éd. 1994). Il faut toutefois se rappeler que la quête de véritables «universaux de substance» ne peut se faire que dans le contexte d'une analyse sémantique rigoureuse. Les recherches empiriques des deux dernières décennies ont permis de constater que dans toutes les langues il existe effectivement des mots pour QUELQU'UN et QUELQUE CHOSE, POUR GRAND et PETIT, etc. Mais il aurait été impossible de s'en convaincre en l'absence d'une théorie sémantique appropriée et d'une méthodologie efficace.

De façon plus générale, je suis d'accord pour dire que les seuls universaux du langage qui valent la peine d'être répertoriés sont des universaux empiriques; mais je crois aussi qu'une recherche empirique, qu'elle porte sur les universaux du langage ou bien sur la diversité des langues, n'aboutira à des résultats que si le chercheur dispose d'un cadre théorique rigoureux. Grâce à la théorie sémantique MSN développée au cours des trois dernières décennies sur la base de recherches

René Amacker

Notule III

SAUSSURE ET LA TRANSCRIPTION OFFICIELLE DU SANSKRIT (1894)

Les *Actes du dixième Congrès international des orientalistes. Session de Genève (1894). Première partie: Comptes rendus des séances* (Leiden: E. J. Brill, 1897), contiennent un «Rapport de la sous-commission pour la transcription des alphabets sanscrit et pracrits» [*sic*] (pp. 9-13) dont un alinéa est de Saussure¹. Il s'agissait notamment de s'accorder sur la notation de *r* et de *l* voyelles; la solution finalement retenue consiste à imprimer, sous les caractères *r* et *l*, un simple point (*ṛ* et *ḷ*). A ce propos, le rapporteur, Emile Senart, écrit: «M. de Saussure, si autorisé à parler au nom de la linguistique, n'a pas cru pouvoir accepter cette notation; il a bien voulu résumer ses réserves par écrit dans les termes suivants» (p. 10):

«Il est désirable, dans l'intérêt de la linguistique indo-européenne, et hors de toute conception personnelle de la question, que la notation *ṛ ḷ* prévale contre la notation *r l*, parce que, dans l'analyse de toute langue indo-européenne, sans en excepter le sanscrit², les voyelles *ṛ ṛ̣* tiennent une place égale à tous égards à celles des voyelles *r l*; que, par conséquent, si l'on adopte *ṛ ḷ*, on force les linguistes à

¹ Ladite commission était composée de MM. Albert Socin (Leipzig), Barbier de Meynard (Paris), M. J. de Goeje (Leyde), G. T. Plunkett (Dublin), H. T. Lyon (Londres), George Bühler (Vienne), Emile Senart (Paris), Ernst Windisch (Leipzig), Ferdinand de Saussure (Genève), selon la liste publiée p. 76.

² Il s'agit évidemment de l'analyse diachronique (R.A.).

que le chimiste qui connaît ses atomes – la plupart des objets du monde sont des molécules, et ce sont leurs propriétés que l'on cherche à mieux connaître. La connaissance des atomes est chose utile pour le chimiste dans la mesure où elle permet de comprendre l'essence des molécules.»

L'analogie entre la sémantique MSN et la chimie, établie par D'Andrade, a été creusée un peu plus dans un article récent de mon collègue et corédacteur de *Sens et grammaire universelle*, Cliff Goddard. Dans cet article, Goddard (à paraître) approfondit le parallélisme entre la table MSN des primitifs sémantiques et la table périodique des éléments de Mendeleïev en explorant la question de savoir «à quel point les propriétés [grammaticales] pertinentes se distribuent de manière systématique sur la totalité de l'inventaire des primitifs, et dans quelle mesure elles s'alignent et dépendent les unes des autres à la façon des éléments chimiques». C'est un développement nouveau et excitant du programme MSN. Cependant, même dans sa forme actuelle quelque peu instructurée, la table des primitifs sémantiques a permis de tracer des voies nouvelles dans le domaine de la grammaire universelle et de mettre à la disposition de ceux qui cherchent à articuler des sens complexes culturellement spécifiques, et à les rendre accessibles à des tiers, un instrument efficace, une véritable métalangue – à savoir la métalangue sémantique naturelle.

Malheureusement l'approche MSN, si bien comprise par l'anthropologue D'Andrade, vient de tomber victime, ici même, du regard déformant du linguiste suisse Patrick Sériot (2004). Une discussion exhaustive de ses observations étant impossible dans les limites du présent article, je renvoie le lecteur à la réplique détaillée que j'ai publiée ailleurs (Wierzbicka, à paraître) et je me contente dans ce qui suit de faire deux remarques.

Pour commencer, Sériot détecte dans l'approche MSN «un présupposé unanime jamais explicité : tous les gens parlant la même langue pensent de la même façon». Pareil «présupposé», dont l'absurdité saute aux yeux, est totalement contraire à ce qui a été avancé dans des dizaines de publications pertinentes : à savoir que les «mots clés» d'une langue particulière, des mots culturellement saillants tels que *sud'ba* en russe ou *fairness* en anglais (cf. Wierzbicka 2006), favorisent dans l'esprit du locuteur certaines façons de penser, mais sans toutefois les imposer. En dernière analyse, le fait même que toutes les notions humaines, quelles qu'elles soient, constituent des configurations distinctes d'un ensemble unique de primitifs conceptuels implique que la langue utilisée au sein d'une communauté donnée ne détermine jamais les façons de penser de ceux qui la parlent.

Ailleurs, Sériot soulève une question rhétorique : «Si la totalité du sens préexiste dans le lexique et la grammaire (...), comment peut-on dire quoi que soit de neuf ?» C'est un autre présupposé absurde, attribué à l'approche MSN mais contraire à ce qu'elle proclame : un ensemble universel de primitifs conceptuels, qui se manifeste

de lui faire sentir qu'il est un intrus, ce qui apparaît en particulier par la parole de M. Bühler: «Voici, – si cela vous intéresse» à laquelle il a d'ailleurs immédiatement reçu la réponse (textuelle): «Je pense, – puisque je fais partie de la Commission!» – qu'il a empêchée, en tâchant de s'excuser par je ne sais quoi.⁴

Deuxième séance. 5 Sept.

Comme il n'y avait à 3 heures, malgré convocation pour 2 heures $\frac{1}{2}$, que MM. Bühler, Senart et Windisch, et comme j'étais absolument déterminé à préciser deux choses par une déclaration formelle *dès la séance de mercredi*:

savoir⁵ a) que j'étais membre de la Commission, et qu'en cette qualité je déposais par écrit un des desiderata de première importance de la linguistique indo-européenne;⁶

b) que je me retirais *après cela* de la Commission;

il m'a été nécessaire de faire *devant ces trois membres* la lecture de la déclaration ci-jointe, qui d'une part devenait nécessairement familière, comme ton, mais qui restait très formelle puisque je déclarais *lire* et que je lisais effectivement devant ces messieurs les 4 feuillets ci-joints – (*sans aucun changement*)⁷.

Après cette lecture, j'ai eu une conversation amicale sur la question avec ces messieurs pendant [f. 8 v.] près de $\frac{3}{4}$ d'heure, et je dois dire qu'ils écoutaient attentivement tout ce que je disais en le discutant sérieusement. Mais sur le fond, c'est à peine si M. Senart, par pure politesse de forme, a émis l'idée que je pourrais cependant continuer à accepter un rôle dans la commission. Le mot de «démission» que j'ai prononcé n'a pas soulevé la moindre protestation, ne fût-ce que par déférence pour le Comité d'organisation et pour le Président qui avait nommé les membres.

Je dois dire au reste que cette Commission est dans la plus complète anarchie; il n'y a ni Président, ni bureau quelconque. Je me suis refusé vis-à-vis de Lord Reay⁸ à intervenir, *et bien m'en a pris*, puisque j'étais d'avance le membre suspect que la Commission ne voulait pas accepter, et puisque je n'avais d'ailleurs en tout cas aucun titre à présider une commission presque exclusivement composée des sommités de l'orientalisme.

⁴ Difficile d'imaginer à quoi Saussure fait allusion; on peut penser à la présentation, par George Bühler, d'un projet de transcription du sanscrit.

⁵ Ce mot est noté en marge. – J'imprime à la fin de chacun des deux alinéas qui suivent une ponctuation qui manque dans le manuscrit.

⁶ Il en reste évidemment une trace dans le paragraphe imprimé que je reproduis ci-dessus.

⁷ Le texte de cette 'déclaration' ne figure pas au dossier.

⁸ Il s'agit de Donald James Mackay, 11th Baron Reay (1839-1921), orientaliste, qui avait proposé, «au nom de la Société asiatique de Londres», la constitution de la Commission de transcription (*Actes*, cit., p. 76).

- Peeters, Bert (éd.). 2006. *Semantic Primes and Universal Grammar: Empirical findings from the Romance languages*. Amsterdam: John Benjamins.
- Saussure, Ferdinand. 1971. *Cours de linguistique générale*. Payot, Paris.
- Sériot, Patrick. 2005. *Oxymore ou malentendu? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d'Anna Wierzbicka*. *Cahiers Ferdinand de Saussure*. 57: 23-43.
- Shweder, Richard. 2004. «Deconstructing the emotions for the sake of comparative research». Dans: Antony S. R. Manstead, Nico H. Frijda and Agneta H. Fischer (eds.). *Feelings and Emotions*. Cambridge: CUP.
- Van Brakel, Jaap. 2002. «Chromatic language games and their congeners». Dans: Saunders Barbara et Jaap Van Brakel (éd.), *Theories, Technologies, Instrumentalities of Color: Anthropological and historiographic perspectives*. Lanham, Maryland: University Press of America, pp. 147-168.
- Wierzbicka, Anna. 1972. *Semantic Primitives*. Frankfurt am Main: Athenäum.
- 1990. «The meaning of colour terms: Semantics, culture, and cognition». *Cognitive Linguistics* 1(1): 99-150.
 - 1996. *Semantics: Primes and universals*. Oxford: Oxford University Press.
 - 1998. «Anchoring linguistic typology in universal human concepts». *Linguistic Typology* 2(3): 141-194.
 - 1999. «'Universals of colour' from a linguistic point of view». *Behavioral and Brain Sciences* 22: 723-733.
 - 2001. *What Did Jesus Mean? Explaining the Sermon on the Mount and the Parables in simple and universal human concepts*. New York: Oxford University Press.
 - 2005. «There are no 'color universals', but there are universals of visual semantics». *Anthropological Linguistics*. 47(2): 217-244.
 - 2006. «The Semantics of Colour: A new paradigm». Dans: Carole Biggam et Christian Kay (éd.). *Progress in Colour Studies*. Amsterdam: John Benjamins. Vol. I: 1-24.
 - 2006. *English: Meaning and Culture*. New York: Oxford University Press.
 - A paraître. Peut-on parler d'un tableau du monde linguistique russe? Patrick Sériot affirme que non. Dans: G. Kustova et al. Moscow: Jazyki Russkoj Kul'tury.

Anna Wierzbicka
 School of Language Studies (Bldg 110)
 Australian National University
 Canberra ACT 0200
 AUSTRALIA
 Anna.Wierzbicka@anu.edu.au

Antoine Meillet et Charles Bally

ALLOCUTIONS PRONONCÉES LE 14 JUILLET 1908
A L'OCCASION DE LA REMISE A FERDINAND DE SAUSSURE
DES *MÉLANGES DE LINGUISTIQUE*
(publiées par René Amacker)

La Bibliothèque publique et universitaire de Genève conserve, sous la cote «Arch. de Saussure 368/11-13» les textes de trois allocutions qu'ont prononcées «dans la salle du Sénat de l'université, le 14 juillet 1908»¹, à l'occasion de la remise à leur dédicataire des *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure* (Paris: Honoré Champion, 1908), Antoine Meillet, Charles Bally et le recteur Bernard Bouvier². Si ce dernier s'en tient aux banalités d'usage, dans un texte qui ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà (arch. de Saussure 368/12), les deux autres textes, à des titres divers, méritent d'être rendus publics.

L'allocution d'Antoine Meillet se présente comme un texte autographe de cinq feuillets écrits sur une seule face; une main inconnue a copié ce texte sur trois

¹ Selon le chapeau du texte du recteur.

² Le texte du recteur n'est pas de sa main; il s'agit, de toute évidence, de la notation de ce discours par une personne ayant assisté à la cérémonie, agissant à titre de secrétaire. J'en veux pour preuve la liste (f. 3) des intervenants – Meillet, Bally, Ernest Muret (il donne lecture «d'une lettre de M. Michel Bréal» qui ne semble pas conservée), Saussure –, liste suivie (f. 4) de l'indication: «Le Recteur reprend la parole», puis, 13 lignes plus bas, de la remarque, placée entre crochets, selon laquelle «le Recteur lit la lettre de M. le Conseiller d'Etat W[illiam] Rosier» (cette lettre ne figure pas dans le dossier).

de doctrine complet, valant par l'accord de toutes ses parties. Vous nous avez enseigné à définir précisément les termes que nous employons, et à n'attribuer d'importance aux faits particuliers qu'autant qu'ils permettent d'instituer une doctrine générale. D'autres, en même temps que vous, ont examiné les détails du vocalisme indo-européen et ont fourni la preuve de certaines théories importantes⁴. C'est à vous qu'il était réservé de montrer comment se comporte tout l'ensemble de ce vocalisme, d'éclairer par là la morphologie dont les variations du vocalisme sont l'un des principaux moyens d'expression, et, par l'examen même de la morphologie, de mettre [f. 3] en évidence le rôle phonétique de certains phonèmes⁵. Une pareille doctrine, formant un ensemble où tout se tient, exprime bien ce qu'il y a de cohésion dans les langues : car une langue est un système délicat et complexe dont tous les éléments dépendent étroitement les uns des autres, et tant qu'on n'a pas pénétré les relations mutuelles des parties du système, tant qu'on s'en tient aux apparences dont se contentent souvent les philologues, on a peut-être donné quelque recette empirique pour interpréter les textes, on n'a pas fait la grammaire⁶. Il a fallu plus de vingt ans pour faire apparaître la valeur du *Mémoire sur le système des voyelles indo-européennes*⁷. Aujourd'hui que ce *Mémoire* est le fondement de tous les travaux sur le vocalisme indo-européen, il est devenu superflu de le louer. Mais il est encore utile de le rappeler ; car on oublie trop souvent à qui sont dues les meilleures des découvertes, celles qui, n'étant plus discutées, deviennent le bien commun de tous.

C'est aussi parce que vous avez vu tout le système des faits que vos trouvailles sur l'accentuation lituanienne sont maintenant le fondement de toute la théorie de l'accentuation baltique et slave, et deviendra sans doute le point de départ d'une rénovation complète de la théorie de l'accentuation [f. 4] dans les langues indo-européennes. Malheureusement, vos vues n'ont jamais été publiées complètement, et seuls ceux qui savent comprendre tout le système de votre pensée à travers de brefs résumés en ont pu profiter. C'est sans doute pour cela que les travaux sur cette question difficile n'ont pas atteint le degré de clarté où ils seraient parvenus, si vous aviez jugé bon d'exposer vos idées en détail.

⁴ Sans doute, entre autres, la théorie des nasales sonantes.

⁵ Le texte est indubitable ; le sens aussi me paraît clair : ces 'phonèmes' doivent être les sonantes que Saussure note, dans le *Mémoire*, A et Ô à l'envers (c'est-à-dire deux des trois laryngales de la grammaire comparée actuelle), dont la nature se déduit effectivement de l'analyse morphologique. Quant à l'expression de Meillet, elle est troublante aujourd'hui à cause de son emploi ancien de 'phonétique' pour 'historique' (au niveau de la deuxième articulation).

⁶ Le texte me paraît sûr ; j'hésite à corriger ('on n'en a pas fait la grammaire', ou 'on n'a pas fait de grammaire').

⁷ Le titre complet est : *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (Leipsick : B. G. Teubner, 1879 [en fait, décembre 1878]).

écrire *m̄ n̄*; que, par conséquent, il s'établit une confusion — pour *m̄* avec certaines notations de l'anuvâra, — pour *n̄* avec la consonne cérébrale *n̄*» (*ibid.*).

Saussure n'a pas réussi à imposer son point de vue: «La transcription sur laquelle on s'efforce de s'entendre ne saurait donner satisfaction aux desiderata, en eux mêmes parfaitement légitimes, de la linguistique, sans bien d'autres remaniements auxquels il faut pourtant renoncer, puisque la seule prétention de les introduire condamnerait d'avance la tentative à une fâcheuse stérilité», précise le rapporteur (p. 11).

Enfin, je crois entendre un écho familial dans une remarque concernant la transcription de l'anunâsikâ (réalisation d'une consonne nasale sous la forme d'une simple résonance nasale dans certaines conditions phonotactiques); cette particularité était souvent notée par un tilde superposé à la voyelle précédente, mais la commission a décidé de retenir un *m* surmonté d'un diacritique spécial, ce qui «se recommande [...] par l'avantage qu'il possède de refléter à l'égal de tous les autres signes par un caractère alphabétique complet la valeur phonique dont il est l'exposant» (pp. 12-13): ces derniers mots, notamment 'exposant', ont un parfum linguistique que rien ne laissait attendre jusque là sous la plume académique de M. Senart, et que je suis tenté, pour ma part, de mettre au compte d'une intervention de Saussure, couronnée de succès en cette occasion. —

J'ai trouvé, dans les nouveaux papiers Saussure, une enveloppe contenant quelques pièces disparates qui concernent le Congrès de 1894, dont un feuillet, la pièce 8, est relatif à la question examinée ci-dessus. Ce document curieux témoigne non seulement de la vivacité des débats, bien émoussée dans le compte rendu publié, mais aussi de la susceptibilité de Saussure. Je le transcris ci-après tel quel, quoiqu'il soit sans doute incomplet.

— R. A.

Arch. de Saussure 369/11 :

[f. 8 r.] *Commission de transcription*

(Confidentiellement)³ —

Première séance. 4 Sept.

Mardi 4 septembre. — L'attitude des membres de la Commission indique que non-seulement ils ne se croient tenus à aucun acte de courtoisie vis-à-vis d'un membre du Comité d'Organisation, mais qu'ils estiment probablement nécessaire

³ De travers, en marge, souligné, une autre main a noté au crayon: 'personal'; il doit s'agir d'une remarque de classement due à Rudolf Engler.

direction, je sens malgré moi les souvenirs personnels monter en foule à ma mémoire, et l'émotion que j'éprouve en me rappelant cette époque heureuse risque de me faire oublier que je parle ici au nom de tous. Mais, après tout, ces impressions ne sont-elles pas celles de tous ceux qui vous ont entendu ? Lequel de ces souvenirs ne trouverait pas d'écho dans le cœur de vos élèves ?

Je le sais, Monsieur, vous êtes au supplice et votre modestie se rebiffe déjà ! Résignez-vous cependant : ce n'est pas à vous que je parle ; il faut que certaines choses soient dites enfin en dehors du cercle de vos disciples : car pour eux, mes paroles n'apporteront rien qu'ils n'aient éprouvé eux-mêmes.

Quant à moi, je puis le dire hautement : c'est en vous entendant que la science m'a été révélée, et tous ceux qui se sont approchés [p. 2] de votre chaire avec le goût de ces choses ont vu s'ouvrir devant eux les mêmes horizons vastes et précis tout à la fois ; tous ceux qui vous ont entendu et compris vous doivent les jouissances les plus rares qui viennent de l'esprit.

Pendant les dix-sept années de votre activité à l'Université de Genève, c'est, peut-on dire, le champ tout entier de la linguistique indo-européenne qui s'est déroulé à nos yeux. Car vous êtes, avec votre grand élève M. Meillet, un des rares linguistes de l'heure actuelle qui peuvent embrasser dans une puissante synthèse le domaine immense de la linguistique indo-germanique, et la vaste érudition que suppose un pareil effort, vous l'avez prodiguée à pleines mains à vos élèves.

Quand je repasse en souvenir les sujets si divers que vous avez traités dans vos cours, depuis 1891, avec la calme maîtrise du savant qui domine toute la matière de sa science, j'en ai, encore à cette heure, une sorte de vertige ! Grâce à vous nous avons pu être initiés à ce sanscrit, qui reste, malgré tout, la pierre d'angle de l'édifice linguistique : et c'est l'évolution complète de cette langue que nous avons parcourue avec vous, depuis le védique des hymnes jusqu'à l'épanouissement exubérant du sanscrit classique. Avec vous nous avons escaladé le rocher de Béhistoun⁹ pour y déchiffrer l'inscription perse de Darius. Puis c'est [p. 3] le domaine entier des idiomes germaniques que vous avez découvert à nos yeux, par le gotique d'Ulphilas, la langue de l'Edda, l'anglo-saxon et l'ancien haut allemand. Pendant une année entière nous avons pu pénétrer avec vous dans cette admirable langue lituanienne, dont vous êtes allé surprendre le secret dans le pays même, cette langue dont le nom reste attaché à une de vos plus grandes découvertes : car une intuition de génie vous y a fait retrouver jusque dans des inflexions de voix à peine perceptibles, les traces certaines d'une loi de langage des Ariens primitifs.

⁹ On écrit généralement 'Béhistun' le nom moderne de l'antique Bagistana, où Darius I^{er}, au V^e s. avant notre ère, fit graver sur une falaise le récit illustré de ses victoires.

Conclusion. Dans la 1^e séance il n'y avait rien de *formel* (si ce n'est le mot inconvenant de M. Bühler) qui pût être relevé.

C'est pourquoi je voulais être *formel* à mon tour à la séance II; or que personne après ma déclaration *lue*⁹ n'ait dit qu'il considérait la décision du Président comme m'interdisant de quitter la Commission, c'est ce que je trouve une extrême inconvenance de ces Messieurs vis-à-vis du Comité de Genève. Attendons toutefois de voir si une fois la Commission réunie en nombre, on daignera prendre note de mon départ¹⁰.

⁹ Ce mot souligné remplace le mot: formelle, biffé.

¹⁰ J'avoue ne pas très bien comprendre quelle est, en définitive, la position de Saussure; j'ai l'impression, peut-être erronée, qu'il n'a déclaré vouloir démissionner que pour tenter de faire prévaloir son point de vue, et qu'il s'est trouvé en conséquence dans une situation délicate à ses propres yeux, dont il rend responsables ses collègues. – La liste officielle qui figure dans les *Actes* du Congrès, que je reproduis en note 1, mentionne Saussure comme un des membres de la Commission; j'en déduis que quelqu'un aura su, à un moment ou à un autre, faire prévaloir la raison (ce qui pourrait du même coup expliquer l'absence de la 'déclaration' de Saussure dans ses papiers – il l'aura peut-être détruite par gain de paix).

ouvrage qu'il vient de publier sur la linguistique théorique et la psychologie du langage¹³; dans cette dédicace on lit cette phrase: «Mon ambition a été, en écrivant chacune de ces pages, de mériter votre approbation.» C'est bien cela: quand on vous a suivi et que l'on cherche ensuite à voler de ses propres ailes, le souvenir de ce que vous avez dit se dresse en face de la pensée qui surgit en nous, et l'on se demande: Approuverait-il cela? Comment l'aurait-il dit?

Oui, chez vous, Monsieur, le maître est inséparable du savant; mais nous savons aussi qu'à côté du maître il y a l'ami, l'ami dévoué qui ne ménage ni son temps ni sa peine quand il s'agit d'éclairer [p. 6] la route de l'élève qui se cherche encore.

Un souvenir pour terminer: au Congrès des Orientalistes qui s'est tenu à Genève en 1894 et où vous avez fait une importante communication, M. Michel Bréal, au cours d'un banquet, a salué en vous le fondateur d'une école genevoise de linguistique. Je me souviens qu'alors votre modestie accueillit ces paroles avec un scepticisme souriant. Monsieur et cher maître, ce vœu n'est pas une chimère: Genève est admirablement placée pour devenir un centre d'études linguistiques; notre tempérament national, qui nous pousse vers les choses de la science, commence, grâce à vous, à se porter à l'étude du langage, parce que vous nous avez montré que le langage fournit matière à des recherches strictement scientifiques. Vous avez jeté la semence; elle commence à lever. Quelques hommes d'étude, encouragés par votre exemple, sont entrés dans la carrière, en se réclamant opiniâtrément¹⁴ de votre nom. Notre vœu le plus cher est de voir leur nombre grossir sans cesse. Permettez-leur de se serrer autour de vous; laissez-les vous apporter toujours davantage, non pas les marques de leur admiration et de leur respect (ce sont là choses que votre modestie repousse), mais l'affection qui réchauffe et encourage; laissez-les entretenir en vous la confiance en vous-même qui vous est si nécessaire dans l'accomplissement de votre mission universitaire.

Puissent les jeunes se presser toujours plus nombreux autour [p. 7] de votre chaire, et comprendre toujours mieux votre pensée, comprendre aussi quelle âme délicate et quel cœur affectueux se cachent¹⁵ en vous sous l'impersonnalité du savant. Eux aussi, les jeunes, ont une mission: c'est d'affirmer hautement, de prouver par leur activité, et guidés par vous, l'existence de cette école genevoise de linguistique, à laquelle je crois et dont je salue en vous, Monsieur, le fondateur et le maître incontesté.

¹³ Albert Sechehaye, *Programme et méthodes de la linguistique théorique: psychologie du langage* (Paris: H. Champion & Leipzig: O. Harrassowitz & Genève: Eggimann, 1908).

¹⁴ Telle est l'orthographe enregistrée par Littré.

¹⁵ Bally a écrit ce verbe au singulier, sans doute par inadvertance.

autres feuillets, sans parvenir à le déchiffrer entièrement et en commettant de nombreuses erreurs de lecture, dues à la difficulté notoire que l'écriture manuscrite de Meillet présente au lecteur. Néanmoins, le texte ici publié paraît assuré presque en tout point (les hésitations résiduelles sont signalées par des points d'interrogation placés entre crochets). Les notes sont de l'éditeur.

Le discours de Bally se présente comme un texte dactylographié de quatre feuillets (sept faces écrites), ici et là retouché par l'auteur; il ne présente aucune difficulté d'édition.

1. *Arch. de Saussure 368/13 (allocution d'Antoine Meillet)*

[f. 1] Je vous offre, au nom de la Société de linguistique, ce petit recueil de *Mélanges linguistiques*.

L'idée en vient de vos anciens élèves, de Paris et de Genève, qui ont voulu vous marquer ce qu'ils vous doivent et vous exprimer par là leur reconnaissance. Mais d'autres ont tenu à se joindre à eux.

Le jour où vous avez quitté Paris, votre influence n'a pas disparu de l'École des hautes-études où vous aviez agi si fortement durant dix ans. On a pensé que, pour vous remplacer en quelque mesure, il fallait au moins deux de vos élèves. L'un, mon regretté ami L. Duvau, est mort³. L'autre n'a jamais cessé de reproduire, dans la mesure de ses forces, et de développer, de poursuivre les enseignements qu'il a reçus de vous; il l'a dit à ses élèves, et tous les linguistes qui se sont formés à Paris depuis votre départ, s'ils ne sont plus vos élèves directs, sont vos disciples néanmoins; et ils savent que, à travers le professeur qui s'efforce de les guider, ils doivent à un maître lointain qu'ils n'ont pas vu, une reconnaissance profonde. Ils ont voulu se joindre à vos élèves; et ils espèrent que vous vous reconnaîtrez encore un peu en eux.

[f. 2] Quelques-uns de vos compatriotes, dont plusieurs sont pour vous des amis, ont voulu joindre leur hommage à celui de vos disciples. Vous verrez assez tout ce que ce volume doit à leur collaboration, et combien la Société de linguistique leur est obligée de l'aide qu'ils lui ont apportée et qui a permis de rendre le recueil plus digne de celui à qui nous l'offrons.

Nous souhaitons que vous retrouviez dans notre recueil les principes qui ont inspiré vos travaux.

Trop souvent, les linguistes, attachés au détail de faits particuliers, n'envisagent que l'objet propre de leur recherche, et ne savent pas faire de leurs idées un corps

³ Meillet a ici biffé les mots: 'après avoir longtemps souffert'.

René Amacker

L'ÉCOLE GENEVOISE DE LINGUISTIQUE DANS LA TOURMENTE :
DOCUMENTS D'ARCHIVES 1912-1913

En 1992, j'ai partiellement cité, à propos de Bally, des documents que j'avais trouvés dans les archives du Département de l'instruction publique du Canton de Genève¹. L'ensemble du dossier, qui sert à l'histoire de la linguistique à Genève, mérite à ce titre de figurer dans les Cahiers². La plupart des pièces que je publie ici, parfois en extraits, se passent de commentaire; l'annotation en sera donc réduite à sa plus simple expression.

R. A.

I. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912.
UNIVERSITÉ. ORGANISATION II

Copie d'une lettre du 6 juin 1912, émanant du Département de l'instruction publique [M. William Rosier, chef du DIP], adressée à M. le Prof. E. Montet, recteur:

[...] Le département a été saisi d'une demande de M. Ch. Bally, privat-docent, qui désirerait voir créer à l'Université une chaire de stylistique [...]³.

Dans sa séance du 4 juin, le Conseil d'Etat s'est occupé du projet de loi concernant l'Université. Il a pris connaissance des deux propositions mentionnées ci-

¹ «Le combat de Bally», CFS 46, 1992, pp. 57-71.

² Je remercie Mme Chantal Renevey, conservatrice, de son accueil et de son aide efficace dans mes recherches.

³ Je n'ai pas trouvé la lettre de Bally à laquelle M. William Rosier fait allusion.

Maintenant le moment est venu où la linguistique doit cesser d'être une simple histoire de quelques langues. Une doctrine générale de la linguistique est devenue possible et nécessaire, on y travaille de tous côtés. Tous vos élèves l'ont pressenti depuis longtemps, et il est facile de voir que tous ceux qui ont subi votre influence ont toujours eu en vue non de faire l'histoire de certains faits particuliers, mais de constituer une théorie générale du langage et, même quand ils envisageaient les faits les plus particuliers, ils avaient en vue la démonstration de théories ayant une portée générale, et, d'autre part, ne croyaient avoir ces preuves⁸ que si leur thèse particulière apparaissait comme un cas d'une doctrine d'ensemble. Ce recueil en fournit bien la preuve, et il n'est presque pas un article de vos anciens élèves, directs ou indirects, si particulier soit-il, qui ne vise [f. 5] une démonstration de portée plus large et ne s'appuie sur des principes généraux faciles à entrevoir.

Mais tous nos efforts sont peu de choses auprès de ce que vous pouvez créer. Permettez-nous de souhaiter que vous exposiez dans toute leur étendue et avec toute la rigueur que vous seul y pouvez mettre ces doctrines dont vos élèves seuls ont pu profiter et que vos scrupules vous empêchent de produire devant le public savant. La linguistique est parvenue à ce point où elle a besoin de doctrines rigoureusement coordonnées et qui rendent l'ordre à des recherches de détail anarchiques.

C'est à vous qu'il appartient d'introduire cet ordre, logique [?], et par là même la critique et la rigueur, dans nos recherches.

Vous trouverez encore [?] assurément beaucoup à reprendre dans les travaux que vos élèves se permettent maintenant de vous soumettre. Ils espèrent que vous voudrez bien leur en faire apparaître les défauts, en exposant des doctrines que vous avez mûries depuis longtemps, qu'ils ne connaissent qu'en partie et dont la vive lumière leur fera comprendre quelles fautes ils ont commises et dans quel sens ils doivent travailler.

2. *Arch. de Saussure 368/11 (allocution de Charles Bally)*

[p. 1] Monsieur et cher maître

Monsieur Meillet vient de rappeler ce que vous êtes pour la linguistique et pour la science française: c'est l'hommage de vos disciples genevois que je vous apporte maintenant. Ayant le rare bonheur de compter parmi vos élèves de la première heure à l'Université de Genève et de travailler de longues années sous votre

⁸ Le mot 'preuves' est certainement au pluriel; 'ces' (qui sinon pourrait se lire 'une'...) doit donc renvoyer par une sorte de syllepse à 'démonstration', la démonstration étant justement l'administration de preuves.

chez nous et peut être passée sous silence; l'important est le caractère scientifique de mon étude, et la distinction stylistique style⁷.

III. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Note de Charles Bally, du 18 juin 1912, adressée à M. le prof. Charles Seitz, doyen de la faculté des lettres et des sciences sociales:

Cher Monsieur,

On ne pense jamais à tout.

Dans la définition que je vous ai donnée hier de la stylistique, j'ai laissé subsister un grave malentendu en ne rappelant pas que cette science est descriptive et n'est en aucune manière historique; elle n'a rien de commun avec l'histoire de la langue ou la grammaire historique; par ex. la stylistique française n'a rien à faire avec l'histoire de la langue française, ni interne ni externe.

Comptant que vous voudrez bien joindre ce détail aux éclaircissements que vous fournirez en séance du Sénat, je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très dévouées.

IV. ARCHIVES DIP/SG 1911-1920. UNIVERSITÉ. ORGANISATION.

Procès-verbaux des séances du sénat universitaire

Séance du 19 juin 1912, p. 1, point 3:

Préavis sur la création d'une chaire de stylistique à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales.

M. le Recteur lit une lettre du Département⁸ en date du 6 juin, demandant le préavis de l'Université sur la création d'une chaire de stylistique à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales et d'une chaire extraordinaire d'art de formuler et de dispensation à la Faculté de Médecine.

M. Seitz, doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences sociales, expose les raisons qui poussent à la création d'une chaire de stylistique. Cet enseignement existe en fait. M. Bally, privat-docent, a eu au dernier semestre 160 inscriptions et

⁷ La parenthèse n'est pas fermée.

⁸ Document n° I.

Et le grec ? et le latin ? Nous les connaissions en philologues, dans leur diversité troublante¹⁰, et voici que votre pensée, merveilleusement servie par les méthodes de l'école philologique elle-même, nous fait découvrir dans la variété protéique des dialectes l'unité souveraine et lumineuse des grandes lois linguistiques. Vos cours sur les inscriptions dialectales, votre magistrale reconstitution du verbe grec, tout cela et d'autres choses que je ne puis énumérer ici, nous ont passionnés, enthousiasmés par la profondeur et l'ingéniosité des vues que vous savez répandre sur ces sujets : à tel point que ceux-là même qui ne connaissent [p. 4] votre enseignement que par ces actes¹¹ d'élèves qu'on se passe de main en main, restent stupéfaits de tant d'érudition et de sagacité.

Un seul fait le dira mieux que tous les développements : j'ai eu le privilège de pouvoir vous écouter pendant plus de dix ans, et je puis dire que je ne vous ai jamais entendu faire deux fois la même leçon. Les cahiers de vos élèves formeraient une vraie bibliothèque scientifique ; elles [*sic*]¹² suffiraient à renouveler sur une foule de points nos idées et nos méthodes, si seulement vous ne réserviez pas jalousement les trésors de votre esprit pour un petit cercle d'initiés.

Mais si l'étendue de votre activité suffirait pour asseoir une réputation de savant et de professeur, toutes ces qualités pâlissent devant celles, pour ainsi dire intérieures et organiques, que votre enseignement révèle à chaque instant. Donner une idée de votre mode d'exposition est chose impossible parce que c'est chose unique : c'est une imagination scientifique, la plus féconde qu'on puisse rêver, d'où s'échappent comme en gerbes les idées créatrices ; c'est une méthode à la fois souple et sévère qui, tout en contenant les écarts trop vifs de l'esprit, fait produire à l'effort le maximum ; c'est aussi une clarté de vision étonnante [p. 5] qui répand la lumière sur les questions les plus obscures ; c'est enfin quelque chose d'indéfinissable, un je ne sais quoi qui révèle une nature d'artiste, et qui sait ajouter une note de beauté et une sobre élégance à la discussion des problèmes les plus ardues. Pour tous ceux qui ont travaillé avec vous, ce sont ces qualités fondamentales qui commandent le plus l'admiration, parce qu'elles donnent le mieux l'impression de ce que peut être la perfection humaine dans ces choses. C'est par là que vous êtes vraiment l'inspirateur et que vous offrez des modèles auxquels vos disciples cherchent avidement à se conformer. Un de vos élèves genevois, qui vous fait le plus grand honneur, Monsieur Albert Secheyne, vous dédiait naguère l'important

¹⁰ Cette expression vaut pour le grec et ses dialectes, non pour le latin (sauf, marginalement, dans ses plus anciens documents épigraphiques).

¹¹ Comprendre : 'ces cahiers de notes'.

¹² Plutôt qu'une faute, je crois que ce féminin pluriel montre que Bally avait ici à l'esprit les 'notes' contenues dans lesdits cahiers ou les 'leçons' qui s'y trouvaient consignées.

VII. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Extrait d'une lettre de M. le prof. Francis De Crue, du 21 septembre 1912, adressée à M. William Rosier, chef du DIP, relative à la demande de congé de Ferdinand de Saussure:

[...] En considération du mauvais état de sa santé, que j'ai dû constater à mon grand regret, je ne peux qu'appuyer cette demande auprès du Département de l'Instruction Publique.

Quant à la question de la suppléance et des frais de suppléance, sur lesquels vous me demandez aussi mon sentiment, je m'en suis déjà entretenu avec mon collègue [F. de Saussure] et je pense qu'il vous conviendra de traiter ces points de vive voix.

VIII. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Lettre de Charles Bally à M. William Rosier, chef du DIP, du 26 septembre 1912:

[...] Selon votre désir, je vous transmets ci-après les réponses faites déjà de vive voix aux questions que vous m'avez adressées dans notre entretien d'hier.

1) J'avais proposé pour la chaire qui me concerne le titre de Chaire de stylistique. Pour répondre à certaines objections¹⁰, je l'ai modifié comme suit: Chaire de psychologie du langage et de stylistique. Cette modification a été approuvée par M. le Doyen de la Faculté des Lettres et par M. Ferdinand de Saussure, qui a déclaré formellement ne voir dans ce titre aucun empiètement sur son propre enseignement [cf. IX]. Je préférerais m'en tenir à cette dernière rédaction, qui a l'avantage d'être plus complète et plus compréhensible que la première. De fait, la psychologie du langage est la base de mon enseignement, et le cadre dans lequel se place naturellement la discipline particulière que j'appelle stylistique. La psychologie du langage, science dès longtemps classée en linguistique, et enseignée dans toutes les universités importantes, étudie les rapports entre la pensée et le langage, et les lois constantes régissant ces rapports; la stylistique, qui en est une partie, recherche plus spécialement les relations entre les sentiments et le langage spontané; c'est l'étude du langage affectif.

Cette science, dont j'ai fondé les principes et les méthodes, n'est pas nouvelle, puisque je la professe depuis vingt ans; mes théories et leurs applications se sont

¹⁰ On doit se demander si ces objections ne trouvent pas un écho dans le rapport de Saussure mentionné dans ma note 14.

sous peine de surmenage, mener de front ces occupations s'il faut les concilier avec les exigences de l'enseignement secondaire ; si l'on m'objecte que c'est le régime sous lequel je vis actuellement, je répondrai qu'il ne me paraît plus acceptable, et que c'est pour cela que je demande une amélioration de ma situation.

3) Si je désire que mon enseignement comporte 4 heures, c'est que ces 4 heures figurent au programme sous mon nom. C'est sur le désir formel de mes étudiants (voir annexe 3) que le nombre de mes heures a été porté à ce chiffre au cours de l'année 1911-1912.

4) Mon cours de stylistique française fait partie des matières du Séminaire de français moderne (20 à 30 candidats chaque année). Mon cours de stylistique grecque, qui se fait avec la pleine approbation de M. Jules Nicole, professeur de langue et littérature grecques, est suivi par tous les candidats à la licence classique comme préparation directe et nécessaire à l'épreuve de thème grec. Que ces cours figurent plus tard dans les programmes d'autres examens, cela ne dépend pas de moi et je ne puis faire à ce sujet aucune supposition.

Pour toutes ces raisons je désirerais :

que la chaire en discussion porte le titre de chaire de psychologie du langage et stylistique,

que la chaire soit ordinaire,

qu'elle comporte 4 heures d'enseignement,

qu'il y soit attaché un traitement de 3500 fr.

Dans l'espoir que vous voudrez bien examiner avec bienveillance ces arguments et les faire connaître à qui de droit, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, mes salutations très distinguées.

Ch. Bally

Annexes.

une carte de M. Gauchat¹²,

une lettre de l'éditeur Nemnich,

beschäftigt sich schon seit längerer Zeit mit dem Gedanken der Herausgabe eines solchen Werkes, von dem wir uns günstigsten Erfolg versprechen. Falls Sie daher gesonnen sein sollten, sich der mühsamen Arbeit der Herausgabe eines solchen Standardwerkes, vielleicht in Verbindung mit einigen hervorragenden Fachgenossen zu unterziehen, so möchten wir nicht verfehlen, Sie zu bitten, sich wegen der Verlagsübernahme mit uns in Verbindung zu setzen. Sie dürfen in Voraus überzeugt sein, dass Sie in unserer Firma einen ebenso rührigen als auch kulanten Verlegen finden. [...]».

¹² En 1965, M. G[ross], conservateur, signale en marge qu'elle n'est pas au dossier. Au lieu de la carte de Louis Gauchat, le dossier comprend une lettre de Ferdinand de Saussure (document n° IX).

dessus⁴ et il nous a chargé de demander, conformément à l'article 132 de la loi, le préavis de l'Université à ce sujet. Veuillez donc avoir l'obligeance de nous faire parvenir ce préavis le plus tôt qu'il vous sera possible.

Cette demande ne préjuge en rien la solution à laquelle s'arrêtera le Conseil d'Etat sur ce point; et réserve complètement les décisions définitives qu'il prendra lorsqu'il approuvera l'ensemble du projet qu'il a l'intention de présenter au Grand Conseil⁵.

II. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Lettre de Charles Bally, du 17 juin 1912, adressée à M. le prof. Charles Seitz, doyen de la faculté des lettres et des sciences sociales :

Cher Monsieur,

Voici le renseignement que vous m'avez demandé ce matin.

Ma définition est la suivante :

La stylistique est une science qui, par les méthodes combinées de la psychologie du langage et de la linguistique générale, étudie les aspects affectifs du langage naturel.

J'appelle aspects affectifs toutes les expressions des émotions dans le langage.

Le langage naturel est le langage spontané au service de la vie réelle (c. à d. presque toujours le langage parlé) par opposition aux formes du langage qui n'ont pas ou qui n'ont qu'indirectement cette fonction (par ex. la langue littéraire, la langue scientifique, etc.).

Corollaire (très important) :

La stylistique n'a donc rien de commun avec l'étude du style. C'est une science d'observation pure qui ne se confond avec aucune discipline touchant à la littérature (par ex. l'art d'écrire, la critique, l'histoire littéraire, la rhétorique, etc.).

La stylistique telle que je la comprends n'étudie pas non plus les caractères distinctifs d'une langue donnée, étude à laquelle la science allemande donne quelquefois le nom de stylistique⁶. (Je crois que cette dernière confusion est rarement faite

⁴ A savoir, le projet de créer deux chaires nouvelles, l'une pour la faculté de médecine, l'autre pour la faculté des lettres (la chaire de stylistique); cf. le document IV.

⁵ Assemblée législative du Canton; le Conseil d'Etat en est l'exécutif.

⁶ Cette précision est contraire aux intentions de Bally, exposées en tout cas dès 1905 (cf. mon article cité note 1); il s'agit peut-être ici d'une précaution prise par Bally pour éviter de passer pour influencé par l'Allemagne (cf. l'intervention du prof. Ritter, citée dans le document n° XXII).

La stylistique, au sens moderne du mot, n'est plus du tout l'étude des procédés du style comme c'était le cas autrefois. [...] Elle rentre dans la linguistique et fait partie du groupe de l'étude psychologique du langage, des moyens d'expression. [...] ¹⁷

Il en résulte que le domaine de cette étude est actuel (non historique, sauf exceptions), soit qu'on considère l'individu, ou des collectivités ou des lois générales. Et c'est surtout le langage parlé qui fournit ses matériaux.

Le but, c'est un enrichissement de la psychologie du langage, une notion plus exacte de la linguistique, dont on étend ainsi le domaine, ainsi que de la grammaire, de l'académisme, qui n'apparaissent plus que comme des conventions utiles, mais dépassées de tous côtés par la richesse de nos moyens d'expression.

XII. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Lettre du doyen Francis De Crue, du 27 septembre 1912, à M. William Rosier, chef du DIP:

[...] Pour faire suite à l'entretien que vous avez bien voulu m'accorder, j'ai l'honneur de vous confirmer que l'état de santé de M^r le Professeur Ferdinand de Saussure l'oblige à solliciter un congé pour le semestre ou l'année 1912-1913.

Pour sa suppléance il propose l'arrangement suivant:

M^r Sechehaye serait chargé du cours de Linguistique générale – deux heures par semaine.

M^r Bally traiterait la partie greco-latine de la linguistique – deux heures par semaine.

Le cours de Sanscrit – une heure – n'aurait pas lieu ce semestre-ci, à moins que M. Bally ne pût s'en charger aussi.

Quant aux frais de la suppléance M. de Saussure entend les prendre à sa charge en abandonnant tout ou partie de son traitement en faveur de ses remplaçants selon la proportion du nombre des heures de cours dont ils seraient chargés. Si M. de Saussure, qui doit cinq heures de cours, n'est remplacé que pour quatre heures, il garderait pour lui le cinquième de son traitement afférent à cette heure non suppléée. Il désire n'être pas la cause de dépenses spéciales pour ses absences, bien

¹⁷ La note cite ici la définition de Bally (*Traité de stylistique française*, t. 1, § 19, p. 16).

est très connu à l'étranger comme savant, notamment par son «*Traité de stylistique*». La chaire doit être ordinaire pour que M. Bally puisse se consacrer tout entier à la science. C'est le préavis de la Faculté [...]»⁹.

A l'unanimité le préavis favorable relatif à une chaire ordinaire de stylistique est approuvé.

V. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Lettre de Ferdinand de Saussure, du 9 septembre 1912, adressée à M. le prof. Francis De Crue, doyen de la faculté des lettres et des sciences sociales pour lui demander un congé, motivé par son état de santé; cette lettre a été publiée dans CFS 48, 1994 [1995], p. 134.

VI. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Le 19 septembre 1912, M. William Rosier, chef du DIP, s'adresse à M. Francis De Crue, doyen de la faculté des lettres, pour lui demander son avis au sujet de cette demande et de lui faire savoir si M. de Saussure a déjà fait des présentations au sujet de sa suppléance. Nous aimerions aussi savoir s'il a indiqué dans quelles conditions, au point de vue financier, le congé lui serait accordé.

⁹ Je ne puis résister à publier, tiré du procès-verbal de la même séance, la déclaration du prof. Charles [?] Borgeaud concernant la chaire demandée pour Bally: «Ayant voté contre d'autres créations de chaires, je dois expliquer pourquoi je ne ferai pas de même aujourd'hui. Notre Université n'est pas simplement une école supérieure locale superposée à d'autres établissements d'instruction publique du canton. Telle que l'histoire l'a faite, c'est à la fois une école supérieure *internationale*, puisque plus des $\frac{3}{4}$ des étudiants sont étrangers, et une *société savante*. [...] Comme société savante [...], notre Université peut s'ouvrir à titre personnel, ainsi qu'une Académie, et sans charge importante pour l'Etat, à tous les savants qui ont prouvé qu'ils étaient dignes d'y continuer un enseignement brillant. C'est de cela qu'il s'agit aujourd'hui. On peut observer à ce propos que notre système de chaires ordinaires et extraordinaires devrait être révisé. [...] Nous pouvons différer sur le choix des moyens, mais nous sommes d'accord sur le but, qui est le succès des études supérieures et le maintien de Genève au rang des capitales de l'esprit humain. Ce rang, dont le peuple de Genève est fier, ne peut être maintenu vis-à-vis des hautes écoles étrangères [...] que par l'effort éclairé et par l'union de tous. L'Université est le jardin privilégié d'Academus où toutes les mains doivent être tendues entre elles et vers l'arbre de la science, qui n'eut jamais de couleur politique (marques d'approbation).» – L'allusion finale du prof. Borgeaud concerne peut-être Bally et sa réputation de révolutionnaire (cf. mon article de 1992, p. 63) ou ses probables sympathies politiques radicales.

soient pas une occasion de crédits supplémentaires à demander pour la chaire. En cela je ne ferai du reste que me conformer aux prescriptions de la loi, qui prévoit, si je ne me trompe, que l'indemnité, pour les congés de plus de trois mois, est à la charge du titulaire.

Pour ce qui est du détail : la chaire comportant un enseignement de 5 heures par semaine, mais les deux suppléants ne devant donner au total que 4 heures pendant l'année de suppléance, je trouverais convenable d'abandonner 4/5 de mon traitement, soit 1.600 frs à chacun des deux suppléants. Tel est l'arrangement que je vous demande, Monsieur le Président, de bien vouloir ratifier.

Veillez agréer, Monsieur le Président, avec mes nouveaux remerciements pour les facilités que vous avez été prêt à m'accorder, l'assurance de ma haute considération.

XIV. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1913. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES²⁰

Note de Charles Bally à M. William Rosier, du 30 septembre 1912:

[...] Dans ma lettre explicative du 26 courant j'ai omis de mentionner un point qui a pour moi une grande importance : c'est que la qualité de professeur extraordinaire ne me donnerait droit à aucune pension ; dans le cas où, comme je le crains, je serais forcé de quitter le Collège, je devrais renoncer – sans compensation – à un avantage capital de mes fonctions de maître secondaire. Ainsi de toute façon l'amélioration qu'on me fait espérer me mettrait dans une situation inférieure à celle que je voudrais voir modifier.

Veillez excuser, Monsieur, cette adjonction un peu tardive, et agréez [*sic*] mes salutations très distinguées.

XV. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Arrêté du Conseil d'Etat du 24 octobre 1912, concernant Charles Bally:

[...] Le Département de l'Instruction publique a accepté la proposition que lui a faite M. le Professeur de Saussure relativement à son remplacement, et vous charge d'une partie de son enseignement pour le semestre d'hiver 1912-1913. [...] ²¹

²⁰ Il s'agit bien des archives de 1913, la note de Bally est mal placée.

²¹ Le même texte, précisant toutefois qu'il s'agira de l'« enseignement de linguistique générale », figure dans l'arrêté, de même date, concernant Albert Sechehayé. Ce dernier accuse réception le

développées graduellement, sur la base d'expériences journalières; mes publications successives reflètent cette gradation; les comptes rendus de périodiques scientifiques que j'ai remis entre vos mains prouvent qu'il ne s'agit pas d'un engouement passager [note: J'ai reçu dernièrement encore deux longs articles parus à propos de mon *Traité* dans un journal de Varsovie (voir annexe)], mais de recherches qui peuvent, par leur nouveauté même, apporter un élément de vie à la Faculté des Lettres.

Je joins à ces lignes une carte où M. L. Gauchat, professeur de linguistique à l'Université de Zurich, m'annonce son intention d'ouvrir un cours de stylistique. Le recueil d'*Exercices* joint à mon *Traité* est en usage dans plusieurs séminaires d'universités allemandes. J'ai montré dans des conférences et cours extra-universitaires faits à Neuchâtel, Zurich et Genève, que la stylistique n'a pas un intérêt exclusivement scientifique, mais qu'elle peut avoir une influence profonde sur l'étude pratique des langues.

2) Je vous ai énuméré, Monsieur le Président, les raisons qui me semblent militer en faveur de la création d'une chaire ordinaire. On considère l'extraordinaire comme un stage nécessaire; mais mon stage à moi dure depuis vingt ans et j'ai fait mes preuves de toutes manières; la Faculté des Lettres a pleinement adopté cette façon de voir. Au point de vue budgétaire, la différence entre les deux solutions se chiffrera par quelques centaines de francs, puisque j'ambitionne un traitement de 3500 fr pour 4 heures d'enseignement. Mon traitement de maître au collège serait désormais de 3600 francs. Or je dois envisager au moins la possibilité de quitter tout ou partie de mes leçons du collège; la préparation de mes cours universitaires, que je refais chaque année sur des bases plus scientifiques, la correction des travaux d'étudiants – toujours plus nombreux – exigent un temps considérable; il faut que je me tienne au courant de ce qui se publie, j'ai moi-même en préparation trois ouvrages nouveaux: un *Dictionnaire idéologique de la langue française* (voir annexe 2), une *Systématique des moyens d'expression* (que me demande mon éditeur, M. Winter) et un *Manuel de stylistique grecque*¹¹. Je ne puis,

¹¹ Aucun de ces ouvrages n'a vu le jour; on trouve, dans le fonds Charles Bally de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, les très nombreuses fiches du «Dictionnaire idéologique», jamais terminé, ainsi qu'un dossier important (huit volumes) contenant un «Vocabulaire idéologique de la prose attique», d'où Bally aurait peut-être tiré le manuel en question, et un gros manuscrit (quatre tomes en sept volumes) intitulé «Etude systématique des moyens d'expression» (cf. Claire-A. Forel, «Les papiers Charles Bally», *CFS* 36, 1982 [1983], 43-47, à la p. 46 [contrairement à l'hypothèse de Mme Forel, le manuscrit de l'«Etude systématique des moyens d'expression» ne peut donc pas être «la première forme du *Traité de stylistique*»]). – Otto Nennich, éditeur à Leipzig, écrit en ces termes à Bally, le 24 mai 1910: «Mit grossen Interesse haben wir die Ausführungen, die Sie gelegentlich des Deutschen Neuphilologentages in Zürich machten, und die in erster Linie die Notwendigkeit der Schaffung eines ideologischen Wörterbuches betonten, gelesen. Unser Verlag

J'en reviens. La famille ne peut dire encore le jour et l'heure des obsèques. Nous le saurons demain.

En sollicitant à cette occasion votre sympathie, j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur le Président, l'hommage de mes sentiments distingués.

En P. S., p. 2: Pour l'ensevelissement il était question de Genthod²², mardi ou plus probablement mercredi.

M. de Saussure nous avait rendu en outre de grands services comme professeur chargé de notre Bibliothèque de Faculté et de l'impression des Catalogues.

C'est une perte dont je ne me consolerais pas. / FDC

XIX. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1913. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

*Copie d'une lettre du 25 février 1913, adressée par M. William Rosier, chef du DIP, à Mme Ferdinand de Saussure, Tertasse:*²³

Madame,

La nouvelle du décès si inattendu de Monsieur le Professeur de Saussure a été pour nous une surprise profondément douloureuse.

Lorsqu'en septembre dernier Monsieur de Saussure nous avait demandé de pouvoir interrompre momentanément son enseignement, nous avions la certitude qu'il viendrait prochainement reprendre parmi ses collègues la place qu'il occupait avec tant de distinction et de mérite.

Notre chagrin est donc d'autant plus vif de voir disparaître en pleine possession de ses remarquables qualités intellectuelles, un des savants qui ont fait le plus grand honneur à l'Université de Genève.

Par l'étendue de sa science, par la clarté de son enseignement, autant que par la bienveillance de son caractère, Monsieur de Saussure²⁴ s'était acquis l'admiration unanime et la respectueuse sympathie de ses élèves.

Le Département de l'Instruction publique, qui partageait ces sentiments de haute estime, tient donc en ces tristes circonstances, à ne pas laisser partir le maître

²² Je rappelle aux générations nouvelles qu'on prononçait, et que d'aucuns prononcent encore, 'Genthoud'.

²³ L'hôtel particulier de la famille de Saussure à Genève est sis rue de la Tertasse, dans la vieille ville.

²⁴ Je supprime ici une virgule mal placée.

une pétition d'étudiants¹³,
un article sur le *Traité de styl. fr.*

IX. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Lettre non datée (avant le 26 septembre 1912) de Ferdinand de Saussure adressée à Charles Bally, pour le rassurer officiellement sur sa position à propos de la modification du titre de la chaire; cette lettre a été publiée dans CFS 48, 1994 [1995], p. 132¹⁴.

X. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Pétition non datée (printemps ou été 1911) signée de 51 étudiants:

A Monsieur le Professeur Charles Bally

Monsieur le Professeur,

Comprenant toujours davantage la valeur théorique et l'importance pratique de votre Cours de Stylistique, considérant d'autre part combien il nous est difficile de nous familiariser avec une théorie et une méthode aussi nouvelles, nous avons l'honneur de vous demander si vous seriez disposé, d'accord avec les autorités universitaires, à nous accorder une conférence complémentaire de Stylistique théorique¹⁵.

XI. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Document anonyme¹⁶ non daté intitulé Note sur la stylistique, qui semble être une synthèse à l'attention des services du DIP, peut-être en vue de défendre la création de la chaire de stylistique devant le Conseil d'Etat:

¹³ Document n° X.

¹⁴ Ce document doit être lu en tenant compte du brouillon de rapport que Saussure a présenté, ou fait présenter, à une séance de la Faculté des lettres et des sciences sociales consacrée à la création de la chaire de stylistique (avant la séance du sénat du 19 juin 1912), et qui a été publié il y a longtemps (Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Edition critique par Rudolf Engler, fascicule 4 [Wiesbaden: Harrassowitz, 1974], p. 51).

¹⁵ Il me paraît difficile de croire que des étudiants, souvent de langue étrangère, soient les rédacteurs de cette pétition (dont, bien entendu, ils peuvent avoir pris l'initiative). – La conférence correspondait, dans le jargon académique de l'époque, à une heure de cours hebdomadaire.

¹⁶ M. G[ross], conservateur, a identifié l'auteur comme étant M. Albert Malche [*alias* Malsch], secrétaire du DIP, nommé professeur ordinaire de pédagogie le 27 mars 1912.

5 heures de cours par semaine. – Traitement 4200 francs par année.

En s'inscrivant, les candidats devront indiquer leurs titres et déposer deux exemplaires de leurs publications.

Le Conseiller d'Etat chargé du
Département de l'Instruction publique

(Insertion tous les jours
du 8 au 12 mai inclus.)

XXII. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1913.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Extrait du procès-verbal manuscrit de la Commission de Préavis / pour la Nomination d'un Prof ord. de Linguistique générale / réunie le / Lundi 16 Juin à 5 h. du soir

[...]

M^r le délégué de la Fac. des Lettres²⁶ commence par rappeler que la commission n'a à se prononcer que sur un seul candidat, Mr Bally, dont les titres sont incontestables²⁷.

M^r Bally enseigne depuis de longues années comme privat-docent au Séminaire de français moderne et a réuni pendant ces dernières années plus de 200 élèves à ses conférences, ce qui suffit à prouver ses aptitudes pédagogiques. Ses recherches personnelles poursuivies sans relâche l'ont en outre conduit à toute une série de publications de haute valeur concernant en particulier la grammaire comparée des langues indo-européennes et la stylistique. Son précis de stylistique (1905) et son traité de stylistique française (1909) ont attiré sur lui l'attention de tous les milieux compétents et lui ont valu plusieurs distinctions à l'étranger²⁸.

²⁶ Le prof. Ernest Muret.

²⁷ Les archives de l'Instruction publique conservent, dans le fonds SG/DIP 1/3, 1878-1933, pour l'année 1913, le « Bulletin d'inscription pour les fonctions de Professeur ordinaire de linguistique générale et comparaison des langues indo-européennes à l'Université », n° 317, rempli par Charles Bally le 19 mai 1913. Sans y mentionner son séjour parisien de 1903-1904, il signale ses titres (« bachelier et licencié ès lettres » de l'Université de Genève et « docteur en philosophie » de l'Université de Berlin); il a soin de préciser qu'il a été « suppléant de M^r F. de Saussure (en) 1906 (sans-crit) et 1912-13 (ling. gréco-latine) » et qu'il est « lauréat de la Société ling. de Paris (prix Bibesco) ».

²⁸ Je ne connais pas d'autre distinction que le prix Bibesco, qui lui a été décerné à Paris en 1912, pour le *Traité de stylistique française* (cf. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 18, fasc. 60 [1912], pp. iij-iv). – Le doctorat *honoris causa* de la Sorbonne, qui lui a été conféré en 1937, n'entre évidemment pas en considération ici.

qu'à notre avis & selon le sentiment que vous avez exprimé, la loi lui confère le droit d'être remplacé, pour cause de santé, aux frais de l'Etat.

Telles sont les propositions que nous vous présentons à notre tour et que nous prions le Département de l'Instruction Publique de bien vouloir agréer. [...] ¹⁸

XIII. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1912. UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Lettre de Ferdinand de Saussure, du 27 septembre 1912, adressée à M. William Rosier:

A Monsieur le Conseiller d'Etat, W. Rosier, Président du Département de l'Instruction publique. Genève.

Vufflens-le Château (Vaud)
le 27 Septembre 1912

Monsieur le Président,

M. le Doyen de la Faculté des Lettres vous a exposé les circonstances qui m'ont obligé à demander d'être relevé par congé, pendant une année, de mes fonctions à l'Université, et vous avez bien voulu faire à cette demande, ainsi que M. le Doyen me le fait savoir, un accueil très bienveillant, au sujet duquel je saisis l'occasion de vous exprimer, Monsieur le Président, mes sentiments sincèrement reconnaissants.

Comme M. De Crue me l'a mandé aussi, les noms des personnes que je proposais pour la suppléance* ont été agréés par vous. M. Bally ne m'avait donné d'abord qu'une réponse provisoire, mais il vient de me faire connaître à son tour son acceptation définitive.

En informant M. le Doyen de ma demande de congé, j'avais négligé de traiter avec lui ce qui concerne l'indemnité de suppléance. Mon intention a été dès le début de prier le Département de prendre celle-ci entièrement sur mon traitement. M^r De Crue me dit que vous avez envisagé très libéralement d'autres solutions; je me permets d'insister pour qu'il ne soit rien changé à mon projet, et crois avoir pour cela quelques raisons spéciales. Voici en effet, en quelques années, la seconde fois qu'un congé prolongé m'est accordé¹⁹; ces interruptions réitérées dans l'enseignement du titulaire sont fâcheuses à divers égards, je désire du moins qu'elles ne

¹⁸ Une autre main (W. Rosier?) a noté au crayon: «Le Département sera d'accord pour que M. de S. paie lui-même ses remplaçants.»

* (MM. Secheyne et Bally) [note de F. de S.].

¹⁹ Le premier congé lui a été accordé en 1906.

XXIII. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1913.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Extraits d'un document adressé le 23 novembre 1913 à M. William Rosier, chef du DIP, par M. J. Zbinden, Administrateur suppléant du Séminaire de français moderne: Bally fait partie de la Commission directrice du Séminaire; il enseignera: a) Linguistique générale et stylistique; b) stylistique comparée de l'allemand et du français³⁴. – Avec ses 5 heures à la faculté des lettres, Bally enseigne donc au moins 7 heures hebdomadaires en 1913-1914³⁵.

APPENDICE

A propos de la maladie de Saussure, on tire, du dossier ici publié et des pièces déjà connues, le tableau suivant: une maladie de la gorge qui influait sur sa voix (document V) l'empêche d'enseigner; on l'envoie se soigner à Bad Ragaz: [...] Les docteurs ont trouvé bon de m'envoyer à Ragaz, où je vais passer trois semaines dans un ennui profond, d'autant que j'y suis tout seul et que je déteste l'endroit. [...]»³⁶. Et il meurt au bout de six mois, d'une bronchite (document XVIII). En automne 1911 déjà, sa santé donnait des inquiétudes à sa sœur Albertine, épouse du major H. Ross-Johnson³⁷, qui vivait en Angleterre, dans le Suffolk; dans une lettre à son frère du 1^{er} novembre 1911,³⁸ elle écrit notamment: [...] Je regrette seulement que tu aies été si peu bien avec cet horrible rhume et je me suis fait de vrais reproches depuis ton départ me disant que nous aurions dû te mettre au lit et ne plus songer à te faire chasser jusqu'à ce que tu aies été mieux. Ce dont j'aurais voulu te parler c'est que dans l'état de santé où tu es je trouve que tu devrais renoncer à tes cours à l'Université aussi vite que possible. Je t'en prie ne laisse pas passer le moment où tu devrais donner ta démission mais fais-le aussi tôt que possible. C'est bien sûr que c'est ennuyeux de sentir qu'il n'y a personne qui puisse vraiment te remplacer, mais tu as donné tant d'années à l'enseignement sans penser à toi-même, que le moment est venu où tu te dois à toi et à ta famille de te reposer et de

³⁴ On apprend qu'un M. Henri Odier enseignera la «Versification, remplaçant M. A. Sechehaye en congé».

³⁵ Le document mentionne aussi la bonne santé financière du Séminaire et des Cours de vacances, ce qui permet à la Commission de proposer «d'allouer aux professeurs, pour le semestre d'hiver 1913-1914, une indemnité de frs. 10 par heure de leçon».

³⁶ BPU ms fr 5004/130, lettre de Ferdinand de Saussure du 20 août [1912], adressée à Charles Bally, publiée dans *CFS* 48, 1994 [1995], pp. 131-132.

³⁷ Cf. la carte du 11 octobre 1911 que Saussure adresse à Meillet de chez son beau-frère (publiée dans *CFS* 21, 1964, p. 123).

³⁸ BPU ms fr 3957/3, f^o 39-42.

XVI. ARCHIVES DIP/SG 1911-1920.
UNIVERSITÉ. ORGANISATION.

Procès-verbaux des séances du sénat universitaire

Séance du 21 décembre 1912:

M. De Crue signale que M. de Saussure devra être remplacé encore pendant le semestre prochain par MM. Sechehaye et Bally.

XVII. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1913.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Copie d'une lettre du DIP [W. Rosier], du 24 janvier 1913, adressée à M. le Prof. F. De Crue, doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences Sociales:

[...] Dans l'entretien que vous avez bien voulu nous demander récemment, vous nous avez fait part du vœu exprimé par la Faculté des Lettres et des Sciences sociales, en faveur de la création d'une chaire de stylistique.

Nous avons soumis la question au Conseil d'Etat dans sa séance de ce jour.

Le projet de loi universitaire présenté par le Conseil d'Etat, prévoyait, vous le savez, la création de cette chaire. Ce projet a été rejeté par le peuple il y a un mois. Le Conseil d'Etat estime qu'il serait en tout cas prématuré de reprendre actuellement cette question.

XVIII. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1913.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Lettre manuscrite de M. Francis De Crue, doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences sociales, du dimanche 23 février 1913, adressée A Monsieur / Monsieur Rosier / Président du Conseil d'Etat & du Département de l'Instruction publique:

Monsieur le Président,

J'ai le chagrin de vous annoncer que notre Collègue, mon ancien camarade et ami, Monsieur Ferdinand de Saussure, Professeur de Linguistique Générale, d'Histoire & de Comparaison des Langues indo-européennes, a succombé à une bronchite hier au soir, samedi 22 février, à 10 heures au Château de Wufflens [*sic*].

27 octobre 1912 dans une lettre où il précise: « Comme vous l'avez su par M. de Saussure, je suis tout disposé à accepter ces fonctions que je vous remercie de vouloir bien me confier ».

René Amacker

Notule IV

UNE LISTE DES ÉTUDIANTS GENEVOIS
DE FERDINAND DE SAUSSURE DATANT DE 1913

Après les obsèques du linguiste, une lettre de condoléances adressée à Marie de Saussure et rédigée par Charles Bally est signée de trente-huit étudiants; cette liste comprend des noms connus et d'autres qui pourraient intéresser les spécialistes, à qui je laisse le soin de procéder aux identifications nécessaires. Les problèmes de lecture sont heureusement peu nombreux. Le document est conservé à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

– R.A.

Arch. de Saussure 369/15 (non folioté):

[p. 1]

Genève, le 28 avril 1913

Madame,

Après avoir déposé sur la tombe d'un maître aimé et respecté un modeste témoignage de nos regrets et de notre gratitude, nous venons vous exprimer, à vous aussi, toute la douleur que nous cause sa perte, et vous dire combien notre propre chagrin nous associe au deuil cruel de sa famille. Le temps, loin [p. 2] d'effacer le souvenir de celui que nous pleurons, le gravera toujours plus profondément dans nos cœurs, en nous montrant mieux chaque jour tout ce que nous perdons avec lui.

éminent qui fut pour lui un précieux collaborateur, sans dire à la famille cruellement éprouvée, toute la part qu'il prend à son affliction.

En vous assurant du souvenir profondément reconnaissant que nous garderons à la mémoire de Monsieur de Saussure, nous vous prions d'agréer, Madame, l'expression de nos sincères condoléances et de notre respectueuse considération.

XX. ARCHIVES DIP/SG 1911-1920.
UNIVERSITÉ. ORGANISATION.

Procès-verbaux des séances du sénat universitaire

Séance du 5 mars 1913:

M. le Recteur rappelle le décès de M. le Prof. de Saussure, survenu depuis la dernière séance; il rend hommage au défunt, et lit un télégramme qu'il a reçu, à l'occasion de la mort de M. de Saussure, de M. Havet, au nom de l'École des Hautes Études de Paris²⁵.

XXI. ARCHIVES INSTRUCTION PUBLIQUE, 1913.
UNIVERSITÉ/FACULTÉS/LETTRES

Copie d'une note dactylographiée émanant du Conseiller d'Etat chargé du DIP [W. Rosier], sans doute adressée à la rédaction des quotidiens locaux:

Département de l'Instruction publique
Université. – Faculté des Lettres et des Sciences sociales

Une inscription est ouverte au Bureau du Département de l'Instruction publique, 6, rue de l'Hôtel de Ville, du jeudi 8 au jeudi 12 mai inclusivement, pour les fonctions de:

Professeur ordinaire de linguistique générale et comparaison des langues indo-européennes à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales de l'Université.

²⁵ Le doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences sociales, M. le professeur Francis De Crue, a lu ce télégramme de Louis Havet lors de son allocution aux obsèques de Ferdinand de Saussure, le 26 février 1913. Cf. la plaquette *Ferdinand de Saussure (1857-1913)*, s.l., s.d. [1915; cité selon la réimpr. s.l., s.d. [Morges: Imprimerie F. Trabaud, 1962], pp. 15-23 (texte du télégramme, pp. 22-23: «L'École des Hautes Études de Paris apprend avec le plus vif regret le décès prématuré de Ferdinand de Saussure, qu'elle a compté longtemps parmi ses plus éminents professeurs. Elle désire s'associer aux hommages rendus sur la tombe du linguiste génial. Elle exprime à la famille et au corps enseignant de Genève ses cordiales condoléances»).

SOUVENIRS, COMPTES RENDUS,
COLLOQUES

Ferd. de Saussure avait pour M^r Bally la plus grande estime et l'aurait certainement désigné pour son successeur. La chaire de stylistique prévue par la loi de 1912 était notoirement destinée à M^r Bally.

Dans l'enregistrement de l'intervention de M. Eugène Ritter, l'un des trois délégués du DIP, on lit cette observation qui fait sourire: Il [le prof. Ritter] remarque seulement que, pour M^r Bally comme pour Amiel, le fait d'avoir fait toutes ses études à Genève et en Allemagne plutôt qu'à Paris a laissé sa trace dans les écrits de M^r Bally.

M^r Oltramare²⁹ insiste d'abord sur la méthode extraordinairement précise et sur la documentation très solide qui caractérisent les travaux de M^r Bally sur la grammaire comparée. En linguistique M^r Bally donne un sens vraiment social à sa conception des langues, qu'il étudie dans leurs constantes transformations³⁰; à ce point de vue ses travaux ont un intérêt très spécial.

M^r Bally possède en outre un talent pédagogique remarquable; il stimule ses élèves par son ardeur et la précision de sa méthode.

M. J. Zbinden, longtemps collègue de Bally au Collège³¹; l'un des délégués du DIP: Les travaux de stylistique de M^r Bally [...] se distinguent à la fois par la solidité de la documentation et la hardiesse des conceptions.

M^r De Crue³² considère Mr Bally comme le successeur désigné de F. de Saussure, qui le tenait en haute estime. Le candidat est un initiateur en stylistique à cause de sa conception très nouvelle de l'importance de la langue parlée; il vient de publier une brochure intitulée «Le langage et la vie» qui peut être qualifiée de travail de maître et qui, malgré les réserves faites par M^r Ritter, est écrite dans un style très correct et agréable.

M^r Bally est bien qualifié pour enseigner les diverses branches dont il sera chargé, y compris le sanscrit, à l'enseignement duquel la Faculté des Lettres attache une grande importance. Il a fait ses preuves déjà par les élèves qu'il a formés.

[...] Au vote la commission est unanime à appuyer la candidature de M^r Bally³³.

²⁹ Le prof. Paul Oltramare, l'un des délégués du DIP.

³⁰ J'avoue ne pas comprendre ce que M. Oltramare veut dire (Bally a toujours insisté sur le fait que sa stylistique n'est pas historique); peut-être le latiniste fait-il allusion aux différents niveaux de langue, effectivement considérés par Bally.

³¹ Équivalent genevois du lycée.

³² Doyen de la faculté des lettres.

³³ L'arrêté de nomination de « Monsieur Charles BALLY aux fonctions de Professeur ordinaire de linguistique générale et comparaison des langues indo-européennes à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales de l'Université » date du 24 juin 1913.

IN MEMORIAM KLAUS D. DUTZ
Herten (Westfalen) 1953 - Münster 2006

Klaus Dutz si è spento a Münster il 25 marzo 2006 all'età di 53 anni. Scompare con lui una delle più attive personalità della ricerca linguistica internazionale nell'ambito della storia delle idee linguistiche e semiotiche, come pure uno dei più continui e rigorosi stimolatori del lavoro comune, grazie all'impegno profuso nel settore in qualità di organizzatore di società scientifiche, di seminari e congressi, *last not least* in qualità di editore.

Klaus Dutz si era formato a Münster alla scuola di studiosi quali Schepers e Gipper e aveva fin da giovane concentrato i suoi interessi sulla filosofia e la linguistica, trovando un punto di unificazione nella ricerca storico-teorica e nello studio di alcune figure emblematiche, fra cui in primo luogo quella di Gottfried Wilhelm Leibniz. Allo stesso tempo, Dutz aveva maturato forti interessi di epistemologia della ricerca storica, con particolare attenzione alle tematiche della 'ricezione', che egli considerava eminentemente in chiave teorica, senza particolari indulgenze per i correnti approcci ermeneutici. Ma non fu la carriera accademica a offrirgli il destro di sviluppare i suoi molteplici interessi sia scientifici sia applicativi. Spirito libero e critico come pochi, insofferente delle diplomazie relazionali e degli equilibri politici universitari, Dutz si ritagliò ben presto un modo suo, quanto mai produttivo e trasversale, per svolgere la sua iniziativa scientifica. Lo troviamo così tra i fondatori (e presto tra i più attivi organizzatori) del *Münsteraner Arbeitskreis für Semiotik*, e dal 1988 in poi animatore dello *Studienkreis: Geschichte der Sprachwissenschaft*, i cui colloqui internazionali, via via sempre più affollati, rap-

n'être pas obligé d'aller, malade ou pas, donner ces cours que te fatiguent tant à préparer. [...] Une fois libéré de ce poids tu pourras travailler à tes heures et tu seras de suite mieux j'en suis sûre quand tu n'auras plus ce souci constant.

Ces données sont d'accord avec les éléments qu'on trouve dans la plaquette Ferdinand de Saussure citée ci-dessus (note 25): M. J.-Elie David parle du timbre de sa voix, altéré par la maladie et de son stoïcisme ombré de mélancolie (p. 39); le doyen De Crue dit que sa dernière maladie finit par [le] courber avant l'âge (p. 21), ce que confirme M. Edouard Favre, président de la Société d'histoire et d'archéologie, qui le décrit descendant la Tertasse un peu replié sur lui-même, le regard tourné en dedans (p. 34). M. De Crue pense, lui aussi, que Saussure a tardé trop longtemps à demander un congé salubre (p. 22); malade depuis l'automne 1911 au moins, comme le dit sa sœur, il a vu son état s'aggraver en été 1912: Depuis quelques mois nous le savions très malade, dit le prof. Ernest Muret (p. 41)³⁹.

Ces informations, qui se recoupent et se renforcent mutuellement, devraient clouer le bec aux colporteurs de ragots sur la santé de Saussure.

R. A.

³⁹ Malgré la maladie, nous dit sa sœur, il a toujours enseigné; c'est ce que semble bien confirmer l'analyse des informations données par Robert Godel (*Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure* [Genève: Droz, 1957], pp. 77-92), d'où l'on conclut que Saussure n'a probablement jamais manqué un seul cours de linguistique générale en 1910-1911 en tout cas.

della linguistica leibniziana, per arrivare allo studio del 1985 su *expressio e repraesentatio*, al magnifico saggio del 1989 sulla concezione che Leibniz ebbe della «lingua adamica», fino al recentissimo *Spiral Lines: Aspects of Leibniz' Language Philosophy and Semiotics* (2005), una articolata sintesi del pensiero linguistico del filosofo tedesco.

Chi ha avuto accesso al Dutz uomo sa anche del suo temperamento beffardo, della sua ironia acuminata, risvolti di un carattere complesso e polemico nel quale, tuttavia, la critica del punto di vista altrui mai assumeva toni chiusi e settari. Piace congedarci da lui ricordando un suo arguto scritto del 1996, nel quale raffinate considerazioni di metodologia della ricerca storica si organizzavano intorno allo «strano caso» di Jakob Feinhals (1702-1769), un personaggio immaginario la cui vicenda sembrava incrociare quelle di personaggi storici illustri, Leibniz per primo. In quell'articolo c'è tutto Klaus, che ci guarda da dietro la sua privata «caverna» (una tana piena di libri, scartoffie e preziose fotocopie) o nella trasparenza di un bicchiere, eludendo con uno dei suoi tipici sorrisi, così allegri e affettuosamente allusivi, la tentazione di prenderci troppo sul serio.

Il catalogo di Nodus può essere visto alla pagina
<http://elverdissen.dyndns.org/~nodus/nodus.htm>

A testimoniare l'apertura verso Saussure della casa editrice, ricordiamo solo due volumi:

Silvia B. García, *Zum Arbitraritätsbegriff bei F. de Saussure. Eine exegetisch-philologische Untersuchung*. Aprile 1997, 202 pagine, ISBN 3-89323-128-5

e Hans Glinz, *Languages and Their Use in Our Life as Human Beings. A Theory of Speech and Language on a Saussurean Basis*. Maggio 2002, 284 pagine, ISBN 3-89323-289-3 (recensito in CFS 57, pagine 231-235)

L'articolo più recente su Saussure apparso sui *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft* è: Niels Helsloot, «Divine Rock. Ferdinand de Saussure's Poetics», nel numero 13.2 (2003), pagg. 187-231.

Il prossimo congresso dello «Studienkreis: Geschichte der Sprachwissenschaft», il XIX, avrà luogo a Helsinki, dal 18 al 22 luglio 2007.

<http://www.henrysweet.org/call%20for%20papers07.htm>

Croyez, Madame, ainsi que tous les vôtres, à notre bien douloureuse et profonde sympathie.

Au nom des étudiants genevois de Ferdinand de Saussure :

Ch. Bally
 F. Bouchardy
 Aug. Bouvier
 Louis Brüttsch
 Guy de Budé
 Emile Constantin
 Georges Dégallier
 [p. 3] M. Diacon
 J. Dubois
 Albert Dustour
 Léopold Gautier Hélène Laufer
 W. Gross
 R. Kühn
 Lucien Marti
 Victor Martin
 W. Meylan
 André Oltramare Geneviève Oltramare
 Ch. Patois
 Paul-F. Regard
 Albert Riedlinger
 Léopold Rochat
 Alb. Sechehaye M. Sechehaye
 Virgile Tojetti
 H. von Ziegler
 Anna Rochat-Lohmann Depler [??]¹
 O. Klutz
 [p. 4] Georges Nicole
 Gaston Darier
 J. D. Reelfs
 Edm. Bouvier
 Pierre Bovet
 Aloys Gautier
 Louis Caille
 J. J. Monnier
 Jean Louis Perrenoud

¹ Le nom – si même il s'agit d'un nom – est illisible.

Jean-Louis Chiss & Gérard Dessons (Ed.).
LINGUISTIQUE ET POÉTIQUE DU DISCOURS.
A PARTIR DE SAUSSURE.
LANGAGES, 159, SEPTEMBRE 2005, pp. 128

Publié par les soins de Jean-Louis Chiss et Gérard Dessons, ce numéro de *Langages* regroupe sept textes et se propose de contribuer aux études saussuriennes dans la perspective d'intégration de la pensée de Saussure comme base d'une « anthropologie historique du langage », à côté d'autres pensées comme celle de Humboldt ou de Benveniste. Dans le double contexte général de renouveau du saussurisme, mais aussi des difficultés de prise en charge du « littéraire » par la linguistique contemporaine, les analyses et réflexions proposées ici visent à donner une nouvelle impulsion à la conceptualisation du « discours », et tout spécialement du discours littéraire (*Présentation*, pp. 3-9).

Thématiquement, et pour l'économie de leur présentation, les textes peuvent être organisés en trois catégories : poétique du discours, impact du saussurisme en sciences humaines en France, déontologie du saussurisme dans sa phase actuelle. Nous ferons une synthèse des articles, et ensuite quelques commentaires sur le statut de la « poétique » et de la démarche adoptée par les auteurs qui traitent cette question.

Poétique du discours (poétique)

Quatre des sept articles prennent la forme d'essais théoriques et abordent des thèmes importants de la réflexion de Saussure comme autant d'éléments qui

sure pour le démarquer du structuralisme vers une poétique du discours » (p. 46) ; ce projet intégrerait des travaux exégétiques dans une vision d'ensemble (comme celle de H. Meschonnic), contribuant, doublement, à une théorie du langage qui permettrait de penser la littérature et à la construction d'une épistémologie des sciences humaines (*id.*). En ce qui concerne la notion saussurienne de *discours*, elle permettrait de penser « les textes et la littérature comme activité d'un sujet » (p. 51), aux côtés de Humboldt et de Benveniste, dans la perspective d'une anthropologie historique du langage.

En se focalisant sur deux épisodes littéraires de la carrière de Benveniste, Daniel Delas (« Saussure, Benveniste et la littérature ») commente les rapports de cet auteur à la littérature, en invoquant les recherches saussuriennes sur les anagrammes et les légendes germaniques afin de mettre en évidence la « confiance » que fait Saussure à la littérature, et justifier aussi de ce point de vue l'importance de la pensée saussurienne pour la conceptualisation du discours littéraire. Benveniste et Saussure partagerait « la conviction qu'il faut mener en symbiose le chantier linguistique *stricto sensu* et le chantier littéraire » (p. 60).

Impact du saussurisme

Deux textes dont la méthode est différente – l'un philosophique, l'autre historique-épistémologique –, traitent de l'impact – réel ou potentiel – du saussurisme en sciences humaines en France. Claire Joubert (« Critique du signe et criticité du discours : Saussure relit Derrida ») aborde le problème du rapport de Derrida à Saussure dans la perspective du possible impact critique de Saussure sur la conception déconstructionniste. L'auteure démontre dans un style clair et structuré que le « tournant éthique » (vers le problème de l'altérité à l'époque de la mondialisation) que subit actuellement la philosophie Anglo-Saxonne inspirée de Derrida devrait revoir sa base et ses prétentions. L'auteure critique la conception de Derrida dans son rapport biaisé à Saussure, consistant notamment à effacer l'importance de l'arbitraire et de la valeur. Or, c'est justement dans la « radicalité » de l'arbitraire que résiderait la valeur épistémologique du projet saussurien, valeur que la déconstruction refuse, en dépit de ses prétentions à comprendre la *diversité*.

Dans « L'émergence de la notion de 'discours' en France et les destins du saussurisme », Christian Puech analyse les jalons historiques de la linguistique post-saussurienne comme arrière-plan par opposition auquel émerge la notion de discours. Ainsi, l'entre-deux-guerres est marqué par un « saussurisme diffus », celui des écoles de linguistique sociologique et psychologique, associé à un prégnant héritage port-royaliste qui obstrue l'acceptation de l'arbitraire du signe. Dans ce contexte émergent d'une part les révisions des schémas saussuriens par Benveniste et Jakobson et, d'autre part, les conceptions de Foucault et Pêcheux. L'auteur dégage l'esprit d'opposition qui anime les tenants d'un « ordre

presentarono da allora in poi uno degli appuntamenti classici per gli studiosi di storia e teoria delle idee linguistiche. Gli era compagno in questa impresa Peter Schmitter, filosofo e amico fraterno di Klaus, ancorché di poco più anziano (nato a Colonia nel 1943, aveva 63 anni), purtroppo venuto a mancare anche lui il 12 giugno di questo anno infausto. (E di Schmitter occorrerà tornare a parlare, più diffusamente, in altro momento¹). Si può dunque dire, parafrasando Pasquali, che la storiografia linguistica ha avuto, negli ultimi lustri, un'isoglossa che passava per Münster, dove in effetti è stato ricercato con coerenza uno stile di lavoro collettivo improntato all'apertura interdisciplinare, al riparo da quelle opposte chiusure, ora erudite ora teoreticistiche, che spesso appesantiscono gli studi di settore. E dal 1991 ritroviamo Dutz e Schmitter insieme, nella impresa dei *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft* – ormai giunti al 16mo anno di vita – una delle poche riviste specializzate (assieme a *Historiographia Linguistica* e a *Histoire Epistemologie Langage*) nella storia delle idee e dottrine sul linguaggio: sede anch'essa non meno rigorosa che aperta e liberale nell'accoglienza data a autori di varia provenienza nazionale e a lingue differenti, senza le consuete preclusioni anglocentriche.

Nel frattempo, tuttavia, Dutz, assieme alla moglie e compagna di studi Angelika Rüter, aveva dato vita a una piccola, preziosa impresa editoriale, *Nodus Publikationen*, che col tempo si è fatta apprezzare da studiosi di molti paesi per la serietà dell'impianto scientifico come pure per la eleganza della cura grafica e redazionale. Né Dutz era un editore asettico, come spesso accade a chi, fornendo libri al mercato universitario, deve di necessità navigare fra scuole e posizioni anche inconciliabili. Chi l'ha conosciuto sa quanti studi, quante opere a stampa sono nate dalle lunghe, vivacissime discussioni che Dutz impegnava coi suoi tanti amici e interlocutori, in margine a un convegno o magari nel clima operoso e conviviale di casa sua, dove era un rito ritrovarsi, polemizzare, progettare assieme nuove sfide.

Ma Dutz è stato anche e soprattutto uno studioso di eccellente livello, che lascia dietro di sé non meno di 140 pubblicazioni scientifiche, numerose curatele di opere collettive, una quantità di contributi anche a carattere metodologico che resteranno punti di riferimento nella ricerca di settore. Vorrei qui ricordare soprattutto i suoi lavori leibniziani, a partire da *Zeichentheorie und Sprachwissenschaft bei G.W. Leibniz. Eine kritisch annotierte Bibliographie der Sekundärliteratur* (1983) che è opera monumentale di erudizione, preziosa per qualsiasi studioso della logica e

¹ Basti pensare che l'*Hauptseminar* che aveva annunciato per il semestre di estate 2006, e che non ha potuto tenere, sarebbe stato dedicato a «Der CLG und der authentische Saussure. Saussure-Rezeption und Saussure-Exegese von 1916 bis 2006». Per i 60 anni gli era stato dedicato, curato appunto da Dutz, *Vermischte Anmerkungen zur Metahistoriographie. Festgabe für Peter Schmitter zum 60. Geburtstag*. Hrsg. v. Klaus D. Dutz. Münster: Nodus Publikationen 2003.

torique du langage et de la valeur » (*id.*), opposée à la conception traditionnelle, du littéraire comme texte doté d'une valeur esthétique. Elle conduirait à ouvrir les « linguistiques du discours » sur une poétique du *langage dans son ensemble*. C'est cette transition vers une conception généralisée et « poétique » du discours qui pose un problème de délimitation. Soit la poétique traite du discours littéraire, comme un type d'œuvre langagière parmi d'autres, soit elle traite de l'œuvre langagière *tout court*, qu'elle soit littéraire, scientifique, philosophique, quotidienne, ou autre. Mais dans ce dernier cas l'extension du domaine de la poétique est l'ensemble des produits textuels de l'humanité et il faudrait toujours trouver un autre nom et une autre extension à une sous-discipline qui traiterait de la spécificité littéraire de certaines de ces œuvres. Les auteurs semblent osciller entre ces deux sens de « l'œuvre », universel (toute production langagière) et individuel (la production littéraire), tendance qui, poursuivie dans ses conséquences logiques, conduirait à hypostasier l'individualité du littéraire en universalité de l'œuvre (langagière).

Sur le versant plus polémique de la division du travail entre cette poétique et la/les linguistique(s) du/des discours/textes, les auteurs dénoncent de bon droit le manque d'un concept unitaire de discours dans les modélisations linguistiques, mais ils militent, paradoxalement, pour une discipline qui, malgré son caractère historique et anthropologique, traiterait le discours à partir de l'unité de la phrase. Mais celle-ci peut-elle vraiment être considérée comme unité d'analyse d'un domaine – réputé spécifique, et donc irréductible au (trans)phrastique – du *discours* ? Dans ce sens, il nous semble que la continuité entre Humboldt et Benveniste mériterait un argument plus étendu, en vertu notamment de la *Rede* humboldtienne.

Enfin, si la démarche présente un intérêt certain – « lire Saussure en poéticiens », selon l'expression de G. Dessons –, la complexité du « texte Saussure » complique infiniment la tâche de l'interprète. Nous observerons seulement que les analyses se concentrent quasi-exclusivement sur la *Note sur le discours*, au prix fort d'une suspension d'autres aspects des réflexions saussuriennes. Certes, un numéro thématique est – qu'on nous pardonne l'expression – thématique. Mais peut-on être certain que le « discours » de Saussure est celui de Benveniste, ou encore celui de Humboldt ? Sait-on si les voies de l'arbitraire radical et de ses conséquences – que Humboldt relativisait et que Benveniste n'a pas compris – ne mènent dans d'autres directions que celles de la phrase, de l'intentionnalité, de la subjectivation, etc. ? De manière plus générale, il nous semble que celui-ci n'est qu'un autre aspect du défi méthodologique du saussurisme, qui doit encore stabiliser un métalangage approprié à la réflexion de Saussure.

COMPLÉMENT A LA BIBLIOGRAPHIE DE RUDOLF ENGLER

Ce qui est apparemment le dernier article publié de Rudolf Engler a paru, en traduction anglaise, sous le titre de «The making of the *Cours de linguistique générale*», dans *The Cambridge Companion to Saussure* edited by Carol Sanders (Cambridge : University Press, 2004), p. 47-58. Malheureusement, l'auteur n'a pas pu en corriger les épreuves, de sorte que le texte, mal revu et mal corrigé, se présente sous une forme typographique désastreuse¹.

R. A.

¹ On verra, au sujet du *Companion to Saussure* et ses trop nombreux défauts, mon rapport critique «Saussure en Grande-Bretagne» qui en a paru dans *Historiographia Linguistica* 32:3, 2005, pp. 325-341.

RELIRE SAUSSURE

UNIVERSITÉ DE CATANE, RAGUSA IBLA, 27-28 AVRIL 2006

Le 27 et 28 avril 2006, dans la ville baroque de Ragusa Ibla, en Sicile, a eu lieu le colloque «Rileggere Saussure», organisé par Emanuele Fadda et Marco Mazzone, qui a vu la participation de la Faculté des Langues et Littératures Etrangères de l'Université de Catane, du Département de Philologie Moderne de la même université, du Doctorat en Philosophie du langage et de l'esprit des Université de Palerme et Calabre, et du Cours en «Théorie de la praxis en communication et cognition» de l'Université de Calabre.

Le colloque, qui suivait deux autres déjà signalés sur cette revue (Palerme et Salerne, en 2004; cf. CFS 57: 237-247; les actes du colloque de Salerne sont en ce moment à l'impression), s'est déroulé autour de trois perspectives: l'analyse de quelques textes saussuriens moins connus, la comparaison entre Saussure et des auteurs ou des sujets apparemment assez loin de son point de vue, et l'approfondissement de quelques notions saussuriennes au-delà de la *vulgata*. Les trois sections, cependant, n'étaient point sans lien les unes avec les autres, et il a été possible d'établir plusieurs correspondances entre les contributions des participants.

Beaucoup des contributions présentés à ce colloque, avec d'autres, toujours dues à des chercheurs italiens qui ont pris Saussure comme interlocuteur de leur réflexion, vont être publiées dans un volume en français intitulé *L'esprit du langage. Encore un voyage de Saussure en Italie*, par les soins de Daniele Gambarrara.

pourraient – et devraient – devenir fondamentaux dans la construction d'une « poétique du discours ». Le traitement du signe dans les documents sur *L'essence double du langage* et dans la *Note sur le discours*, ainsi que d'autres notions connexes (comme celle de *langue discursive* ; cf. *Ecrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 2002, pp. 15-87 ; p. 277 ; p. 117) sont convoqués à cet effet ; les commentaires et analyses de l'importance de ces réflexions sont à la base d'une démarche comparative – décelable dans la plupart de ces essais – qui consiste à prolonger les thèmes mobilisés avec les réflexions de Benveniste (et, plus brièvement, avec celles de Humboldt) à propos du « discours ».

Plus particulièrement, Henri Meschonnic (« Saussure ou la poétique interrompue ») part du constat qu'il y a chez Saussure « tout pour faire une poétique », voire qu'il y aurait une poétique impliquée par la notion de valeur. L'auteur souligne la fécondité des notions de *discours* (qui situe Saussure dans la continuité de Humboldt), de *point de vue* (qui réactualise le débat entre réalisme et nominalisme) et de (la) *systématique* (qui serait la « *concatenatio* chez Spinoza, et la *Wechselwirkung* (l'interaction), chez Humboldt » ; p. 14). L'identité que pose Saussure entre signification et valeur dans la langue (*ELG*, p. 28) est rapprochée de celle entre la valeur d'une œuvre d'art et la redéfinition de l'art même impliquée par cette valeur : ainsi, chaque œuvre réinvente l'art, de même que la parole réinvente le langage (p. 16). La poétique est définie, sur la base du « nominalisme des discours » que serait celui de Saussure, comme « un nominalisme des systèmes de discours, que sont les œuvres » (*id.*), ou comme une « analytique du fonctionnement des œuvres, et donc de la valeur » (p. 11).

Dans « Du discursif », Gérard Dessons se propose de démontrer que le discours est chez Saussure « une catégorie à part entière ». Pour ce faire, il analyse notamment la *Note sur le discours* et la notion de *langue discursive*. D'une part, cet intérêt signerait le passage – peu argumenté – vers une « perspective de l'objet langue de nature phrastique » (p. 26). Un rapport est établi avec Benveniste, qui a repris ce questionnement pour définir la phrase comme unité du discours ; celle-ci « sort la langue de la généralisation métaphysique qui est celle du signe » (p. 28). D'autre part, – c'est là une autre raison pour se tourner vers les travaux de Benveniste –, ce même intérêt saussurien pour le discursif serait « le nom de la problématique subjective dans le langage » (p. 34).

Le texte de Jean-Louis Chiss, « Les linguistiques de la langue et du discours face à la littérature : Saussure et l'alternative de la théorie du langage », constitue une problématisation de fond de la démarche « poétique du discours » ancrée dans une critique de l'applicationnisme linguistique qui réduit la littérature à un corpus. Les modèles d'analyse du discours sont construits en dehors d'une conceptualisation de la littérature et même dans une « non-théorisation de la notion de discours » (p. 40). Sur le fond d'une analyse de « l'extension brutale » du structuralisme linguistique vers un structuralisme littéraire, l'auteur propose une « lecture de Saus-

comme un problème – entre synchronie et diachronie) et ramène à de plus justes dimensions l'importance du couple signifiant/signifié, qui ne constitue pas la seule ni la dernière – et définitive – solution de Saussure au problème de la terminologie à employer pour désigner l'unité linguistique et ses composants.

Marco Mazzone s'est chargé d'examiner les idées saussuriennes sur la sémantique à la lumière de la linguistique cognitive. Selon lui, en effet, la polémique de Saussure et de ses continuateurs contre ceux qui voient la langue tout court en tant que nomenclature ne peut pas amener à *effacer* des problèmes tels que celui des mécanismes *pragmatiques* de la référence, et l'affirmation de la nature négative et oppositionnelle de toute unité linguistique ne peut pas faire oublier que les relations entre signifiés ne sont pas égales, mais il y en a de plus étroites, qui sont présentes à l'esprit du sujet parlant au moment de l'acte linguistique⁵. Cependant, Mazzone retrouve d'importantes affinités entre Saussure et quelques linguistes cognitifs, tels que Fillmore et Goldberg.

L'exposé de Sabina Fontana était consacré à l'examen d'un cas de réalité linguistique qui s'éloigne beaucoup (au moins de prime abord) du modèle saussurien des langues : les langues des signes. Selon Fontana, la différence radicale entre ces langues et les langues qui sont ordinairement étudiées par les linguistes ne réside pas tellement dans la diversité des « canaux » (audio-oral vs. visuel-gestuel), mais plutôt dans la composition et la distribution différentes des communautés sourdes par rapport aux communautés linguistiques. L'analyse saussurienne des conditions générales de la diachronie et de la transmission des langues, donc, si, d'un côté, n'est pas applicable tout court aux langues des signes, de l'autre en ressort consolidée : on peut ramener plusieurs aspects des différences entre les langues verbales et les langues des signes à des caractères *sémiologiques* (et pas linguistiques *stricto sensu*) liés aux conditions de circulation de ces langues.

Franco Lo Piparo a abordé l'un des chapitres les plus intéressants – mais aussi des moins étudiés – de l'évolution de la pensée linguistique saussurienne : la recherche et les oscillations terminologiques qu'on trouve dans les notes *Item*. Lo Piparo cherche à mettre de l'ordre dans l'ensemble de termes (apostème, parasème, inertôme etc) employés par Saussure dans ces écrits, à la lumière des théories linguistiques de la philosophie grecque post-aristotélicienne (notamment stoïcienne et épicurienne). Le résultat paradoxal de cette enquête, c'est que la terminologie empruntée au grec n'est pas seulement très semblable à la pensée ancienne, mais aussi bien plus précise et fonctionnelle par rapport au couple signifiant/signifié –

⁵ C'est pourquoi Mazzone propose une révision partielle de la notion de système et systematité, en se réclamant aussi des contributions de Russo (*supra*) et De Palo (*infra*).

du discours » par rapport au « structuralisme généralisé » auquel était associé le nom de Saussure et conclut sur l'importance de ce mouvement comme l'un des « prismes majeurs de la conscience de soi de la discipline dans la période contemporaine » (p. 110).

Déontologie du saussurisme

Le texte de Jürgen Trabant (« Faut-il défendre Saussure contre ses amateurs ? Notes item sur l'étymologie saussurienne ») représente dans son ensemble une prise de position déontologique sur le rapport philologique-interprétatif à Saussure. L'auteur démonte le « piège de l'étymologie ontologique » d'une vérité inscrite dans les notes de Saussure et dans celles des étudiants, ensemble dont le *Cours* pourrait apparaître comme une falsification. Pour ne pas tourner Saussure contre Saussure – les *Ecrits* contre le *Cours* –, le travail philologique se doit d'accepter que sans le « faux » du *Cours* la « vérité » des notes reste inaccessible. La complication interne du dispositif discursif qui est à la base du *Cours* fait en sorte que Saussure « n'est pas un auteur. Saussure est un texte. Radicalement. » (p. 114). L'interprétation et la re-construction de ce « texte » soulèvent donc un important dilemme, qu'il s'agit de résoudre pour éviter un « abîme de l'authentique » qui détruirait le *Cours* et, du même coup, la possibilité de comprendre l'ensemble du « texte » disponible.

Commentaires

Ce numéro se présente comme une contribution stimulante marquée par une posture critique vis-à-vis de l'état actuel de l'analyse française du discours, par le renforcement de la présence et de l'impact de la pensée de Saussure dans les sciences humaines (passées, présentes, pressenties), par une lucidité déontologique nécessaire au saussurisme à l'époque actuelle.

Cependant, les contributions « poétiques » frustrent le lecteur d'une argumentation déployée et approfondie relative aux sens de notions-clés dans la construction de la discipline, comme celle de *valeur* : la valeur différentielle et 'éternellement négative' des signes dans la langue est-elle nominalement / réellement identique à celle de l'œuvre d'art ? En vertu de quoi peut-on penser l'œuvre (et donc le produit) comme identique au système (capacité à faire œuvre) ?

Si la teneur de la critique de l'analyse du discours et de l'applicationnisme que cette analyse engendre pour le champ littéraire est à nos yeux valide et bienvenue, il nous semble toutefois qu'une indiscernabilité subsiste quant aux frontières entre discours et discours littéraire. Les éditeurs écrivent dans la *Présentation* que le numéro vise à « poser les conditions d'une poétique du discours, liant ensemble langage, langue, littérature, individu, société. » (p. 4). Cette poétique s'adresserait au littéraire compris de manière large, comme « lieu où s'invente l'articulation his-

férents. Voilà, donc, ce qui nous semble être les acquisitions générales du colloque : tout d'abord la nécessité de lire *tout* Saussure (au moins à partir de 1891 et jusqu'aux dernier cours, en passant par les *Notes sur Whitney*, les *Notes Item* et la *Double essence*), et de l'employer en tant qu'*option générale* en matière de philosophie du langage, pour l'insérer dans l'histoire de la pensée linguistique de toutes les époques (comme l'a fait Lo Piparo), mais aussi pour le faire intervenir dans le débat contemporain (comme l'a fait Mazzone), et notamment dans le débat concernant quelques sujets souvent jugés (à tort) assez éloignés de sa perspective (comme l'a fait Fontana à propos de la langue des signes). En outre, les participants étaient d'accord sur la nécessité de rendre *plus concret* l'appel à l'oppositionnalité généralisée qui constitue le trait fondamental de la notion saussurienne de *système* à travers la recherche sur les opérations cognitives mises en acte par le *sujet parlant* (notion analysée par De Palo) : d'où l'exigence de reconsidérer les notions d'*analogie* (comme l'a fait Desti) et d'*arbitraire relatif* (comme l'a fait Prampolini) et la prise en charge (qui réunit les contributions de Mazzone, Prampolini et Russo) du problème de la détermination de la portion du système réellement employée par le sujet parlant à l'occasion de chaque acte de parole.

En conclusion, ce colloque nous apparaît comme une preuve ultérieure de la vivacité d'une école italienne qui, tout en se ramenant toujours à la leçon de T. De Mauro, s'est diversifiée géographiquement et dans ses sujets d'étude, même dans le contexte d'un dialogue constant et productif.

Emanuele Fadda
emanuele.fadda@gmail.com

Narrazione ed esperienza: per una semiotica della vita quotidiana

XXXIV Congresso dell'Associazione Italiana di Studi Semiotici

Università degli studi della Calabria, Dipartimento di Filosofia

Arcavacata di Rende (CS)

17-19 novembre 2006

Venerdì 17 novembre

ore 9, aula magna

Daniele Gambarara, Gianfranco Marrone Saluti inaugurali

Ugo Volli, Domande su Narrazione ed Esperienza

Guido Ferraro, Nuovi modelli. La teoria della narrazione in prospettiva sociosemiotica

Denis Bertrand, L'écriture de l'expérience extrême

Francesco Marsciani e Tarcisio Lancioni, La pratica come testo: per una etnosemiotica del mondo quotidiano

Maria Pia Pozzato, Modelli narrativi e relazioni semantiche: ripassare dal "via"?

Pierluigi Basso, Pattern emotivi e narrativizzazione dell'esperienza: per una semiotica del destino

ore 14, aula magna

Franco Lo Piparo, Mimesi ed esperienza in Aristotele

Eero Tarasti, Les formes variées de la narrativité: de la linearité à l'omnitemporalité

L'exposé d'Emanuele Fadda concernait les conférences inaugurales de l'enseignement genevois de Saussure, données en novembre 1891. L'analyse de ces textes nous montre un Saussure de 33 ans étonnamment moderne, qui, tout en partant de quelques intuitions très simples (notamment, de la dialectique entre continuité et discontinuité dans l'espace et dans le temps), atteint le noyau du problème de la nature biologique et cognitive du langage, et de son rapport avec la nature humaine, et souligne le lien profond, voire l'interdépendance entre ce problème et la recherche empirique sur les différentes langues. La cognition linguistique humaine (dont le rapport avec la volonté est bien loin d'être simple) se relie à l'évolution des langues à travers la catégorie de l'*analogie*¹. Enfin, Saussure y propose un modèle tout à fait révolutionnaire de l'évolution des langues, qui va substituer le modèle de l'arbre qui était à la base de la linguistique du XIX^e, et qui aujourd'hui encore soutend l'image que se fait de la langue le grand public².

L'exposé de Tommaso Russo était consacrée à quelques aspects des écrits saussuriens découverts en 1996 et désormais connus sous le nom de *La double essence du langage*. Russo souligne l'importance de la catégorie de *formativité* pour comprendre ces écrits, et il l'aborde du côté de la *forma formans*. C'est pourquoi, en essayant de dégager le *principium individuationis* de l'unité-signe, il est amené à considérer le rôle du temps, des catégories cognitives non linguistiques et du rapport entre linguistique, psychologie et sociologie³. Enfin, Russo a remarqué⁴ l'affinité profonde entre la notion saussurienne d'*emploi* – considérée par le maître genevois en tant que quasi-synonyme de 'forme' et 'valeur' – et celle de *Gebrauch* dans les *Recherches philosophiques* de Wittgenstein.

La contribution de Daniele Gambarara s'est appuyée sur une analyse du troisième cours de linguistique générale, *juxta* la version des notes de Constantin publiée sur le n° 58 des *Cahiers*. L'évocation des circonstances de la (ainsi-dite) « reprise » de mai 1911 a été l'occasion de donner les lignes d'une lecture nouvelle de quelques passages parmi les plus connus du *CLG*, qui privilège les pages consacrées à *Immutabilité et mutabilité du signe* (où l'on peut trouver le vrai noyau de la position saussurienne sur la nature sémiologique et sociale de l'objet de la linguistique, et la « solution » à l'opposition – que quelques auteurs s'obstinent à voir

¹ Sur laquelle on verra *infra* la contribution de Desti.

² On pourrait parler à cet égard, en employant une définition empruntée à F. Lo Piparo, de « philosophie de la géolinguistique ».

³ Russo insiste notamment sur les ressemblances et les différences qui opposent la pensée de Saussure à celle, contemporaine, de G. Tarde. Sur le rôle joué par les catégories cognitives (ou – dans la terminologie saussurienne – 'psychologiques') non linguistiques cfr. aussi *infra* la contribution de Mazzone.

⁴ Comme De Mauro l'avait fait dans son commentaire à l'édition italienne de ces écrits.

ore 14, sala stampa

Atelier *Esperienza e Memoria (dalla storia collettiva alla biografia personale)*.
Coordina Giorgio Lo Feudo

Andrea Bernardelli, Narrare la storia in televisione: «uso pubblico della storia» e
meccanismi narrativi audiovisivi

Elena Codeluppi, Narrazione e memoria. Forme di rappresentazione nella scuola
zapatista di Oventic in Chiapas

Emanuele Marchesi, Tra memoria personale e biografia: *Tarnation* di J. Caouette

Federico Montanari, Il futuro è vuoto. Ipotesi narrativo-semiotiche a partire da
Simone Weil e la sua «ispirazione occitano-catarà»

Maurizio Padovano, Narrazione, pre-cognizione, verità: l'esperienza della morte
dal corpo sociale al corpo familiare in un racconto di Beppe Fenoglio

Andrea Pascali, Narrazione audiovisiva ed esperienza del Noi: notiziabilità e
incertezza

Romana Rutelli, Esperienze di abusi sessuali in *Mystic River*, *La bestia nel cuore*,
Volver, e *embodied meanings* come effetti di senso protonarrativi

Andrea Velardi, Memoria, autobiografia e coscienza del Sé

ore 18, aula Magna

Assemblea dei soci

Domenica 19 novembre

ore 9, aula Magna

Antonino Buttitta, Alla ricerca del vero Ulisse

Peter Stockinger, Narrative semiotics and the re-authoring of digital audiovisual
resources

Paolo Jedlowski, Pratiche narrative, vita quotidiana, esperienza. Uno sguardo
sociologico

Paolo Taggi, I Maghi di Oz: ai confini della Realtà

Marco Brizzi, Scritture di architettura. Forme di narratività nella comunicazione
del progetto

Guido Di Fraia, Blog grafie: esperienze identitarie in rete

ore 14, sala A

Atelier *Spazi e dimensioni della narratività*. Coordina Marco Mazzeo

Nicola Bigi, Work in progress e semiotica al lavoro: perché analizzare aspetti che,
dopotutto, sono tutte "storie"?

Giovanni Bove, La narratività "plastica" in Jean-Michel Basquiat

qui est pourtant, lui aussi, un calque linguistique du grec – popularisée par la *vulgata*⁶.

L'exposé de Massimo Prampolini était consacrée à l'arbitraire relatif, dont Saussure parle dans le *CLG* (pp.180 suivv.). Selon l'auteur, il ne s'agit pas d'une notion secondaire, ou d'un accessoire faible de l'arbitraire radical : elle est plutôt sa notion complémentaire. D'un côté, en effet, l'arbitraire relatif équivaut à la compositionnalité, et la valeur d'une solidarité syntagmatique coïncide avec sa valeur compositionnelle. Mais de l'autre côté une unité vaut dans son intégrité : ses composantes valent comme producteurs des alternances plutôt que comme des termes d'addition du sens. C'est pourquoi grâce à l'arbitraire absolu dans la langue tout se dit, mais sans l'arbitraire relatif dans la langue rien ne se tient. Pour Saussure, la créativité est l'arbitraire vu dans un miroir. Mais alors, l'arbitraire radical ne suffit pas : on a besoin de l'arbitraire relatif. Enfin, l'arbitraire relatif est la condition d'exercice de l'activité métalinguistique et il constitue pourtant l'horizon dans lequel vit la conscience du sujet parlant.

L'objet de la communication de Marina De Palo était la notion de *sujet parlant*, abordée en partant de la controverse entre psychologisme et antipsychologisme, agitée dans les milieux de la philosophie et de la psychologie en Europe avant et après Saussure. De Humboldt à Frege, de Merleau-Ponty à Dummett en passant par Wundt et Bühler, la neurologie et la philosophie analytique, la reconstruction du débat lui a permis de dégager la position originelle de Saussure, dont les caractères doivent être recherchés dans la constellation de termes (sentiment, impression, etc.) par laquelle il se réfère aux jugements des parlants sur la langue, et dans la notion d'*intégration* proposée dans le dernier paragraphe de la *Double essence*.

Bruna Desti a consacré sa contribution à un examen scrupuleux du concept d'*analogie* chez Saussure, de la deuxième conférence de novembre 1891 jusqu'au chapitre du *CLG* (221 suivv.) sur l'analogie, et notamment à la comparaison entre l'analogie et l'agglutination. Il en résulte la nature cognitive (au niveau linguistique, mais pas seulement) de l'opération d'analogie et ses liens avec les mécanismes de transformation « intelligente » (pour employer le terme de Saussure) dans les langues. Le caractère analogique de la pensée qui opère sur des structures cognitives pourrait donc constituer un trait d'union entre la cognition linguistique et pré-linguistique de l'être humain.

Les points de rencontre parmi les diverses contributions ont été nombreux, et plusieurs fois on pourrait dire que les mêmes résultats (ou du moins des résultats semblables) ont été atteints tout en prenant appui sur des arguments même très dif-

⁶ Lo Piparo vient ainsi appuyer ce que Gambarara avait dit (cfr. *supra*) à propos de ces termes.

**FERDINAND DE SAUSSURE –
UN SIÈCLE DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE**

COLLOQUE

Belgrade le 28 novembre 2006

Association de linguistique appliquée de Serbie

Université de Belgrade
Université de Novi Sad
Maison d'Édition Zoran Stojanović

Faculté des Lettres

Présidence : Louis de Saussure, Milena Jovanović

10 h. Slobodan Grubačić, doyen : *Propos d'inauguration*

10 h. 30h René Amacker, Genève : *Problèmes de terminologie saussurienne*

11 h. Patrick Sériot, Lausanne : *Saussure, chef de file de l'école sociologique française : l'interprétation sociologiste de Saussure dans l'édition critique du Cours en URSS (1933)*

Présidence : Patrick Sériot, Dušanka Točanac

12 h. Snežana Gudurić, Novi Sad : *Actualité de la phonétique de Saussure*



RÉVOLUTIONS SAUSSURIENNES
COLLOQUE INTERNATIONAL

Genève, 20-22 juin 2007

A l'occasion des
100 ans du premier cours de linguistique générale,
150 ans de la naissance de Ferdinand de Saussure,
50 ans de la publication des *Sources manuscrites du CLG* par Robert Godel

Organisé par l'Université de Genève
Faculté des Lettres
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation
Faculté des Sciences Économiques et Sociales

Voici un siècle, Ferdinand de Saussure prononçait son premier cours de linguistique générale à l'Université de Genève. Le destin de sa pensée reste singulier: novatrice mais mal comprise à proportion de sa hardiesse, conjecturale mais révolutionnaire, elle est à l'origine de multiples courants de recherche qui traversent la pensée contemporaine.

La découverte progressive de ses manuscrits inachevés, de ses notes ainsi que de celles de ses étudiants, a permis, depuis quelques décennies, une relecture et une re-conception générale du statut du projet saussurien.

Outre évidemment la linguistique, les révolutions saussuriennes ont marqué la sémiotique, l'anthropologie et d'autres sciences sociales. En rupture avec les

Isabella Pezzini, *La vita delle forme, la vita nelle forme*

ore 17, aula magna

Tavola rotonda su: "L'eredità del *Trattato di semiotica generale* di Umberto Eco"
 Coordina Patrizia Violi. Intervengono Pierluigi Basso, Felice Cimatti, Annamaria Lorusso, Valentina Pisanty, Claudio Paolucci, Claudia Stancati, Stefano Traini, Andrea Valle
 Conclude Umberto Eco

Sabato 18 novembre

ore 9, aula magna

Wolfgang U. Dressler, *Preferenze semiotiche nei racconti e loro ontogenesi*
 Eric Landowski, *Unité du sens, pluralité des régimes*
 Giovanni Manetti, *Esperienza linguistica e narrazione. Tarzan delle scimmie* di E. R. Burroughs
 Peter Froelicher, *Narration et expérience esthétique. L'Incrédulité de Saint Thomas* du Caravage

ore 11.30, aula Magna

Tavola rotonda su "Luis Prieto, a dieci anni dalla scomparsa"
 Coordina Daniele Gambarara
 Intervengono: Marcello Walter Bruno, Donata Chiricò, Umberto Eco, Emanuele Fadda, Tommaso Russo

ore 14, sala A

Atelier Nuove forme di narrazione. Coordina Nicola Dusi
 Dario Compagno, *L'autorialità nei testi interattivi*
 Gabriele Ferri, *Macchine narranti. Videogiochi e produzione di occorrenze testuali*
 Claudia Gianelli, *Un'ipotesi narrativa per la comprensione dei progetti liberi: l'Open source*
 Agata Meneghelli, *Pratiche videoludiche tra narrazione ed esperienza*
 Michele Pedrazzi, *La performance del racconto. L'esperienza diretta della narrazione*
 Franciscu Sedda, *Poetiche contemporanee. Forme semiotiche e poetiche del comportamento quotidiano*
 Marco Seghini, *Isotopia, Topic, Plot Keywords. Analisi del Movie Keywords Analyzer (MoKA) di Internet Movie Database (IMDb)*
 Lucio Spaziante, *Un'esperienza testualizzata: Awesome (Beastie Boys in concerto)*

- B. Les systèmes langagiers et leurs rapports aux systèmes physiques et sociaux
- C. Dynamiques et temporalités
- D. Saussure, les textes et les objets culturels

Appel à communication

Les propositions de communication doivent s'inscrire dans l'un des quatre axes thématiques retenus. Ces thèmes peuvent être abordés sous deux angles: l'un interne ou spécifiquement saussurien; l'autre « présentiste », dans la perspective des enjeux actuels des sciences de l'homme.

Afin d'éviter les lectures banalisantes de l'œuvre, seront acceptés uniquement des analyses et des développements originaux à partir des textes saussuriens.

Dispositions pratiques

- Les propositions de communication (titre et résumé de 5'000 signes, bibliographie comprise) sont à envoyer par courrier électronique, au plus tard pour le 1^{er} novembre 2006, à l'adresse colloque@saussure.ch en utilisant la feuille de style téléchargeable sur le site web du colloque <http://www.saussure.ch>
- Les décisions du comité scientifique seront annoncées fin janvier 2007. Les contributeurs retenus auront à faire parvenir un texte définitif (30'000 signes, bibliographie comprise) pour le 31 avril 2007; ce texte sera mis à disposition des participants au colloque et en principe publié dans les Actes.

Langues du colloque

Français, allemand, anglais, italien, espagnol.

Francesco Galofaro, L'interpretazione del medico come struttura polemica
 Massimo Leone, Le mutazioni del cuore: narrare la conversione religiosa
 Michele Lo Chirco, La marca fra azione e passione
 Luca Marconi, Metafore cinetico-dinamiche nella narratività e nella musica tonale
 Nicoletta Pancheri, Il discorso pubblicitario: da narrazione a relazione
 Daniele Salerno, Io testuale e io vocale: semantica del genere e costituzione del
 soggetto sessuato nel discorso amoroso

ore 14, sala B

Atelier su Scambi disciplinari. Coordina Anna De Marco

Matejka Grgic, Ontologia del senso, del simbolo e del mito nella narrazione analitica. La "semiotica" di C. G. Jung ed i suoi modelli

Tommaso Granelli, Narratività, azione situata e interoggettività

Stefano Jacoviello, Dal *Maqâm* al *Seyir*: la costruzione dell'esperienza spirituale nelle cerimonie sufi attraverso la sua narrazione in musica e danza

Nunzio La Fauci, Costruzioni linguistiche dell'esperienza

Alvise Mattozzi, La fortuna extra-semiotica della grammatica narrativa greimasiana: che fortuna per la teoria greimasiana!

Alessandro Prato, All'origine del segno: esperienza e sensibilità nelle teorie di Condillac e Itard

Marco Seghini e Paola Nicolini, Per un'analisi delle autopresentazioni Confronto tra analisi testuale semiotica e psicologica

ore 14, sala stampa

Atelier su Narrazione, esperienza, testi e pratiche: riflessioni tra analisi e teoria.

Coordina Federico Montanari

Cinzia Bianchi, Narrazione e identità politica: quanto conta costruire una "buona" narrazione in una campagna elettorale?

Cristina Demaria, Narrare i traumi collettivi: il caso sudafricano

Valentina Pisanty, Discorso politico e narrative identitarie

Stefano Traini, I bambini Parlatori Tardivi: esperienze e narrazioni nell'apprendimento del linguaggio

Alessandro Zijno, La nascita di una lingua. Come si diventa narratori della propria esperienza

ore 18, aula Magna

Daniele Gambarara, Gianfranco Marrone Conclusioni

CFS 59 (2006)

TABLE DES MATIÈRES

I Articles

Ecaterina BULEA, La nature dynamique des faits langagiers, ou de la « vie » chez Ferdinand de Saussure	5
Robert DE DARDEL, Une approche du préprotoroman	21
Tullio DE MAURO, Saussure sur le chemin de la linguistique	41
Angela FERRARI, La fonction informationnelle d'Appendice. De la dislocation à l'apposition à travers la composante informationnelle ..	55
W. TERRENCE GORDON, Le saussurisme en Angleterre et en Amérique du nord au XX ^e siècle	87
Olga INKOVA, La négation explétive : un regard d'ailleurs	107
Carlo MONTALEONE, Dance with Her : Some Notes on the « Panda Principle », Saussure and Davidson	131
Anna WIERBICKA, Sens et grammaire universelle : théorie et constats empiriques	151

II Documents

René AMACKER, Notule III : Saussure et la transcription officielle du sanscrit (1894)	175
--	-----

12 h. 30 Milena Jovanović, Belgrade: *Ferdinand de Saussure et Jean Psichari - maître et son disciple*

Présidence : René Amacker, Vesna Polovina

15 h. 30 Louis de Saussure, Genève: *Saussure et les « casiers du cerveau » : les causes d'une idéalisation*

16 h. Dr Tijana Ašić, Kragujevac & dr Veran Stanojević, Belgrade: *Le concept saussurien et l'opposition conceptuel-procédural*

Présidence : Snežana Gudurić, dr Tijana Ašić

17 h. Vesna Polovina, Belgrade: *Saussure dans l'enseignement académique en Serbie*

17 h. 30 Dušanka Točanac: *Les premières idées sur Saussure en Serbie*

Novi Sad, le 29 novembre

Présidence : Louis de Saussure, Dušanka Točanac

11 h. René Amacker: *Saussure, de la grammaire comparée à la linguistique générale*

Présidence : Zoran Stojanović, Plemenka Vlahović

12 h. Louis de Saussure: *Nouveaux Regards sur Saussure* – présentation

12 h. 45 Ivana Antonic: *Versions serbes du CLG* - Présentation

13 h. 30 Dušanka Točanac: Snežana Gudurić, *F. de Saussure: Ecrits de linguistique générale* – présentation

14 h. Clôture

Avec le soutien : **MINISTÈRE DES SCIENCES DE LA RÉPUBLIQUE DE SERBIE**

Fondation suisse pour la culture PRO HELVETIA

appréhensions « ontologiques » du langage, et avec les diverses formes de positivisme, la perspective différentielle du saussurisme a fondé la pensée structurale contemporaine.

En permettant de concevoir l'indissociabilité des objets et des points de vue, les formes de la temporalité, la dynamique des systèmes, elle éclaire d'un jour nouveau les rapports entre le langage et la pensée, les signes et les objets culturels. Elle a de la sorte une portée épistémologique générale, qui concerne la conception même de la démarche scientifique, et elle paraît susceptible d'orienter un projet refondateur des sciences de la culture, aujourd'hui en crise d'identité.

Le colloque international et interdisciplinaire *Révolutions saussuriennes* entend prendre la mesure de cette situation nouvelle pour engager la réflexion à venir.

Colloque organisé sous l'égide de :

Cercle Ferdinand de Saussure
Institut Ferdinand de Saussure

Avec le concours de :

Société d'Histoire et d'Épistémologie de la Linguistique
Société Suisse de Linguistique
Société de Linguistique de Paris

Comité scientifique

Michel Arrivé (Paris), Marie-José Béguelin (Neuchâtel), Cristian Bota (Genève), Simon Bouquet (Paris), Jean-Paul Bronckart (Genève), Ecaterina Bulea (Genève), Marie-Claude Capt (Genève), Jean-Louis Chiss (Paris), Yong-Ho Choi (Séoul), Johannes Fehr (Zurich), Claire Forel (Genève), Janette Friedrich (Genève), Daniele Gambarara (Cosenza), Roy Harris (Oxford), Charles Hussy (Genève), Ludwig Jäger (Aix-la-Chapelle), Emilio Manzotti (Genève), Kazuhiro Matsuzawa (Nagoya), Claudia Mejia (Antioquia), Jacques Moeschler (Genève), Claudine Normand (Paris), Christian Puech (Paris), François Rastier (Paris), Luigi Rizzi (Sienne et Genève), Jürgen Trabant (Berlin), Arild Utaker (Bergen).

Comité d'organisation

Jean-Paul Bronckart (président), Cristian Bota, Ecaterina Bulea, Jean-Louis Chiss, Claire Forel, Janette Friedrich, Laurent Gajo, Genoveva Puskas, Louis de Saussure.

Axes thématiques

A. Les signes et l'esprit

Antoine MEILLET et Charles BALLY, Allocutions prononcées le 14 juillet 1908 (publiées par René Amacker)	179
René AMACKER, L'École genevoise de linguistique dans la tourmente : documents d'archives 1912-1913	187
René AMACKER, Notule IV : Une liste des étudiants genevois de F. de Saussure (1913)	205
III Souvenirs, Comptes Rendus, Colloques	
In memoriam Klaus D. Dutz (S. Gensini)	209
Linguistique et poétique du discours (C. Bota)	213
Relire Saussure, Catane, avril 2006 (E. Fadda)	219
Programmes de Colloques :	
Narrazione ed esperienza: per una semiotica della vita quotidiana. Arcavacata di Rende (Cosenza), 17-19 novembre 2006	225
F. de Saussure: un siècle de linguistique générale, Belgrade et Novi Sad, 28-29 novembre 2006	229
Révolutions saussuriennes, Genève, 20-22 juin 2007	231

Mise en page:
Atelier PAO-Préresse Perrin
CH-2014 Bôle

Impression:
Imprimerie Slatkine – CH-1279 Chavannes-de-Bogis

Avril 2007

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

Numéros 1 à 59
1941-2006

		<i>Fr.s.</i>			<i>Fr.s.</i>
N° 1, 1941	104 p.	15.-	N° 32, 1978	162 p.	35.-
N° 2, 1942	64 p.	15.-	N° 33, 1979	162 p.	40.-
N° 3, 1943	72 p.	15.-	N° 34, 1980	160 p.	40.-
N° 4, 1944	72 p.	15.-	N° 35, 1981	160 p.	45.-
N° 5, 1945	56 p.	15.-	N° 36, 1982	160 p.	45.-
N° 6, 1946-47	80 p.	15.-	N° 37, 1983	156 p.	45.-
N° 7, 1948	56 p.	15.-	N° 38, 1984	308 p.	50.-
N° 8, 1949	84 p.	15.-	N° 39, 1985	220 p.	45.-
N° 9, 1950	104 p.	15.-	N° 40, 1986	236 p.	51.20
N° 10, 1952	64 p.	15.-	N° 41, 1987	224 p.	51.20
N° 11, 1953	60 p.	15.-	N° 42, 1988	272 p.	51.20
N° 12, 1954	88 p.	15.-	N° 43, 1989	280 p.	51.20
N° 13, 1955	72 p.	15.-	N° 44, 1990	230 p.	51.20
N° 14, 1956	64 p.	15.-	N° 45, 1991	352 p.	51.20
N° 15, 1957	138 p.	15.-	N° 46, 1992	212 p.	51.20
N° 16, 1958-59		Epuisé	N° 47, 1993	250 p.	51.20
N° 17, 1960	74 p.	15.-	N° 48, 1994	200 p.	51.20
N° 18, 1961	96 p.	15.-			
N° 19, 1962	124 p.	20.-	A partir du N° 49		
N° 20, 1963	84 p.	20.-	(institution) 61.40 (particulier) 41.-		
N° 21, 1964	164 p.	20.-	N° 49, 1995-96	282 p.	
N° 22, 1966	74 p.	20.-	N° 50, 1997	368 p.	
N° 23, 1966	188 p.	20.-	N° 51, 1998	304 p.	
N° 24, 1968	120 p.	25.-	N° 52, 1999	336 p.	
N° 25, 1969	152 p.	25.-	N° 53, 2000	240 p.	
N° 26, 1969	192 p.	28.-	N° 54, 2001	520 p.	
N° 27, 1970-72	132 p.	25.-	N° 55, 2002	320 p.	
N° 28, 1973	80 p.	20.-	N° 56, 2003	380 p.	
N° 29, 1964-75	220 p.	38.-	N° 57, 2004	256 p.	
N° 30, 1976	198 p.	34.-	N° 58, 2005	312 p.	
N° 31, 1977	316 p.	53.-	N° 59, 2006	240 p.	

Un index général (articles, documents, comptes rendus)
figure dans le Cahier 50

Editions DROZ

ISBN: 978-2-600-01126-6



9 782600 011266